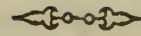




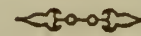
LE CATHOLICISME

EN PRÉSENCE DES SECTES DISSIDENTES.





BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. JACQUIN.



LE CATHOLICISME EN PRÉSENCE DES SECTES DISSIDENTES,

PAR

JOSEPH-IGNACE-VICTOR EYZAGUIRRE,

DOYEN DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE NATIONALE ET VICE-PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS DU CHILI;

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR P.-F. VERDOT,

Chanoine honoraire, Curé de la Paroisse Saint-Maurice de Besançon.

I

TOME PREMIER.



PARIS,

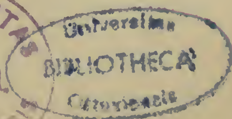
J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

SUCCESSEUR DE M. HIVERT,

Quai des Augustins, 33.

1856.





PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

La discussion ne fait souvent qu'irriter les esprits sans les convaincre, et aigrir les cœurs sans les ramener. Il n'en est pas ainsi de la logique des faits : elle exerce sur l'esprit et sur le cœur de l'homme une action douce et entraînante, et elle présente des arguments auxquels on ne saurait répondre.

C'est cette arme puissante qu'emploie, contre les sectes dissidentes, l'auteur du livre dont nous offrons au public la traduction française. Il parcourt l'ancien et le nouveau Monde, pour y suivre la marche triomphale et majestueuse du catholicisme, et pour y étudier l'action qu'il exerce sur les individus, sur la famille et sur la société. Il observe cette religion divine apportée du Ciel par Celui qui est *la voie, la vérité et la vie* (1), répandant sur tous ses pas des bienfaits immenses, civilisant les nations, adoucissant les mœurs, réunissant les hommes

(1) Joann., XIV, 6.

entre eux par les liens de la plus douce charité, fondant partout des institutions admirables, soit pour l'éducation de la jeunesse, soit pour le soulagement de l'humanité souffrante. Il la voit ferme et inébranlable au milieu des persécutions, invariable dans sa doctrine, pure et sainte dans sa morale, plaçant au cœur de ses apôtres, de ses prêtres, de ses religieux et même d'un grand nombre de simples fidèles, une charité brûlante, un zèle à toute épreuve, un dévouement sans bornes et porté jusqu'à l'héroïsme. Il recueille ces faits avec soin, il les consigne scrupuleusement dans son livre pour les comparer aux effets de la prudence humaine ou de l'esprit philosophique, et les faire servir à l'instruction et à l'édification de la postérité.

Il observe en même temps les sectes qui se sont levées en face du catholicisme. Il assiste aux scènes de révolte contre l'Eglise de Jésus-Christ et contre son autorité divine; il voit surgir le schisme, l'hérésie, des troubles incessants, des divisions multipliées à l'infini, des variations innombrables; il voit l'esprit d'insubordination, après avoir désolé l'Eglise, pénétrer dans les Etats, entraver les gouvernements, ruiner les institutions sociales, dépouiller les églises et les monastères des biens dont les avait dotés la piété des fidèles, descendre ensuite dans la famille, en briser les liens, y jeter le trouble et le malheur; il suit la marche des Sociétés bibliques; il les voit s'agiter, parcourir les provinces, dépenser des sommes immenses sans pouvoir rien créer

ni rien conserver. Les efforts des sectaires ne font que multiplier les divisions, éteindre ou diminuer le sentiment religieux, et ouvrir la voie au rationalisme. Voilà les faits que constate l'auteur du *Catholicisme en présence des sectes dissidentes;* il les recueille soigneusement; il les présente au lecteur, lui laissant le soin d'en tirer les conséquences.

Mais ces conséquences se présentent d'elles-mêmes, au point qu'il est facile à chacun de voir de quel côté se trouve la vérité, qui est essentiellement bienfaisante, et qui doit être une source intarissable d'ordre et de paix.

Cette manière de procéder trouve sa raison dans l'Evangile même. *Soyez en garde contre les faux prophètes,* disait Notre Seigneur dans le sublime sermon qu'il prononça sur la montagne; *vous les connaîtrez par leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces? Ainsi, tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons* (1).

Cet ouvrage, déjà si important par la nature des observations qu'il renferme, acquiert un nouveau degré d'intérêt par la manière dont il est écrit, par le mérite et les heureuses dispositions de son auteur; car M. l'abbé

(1) Matth., VII, 15-18.

Eyzaguirre est l'un des plus célèbres écrivains de la république du Chili. Homme consciencieux et brûlant de zèle pour la vérité, pour le triomphe de la foi et pour le salut de ses frères, il s'arrache pour un temps aux affections intimes d'une famille chérie, il refuse les dignités qui lui sont offertes, il renonce aux douceurs de la vie et s'impose de nombreux sacrifices et de pénibles travaux; il quitte sa patrie, située sur le plus beau sol de l'univers; il entreprend un immense voyage et s'expose à toute sorte de dangers, dans le but unique d'étudier le mouvement religieux qui s'opère dans le monde, de voir les choses par lui-même, de recueillir scrupuleusement les faits, de les communiquer à ses frères pour leur faire connaître et aimer la vérité, pour leur faire comprendre la nécessité de tenir à l'unité catholique, seule base de prospérité, seule ancre de salut pour les sociétés et pour les individus. Un écrivain de ce caractère mérite, à tous égards, une pleine et entière confiance (1).

Aussi, l'ouvrage de M. Eyzaguirre, en même temps qu'il frappe au cœur les sectes dissidentes et l'esprit de

(1) M. l'abbé Eyzaguirre, doyen de la faculté de théologie de Santiago, ancien membre et vice-président de la chambre des députés du Chili, est né d'une illustre famille de ce pays, qui a donné des évêques distingués à l'Eglise. Il fut proposé lui-même, à l'âge de trente-deux ans, pour un siége épiscopal, mais il n'accepta pas cette dignité.

On doit encore à M. Eyzaguirre une *Histoire ecclésiastique, littéraire et politique de la république du Chili.*

révolte contre l'autorité de l'Eglise, assure à son auteur une place distinguée parmi les apologistes de la religion.

La bienveillance toute particulière que nous a témoignée cet illustre écrivain dans les rapports que nous avons eu le bonheur d'entretenir avec lui, la connaissance de son ouvrage, de son plan, de ses tendances, l'impression faite sur notre cœur par sa piété, ses vertus, son zèle, son dévouement à la cause sacrée de la religion, nous avaient fait concevoir le désir de reproduire en notre langue ce précieux ouvrage, pour notre propre instruction et pour l'édification du public ; et la concession si gracieuse que nous a faite M. Eyzaguirre du privilége de la traduction de son livre, jointe aux conseils de quelques amis, nous a déterminé à entreprendre ce travail..

Cette entreprise nous paraissait sans doute téméraire et au-dessus de nos forces, eu égard surtout aux nombreuses occupations de notre état; mais, fort du désir de propager ce livre si intéressant, et plein de confiance dans l'Auteur de tous les dons, nous avons cédé à l'impulsion secrète qui nous pressait, et nous avons mis la main à l'œuvre.

Notre confiance n'a point été trompée; car la Providence nous a fourni, dans la personne de M. Théodore Belamy, l'un de nos compatriotes, un collaborateur actif et dévoué, qui nous a mis à même d'offrir très promptement notre traduction au public et de mieux répondre à son attente. Que M. Belamy reçoive ici le

témoignage sincère et affectueux de notre vive reconnaissance (1).

Un écrivain éminent, dont le nom et les œuvres sont mentionnés fréquemment par M. Eyzaguirre, qui a fait même de notables emprunts à l'un de ses derniers écrits, M. le comte de Montalembert, ayant eu connaissance de notre travail, a bien voulu nous signaler dans le texte original quelques inexactitudes matérielles, quelques *lapsus calami*, que nous avons rectifiés, comme l'auteur l'eût fait lui-même, sans aucun doute, s'il lui eût été donné de profiter de conseils aussi précieux.

L'illustre orateur a pareillement appelé notre attention sur quelques appréciations de certains événements, de certains personnages contemporains ; mais ici nous n'avons pas cru pouvoir nous écarter du texte sans le consentement formel de l'auteur, et il nous a semblé devoir lui laisser la responsabilité tout entière de ses jugements.

A défaut de tout autre mérite, nous avons cherché, du moins, à donner à notre version celui de la fidélité la plus scrupuleuse pour ce qui concerne la pensée de M. Eyzaguirre, comme pour ce qui est purement relatif à la forme, autant que la différence des deux idiomes a pu s'y prêter.

(1) M. Théodore Belamy, secrétaire de la Société de Saint-Vincent-de-Paul de Besançon, a été l'un des collaborateurs de M. Ch. Weiss, conservateur de la bibliothèque de la ville, pour la publication des *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle*.

Nous espérons que M. l'abbé Eyzaguirre voudra bien recevoir cette traduction comme un hommage de notre vénération et de notre reconnaissance pour lui ; et que le public daignera l'accueillir avec bienveillance, comme une œuvre entreprise dans le but unique de répandre la vérité, de rattacher les esprits aux principes de l'autorité catholique, et de procurer quelque soulagement à l'humanité souffrante dans la personne des pauvres de Jésus-Christ.

Nous prions le Seigneur qu'il daigne bénir ce travail, le faire servir à sa gloire, à l'honneur de sa sainte Eglise et au retour de quelques-uns de nos frères égarés. Nous le plaçons, à cet effet, sous la protection de la bienheureuse Vierge Marie.

Besançon, le 8 décembre 1855.

P.-F. VERDOT.

INTRODUCTION.

Les convulsions politiques qui, depuis un demi-siècle déjà, ne cessent de bouleverser les Etats de l'Amérique, ont étendu plus loin leur action funeste, en imprimant de violentes secousses à l'édifice majestueux de la religion; car elles tendent à soustraire les consciences à l'empire de la foi, comme elles ont dépouillé déjà la société civile de ses antiques institutions. La presse, en prêtant son appui à l'exécution d'un plan semblable, a jeté une semence dont les fruits seront recueillis tôt ou tard par des peuples qui manquent, en grande partie, du discernement nécessaire pour en apprécier convenablement la nature.

Déjà la Nouvelle-Grenade, déjà Venezuela, recueillent et goûtent ces fruits malheureux; déjà, au milieu de la confusion qui règne dans ces Etats, des hommes sans expérience ont élevé la voix au sein des assemblées politiques, pour proposer *l'émancipation de Rome*, comme une mesure impérieusement réclamée par les intérêts sociaux.

Ainsi, pendant que l'Europe, minée par les malheurs dans lesquels l'ont entraînée les divisions religieuses, et surtout par l'*indifférentisme*, qui, de tous les maux, est le plus grave, cherche, dans l'unité, le seul appui capable de la sauver d'un cataclysme imminent; pendant que ses politiques les plus expérimentés n'aperçoivent que dans la *régénération religieuse le remède propre à sauver une société qui offre les symptômes les plus prononcés d'une dissolution prochaine*, quelques publicistes d'Amérique s'efforcent de précipiter les républiques du Nouveau-Monde dans le chemin, hérissé d'écueils et semé d'abîmes, dont les plus habiles politiques de l'Europe travaillent à détourner leur patrie.

Dans ces circonstances, et, quand les idées extravagantes des uns jettent l'inquiétude dans la conscience des autres, en soumettant à de dures épreuves leur fidélité à la seule religion basée sur l'unité, il est utile de rappeler à la connaissance de ceux qui courent risque d'être séduits, l'expérience déjà faite par les Etats les plus avancés dans la civilisation, par ceux-là mêmes dont on prétend nous offrir les institutions pour servir de modèle aux nôtres.

Quelle est, aujourd'hui, la pensée dominante dans la société?

Quelle est, à l'heure même, l'action du catholicisme dans tous les pays?

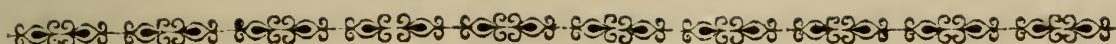
Quel est le sort que nous voyons réservé à ses dissidents?

J'ai consigné dans cet ouvrage la réponse à ces trois questions, dont la solution est d'un si grand intérêt pour l'avenir de nos jeunes républiques.

Je ne puis me flatter de présenter autre chose qu'une esquisse décolorée et bien imparfaite de l'attitude noble et majestueuse du catholicisme en présence de ses dissidents ; je ne puis que suivre de loin cette marche solennelle par laquelle, plein de vie et de force, il s'ouvre un passage au milieu du matérialisme et de l'indifférentisme, à travers le schisme et l'hérésie ; mais, par compensation, je raconterai ce que j'ai vu de mes propres yeux, laissant à chacun le soin d'examiner les faits et d'en déduire les conséquences.

En entreprenant un immense voyage, je ne me suis proposé que de connaître, par moi-même, les tendances du mouvement religieux qui s'opère dans l'ancien continent, et, en adressant le résultat de mes observations à mes compatriotes des républiques américaines, je n'ai d'autre but que de redresser les opinions erronées que quelques-uns d'entre eux auraient pu embrasser sur ces trois questions, si importantes pour l'avenir de la société tout entière.

Londres, le 15 octobre 1854.



CHAPITRE PREMIER.

La mer.— Etat rétrograde des populations de la côte de l'océan Pacifique. — Solennité religieuse des indigènes de Iquique. — Ruines d'Arica. — Réflexion sur l'état moral actuel de Lima. — Doctrines extravagantes. — Que doit-on penser des écrits de Vigil — Retour aux saines idées.

Je quitte le sol de ma patrie, et je m'engage sur des mers sans limites; je vais étudier un mouvement qui s'opère dans des pays lointains, mouvement plus vaste que celui des ondes qui, s'élevant du sein de l'Océan, vont baigner les côtes opposées des deux mondes; mouvement plus imposant que les pics majestueux des Andes, que l'on aperçoit de temps en temps, telles que des ombres mystérieuses, s'élever du milieu des eaux de la mer Pacifique. Je crois voir, dans la succession infinie des vagues, une ressemblance exacte avec le mouvement des générations humaines, et trouver dans les violents ouragans qui les soulèvent et les agitent, l'image des passions fougueuses qui égarent et précipitent la marche des mortels allant à leur destinée.

L'Amérique, dont j'aperçois encore le beau littoral; l'Amérique, avide de progrès et de réformes, qui seront le fruit d'un véritable patriotisme plutôt que le résultat de luttes fratricides, et l'Europe, dont je foulerai bientôt le sol, ébranlée par les efforts d'hommes qui cherchent

à changer complétement la face du monde politique, appellent sur elles l'attention générale. Mais, au milieu de ce débordement d'idées et de principes qui, comme un torrent, entraîne après lui les empires, les royaumes et les républiques, que nous voyons s'affaisser sous le travail incessant des clubs, un spectacle d'un autre genre, spectacle majestueux, sublime et divin, vient fixer mon attention : c'est le développement de l'élément destiné à sauver la société, à rétablir la paix dans les esprits, et à tenir les hommes unis dans les liens étroits d'un amour mutuel.

Je vois les plus habiles politiques porter aujourd'hui leurs regards vers cet élément, qu'ils dédaignèrent autrefois, et les gouvernements, après l'avoir longtemps méconnu, se précipiter dans ses bras; car ils comprennent tous, cette fois, que l'*unité* est cet élément salutaire qui, seul, peut sauver les peuples et les gouvernements, leurs institutions et leur magistrature.

Voilà ce que je me suis proposé de vérifier et de reconnaître par moi-même, en m'éloignant de l'Amérique, mon pays privilégié, pour explorer l'ancien continent.

Les villes situées sur les bords de la mer Pacifique n'offrent rien d'attrayant au voyageur qui vient de quitter la belle Valparaiso : au lieu de ces somptueux édifices, de ces larges rues, des temples élégants et du commerce si actif de la cité *Reine de l'océan Pacifique*, il ne rencontre, dans les unes, qu'une affreuse misère ; dans les autres, que des restes d'une splendeur passée, et dans presque toutes, les vestiges profonds d'une guerre fratricide. Covija, qui est l'unique port de la Bolivie, et dont la population se compose de quelques familles émigrées, semble repousser le voyageur, en lui opposant les ardeurs d'un soleil brûlant qui reflète ses rayons sur

d'arides montagnes. Un homme chez qui je m'arrêtai se répandait en plaintes contre deux voyageurs qui, abusant de l'hospitalité qu'il leur avait offerte, avaient conseillé à ses domestiques de le voler et d'aller rejoindre, dans les montagnes, les tribus auxquelles ils appartenaient. « C'étaient des socialistes, disait-il ; ils » s'efforçaient de prouver à mes valets qu'ils ne de- » vaient plus m'obéir, puisqu'ils étaient mes égaux, » et qu'ils pouvaient me voler, parce que les biens sont » communs. »

Il est triste de rencontrer de pareilles doctrines dans des villes aussi misérables que Covija, et de voir se propager parmi les populations ignorantes de ces montagnes, des principes aussi dangereux pour ceux qui sont incapables d'en découvrir la monstrueuse absurdité.

Aussitôt que je fus arrivé à Iquique, je mis pied à terre et je me dirigeai vers l'église. Pour y arriver, j'eus à traverser des rues étroites et tortueuses, remplies d'individus que je connus d'abord, à leur physionomie, pour de véritables habitants du pays. Sous de grandes tentes dressées exprès, s'étaient installées des bandes de musiciens et de danseurs, pour divertir le peuple assemblé autour d'eux. On y débitait avec profusion des liqueurs spiritueuses, qui procuraient un excès de gaieté à cette multitude, accourue des contrées voisines pour célébrer *la Conception immaculée de Marie!* Je pus avec beaucoup de peine arriver au temple, où la solennité de la fête n'était pas, il faut le dire, ce qu'il y avait de plus propre à inspirer la dévotion.

Figurez-vous transportés dans son enceinte les fifres et les tambours qui jouaient, un moment auparavant, sous les tentes, et vous aurez une idée de l'impression

que doivent éprouver ceux des assistants qui ne sont point accoutumés à de semblables choses.

A la procession, les indigènes de l'un et de l'autre sexe marchaient pêle-mêle, portant, les uns des flambeaux allumés, les autres des bannières déployées, et promenaient l'image de la Vierge dans la ville, au milieu des danses et du bruit de leurs instruments aigres et discordants.

L'enthousiasme sans bornes manifesté par ceux qui avaient l'honneur de porter le brancard sur lequel était placée la sainte image; les rameaux dont les femmes ornaient les rues sur le passage du cortége, l'odeur des parfums qui embaumaient les airs, exprimaient bien le sentiment religieux d'un peuple qui offrait de tels hommages.

Quelques-uns n'ont voulu voir dans ces démonstrations populaires, qu'un reste de pratiques anciennes consacrées par l'ignorance ou la superstition, dans un autre siècle, et qui s'effaceront avec le souvenir de leur origine. Quant à nous, nous jugeons la chose d'une manière bien différente: nous croyons que si les peuples se mettent en mouvement pour produire des manifestations de cette nature, c'est parce qu'il existe en eux un ressort qui les anime; car jamais les hommes n'agissent sans être mus par un motif positif, qu'ils connaissent et qu'ils savent apprécier. Un individu pourra bien se tromper dans son appréciation isolée; mais l'erreur en pareil cas n'est point possible pour des nations entières, surtout quand il s'agit de pratiques qui ont traversé déjà plusieurs siècles. Ces manifestations religieuses que nous voyons se conserver en s'ouvrant un passage à travers les générations qui renouvellent les peuples, ont une origine puissante et durable: c'est la religion

elle-même. Une piété plus éclairée travaillerait à dégager de semblables pratiques de tout ce qui pourrait s'y mêler de profane et de contraire à la foi, qui les inspire et les anime, j'en conviens ; mais jamais elles ne deviendront réellement méprisables parce qu'il s'y sera glissé quelque chose d'étranger. Un cœur pur, une âme élevée par les sentiments chrétiens ne manquera pas de sympathiser avec ces hommages rendus publiquement à une croyance qui, par elle seule, honore les peuples assez heureux pour l'avoir conservée.

Arica fut sans doute autrefois une ville plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les ruines que la main inexorable de la révolution a amoncelées dans son sein, donnent à sa physionomie un air tout à fait mélancolique. J'entrai dans un de ses temples en ruines, et pendant que j'admirais la beauté de son architecture, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître et de déplorer l'incurie de l'autorité, qui voit avec indifférence la destruction des magnifiques statues, jadis l'ornement de ce temple, et qui maintenant sont abandonnées à la voirie : l'une des plus belles servait à barricader une porte ! ! !

La grande forteresse de *Casas-Matas*, où les Espagnols donnèrent plus d'une fois des preuves de leur puissance et de leur valeur, nous indiqua le voisinage de Lima, qui, un siècle auparavant, était la grande métropole de l'Amérique du Sud, et dont l'opulence proverbiale put seule justifier le nom majestueux de *Cité des Rois*.

Que de réflexions inspire la vue de cette ville, si célèbre à tant de titres divers ! Théâtre des révolutions qui depuis un long espace de temps se succèdent avec une effrayante rapidité ; opprimée par divers petits tyrans qui, sous le spécieux prétexte de *contributions*, se sont appro-

prié la fortune de ses citoyens, et, ce qu'il y a de pire encore, réduite à un état déplorable d'immoralité, sa splendeur a commencé à s'effacer, et sa réputation de gloire, méritée par trois siècles de prospérité, s'est obscurcie au milieu des désordres qui souillent les brillantes pages de son histoire. A une époque peu éloignée de la nôtre, Lima était l'oracle où l'on venait chercher la solution de toutes les questions épineuses qu'offraient, à chaque pas, les circonstances difficiles propres à entraver la foi dans sa marche triomphale, au milieu des régions qui se soumettaient à son joug. La célèbre université de Saint-Marc, les colléges de Saint-Martin et de Saint-Thomas, le pensionnat de Saint-Joseph, étaient autant de pépinières fécondes qui produisaient des hommes dont la science vint, plus tard, enrichir de nouvelles et très brillantes pages les fastes littéraires de l'Amérique. A la Nouvelle-Grenade, à la Côte-Ferme, dans les provinces de la Plata et même du Chili, on s'estimait heureux de pouvoir suivre, à Lima, la carrière des sciences sous la direction d'hommes qui, dans les plus célèbres universités de l'Europe, ne démentirent jamais la réputation de savants dont les avait honorés cet Athénée de l'Amérique. La haute magistrature venait y chercher des sujets pour l'exercice de ses fonctions délicates; et le bâton pastoral, confié souvent à des hommes formés dans son sein, fut porté avec un zèle et une sagesse qui font certainement le plus grand honneur à la religion (1).

(1) Que M. Robertson nous permette de rectifier ce qu'il avance dans sa *quatrième lettre sur le Paraguay*, lorsqu'il dit que pendant la colonisation « les hautes places, l'autorité principale et les dignités les » plus lucratives de l'Eglise étaient confiées exclusivement aux en- » fants de la mère-patrie (l'Espagne). » Cela eut lieu seulement en

Mais, cette époque de gloire devait passer, pour faire place à une autre époque moins heureuse, dont la génération n'a reçu d'autre héritage que le souvenir d'une prospérité qui, à un demi-siècle de distance, ne paraît plus que comme ces songes dont il reste à peine une idée confuse.

En considérant les restes matériels de son état primitif, on trouve assez de motifs pour juger que son opulence l'élevait à la hauteur des grandes cités du continent européen. Ses temples superbes, ses établissements philanthropiques, ses nombreux monastères, nous autorisent à porter ce jugement. Mais, qu'il nous soit permis de rechercher le principe de ce développement intellectuel et matériel, ressort qui contribua si efficacement à l'élévation de cette métropole de la partie méridionale du Nouveau-Monde. Lorsque, sans hésiter un instant, nous l'indiquons dans *l'esprit religieux*, nous nous appuyons sur des documents que chacun peut consulter, et qui sont encore vivants dans le souvenir de ces mêmes institutions.

Ce ne fut point la puissance royale qui posa les fondements de ces célèbres universités, ni les philanthropes du siècle qui vinrent d'abord se réunir pour établir des colléges destinés à former la jeunesse américaine. Ce fut à l'ombre des églises et sous l'influence du bâton pastoral que l'on vit surgir ces magnifiques établissements; c'est du fond obscur des cloîtres que sortirent ces êtres

attendant que l'on pût trouver, parmi les enfants de l'Amérique, des hommes capables de remplir ces hautes fonctions. On peut voir, dans Acevedo ou dans d'autres auteurs, la nomenclature des évêques d'Amérique : on y lira, spécialement dans la dernière période de la colonisation, une foule de noms qui appartiennent au Nouveau-Monde, et non à la *mère-patrie*.

privilégiés, qui ne vécurent que pour être les génies protecteurs d'une société naissante.

Quiconque a lu l'histoire du Pérou pourra répondre si cela est vrai, ou non. Depuis Jérôme de Loaiza et saint Turibe, ces dignes pères de l'Eglise péruvienne, qui posèrent, à Lima, les premières pierres des hôpitaux, qui ouvrirent les premiers séminaires et les premiers colléges, jusqu'à l'époque de la révolution, à peine trouvera-t-on quelqu'un parmi ceux qui furent appelés à les remplacer sur leurs siéges, qui n'ait signalé son administration par des legs utiles ou par des établissements de bienfaisance. Et qui peut ignorer la part active que prit le clergé à ce mouvement vital? Que l'on jette un coup d'œil sur les restes et les débris de cette splendeur passée; que l'on interroge ces somptueux édifices, que l'on voit encore debout sur les places de Lima, et qui, quoique mutilés, ont échappé aux fureurs de la révolution, pour accabler de leur témoignage les idées qu'elle favorisait et qu'elle cherchait à propager; que l'on demande aux établissements de bienfaisance quels furent leurs promoteurs les plus actifs, à l'université qui occupa ses premières chaires, et aux bibliothèques ceux qui recueillirent leurs premiers et leurs plus précieux volumes? Tous répondront d'une voix unanime, et cette réponse écrira une ligne de plus dans l'histoire des services infinis que le clergé catholique a rendus, pendant dix-neuf siècles, à la société, dans tous les pays du monde.

Ils demeureront à jamais ineffaçables, dans le Pérou, les souvenirs de l'obscur Martin, qui, dépourvu de tous les titres propres à donner de la considération à un homme, et sans autres éléments que sa charité, a rempli le Pérou d'institutions qui honoreront éternellement sa

mémoire. Il ne possédait rien, et néanmoins il établit des hospices pour les pauvres, des hôpitaux pour les malades, des maisons d'éducation pour les orphelins; il ouvrit des routes, il travailla à rendre les communications plus faciles et plus sûres aux voyageurs, et il trouva des ressources pour subvenir à des besoins qui, pour être ignorés, n'en sont que plus pénibles et plus difficiles à soulager.

Une génération injuste s'efforce de jeter un voile sur des œuvres si belles, et qui forment elles-mêmes le tableau sur lequel s'imprime la réfutation la plus concluante des doctrines stériles du rationalisme actuel; mais ces souvenirs précieux vivront dans les cœurs où règne la noble reconnaissance, et mille voix éloquentes sauront les inspirer perpétuellement à d'autres. Il faut que les réformateurs de notre siècle réfléchissent, avant d'attaquer les services rendus par le clergé catholique; car, démentis sans cesse par l'évidence des faits, ils seraient obligés bientôt de revenir honteusement sur leurs pas.

La révolution religieuse que les régénérateurs du Nouveau-Monde ont voulu amalgamer avec la révolution politique, a détruit une foule de ces monuments; mais, aussi, leur chute a ébranlé la société en faveur de laquelle ils avaient été créés. Cet esprit qui ne sait que détruire et qui ne peut se glorifier d'avoir jamais produit autre chose que le vertige et le désordre, n'a pas pu remplir le vide causé par la chute de ces institutions; et c'est de là que date la décadence morale et intellectuelle qui se fait si facilement remarquer de tout le monde, dans la ville capitale du Pérou. L'esprit religieux s'est affaibli, et c'est l'effet nécessaire du défaut d'instruction; les sciences sont tombées, par le défaut de professeurs

capables de les enseigner; et les mœurs, par un effet naturel de cette double décadence, ont subi elles-mêmes une dépravation jusqu'alors inconnue. Les restes de ces précieuses institutions qui ont pu survivre, à l'ombre du sanctuaire, ont été rabaissés, maltraités, dénaturés et isolés, au point de perdre une grande partie de leur dignité et de leur importance primitive. Le Pérou, au milieu de ses malheurs, conservait cependant encore un bien; un seul trésor était demeuré intact dans son sein, malgré ses troubles et ses agitations convulsives et incessantes, et lui laissait quelque chance de voir s'opérer un changement qui plus tard pourrait améliorer sa situation ; c'était son *unité religieuse.* Les efforts du protestantisme pour se faire des prosélytes étaient venus se briser contre le sentiment catholique, sentiment dominant de l'immense majorité des habitants du Pérou; mais, comme si un bien réel eût été importun à une administration imprévoyante, elle a fait les premières démarches pour la condamnation de ce que son organe officiel appelle : *l'arme d'une répugnante et honteuse intolérance* (1). Le président de la république proposa au congrès le projet de *la liberté des cultes* , comme moyen, selon lui, « de protéger la colonisation du pays par les étrangers. » Ce même homme qui, à la tête d'une armée, sut conquérir, pour sa patrie, la paix dont elle était privée depuis longues années, minait cette même paix par sa base en demandant aux chambres la sanction d'un projet qui devait troubler l'unité nationale, en divisant les familles, unies jusqu'alors par les liens de l'unité religieuse. Etonnante inconséquence des hommes! c'est là le fâcheux tribut que les grands paient souvent

(1) *Le Péruvien.*

à la misère humaine, tout en paraissant animés du désir le plus ardent de faire le bien.

Dès le commencement de la révolution, Lima, comme toutes les grandes villes de l'Amérique espagnole, fut envahie par les doctrines subversives du rationalisme et du jansénisme, lesquelles, en combattant toute autorité, préparèrent les voies aux tristes événements dont le Pérou a été le théâtre pendant vingt années d'anarchie. La jeunesse respira cet air contagieux, et quand, à son tour, elle put exercer son action sur le pouvoir, ces malheureuses idées firent sentir leur influence d'une manière efficace. C'est à cette source que nous devons remonter, pour trouver l'origine de la révolution religieuse qui embrasse des projets tels que celui de la *tolérance des cultes,* tout en préoccupant les esprits de l'idée de voir augmenter la population des républiques hispano-américaines.

Le docteur Vigil est un de ces esprits fascinés qui en a engagé beaucoup d'autres dans cette voie d'égarement : ses écrits, publiés sous un titre aussi pompeux qu'immérité, renferment en substance les erreurs du jansénisme et les principes subversifs de ceux qui travaillent à détruire l'Eglise, en dénaturant son institution divine. Le docteur Vigil ne peut, toutefois, prétendre à l'originalité des doctrines renfermées dans les œuvres publiées sous son nom ; car, il n'a fait qu'une compilation indigeste de tout ce que les ennemis de l'Eglise catholique ont mis au jour pendant les deux derniers siècles. Pour lui, il n'y a d'autre doctrine à combattre que la hiérarchie, et il ne saurait y avoir de but aussi odieux à renverser que la suprématie du pape ; quand il touche à cette matière, il ne reconnaît plus de principes, et sa plume nous paraît alors trempée dans le même fiel que

celle de l'auteur de la réforme, lorsque d'une main chancelante il traçait les lignes malheureuses qu'il a laissées à la postérité : une haine violente et mal dissimulée l'agite à certains moments, comme jadis Villanueva, Llorente, de Pradt, et il la soulage en reproduisant leurs anciennes diatribes contre l'autorité du vicaire de Jésus-Christ. Tel est le jugement que nous devons porter sur l'ouvrage de Vigil. Du reste, dépourvu de tout mérite littéraire, et n'offrant d'autre sens que celui du pur protestantisme, cet ouvrage, loin de produire en Amérique une révolution dans la discipline de l'Eglise, ainsi que l'espérait son auteur, a été généralement rejeté comme essentiellement hostile au principe catholique.

La plupart des hommes que la révolution avait malheureusement placés à la tête de l'instruction publique étaient imbus des principes répandus avec profusion par la presse française, depuis les bouleversements politiques qui ont agité cet Etat. Traduisant le mot LIBERTÉ par *abolition de tout pouvoir, émancipation de la conscience et soumission à la raison individuelle,* non-seulement ils ébranlèrent le pouvoir de l'autorité civile, dont ils reconnurent plus tard la nécessité, et qu'ils voulurent rétablir à leur manière : mais ils attaquèrent encore le pouvoir auguste et éternel de la foi, parce que, d'après leur manière de voir, il met des bornes à cette liberté qu'ils prétendaient avoir conquise avec l'indépendance politique. Les effets de semblables doctrines se laissent apercevoir, au premier coup d'œil, dans les principes anarchiques et délétères que le bras puissant de la dictature a eu peine à contenir, et qu'il ne peut même se glorifier d'avoir dominés définitivement.

Un homme que ses talents et sa science ont fait arriver, jeune encore, aux premières places de l'Etat, ayant été

appelé à diriger l'instruction publique, est devenu le ressort puissant par lequel la jeunesse péruvienne a été engagée dans une véritable voie de régénération, et placée sur le sentier du véritable progrès intellectuel, progrès qui ne se réalise qu'autant que l'on prend pour base l'étude de la foi. Dans le plan de l'instruction publique actuellement adopté, cette étude fondamentale occupe la place d'honneur.

Dans cet état de choses, les pierres du sanctuaire, dégradées par la violence du débordement qui avait inondé, troublé et emporté tout ce qu'il rencontrait dans son cours précipité, reprennent leur éclat primitif. Ce clergé, qui compte parmi ses pères et ses frères tant d'hommes dévoués à la gloire des autels ; ce clergé, au sein duquel se formèrent dans les siècles passés les Cruz, les Villaroel, et dans le siècle présent l'immortel Moreno; ce clergé, enfin, toujours prêt à lutter corps à corps avec le monstre de l'irréligion; ce clergé, qui compte encore dans ses rangs, malgré sa décadence actuelle, des hommes dont la vaillance apostolique ne cessera de combattre, au milieu même des plus grands périls ; ce clergé va renaître dans les séminaires qui sont ouverts de nouveau, après avoir été fermés pendant tant d'années par des actes arbitraires du pouvoir. Fasse le Ciel que cet ordre de choses soit durable, et que le principe catholique, seul moyen de salut pour l'Amérique, pousse et étende ses rameaux avec tant d'activité, qu'ils couvrent bientôt de leur ombrage deux générations désolées par l'anarchie et par les vices qui forment son triste cortége !



CHAPITRE II.

La Nouvelle-Grenade. — Situation de Panama. — Un étrange amalgame. — Dégradation causée par l'ignorance et les vices. — Une scène révoltante. — Conséquences palpables. — Invasion des Américains du Nord. — Sur qui pèse la responsabilité de la situation? — Coup d'œil sur les actes du gouvernement. — La liberté anéantie. — Persécution systématique. — Energie des évêques. — Le congrès de la Nouvelle-Grenade. — Illustres proscrits. — Les dissidents. — Une chose bien consolante.

De vieux bastions que l'on voit encore à Panama indiquent l'importance de cette ville, à une autre époque, de même que les ruines de ses temples et de ses colléges attestent que les sciences et les arts y étaient en honneur. Tout en mettant pied à terre, j'aperçus de toutes parts des traces de la main dévastatrice de l'homme, qui, dans les transports frénétiques où le jettent ses passions exaltées, se plaît à détruire ce qui fait sa gloire. Ici, ce sont les ruines d'un collége de Jésuites, dont les vastes dimensions font assez connaître le but important que s'étaient proposé ses fondateurs. Là, c'est un cloître de Franciscains, transformé en écurie pour recevoir le bétail, objet du trafic qui s'exerce dans l'isthme. Sous les voûtes délabrées de ce beau temple, je n'entendais plus la voix du ministre de Dieu, enseignant aux hommes la paix et la mansuétude, mais les jurements et les malédictions des nègres qui soulageaient leur colère sur les animaux attachés aux chapiteaux renversés. Ailleurs,

c'est un monastère de religieuses qui servait autrefois d'asile à trente personnes, mais qui, aujourd'hui, tombant en ruines et demeuré solitaire, semble s'harmoniser avec l'aspect de ces débris. Je pénétrai dans son enceinte silencieuse, et je demandai à voir la supérieure. C'était une dame vénérable par son âge, à qui Dieu, disait-elle, *prolongeait l'existence, afin qu'elle pleurât sur les tristes débris de sa communauté désolée.*

Aujourd'hui, il n'y a plus dans ce monastère que quatre personnes, y compris la supérieure. Par les contributions et les impositions, on leur a d'abord enlevé les moyens de subsistance; et une loi qui attaque directement la liberté individuelle a complétement fermé les portes de cet asile à l'innocence et à la piété. L'hôpital, au lieu d'offrir une ressource aux personnes infirmes, n'est plus, dans l'état où il se trouve aujourd'hui, qu'une insulte prolongée, lancée à la face de la civilisation et de l'humanité.

Dans cette ville considérable, capitale d'une province importante de la République à laquelle elle appartient, et dont le port, le plus fréquenté par les voyageurs des deux mondes, est comme le thermomètre de sa prospérité, en vain cherchai-je des maisons d'éducation établies par le gouvernement pour y former la jeunesse. On me dit bien qu'il existait un séminaire pour le clergé; je le vis, en effet; mais il était là sans but, sans professeurs et sans direction convenable.

Ce diocèse, sans pasteur, comme le sont aujourd'hui tous ceux de la Nouvelle-Grenade, était administré par un vieillard, et je vis avec étonnement réunie dans les mains de son secrétaire la somme des pouvoirs les plus disparates par leur nature. Comme chancelier, il légalisait les actes de l'official; comme secrétaire de l'évêché, il

répondait aux consultations des cinquante-deux paroisses du diocèse, il nommait les curés et leur intimait des ordres au nom de l'Ordinaire; comme juge de droit du district, il expédiait les causes civiles et commerciales; et enfin, comme juge en matière criminelle, il était chargé d'infliger des peines aux coupables. Jamais je ne m'étais imaginé que, dans un tribunal ecclésiastique, il pût exister un amalgame de juridiction en matières aussi différentes, pareil à celui qui se rencontre dans ce quasi-chef de l'officialité de Panama. Une semblable réunion de pouvoirs donne, par elle seule, une idée de l'administration ecclésiastique des diocèses de la Nouvelle-Grenade, actuellement privés d'évêques par l'administration despotique qui régit les destinées de ce pays malheureux. L'état moral et intellectuel de cette République n'est pas dans une position plus avantageuse; nous dirons franchement ce que nous y avons remarqué.

La Nouvelle-Grenade, qui s'est occupée de réaliser les idées ultra-libérales, combat de front tous les moyens qui pourraient concourir au bonheur de ses populations. La réforme religieuse, premier essai du pouvoir révolutionnaire, a annihilé l'action du clergé, en lui ôtant les moyens de se former convenablement; elle a dépeuplé les couvents des réguliers, en les sécularisant, après les avoir dépouillés de leurs revenus, et, par conséquent, elle a privé le peuple des moyens de se procurer l'instruction religieuse, la seule qui puisse former le cœur du citoyen, en lui inspirant la connaissance et l'amour de ses devoirs.

Dans les quatre provinces que comprend aujourd'hui, par exemple, le diocèse de Panama (1), il existe des pa-

(1) Panama, Veraguas, Choco et Chinquiri.

roisses entières sans pasteurs, sans écoles et sans enseignement d'aucune espèce. Il y en a très peu qui possèdent une misérable église, où les fidèles puissent se réunir pour remplir leurs devoirs religieux, pour entendre les instructions du pasteur, et il n'y en a presque aucune qui soit pourvue d'ornements décents pour la célébration des redoutables mystères qu'adore notre foi. Le pouvoir civil, sans cesse immiscé dans les affaires ecclésiastiques, contrarie fréquemment les évêques dans le gouvernement de leurs diocèses, dans le choix des curés, dont l'existence est presque toujours éphémère et précaire, et dont le ministère, quand ils sont dévoués au bien, se trouve par là même entravé. C'est au point que le curé ne connaît pas les fidèles, et que ceux-ci ne peuvent recevoir de lui l'assistance dont ils ont besoin. Les effets d'un tel désordre sont palpables. Le bas peuple, qui, comme partout ailleurs, est le plus nombreux et a le plus besoin d'instruction, vit dans une ignorance absolue, et se trouve plongé dans les vices qui en sont la conséquence nécessaire; il n'observe plus la foi des traités, et ce qu'il y a de pire encore, c'est qu'il fait parade de sa licence en face d'une autorité trop faible pour la réprimer, en présence de citoyens qui, tout en la déplorant, sont timides et manquent de moyens pour la combattre.

Parcourez les rues et les chemins de Panama, vous rencontrerez un peuple qui, dans toutes ses actions comme par toutes ses paroles, manifeste son ignorance et sa dépravation. Vous verrez des hommes et des femmes se mettre dans un état de nudité complète pour tempérer les ardeurs du chaud qui les fatiguent; les uns maudissant la pauvreté, qui les oblige de travailler; les autres étendus sur la terre comme des animaux, usant le

temps et le fruit de leurs sueurs dans des orgies et des bacchanales. Au sortir de là, que feront-ils? Ils iront, peut-être, guetter les passants pour les dévaliser tout à l'aise, ou se jeter dans une querelle dont le sort sera fixé par le poignard, et toujours à l'avantage du plus adroit ou du plus hardi. Vous trouverez des hommes qui se suicident par l'excès de la boisson et que l'on voit tomber morts au milieu des rues.

Ne croyez pas que j'exagère : non, certainement non; j'ai même été le témoin du fait suivant, qui se reproduit fréquemment, dit-on :

Je traversais, sur les huit heures du matin, une des principales rues de Panama; un groupe d'hommes et de femmes arrêtés au bord de cette rue fixa mon attention; ils examinaient un homme gisant et rendant le dernier soupir; mais ils ne donnaient pas le moindre signe de compassion et ne lui prêtaient secours en aucune manière.

Je m'approchai et je demandai ce qu'il y avait. A force de renouveler ma question, un des assistants me répondit avec un cynisme épouvantable: « Cet homme » meurt pour son plaisir; il a bu une telle quantité » d'eau-de-vie, qu'à la fin les diables sont venus se char- » ger de lui. » Personne ne se récria contre un tel blasphème! Il parut très naturel, et il fut confirmé par un murmure d'approbation. La nature et la religion sont indignées en présence de semblables faits!...

Pénétrez maintenant dans le foyer domestique; la scène, pour être moins immorale, ne sera pas moins honteuse. Je ne m'arrèterai pas à examiner ce qui se passe dans le plus intime des familles, ceci n'est point de ma compétence, et je ne veux apprécier que ce que j'ai eu l'occasion de connaître par moi-même. On a laissé les

individus sans leur donner aucune idée des devoirs importants qu'ils sont appelés à remplir au sein même de la famille; aussi la voit-on sans aucun lien qui puisse la maintenir dans l'union. Le père est regardé comme l'égal de son fils, et celui-ci méconnaît l'autorité paternelle; il grandit en faisant ses volontés, et ce qui est pire encore, c'est que, ne connaissant dans les limites de sa maison aucun pouvoir auquel il doive se soumettre, il n'en veut non plus admettre aucun au dehors; il s'élève avec insolence contre les lois, qu'il regarde comme n'étant plus en vigueur, et dont il méconnaît l'autorité; il méprise la personne de ceux qui commandent en leur nom, parce qu'il les regarde comme des égaux et que son ignorance l'empêche de reconnaître la distance qui sépare le citoyen du magistrat; et, comme il est absolument dépourvu des idées de justice, d'ordre et de moralité, il regarde avec horreur tout ce qui, selon lui, tend à lui imposer de nouveau le joug qu'il a secoué. Engagez le journalier à remplir son obligation de travailler; demandez à l'artisan qu'il tienne à ses engagements, vous les entendrez vous répondre: « Je suis » libre, c'en est fait de l'esclavage, personne ici ne doit » plus me commander. » Une réponse aussi absurde est en parfaite harmonie avec l'insubordination marquée de leurs actions, dans toutes les circonstances données.

Ces mêmes idées, premier fruit de l'ignorance, ne sont pas seulement le partage du bas peuple, mais elles se retrouvent dans les classes les plus élevées. La presse de Panama s'est occupée dernièrement d'un événement qui fait assez connaître par lui-même ce qu'il en est à cet égard. L'évêque élu (1) adressa un reproche à un ecclé-

(1) Le docteur D. Fr. Edouard Vazquez, aujourd'hui en possession

siastique sur la manière inconvenante dont il paraissait devant lui, dans un lieu digne de respect. L'ecclésiastique ne voulut point reconnaître au prélat le droit de lui donner cet avis; et voilà que la presse libérale accuse à grands cris l'évêque d'être un fanatique, un despote et un intolérant. Voilà jusqu'où vont déjà les principes de liberté et d'égalité ! Mais ils iront encore plus loin.

Le congrès de la Nouvelle-Grenade vient d'approuver les projets d'émancipation de l'Eglise, du mariage civil, etc.; le désordre sera donc plus complet encore. Eh bien ! cet effrayant état de choses est-il donc ce bonheur que la démagogie promettait à un peuple ignorant, pour lui faire accepter les idées exagérées de liberté, en place des idées religieuses et sociales qui devraient l'animer et le contenir dans le devoir? Où s'arrêtera ce peuple égaré, qui reçoit la licence comme un fruit défendu, dont le poison doit donner la mort à sa liberté ? Il n'est pas nécessaire d'une grande prévision pour le connaître. Son existence morale est ruinée, et sa vie politique ne sera pas de longue durée désormais. Il recèle déjà dans son sein l'ennemi qui, au moment donné, lui portera le coup mortel.

Nous ne nous trompons pas, non; voilà ce qui se passe ; voilà ce que comprend facilement tout homme qui pense et qui raisonne. L'émigration des habitants de l'Amérique du Nord pour la Californie, qui pouvait être un noyau de richesse pour la Nouvelle-Grenade si elle avait eu à sa tête un gouvernement fort par l'organisation de ses lois et par l'union de ses citoyens,

de son diocèse, dans lequel il a succédé au doyen ***, dont nous avons parlé précédemment.

concourra, plus tard, à produire sa ruine. Les Américains du Nord commencent à envahir l'isthme. On leur concède la baie du Limon pour quarante-neuf ans ; ils y jettent les fondements d'une ville qui dans leurs mains parviendra à une grande puissance, et l'administration de la Nouvelle-Grenade ne pense pas même, pendant un assez long temps, à nommer un alcade qui représente son drapeau et fasse respecter ses lois au milieu de cette nouvelle population. En attendant, elle arrache ses affranchis aux soins de leurs anciens maîtres, et, par cette mesure, elle jette à la rue des milliers de nouveaux vagabonds, pour augmenter le nombre de ceux qui s'y trouvaient déjà précédemment.

S'étudier ainsi à inspirer à des hommes ignorants des idées exagérées de liberté, de droits imaginaires, de haine personnelle à leurs anciens maîtres et à tout ce qui constituait le système favorable à leur autorité, ce n'est certes pas le moyen le plus efficace de s'opposer aux efforts d'une race que rend plus compacte l'identité des intérêts, et qui dans toutes ses entreprises se laisse guider par la folle ambition de tout dominer. En outre, cet ennemi n'a pas besoin de provoquer des conflits pour arriver à son but; les circonstances le favorisent, et il viendra un temps où ses prétentions, après avoir été regardées d'abord comme la violation scandaleuse d'un droit, paraîtront bientôt la chose du monde la plus naturelle.

Mais sur qui pèse la responsabilité d'un tel état de choses, aux yeux de la conscience individuelle, aux yeux de la nation et de la société tout entière?

Nous ne sommes pas les premiers à le dire : la presse de l'Amérique et celle de l'Europe le répètent à grands cris, et elle n'est, dans ce cas, que l'organe fidèle de la

conscience universelle. Un gouvernement dont les tendances au despotisme sont bien connues, et dont les vexations contre la religion de l'Etat ne trouvent d'analogues, à l'époque actuelle, que dans l'histoire de l'autocratie, s'est précipité dans des voies qu'il appelait des voies de *réforme*, mais que la conscience éclairée a plus justement qualifiées de *persécution du catholicisme.*

Nous ne reproduirons pas ici le triste tableau de cette persécution. L'*Univers* et les autres journaux de France l'ont publié, et, à la honte d'un gouvernement qui se dit ironiquement *républicain*, il a été reproduit par la presse de toutes les nations les plus civilisées de l'Europe. Nous voulons, toutefois, jeter un coup d'œil rapide sur les actes administratifs de l'Etat de Grenade, pendant qu'à la face du monde, il abandonne scandaleusement ses devoirs les plus essentiels.

En déclarant que les évêques sont fonctionnaires publics de l'Etat, et, comme tels, sujets à être suspendus de leurs fonctions par des tribunaux laïques, on a provoqué naturellement les premiers conflits entre l'Eglise et l'Etat. Les évêques, en tant que membres de la hiérarchie de l'Eglise, reçoivent leur autorité de Jésus-Christ et non des hommes, qui, malgré le rang distingué auquel ils appartiennent ou la charge temporelle qu'ils remplissent, dans le sein de l'Eglise, ne sont pourtant que de simples fidèles. La loi a sapé ce dogme par la base, en ébranlant de fond en comble le majestueux édifice de l'ordre hiérarchique, qui repose sur ce fondement.

L'évêque de Panama, en vertu de cette loi, se vit traîné devant les tribunaux pour y répondre des actes de son ministère pastoral; il fut dépouillé par un décret ministériel de la juridiction qu'il avait reçue de Jésus-

Christ, et son chapitre fut chargé de lui nommer un successeur dans l'exercice auguste de son pouvoir. La conscience des juges chargés de prononcer sur cette conduite était alarmée sans doute; il s'établissait une lutte entre leur croyance d'hommes catholiques et l'obligation que leur imposait une loi d'iniquité. Le schisme ne tarda pas à présenter sa tête monstrueuse; il enveloppa dans ses horreurs l'infortuné diocèse de l'isthme, et le cri unanime des évêques, qui retentit jusqu'au sommet du pouvoir législatif, sans trouver d'écho dans les consciences séduites à l'avance, se perdit au milieu des cris confus d'une multitude intéressée à flatter le pouvoir qui protégeait ces attentats. Tels ces phares dont la lumière éclaire à la fois et le pilote intelligent qui désire sauver son navire, et le forcené qui jette le sien contre des écueils, au milieu des vagues furieuses qui ne tardent pas à le briser. Mais, malgré cela, des paroles si éloquentes et si généreuses ne pouvaient point demeurer dans l'oubli: l'univers catholique les recueillait scrupuleusement, pour les transmettre avec soin aux âges futurs, tandis que le gouvernement de Grenade ne les écoutait que pour les combattre. Ah ! du moins il ne pourra pas empêcher les générations qui doivent nous succéder de connaître par elles-mêmes la fermeté de caractère qui distingue les dignes successeurs de l'apostolat catholique. « Dans l'anxiété où je » me vois aujourd'hui, disait l'un d'eux, combattu d'un » côté par mon respect et ma soumission envers les au- » torités constituées de la République, et de l'autre par » la voix impérieuse de mes devoirs de métropolitain, » après avoir pris conseil de mon chapitre, conformé- » ment aux saints canons, je ne crois pas sortir des li- » mites du respect et de la soumission dont je dois

» donner l'exemple par mes actions et par mes paroles, » en déclarant à la cour suprême qu'il ne m'est point per- » mis de reconnaître la suspense prononcée contre le ré- » vérend évêque de Panama. Pour en venir à cette ré- » ponse, j'ai pesé devant le Juge suprême, avec la pru- » dence et la simplicité que nous recommande le divin » Maître, ce que je dois à Dieu et ce que je dois à César : » ma conscience m'a dit que je dois obéir à Dieu plutôt » qu'aux hommes, et répondre respectueusement avec » les Apôtres : « Nous ne le pouvons point. » *Non pos-* » *sumus* (1). »

Mais la condition humiliante dans laquelle une semblable loi plaçait l'Eglise et ses pasteurs n'apaisait point encore cette soif de réforme qui dévorait les *esprits forts* devenus les chefs du gouvernement de la Nouvelle-Grenade. Le congrès sanctionna, entre plusieurs autres, trois dispositions qui attaquaient à la fois la constitution de l'Etat et les garanties des individus.

Par la première, il fut arrêté que le séminaire établi à Bogota, partie avec des fonds propres, partie avec ceux de l'évêque, serait réuni à un autre collége de l'Etat et entretenu aux frais de la nation. Cette disposition dépouillait l'Eglise du droit incontestable qu'elle a d'organiser et de diriger son séminaire; elle la dépouillait des donations qu'elle avait reçues des fidèles pour cet objet; elle dépouillait enfin l'archevêque de sommes considérables qu'il avait dépensées, de ses propres deniers, pour le rétablissement du séminaire dont il s'agit (2).

La seconde disposition n'était pas moins attentatoire

(1) Monseigneur l'archevêque de Bogota. — Note du 21 décembre 1843.

(2) 1850.

aux droits de l'Eglise : elle attribuait aux conseils paroissiaux le droit de choisir et d'instituer les curés, forçant ainsi les évêques de transférer la mission la plus auguste que le prêtre soit appelé à exercer dans la société, à des personnes moins capables et peut-être aussi beaucoup moins dignes ; en émancipant ainsi le clergé de l'autorité épiscopale, on l'attachait à celle d'un club, dont l'aveugle caprice devait fixer absolument la durée de son sort (1).

Par la troisième disposition, on enlevait à l'Eglise les biens qu'elle avait reçus, non pas de la nation, mais de la munificence des fidèles et pour un objet déterminé. Le gouvernement abandonna la moitié des capitaux à ceux qui les possédaient, à la condition qu'ils verseraient l'autre moitié dans ses caisses : attentat scandaleux qui porte avec lui tous les caractères du vol, et que personne n'oserait qualifier autrement (2) !

Le congrès d'où émanaient ces dispositions était composé en majorité d'hommes personnellement intéressés à la sanction de semblables mesures, d'hommes fascinés par les belles utopies que leur laissaient entrevoir les membres du pouvoir exécutif, et qui, à raison de leur ignorance grossière, ne pouvaient connaître la monstruosité des actes dont ils étaient les misérables instruments. Pour moi, qui suis Américain, bien qu'étranger à la Nouvelle-Grenade, j'ai été saisi de honte en lisant dans un des journaux les plus accrédités de France les discours de quelques-uns de ces députés, qui, si l'on en juge par le ton de satisfaction avec lequel ils s'exprimaient, pourraient passer, aux yeux de

(1) 1851.
(2) 1851.

tout le monde, pour avoir été chargés de diriger la discussion. Ces discours renferment tant d'erreurs, ils expriment tant d'absurdités et mettent à découvert tant d'ignorance, tant de défaut de logique et même du sens le plus vulgaire, qu'un écrivain, après les avoir lus, n'a pu s'empêcher de dire : « Les discours qui se prononcent » au congrès de la Nouvelle-Grenade nous font craindre » de voir ce pays retomber dans l'état de barbarie d'où » l'avait tiré la conquête espagnole. »

Mais ce ne sont point là ses seules fautes. Le congrès, en descendant des hauteurs de la législature pour servir d'instrument à un parti, a abjuré ses propres principes, et le premier de tous, celui de la *liberté* absolue, qu'il proclame si haut, celui de cette *liberté* promise au peuple quand il s'agissait d'élections, celui de cette même *liberté* qu'il invoque, à chacune de ses sanctions, avec une emphase pleine d'imposture. Il s'est fait l'assassin de cette liberté, qui avait coûté si cher à la patrie!... Il lui a porté le coup mortel, en exerçant le despotisme contre l'Eglise, en violant ses garanties, en la dépouillant de ses droits et de ses biens, en persécutant, avec un fanatisme sans exemple, des citoyens inoffensifs, dont tout le crime était de s'occuper, sous la sauvegarde de la constitution de l'Etat, à dissiper cette honteuse ignorance dans laquelle se trouve plongé le peuple de la Nouvelle-Grenade. Il a anéanti cette liberté en prétendant obliger les évêques à souscrire des dispositions attentatoires qui les eussent rendus coupables à la face du catholicisme tout entier. Il a trahi la liberté en poursuivant inhumainement des prêtres exilés, jusque dans l'asile que leur offrait une terre étrangère. Il l'a trahie, enfin, en marquant tous ses actes d'une intolérance qui ne pourra jamais se concilier avec elle.

Le pouvoir exécutif a sanctionné cet atroce attentat; on devait s'y attendre, car le congrès n'était que l'œuvre de ses mains. Le gouvernement de la Nouvelle-Grenade peut bien se glorifier de ses réformes, qui contiennent la condamnation de la base du système républicain et la proscription absolue du premier et du plus sacré de ses principes: la LIBERTÉ. Il peut bien, selon ses prétentions, et dans ces délires fréquents qu'éprouve un malade travaillé par une fièvre aiguë, il peut bien se dire *gouvernement modèle;* mais bientôt il ouvrira les yeux et il verra par lui-même si, dans les griefs que fait peser sur lui la société tout entière, il se trouve quelque chose qui ne soit déjà pas contenu dans le procès que lui intente sa propre conscience. Il verra, mais trop tard peut-être pour retourner sur ses pas; il verra, mais quand, altéré de réformes chimériques, il aura couru jusqu'à s'engloutir dans l'horrible abîme de la plus complète anarchie.

En attendant, les évêques, ces illustres victimes d'un pouvoir injuste, dont le courage rivalise avec celui des Thomas Becket et des Stanislas de Cracovie, martyrisés pour la même cause, et par des gouvernements oppresseurs comme celui de la Nouvelle-Grenade, les évêques, dis-je, au milieu de leur exil, excitent l'admiration, la sympathie générale, et les nombreux témoignages de respect qu'ils reçoivent de toute part sont autant de protestations fermes et sévères contre le despotisme du gouvernement de la Nouvelle-Grenade (A) (1).

Il y a peu de victimes qui aient trouvé des consolations aussi douces, au milieu des cruelles disgraces de l'exil,

(1) Les notes insérées à la fin du premier volume sont indiquées par ordre alphabétique.

que les évêques de la Nouvelle-Grenade : en France, la nation la plus éclairée de l'univers, dans les Etats-Unis, le peuple le plus libre du monde, en Italie, en Espagne, au Chili et dans le Pérou, ces illustres proscrits ont été reçus comme en triomphe, ils ont trouvé une assistance généreuse, et du moins, l'opinion publique, par l'organe de la presse, s'est occupée vigoureusement de la défense de leurs droits. L'oracle du christianisme, du haut du Vatican, a béni ces glorieux athlètes, ces défenseurs des principes catholiques; il a béni leur admirable courage à soutenir la cause de l'Eglise, à défendre ses droits et à remplir les devoirs de la charge épiscopale. La ville d'Amiens leur a offert un témoignage solennel de l'adhésion et du respect que leur voue le catholicisme français. C'est monseigneur Mosquera, l'illustre métropolitain de Bogota, qui l'a reçu de la part des prélats les plus distingués de cette nation. Le Pérou assigne une pension considérable à l'évêque de Carthagène, arraché à son pays par l'ouragan furieux de la proscription, pendant que le Chili le reçoit comme en triomphe, lorsqu'il vient à la recherche de son beau ciel et de sa terre hospitalière.

Nous ne pouvons pas nous flatter que la totalité du clergé de la Nouvelle-Grenade ait comblé, cette fois, toutes les espérances de l'Eglise, en demeurant fidèle au poste d'honneur que lui avait assigné sa haute dignité. Dans les sessions des chambres, on voit figurer des ecclésiastiques qui prêtent aux vexations du gouvernement l'appui qu'ils doivent à l'Eglise opprimée. Nous avons déjà insinué que le schisme trouva de l'écho dans quelques membres du clergé de Panama, qui, nous devons le dire, s'empressèrent de se rendre aux représentations de leur métropolitain : nous ajouterons que cet acte

d'intrusion dans l'exercice de la charge pastorale s'est reproduit à Antioche (1). Mais, à notre manière de voir, tout cela était naturel : que pouvait-on attendre d'hommes sans conscience propre à former leur opinion, et sans courage pour la soutenir? Arrachés des cloîtres par les décrets de sécularisation, émancipés de l'autorité des prélats qui avaient la charge de veiller sur leur conduite, caressés par un parti qui avait besoin de leur coopération pour escalader les murs du sanctuaire et s'asseoir sur ses ruines, ils embrassèrent une cause dont la défense ne saurait être justifiée dans un chrétien, à combien plus forte raison dans un prêtre. Quiconque a vu l'un de ces hommes se faire l'avocat des principes de Voltaire, un autre demander d'abord le rétablissement des Jésuites, et, plus tard, féliciter le gouvernement de les avoir supprimés et jetés en exil, pourra juger des dispositions de ces ministres de la religion, qui se sont ainsi dégradés. Que Dieu préserve à jamais de semblables prêtres le peuple qu'il veut châtier!!!

Les bouleversements politiques donnent invariablement aux nations le spectacle de semblables crises. En effet, l'éducation de ceux qui plus tard seront appelés à diriger l'opinion des peuples, ayant été négligée dans son principe, devient la cause des faiblesses honteuses auxquelles se livrent ceux-là mêmes qui devaient donner des preuves de la plus grande fermeté.

Mais, au milieu de tout cela, il est beau, il est consolant de voir la partie saine du clergé se grouper autour des premiers pasteurs pour partager avec eux les épreuves de la situation et le calice amer de l'exil. Il est beau et consolant de la voir protester contre les empiétements

(1) 1852.

d'une assemblée inique, et de l'entendre dire, d'un ton ferme et digne, à une administration impie: « Nous » donnons la coopération la plus ferme et la plus spon- » tanée dont nous sommes capables à notre prélat, pour » la défense de la religion de Jésus-Christ et de la liberté » de sa sainte Eglise catholique. Nous serons réduits, » s'il le faut, à la mendicité; mais nous n'abandonnerons » pas pour cela le service des autels ni le soin des âmes. » Oui, nous nous soumettrons à toute espèce de priva- » tions pour maintenir la religion de Notre Seigneur » Jésus-Christ, pour rendre à Dieu le culte public qui » lui est dû, et pour servir le peuple catholique dans » l'exercice du ministère sacerdotal (1). »

(1) Acte souscrit par un grand nombre de membres du clergé séculier et régulier de Bogota. 1851.



CHAPITRE III.

Passage de l'isthme. — Une paroisse. — Le dimanche de *Quasimodo*. — Discussion. — La liberté de la Nouvelle-Grenade comparée à celle des Etats-Unis. — Le congrès fait ouvertement l'éloge du protestantisme. — Menaces antérieures du protestantisme anglican. — La société biblique et l'archevêque de Bogota. — Un mystère. — Le protestantisme est-il possible dans l'Amérique espagnole? — La liberté des cultes lui convient-elle? — Réponse éloquente donnée par les Républiques mêmes qui l'ont proclamée. — Colomb.

Dans le temps même où quelques nations du continent américain, fatiguées des luttes intestines qui ont suivi la proclamation de leur indépendance, s'appliquent à chercher le bien de la patrie dans l'amélioration de sa condition matérielle, la République de la Nouvelle-Grenade néglige les trésors dont la Providence s'est montrée prodigue à son égard, pour se livrer à des conspirations et déclarer une guerre d'extermination à l'Eglise catholique. Manquant de moyens pour exporter facilement ses riches productions, elle les laisse sans exploitation, en attendant qu'une administration intelligente lui en facilite les voies. Les précieux métaux que renferment ses mines, les blés abondants que produisent ses campagnes, les forêts inépuisables de ses montagnes et les fruits excellents que donne cette terre excessivement fertile, procurent peu d'avantages à ses habi-

tants, dès le moment où ils manquent de moyens d'exportation.

Il y a un demi-siècle environ que la Nouvelle-Grenade a proclamé son indépendance en se constituant nation souveraine, et il y a plus de vingt ans que le parti qui gouverne aujourd'hui, s'efforçant d'arriver au pouvoir, présentait au peuple un programme magnifique d'améliorations, parmi lesquelles il faisait figurer au premier rang les lignes de vapeurs de la Madeleine et de Chagres, le chemin de fer du passage de l'isthme et un nombre incroyable de grandes routes. Voilà huit ans que ce parti est monté au pouvoir : qu'a-t-il fait jusqu'à présent, lui qui était si libéral en promesses avant de tenir les rênes du gouvernement ? Il n'a rien réalisé de tout ce qu'il promettait ; il a même fait tout le contraire. Aussi la Nouvelle-Grenade, avec ses chemins de communications établis parcimonieusement et mal conditionnés, sans agriculture ni commerce intérieur, est, sans contredit, l'une des régions les plus arriérées de l'Amérique espagnole. Le passage de l'isthme est là pour attester et confirmer une idée qui nous est suggérée par tous les voyageurs qui parlent de ce pays en connaissance de cause. Dans cet isthme on a non-seulement des incommodités à souffrir, mais on rencontre encore des dangers de toute espèce, à commencer par ceux que présente un sentier hérissé à chaque pas de ravins, de précipices, coupé par des marécages et traversant des bois très épais ; mais les plus imminents dangers résultent de la présence de nègres armés qui guettent l'occasion favorable pour dépouiller les voyageurs. La bourse et la vie sont à la merci de ces barbares, dans un lieu où il ne s'exerce aucun genre de police qui puisse les contenir.

Après avoir cheminé toute la journée sur de très mau-

vaises mules, nous arrivâmes sur le soir dans la ville de Gorgona. C'était le samedi veille de *Quasimodo*. Je m'occupai de chercher le curé du lieu pour lui faire savoir que je désirais célébrer la sainte messe le lendemain. Je le rencontrai, en effet, et lorsqu'il eut vu mes permissions et mes papiers, il me pria de lui aider à entendre les confessions, car il y avait, disait-il, une foule de gens qui le demandaient. Je me prêtai à ses désirs, et sous sa conduite j'allai m'installer dans le temple. Mais, grand Dieu, quel temple ! Jamais je n'oublierai la paroisse de Gorgona !... Un couvert en bois à moitié défait, un pavé qui n'était autre chose que le sol dans son état naturel ; un autel couvert d'images et d'ornements indécents, paraissant plus propres à profaner qu'à recevoir la Victime sainte, voilà l'état de cette église ! Je cherchais cette foule empressée de recevoir les sacrements..., mais je n'aperçus que cinq négresses, absolument seules dans cette misérable cabane qui servait pourtant de temple au Dieu vivant.

Le curé partit, et je ne le revis plus ; seulement le sacristain me dit de sa part de donner la communion à cette foule de gens. En effet, dès le grand matin, il y avait quelques négresses assises près de l'autel ; elles étaient entièrement vêtues de blanc et ornées avec profusion de fleurs, de colliers et d'anneaux. Les habits sacerdotaux n'étaient point en harmonie avec le luxe des assistants, mais bien avec l'édifice et l'autel. Pendant que j'étais à l'église, je voyais les laitières, en face de moi, occupées à traire les vaches. J'adressai quelques paroles à ce petit nombre d'assistants ; mais ce fut pour eux la nouveauté la plus surprenante « d'entendre un » Père *crier* à la messe. » Jamais rien de pareil n'était arrivé dans le pays ! Ma voix ayant pénétré jusqu'à la

rue, je vis les curieux se presser sous l'auvent pour être témoins d'une pareille innovation.

Je ne doute pas qu'il n'existe, sur d'autres points de l'isthme, et à plus forte raison de la Nouvelle-Grenade, des églises en meilleur état. A Chagres, par exemple, ville très considérable, j'en trouvai une quelque peu plus décente, que l'on s'occupait de bâtir, grâce au zèle du curé. Mais une église comme celle de Gorgona, dans une grande ville dont l'importance s'accroît de jour en jour, grâce à tant de milliers de commerçants qui l'habitent, est une tache honteuse qui révèle clairement à l'observateur étranger l'inconcevable négligence de l'administration de la Nouvelle-Grenade.

La navigation de Chagres, pour arriver de Gorgona à la station du chemin de fer, ne vaut pas mieux que la voie par terre. D'énormes souches, détachées de la montagne par de fréquentes alluvions, et fixées ensuite dans le courant, mettent souvent les embarcations en péril, et sont cause qu'elles se fracassent. On n'a pris, jusqu'à présent, aucune précaution pour prévenir ces malheurs, qui coûtent, chaque année, la vie à un nombre considérable de passagers ; ou, si l'on en a pris quelques-unes, elles sont du genre de celles qui s'écrivent, mais que l'on ne voit jamais mises à exécution. La critique faite par quelqu'un de cette négligence, avec beaucoup de justice et de mesure, donna lieu, durant notre traversée, à une discussion à laquelle tous les passagers prirent part. Il y avait trois voyageurs qui partaient ensemble pour l'Europe; l'un d'eux était, à ce qu'il nous dit, membre de la chambre des députés de Bogota. Il soutenait, envers et contre tous, les actes du gouvernement de son pays, et, selon sa manière de voir, l'administration de la Nouvelle-Grenade était

sans contredit un *gouvernement modèle.* Quelqu'un lui présenta certaines observations qui paraissaient d'autant plus justes, qu'elles étaient faites en face même de nombreux témoignages de la négligence de ce gouvernement. Par ces motifs, le dialogue suivant s'établit entre eux. « A-t-on déjà organisé l'instruction primaire » dans la République? — Pas encore; mais je puis vous » assurer que le projet dont la commission est saisie » laisse bien loin derrière lui les lois actuellement en » vigueur, sur cette matière, en Prusse et dans les » Etats-Unis. — Je suppose que la loi sur les chemins » de fer sera bientôt mise à exécution, car jusqu'à » présent l'exportation des produits de l'intérieur a été » impossible chez vous. — Les chambres discutent un » projet dans ce sens; la question s'agite avec ardeur, et » la chose sera bientôt terminée. — Permettez-moi, » Monsieur, de vous demander si les bateaux à vapeur » du gouvernement, qui servent au commerce de la » Madeleine, et qui firent explosion ces années passées » par suite de leur mauvais état, en occasionnant la » mort de plusieurs personnes, sont déjà réparés? » Le député se dégoûta de la conversation; mais un de ses compagnons répondit négativement, à sa place, en ajoutant qu'on allait en établir de nouveaux. Je crois bien que tous ceux qui entendirent ce dialogue, se trouvant suffisamment éclairés par la discussion, n'eurent pas de peine à conclure que la Nouvelle-Grenade est encore bien loin de pouvoir se donner comme une *République modèle.* Mais les progressistes ne pensent pas ainsi; et j'ai eu souvent l'occasion de me convaincre qu'ils ont l'intime persuasion que leur République est le modèle de toutes celles d'Amérique, bien que l'on n'y respecte ni les personnes, ni la pro-

priété, bien que l'on y exerce le despotisme le plus absolu, que l'on ne pense nullement à améliorer la condition morale du peuple, et que l'on néglige entièrement les moyens propres à obtenir un pareil résultat.

Pour porter un jugement prudent sur les institutions d'un pays et spécialement sur le plus ou moins de liberté qu'elles lui garantissent, il est bon d'avoir sous les yeux quelque terme de comparaison. La presse de Bogota n'a cessé de répéter que les Républiques hispano-américaines devaient prendre pour modèle le gouvernement des Etats-Unis, et que c'était leur exemple que suivait en effet celui de Bogota. Mais, pour quiconque est au fait des institutions de l'Union américaine, il est parfaitement clair que cela est aussi faux qu'il est faux que la République de la Nouvelle-Grenade soit le *modèle des républiques.*

Dans les Etats-Unis, par exemple, où les lois accordent la plus ample liberté en matière de religion, le moindre semblant que ferait le gouvernement ou la législation de chacun des Etats de s'ingérer directement ou indirectement dans l'administration des affaires ecclésiastiques, occasionnerait une explosion d'horreur et provoquerait la plus juste indignation. Dans la Nouvelle-Grenade, la chose se passe d'une manière diamétralement opposée. Quoique la religion catholique soit la seule religion de l'Etat, circonstance qui milite déjà beaucoup en sa faveur, le gouvernement s'immisce de fait dans sa discipline et prétend même altérer son organisation.

Dans les Etats-Unis, où les catholiques forment à peine la huitième partie de la population, ils jouissent de la liberté la plus complète pour l'exercice de leur religion, tant du côté du pouvoir suprême de l'Etat,

que du côté des fonctionnaires du gouvernement, quelle que soit leur croyance. Dans la Nouvelle-Grenade, où la foi catholique est la seule qui ait été enseignée et transmise jusqu'à ce jour, on lui fait une guerre systématique, on attaque la personne de ses ministres, on ravit les biens de son Eglise, on condamne ses institutions, on la dépouille de sa liberté.

Dans les Etats-Unis, jamais on n'a mis en doute le droit d'association, moyennant telles ou telles règles, ni celui qu'a toute personne de se lier par des vœux, sans que l'autorité ait à s'enquérir s'ils sont temporaires ou perpétuels. Mais c'est tout le contraire à la Nouvelle-Grenade. Des institutions régulières s'y trouvaient établies sous la protection des lois; cela n'a pas empêché que l'on n'ait violé tous leurs droits de la manière la plus despotique, et qu'on n'ait traité ces établissements avec tant d'hostilité, qu'on ne leur ait suscité tant de difficultés, qu'ils sont menacés d'une dissolution prochaine. Voilà la comparaison qu'établissent par eux-mêmes les simples faits connus de tous. Il est facile d'en déduire la conséquence.

Un gouvernement privé de la force et de la conscience nécessaires pour servir d'appui à ses résolutions, n'a d'autres moyens pour s'emparer de la dictature, par laquelle il atteindra son but, que de la revêtir de belles couleurs qui cachent tout ce qu'elle porte en elle de vicieux et d'abominable.

C'est précisément la situation critique où s'est trouvée la République de la Nouvelle-Grenade. Son gouvernement, séduit par les idées de réformes légales et chimériques que lui ont inspirées les coryphées de la révolution religieuse du siècle dernier, et entraîné par les avantages qu'il trouvait dans la confiscation des biens de

l'Eglise, n'hésita pas à se jeter dans une voie déplorable. Mais il avait à lutter contre le sentiment bien prononcé d'une majorité décidément catholique, et il manquait d'une puissance suffisante pour répondre au cri qu'elle ne manquerait pas de jeter dans sa juste indignation. Alors, il pose la main sur sa conscience, sur cette conscience qui, quoique endurcie par ses trahisons successives contre la religion, dont il avait juré de défendre les droits imprescriptibles, se souvient qu'elle est encore catholique, et qu'elle veut porter jusqu'au tombeau ce titre sacré qu'elle a hérité de ses ancêtres; et cette conscience se refuse à autoriser des vexations qui deviendraient son tourment. Dans un semblable conflit, il cherche à tromper le peuple et à se tromper lui-même, s'il était possible. Il présente les dispositions les plus révoltantes, aux yeux de la nation, comme une conséquence nécessaire de lois antérieures, indispensables au bien-être de la République. Mais sa propre conscience,... elle crie, quoique dans le silence et le secret; plus tard elle criera avec force, et sa voix deviendra pénétrante comme celle du ministre Cromwell, au moment de la mort : « J'ai été séduit et j'ai abandonné ma foi;... mais ma conscience est maintenant sincèrement catholique, et je veux descendre au tombeau, enfant de la véritable Eglise. »

Je ne fais aucun cas des éloges décernés au protestantisme par un ministre d'Etat au sein des chambres, surtout quand cet homme manque d'antécédents qui puissent donner quelque prestige à son opinion; j'en fais moins encore des expressions d'un autre, qui, voulant imiter Henri II, l'assassin de l'illustre Thomas Becket, primat de Cantorbéry, répétait ses propres paroles en présence des députés : « La nation ne peut vivre en paix avec le

» clergé. » Les transports frénétiques avec lesquels cette ineptie fut accueillie par quelques imberbes ont beaucoup moins de portée que la juste indignation dont furent saisies les âmes généreuses qui conservent encore ardent le flambeau de leur foi. Ce n'est point là, non certainement et mille fois non, ce n'est point là un triomphe dont le protestantisme ait à se glorifier. C'est seulement une aberration passagère, qui disparaît devant l'esprit d'une nation catholique; car cet esprit de foi y est encore vivant, et c'est l'unique principe de salut qui lui reste, dans le naufrage qui submerge aujourd'hui cette nation, digne d'un meilleur sort.

Pendant ce temps-là, le protestantisme anglican ne demeurait pas inactif. Ses propagandistes sont toujours disposés à exécuter les entreprises qui n'offrent pas de grandes difficultés et n'exposent à aucun danger. Or, la Nouvelle-Grenade, divisée par la guerre civile, privée de lumières et disposée, si l'on en juge par ses actes, à adopter toute espèce de nouveautés, leur paraissait un champ tout préparé où ils pourraient répandre les semences et les germes de division que porte avec elle la doctrine protestante. Depuis longtemps ils avaient fait à cet égard des tentatives nombreuses, mais sans aucun résultat. Un missionnaire qui s'était établi à Carthagène, avec une grande provision de Bibles à distribuer au peuple, eut l'audace d'en présenter une à monseigneur Mosquera, avec une lettre par laquelle lord Bexley, président de la Société biblique anglicane, le priait, au nom de cette Société, « de concourir à la cir-» culation de ce bon livre dans toute l'étendue de son » vaste diocèse; » c'est-à-dire de prêter son ministère à la propagande. « La Société biblique est composée, lui » disait-il, de chrétiens de toutes les dénominations,

» sachant apprécier la vertu de l'Evangile, réunis d'un
» commun accord, consacrant leur temps, leurs talents,
» leurs biens à la sainte et consolante œuvre de faire
» connaître la parole de Dieu à toutes et à chacune des
» nations qui sont sous le ciel, dans le langage qui leur
» est propre. » Le digne archevêque de Bogota vit bien clairement le piége tendu au catholicisme de la Nouvelle-Grenade par la Société biblique; mais il ne pouvait croire qu'elle eût poussé la témérité jusqu'à prétendre attaquer la foi même du premier de ses pasteurs. Dans son refus énergique au protestant Watts, après avoir mis à découvert le défaut d'intégrité des Bibles anglicanes, et la mauvaise foi avec laquelle on donne comme venant du P. Scio celle que la Société biblique de Londres avait fait imprimer en espagnol, sachant bien qu'elle y avait supprimé des livres entiers, mutilé des chapitres et altéré la substance même du texte, il leur dit : « Si la Société a pour but de donner à chaque com-
» munion une Bible qui lui soit propre, et si pour cela
» il y a dans les embarcations des Bibles catholiques et
» protestantes, la bonne foi exigerait que l'on n'envoyât
» pas à nos populations catholiques des Bibles qui ne
» se trouvent point conformes à celles qui sont indiquées
» dans le Canon des catholiques... Et moi, évêque ca-
» tholique, moi qui ai juré ma profession de foi de la
» manière la plus solennelle, je prêterais ma coopération
» contre l'Eglise romaine ! Permettez-moi de vous dire
» que je ne saurais comprendre comment vous avez pu
» espérer, qu'ayant lu la Bible qui m'a été envoyée,
» je me déciderais à en favoriser la circulation. Si vous
» vous êtes formé une si basse idée de mon caractère,
» que vous m'ayez cru capable d'une semblable infidélité
» à ma religion, j'espère que la lecture de cette lettre

» vous détrompera complétement. Non-seulement je ne
» coopérerai point à la circulation des Bibles envoyées
» par la Société biblique, britannique et étrangère;
» mais, en outre de tout ce que j'ai dit au clergé de mon
» diocèse, il y a peu de temps encore, je ne cesserai
» d'avertir mes diocésains du danger auquel serait ex-
» posée leur croyance s'ils adhéraient à l'esprit des
» Sociétés bibliques, en se servant de Bibles altérées.
» Je ne cesserai pas pour cela de leur conseiller la lec-
» ture des Livres saints, mais dans des traductions fi-
» dèles, accompagnées des avertissements qu'exige la
» nature d'un ouvrage où sont traitées des questions de
» toute espèce, et avec la discrétion qui est recommandée
» par saint Jérôme, et dont Bossuet et Fénelon ont usé
» avec un si grand succès. »

Tel fut le résultat de cette invasion formelle que le protestantisme avait essayée sur le territoire de la Nouvelle-Grenade. Non-seulement la simplicité des fidèles entrait dans le plan de séduction que ses ministres se proposaient de suivre, mais ils dirigèrent leur première attaque de manière à surprendre la prudence et la sagesse des évêques eux-mêmes.

Je remarque pourtant dans la conduite des ministres de la propagande protestante un mystère que je ne puis absolument m'expliquer. Il existe à Bogota un nombre considérable de membres de la commission anglicane. Il y a aussi un agent diplomatique qui tient dans sa maison un ministre de sa confession pour faire le service religieux les dimanches; ce service est public pour tous les coreligionnaires de la nation, avec cette circonstance qu'ils ont été invités à y assister. Or, combien y en a-t-il qui viennent *offrir à la Divinité le culte de leurs ancêtres...... ou chercher les consolations de*

la foi dans la pratique de leurs croyances religieuses?

La famille du chargé d'affaires d'Angleterre et un vieux médecin de la même nation, voilà les assistants ordinaires et les seuls qu'on y rencontre. Or, les propagandistes de la Société biblique de Londres ne se proposeraient-ils pas un but plus noble et plus digne de leur zèle, s'ils s'efforçaient de réveiller la foi endormie de leurs compatriotes qui résident à Bogota?

S'ils dirigeaient vers la réformation des mœurs corrompues des membres de la communion anglicane les efforts qu'ils font pour obtenir l'apostasie des catholiques, ne devraient-ils pas en attendre un résultat plus heureux pour leur entreprise et plus avantageux pour la société elle-même? C'est ainsi que pense quiconque ne pénètre pas au delà de ce qui se présente au premier coup d'œil. Mais c'est un fait connu que pendant que les ministres anglicans cherchent à augmenter par de nouvelles conquêtes le nombre de leurs prosélytes, ceux qui sont nés au sein du protestantisme, ceux qui ont été élevés par leurs parents dans cette doctrine, perdent la foi et tombent dans l'indifférentisme ou le matérialisme, sans que le zèle de ces ministres y trouve aucun motif qui les engage à étayer l'édifice ruineux de leur communion.

La ville de *Colomb* est le terme de la pénible traversée de l'isthme de Panama. L'assemblée provinciale, en décrétant l'établissement de cette ville, lui donna ce nom, pendant que les entrepreneurs du chemin de fer lui imposaient celui du principal associé de cette entreprise commerciale. Lequel prévaudra, du décret de l'assemblée, ou de la volonté des sociétaires? Je ne le sais pas. Si les lois avaient ici la même vigueur que dans tout pays bien organisé, il est clair que la volonté de

l'assemblée l'emporterait; mais le mépris que l'on fait des lois, de l'autorité et de tout ce qui ressemble à l'ombre la plus légère du pouvoir, est tel dans la *République modèle*, que le contraire prévaudra, précisément parce que c'est une résolution qui se trouve en opposition directe avec la loi elle-même. Les fondateurs de la ville ont déjà pris l'initiative; ils n'admettent plus aucun titre sur lequel serait imprimé le nom de *Colomb*.

Tout séjour dans cet endroit est, comme celui que nous avons subi, fort désagréable; car les hordes qui circulent des Etats-Unis dans la Californie et réciproquement, offrent les scènes prolongées d'actes les plus révoltants pour quiconque respecte les principes de la morale la plus élémentaire.

Un bateau à vapeur américain qui se dirigeait sur l'île de Cuba, en touchant à Saint-Jean de Nicaragua, me reçut à son bord; je partis avec lui, en laissant derrière moi le territoire de la Nouvelle-Grenade.



CHAPITRE IV.

Une farce ridicule jouée par les Anglais chez les Mosquites. — Les protestants et les indigènes. — Cuba. — Nombreux vestiges de la piété d'une autre époque. — Effet de la révolution d'Espagne dans ses colonies. — Etat pénible de la religion, du clergé, de l'éducation et de l'esclavage. — Nécessité d'une réaction. — Laquelle est la plus en harmonie avec les intérêts de la nation? — Conduite de l'Espagne. — Réaction seule possible. — Son initiative.

L'époque actuelle est sans contredit remarquable par les lumières et les connaissances de tout genre qui se répandent parmi les hommes; nous voyons, cependant, certaines actions faites avec le concours de personnages qui occupent les premiers rangs dans l'Europe civilisée, et qui sont loin de répondre à de pareils principes. Ouvrons plutôt les pages où sont inscrits les faits qui se sont succédé de jour en jour dans la conquête de l'Inde; elles nous raconteront les trahisons, les massacres, les usurpations, les violences et mille autres choses tragiques et horribles qui s'y commirent au nom de la civilisation; elles nous raconteront des scènes plus ou moins révoltantes que celles qui figurent dans la colonisation d'Alger, et bientôt après elles nous en montreront encore de nouvelles, de la même nature, qui se produiront sur le territoire du Japon si, comme on l'espère, on arrive à y planter le pavillon étoilé des Etats-Unis. Si l'on joint à tous ces faits l'occupation et le partage de

la Pologne, les prétentions de la Russie sur la Turquie et tant d'autres événements contemporains qui, par leur importance, fixeront l'attention de tous les hommes pendant bien des siècles encore, il nous faudra conclure que les principes de la justice et de la droiture ne sont pas toujours le ressort qui fait agir les politiques les plus habiles, ou bien encore que ces principes sont foulés aux pieds chaque fois que l'on veut livrer passage à l'intérêt et aux autres passions.

L'Amérique n'a pas manqué de voir des faits analogues : le Texas conquis et agrégé aux Etats-Unis, sous le titre modeste d'*annexion* ; la Californie, acquise par le titre plus modeste encore d'*indemnité*, et l'île de Cuba, envahie à deux reprises, sont des preuves flagrantes que la funeste passion des conquêtes, qui, en dépit du siècle des lumières, anime aujourd'hui encore les nations les plus puissantes et les plus éclairées de l'Europe, trouve aussi de l'écho chez la nation la plus forte du Nouveau-Monde.

A côté de semblables faits, on peut placer la farce ridicule jouée par la Grande-Bretagne pour justifier ses prétentions sur le pays des Mosquites. Elle connaissait trop bien l'importance de cette position; aussi, pour s'assurer une influence dominatrice sur un pays dont elle ne pouvait posséder la propriété, elle fit paraître un prétendu rejeton des souverains primitifs de la côte de Nicaragua, dont elle reconnut les droits et qu'elle prit sous sa protection. Voilà donc un nouveau nom ajouté par l'Angleterre au catalogue des princes, et c'est celui de Mac-Grégor, qui dorénavant s'appellera le *roi des Mosquites*. Elle se chargea elle-même de faire reconnaître ce nouveau roi, comme elle le fit en effet, tout en le prenant sous sa tutelle. Ce protectorat révoltant, que les

Etats-Unis ne pourront certainement tolérer, ouvrit à la propagande protestante l'entrée d'un pays qui jusque-là n'avait d'autre doctrine que celle de l'Eglise catholique. A l'ombre du pavillon britannique, deux ministres anglicans vinrent s'établir à Saint-Jean, avec leur famille. Les indigènes, qui n'étaient pas accoutumés à voir des missionnaires mariés, ni un clergé qui regardât les douceurs de la vie comme une nécessité pour lui et pour sa famille, un clergé dans la conduite duquel ils ne retrouvaient pas la piété et le zèle des prêtres qui auparavant avaient répandu dans ce pays la semence de l'Evangile, se montrèrent peu disposés à les écouter et à recevoir des Bibles qu'ils ne connaissaient point. Ainsi échoua la mission anglicane de Nicaragua, sans que l'or de la Société biblique, qui la favorisait, eût obtenu d'autre résultat que de contribuer au bien-être de ses propagandistes.

La Havane laisse voir, au milieu de son commerce florissant, au milieu de ses superbes édifices et de ses délicieuses promenades, quelque chose qui rappelle la piété fervente et caractéristique d'une autre génération, génération qui, certainement, sut réaliser des entreprises plus hardies et plus grandioses que celles dont la nôtre peut faire parade. Un monument en pierre, construit en forme de temple, s'élève dans un coin de la place qui porte le nom de Ferdinand VII; deux arbres d'une grosseur remarquable étendent sur lui leurs branches touffues, et donnent à cette place un certain air sombre, mais en même temps imposant et majestueux. J'entrai dans son enceinte, et en lisant une inscription placée sur une colonne dont l'extérieur révèle l'antiquité, j'appris que le monument rappelait la solennité d'une messe célébrée en présence de celui qui

découvrit le Nouveau-Monde. Ce fut en effet la première messe dite à Cuba et à l'ombre de ces arbres séculaires. Les superbes tableaux qui ornent l'intérieur de ce petit temple reportent la pensée à un autre siècle et pénètrent l'âme du souvenir de ces hommes que la mort a enlevés, mais qui sont encore vivants dans l'histoire de leurs exploits; Christophe Colomb, Diego de Valazquez, Jean de Grijalba, l'immortel Cortès.... Qui ne connaît la trempe d'âme de ces héros? Dans leur cœur, la valeur poussée jusqu'à l'héroïsme, la fidélité la plus éprouvée, la résignation dans l'adversité, se disputaient la première place. Sans doute, ils ont payé le tribut à la faiblesse de notre nature, en laissant apercevoir l'humanité dans le héros lui-même, et l'humanité entourée, comme chez les autres hommes, d'un cortége de misères: mais ils ont su racheter leurs fautes par des vertus qui immortalisent leur nom. Ce zèle pour l'extension de la foi dont ils donnèrent tant de preuves, cette piété à laquelle ils élevèrent mille monuments glorieux, ne devront point être oubliés quand on voudra juger leur mérite avec une impartiale sévérité.

Ces héros, me disais-je à moi-même en contemplant les peintures du petit temple, ces héros, qui, en s'ouvrant un chemin à travers un monde inconnu, l'illustrèrent par leurs belles actions, ne craignirent point de s'agenouiller devant l'autel. Ce souvenir dira quelque chose à ceux qui doivent les contempler dans les siècles futurs; oui, il leur dira que c'est au nom de Dieu qu'ils exécutèrent leurs entreprises, que tout ce qu'elles renfermaient de magnanime et de glorieux n'était dû qu'à lui seul, et qu'ils sentirent le besoin de sa protection pour en assurer le succès.

Un homme qui ne leur cédait en rien pour la gran-

deur d'âme, quoique d'un caractère bien différent, parle dans le même lieu le langage sévère de la vérité, l'unique langage de la religion et de ceux qui la prêchent. C'est l'immortel Las Casas, qui, au nom de Dieu et de sa foi, recommandait aux conquérants de ce pays de se montrer humains envers les indigènes, dont, à raison de son ministère, il se considérait comme le légitime défenseur.

Ce monument destiné à perpétuer le souvenir si glorieux des faits qui se succédèrent à une même époque est, je crois, un de ceux qui ont été élevés en trop petit nombre pour conserver la mémoire de la régénération de l'Amérique par le christianisme. Cette omission a contribué en grande partie à faire perdre la trace de certains événements qui se produisaient alors. Nous ne la condamnerons pas chez des peuples dont les uns commencent à se constituer, tandis que les autres ont encore à lutter contre les éléments dissolvants qu'ils renferment dans leur sein : plus tard viendra une époque où les monuments de ce genre devront se multiplier ; ce sera quand les bons principes se seront généralisés, et alors nous les verrons s'élever par un mouvement spontané de la volonté de leurs auteurs.

J'espérais trouver à la Havane les restes de l'immortel Colomb renfermés dans quelque mausolée remarquable, en rapport avec le mérite éminent de sa personne; mais je me trompais.

En visitant la cathédrale, je vis au côté droit du sanctuaire, à l'endroit le plus modeste, pour ne pas dire le plus obscur, une indication de la place où reposent les cendres de celui qui découvrit le Nouveau-Monde. Quand j'ai vu plus tard les colonnes fastueuses, les statues superbes et mille autres monuments divers et grandioses,

destinés à perpétuer la mémoire d'hommes d'un mérite bien inférieur à celui de Colomb, je me suis consolé en me rappelant ce mot remarquable d'un philosophe païen contemplant l'humble tombeau de Caton : « Ce » n'est point ici la première injustice que les hommes » aient à se reprocher. »

Il y a peu d'endroits, dans la monarchie espagnole, où les funestes effets de la révolution se soient fait sentir d'une manière aussi prononcée qu'à Cuba. Toutes les classes de la société s'en ressentent, au point qu'il est facile de prévoir un cataclysme, si l'on ne travaille décidément à la réaction des idées. L'esprit de réforme (ainsi qu'il a plu à quelques-uns d'appeler cet esprit de destruction, signe caractéristique de certains hommes que les secousses révolutionnaires ont pu seules jeter dans les cabinets ministériels), l'esprit de réforme a posé la première pierre de cette œuvre d'iniquité. Des hommes sans religion, sans politique avouée, ont fait parade de leur impiété, en affaiblissant dans le cœur du peuple le lien le plus fort qui puisse le tenir uni à l'autorité, le lien de la conscience. Chez un peuple qui avait appris à respecter sa religion, non-seulement par un principe de raison ou de conviction, mais aussi par l'exemple de l'autorité ; une semblable conduite n'a pu manquer d'ouvrir une brèche qui n'a pas tardé longtemps à se laisser apercevoir, surtout avec l'existence de l'élément puissant qui favorisait la propagation des mauvais principes. Cet élément consistait dans les productions les plus immorales de la presse européenne, productions accueillies avec enthousiasme par une société qui manquait malheureusement du discernement nécessaire pour découvrir le poison qu'elles renferment. Une censure sévère prohibe l'introduction, à Cuba, des imprimés

politiques, tandis que, par une inconséquence monstrueuse, on laisse circuler librement les ouvrages subversifs qui ont volcanisé le vieux monde. Nous avons trouvé, à la Havane, les livres les plus immoraux répandus avec une telle profusion, qu'ils se rencontraient entre les mains des gens même du peuple, auxquels ont les avait offerts comme des livres renfermant *une doctrine sûre et dont la lecture devait leur procurer une innocente récréation!*

Ces idées n'ont été combattues par aucune espèce d'armes, surtout à la Havane, capitale de l'île. Le gouvernement ne les a point combattues par les moyens que lui fournissait son autorité, parce qu'elles étaient en parfaite harmonie avec sa ligne de conduite. Elles n'ont point été combattues non plus par la raison, qui aurait pu leur opposer la force des véritables lumières répandues aujourd'hui par la saine philosophie, parce que l'éducation a été complétement abandonnée jusqu'à ces derniers temps. Enfin, elles n'ont point été combattues par le clergé avec l'énergie nécessaire, malgré sa bonne volonté réelle, parce qu'il ne reste plus du clergé qu'une sorte de squelette sans action, sans animation et sans vie.

L'influence des communautés régulières dans ces pays éloignés de la métropole était beaucoup plus importante qu'il ne le semble d'abord. Nous remarquerons seulement ici, en passant, que la conservation de cette foi pure et ardente qui est la meilleure garantie connue de l'esprit national, a toujours été l'œuvre des congrégations religieuses. L'Espagne elle-même l'a si bien reconnu, que, tout en supprimant dans son territoire les institutions monastiques, elle les a laissé subsister dans ses possessions d'Asie. La suppression de ces institutions à Cuba, tout en compromettant les intérêts de la religion, a été

en outre une mesure impolitique. Le clergé séculier, si peu nombreux, n'était pas suffisant pour remplir les différents emplois confiés au clergé régulier; il ne pouvait se recruter par le moyen de nouveaux élèves, puisque les séminaires étaient fermés par ordre du gouvernement ; il ne pouvait pas être aidé par les religieux sortis de leurs cloîtres, puisque ceux-ci, ayant été renvoyés sans ressources, étaient obligés de travailler pour se procurer des moyens d'existence, et de se vouer, peut-être, à des emplois étrangers à leur profession. D'ailleurs, un homme, quels que soient son état et sa condition, perd ordinairement l'esprit de sa profession dès qu'il a été émancipé de l'autorité chargée de le gouverner. L'élément moral a fait place à un élément corrupteur qui a débordé dans l'île et l'a inondée.

Il ne doit donc point paraître étonnant que ces principes dissolvants, propres à ruiner la société, aient fait des progrès si rapides dans un pays où le peuple trouve un tel aliment à ses idées; il est moins étonnant encore que les tristes effets de ces funestes principes se fassent déjà sentir d'une manière si palpable. Les temples déserts aux jours de fête annoncent le dépérissement de l'esprit religieux... C'était, du reste, le but que se proposait le commandant général, qui préparait cet ordre de choses. « *Nous n'avons pas besoin d'églises*, disait-il » ironiquement, *il faut les fermer, personne n'assiste* » *plus aux offices.* » On ne les a pas fermées, non; elles sont désertes, il est vrai; mais cette autorité *qui n'en avait pas besoin,* cette autorité qui se montrait si hostile à leur existence, se trouve minée aujourd'hui et peut-être plus qu'elle ne le croit. Une jeunesse au cœur bouillant, tout infatuée des idées exagérées de liberté et de démocratie, voilà la génération qui se lève aujourd'hui,

et qui, plus tôt ou plus tard, travaillera efficacement à renverser la monarchie dans l'île de Cuba.

Il existe dans cette population une autre classe qui, pour être la plus nombreuse, n'en est pas moins la plus malheureuse et la plus digne de compassion. Ce sont les esclaves, dont je ne puis prononcer le nom (je l'avoue franchement) sans être saisi d'horreur. En parlant de ces êtres malheureux, qu'il me soit permis de dire que l'on ne saurait mettre en doute, un seul instant, le droit qu'a tout homme de conserver la liberté qu'il a reçue de Dieu, et qu'il n'y a aucun pouvoir qui puisse la lui enlever. Cependant l'esclavage existe à Cuba, comme il existe au Brésil et dans les Etats-Unis, et comme il existe aussi, quoique déguisé, à la Jamaïque. Et qui sait combien il existera encore, malgré la protestation formelle élevée contre cette malheureuse condition par les idées dominantes de notre siècle !

A une époque peu éloignée de celle où nous vivons, les maîtres, dans l'île de Cuba, accordaient à leurs esclaves certaines faveurs, qui rendaient leur condition plus supportable, et parmi lesquelles l'instruction figurait au premier rang. Aujourd'hui que les idées de liberté préoccupent si généralement l'esprit des habitants de Cuba, on s'étonne de les voir si inconséquents dans l'application de leurs principes à l'égard des esclaves.

A de légères exceptions près, nous oserons assurer que l'état où se trouvent les esclaves outrage pareillement la morale et la religion. En effet, la religion est affligée de voir dans son sein des milliers de malheureux privés de l'instruction religieuse, de celle même nécessaire à l'acquisition du bonheur éternel ; et c'est ce qui arrive généralement aux esclaves employés dans les fabriques de sucre et de café. Il répugne à la religion et à la morale

que l'on laisse ces mêmes individus réunis sous des hangars, sans séparer les sexes, et qu'on leur permette, comme à de vils animaux, toutes les libertés possibles, comme si on voulait les dédommager par des plaisirs brutaux des jouissances légitimes et innocentes dont on les prive. Ces hommes, arrachés par la violence à leur patrie, sans espérance, même éloignée, de pouvoir jamais embrasser les objets qui leur étaient chers, ne trouvent dans le triste sort où les ont placés leur infortune et l'injustice des hommes, aucun motif qui puisse adoucir leurs peines. Cette religion au sein de laquelle on les a introduits ne répandra pas dans leur âme une seule consolation, puisqu'ils ne la connaissent point, et que, sans la connaître, il ne leur est pas donné de profiter de son action bienfaisante. La cruauté des hommes est poussée jusqu'à leur faire professer une foi dont ils ignorent les vérités, et qui, par conséquent, sera tout à fait stérile pour eux. Destinés à supporter chaque jour le poids de la fatigue sous un ciel brûlant, ils ne reçoivent pour tout salaire qu'une grossière nourriture, que des haillons pour se vêtir, et le fouet d'un chef déchire souvent leurs épaules, sans autre motif que le plaisir qu'éprouve une âme vile dans des actes de cruauté. Ils meurent dans l'état où ils sont nés, et il ne leur sert de rien de voir finir leur exil, sur cette terre malheureuse, dans un pays chrétien, si leurs derniers gémissements n'y trouvent pas même l'écho qui répéta les premiers cris de leur enfance, exhalés dans les déserts du Congo ou au milieu des tribus errantes des Cafres. Ils sont nés dans l'ignorance, ils vivent dans l'ignorance, ils meurent encore dans l'ignorance. La religion n'a été pour eux qu'un nom, dont ils n'ont jamais connu les mystères, et la civilisation qu'un men-

songe qui leur a fait goûter les fruits les plus amers.

L'Angleterre, en combattant le trafic qui réduit des milliers d'individus de notre espèce à la misérable condition d'esclaves, a donné à la face du monde un exemple qui la couvrirait de gloire si cette démarche ne recélait un plan égoïste et intéressé. Mais, disons-le, lorsqu'elle arrache les nègres captifs, en Afrique, des mains aussi injustes que dénaturées de leurs oppresseurs, qui les conduisaient au marché, c'est pour les condamner à un travail de toute la vie ; et en se déclarant tutrice de ces hommes qui n'ont point réclamé sa protection, l'Angleterre leur assigne ses colonies pour le lieu de leur captivité, comme si les fers de l'esclavage étaient moins pesants à la Jamaïque qu'à Cuba, ou comme si l'ombre du pavillon anglais procurait à l'esclave des consolations qu'il chercherait en vain sous celui du Brésil ou de l'Amérique du Nord. Il n'est rien de plus facile que de faire preuve de philanthropie quand il en résulte d'immenses avantages matériels, et c'est là précisément le cas où s'est trouvée l'Angleterre lorsqu'elle a réclamé l'affranchissement des esclaves.

Un désordre aussi général que celui que nous avons remarqué exige une réaction prompte et complète. Celle-ci ne saurait être le fruit du système actuel, qui l'a provoquée ; elle doit donc être le résultat d'un nouvel ordre de choses. Mais sera-ce le changement de gouvernement ? Sera-ce, comme quelques-uns le demandent, un gouvernement enveloppé dans les principes de l'annexion aux Etats-Unis ? Que l'on juge, pour répondre à cette question, si l'île de Cuba avancerait dans sa marche religieuse, morale et intellectuelle en devenant partie d'une nation qui, dans la forme de son gouvernement, dans sa constitution et dans la nature même de ses lois, ren-

ferme un principe virulent de dissolution. Que l'on juge si l'île de Cuba pourrait savourer cette liberté idéale qu'elle réclame, quand, après avoir traversé une crise et épuisé ses forces par des luttes sanglantes, elle trouverait la perte de sa nationalité pour premier fruit de sa victoire! Que l'on juge, enfin, si la propriété même des habitants de Cuba, régénérés, comme ils prétendent l'être, par la race anglo-saxonne, sera bien solidement garantie, lorsqu'elle a été envahie, au Texas et en Californie, de la manière la plus arbitraire et la plus despotique par les puissants conquérants de ces pays! Est-ce que le projet de M. Gwin, approuvé comme loi par le sénat de Washington, au mois de février 1851, et qui dépouille injustement les propriétaires de la Californie, ne s'étendra pas aussi aux propriétaires de Cuba?

Pour ce qui nous regarde, nous ne croirons jamais qu'une réaction semblable puisse convenir aux intérêts moraux et matériels de Cuba: autre est celle qui convient, autre celle qu'est appelée à y introduire l'administration qui préside aux destinées de ce pays. Une réaction qui ait pour résultat l'unité de vues et de pensées, une réaction qui moralise les masses énervées par les vices, qui réveille la foi éteinte dans le cœur des hommes du peuple, cette réaction qu'un des plus célèbres politiques de l'époque invoquait comme moyen de salut pour l'Europe, rongée par le même cancer: LA RÉACTION RELIGIEUSE (1): voilà l'unique moyen qui puisse à la fois sauver sa nationalité et rendre le peuple capable de recevoir les institutions libres qu'il réclame (2).

Malheureusement la conduite du gouvernement espa-

(1) Guizot.

(2) *Ubì spiritus Domini, ibì libertas.* (Saint Paul.)

gnol n'a pas été en harmonie avec ce besoin. Déjà nous l'avons vu. Un chef avait paru le comprendre; et il s'était tracé un système d'opération jusqu'alors inconnu dans l'île. Le respect pour la religion, pour la justice et pour l'égalité des droits, formait la base de sa conduite; l'instruction religieuse et la moralisation du peuple étaient les éléments qu'il employait pour arriver à ce but. Mais il a été rejeté de son poste avec violence... Placé aujourd'hui dans l'alternative de perdre ce beau fleuron de la couronne de Charles-Quint ou d'adopter une marche contraire à celle qui a été suivie jusqu'ici, on paraît se décider pour cette dernière mesure. La base est déjà préparée; mais, pour être mené à bonne fin, l'édifice de cette régénération sociale a besoin de protection. Nous avons vu, à la Havane, les plans d'une institution littéraire dont le programme assigne une place importante à l'enseignement religieux, destiné à servir de base à l'instruction que l'on y donnera aux jeunes gens; nous y avons vu des maisons d'éducation pour les orphelins et quelques écoles gratuites pour le peuple, sous la direction des filles de Saint-Vincent de Paul. Nous avons aussi visité un établissement destiné à l'amélioration du sort des petits garçons vagabonds; mais tout cela n'est encore qu'un commencement de l'œuvre: pour la compléter, l'administration doit travailler à son extension. Un prêtre d'un grand mérite (1) se vouait, dans ce dernier établissement, sans autre intérêt que celui du bien, à l'instruction d'une centaine d'individus, et l'amélioration produite par ses exhortations pleines de zèle était sensible pour tous. Pourquoi donc ne pas généraliser cette œuvre, en la mettant à la

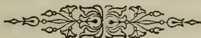
(1) Le R. P. Miranda.

portée de toutes les classes de la société ? Un prélat rempli des vertus évangéliques, et qui dans sa visite pastorale vient de donner aux habitants de Saint-Jacques de Cuba des exemples dignes des premiers pasteurs de l'Eglise, a pu, avec les efforts de son zèle, produire une réaction dans les idées et dans la morale des peuples qui l'ont entendu : pourquoi ne pourrait-on pas espérer le même changement, dans le reste de l'île, si l'on faisait usage des mêmes moyens?

C'est là l'œuvre du gouvernement espagnol. « Il nous » paraît indispensable que parmi les mesures que l'on » doit prendre pour consolider l'ordre public à Cuba, la » partie religieuse occupe le premier rang. Nous sommes » certain que d'autres réformes, exigées par les circon- » stances, y sont pareillement nécessaires; mais nous » soutenons que la solution du problème ne se trouve » que dans la religion : sa décadence est le danger réel qui » menace le gouvernement. S'il ne se hâte de lui rendre » son éclat, il n'aura fait qu'ajourner la tempête (1). »

La presse de Paris publiait ces observations en 1851. La compagnie de Jésus, qui vient d'être appelée à diriger l'éducation morale et religieuse de l'île, et les Pères Franciscains, qui y sont chargés du ministère des missions, nous donnent suffisamment à entendre que le gouvernement parait s'être enfin pénétré de cette vérité.

(1) L'*Ami de la Religion.*





CHAPITRE V.

Les Etats-Unis. — Traversée de la Havane à Charlestown. — Premières impressions. — Une réflexion sur le caractère des Américains du Nord. — Education, colléges et universités. — La presse périodique. — Vides dans la législation. — Inégalité de conditions. — Esclavage au sein de la liberté. — Quel jugement devons-nous porter sur la civilisation des Etats-Unis?

Il y a, dans notre siècle, une propension bien reconnue à faire l'éloge de tout ce qui éloigne la société de sa marche primitive : c'est ce sentiment qui a fait donner le nom de *progrès* aux institutions nouvelles, quelque répugnantes qu'elles paraissent parfois à la saine raison, et celui de *liberté* à ce qui flatte les aspirations de la démagogie; c'est ce même sentiment qui fait que l'on exalte avec tout l'enthousiasme dont est capable l'enivrement des passions ce qui paraît calculé pour servir d'élément à une explosion générale. Ceux qui travaillent à régénérer la société européenne en l'organisant à leur manière, ne cessent d'élever jusqu'aux nues la constitution des Etats-Unis, de prodiguer un encens très souvent immérité à leurs hommes d'Etat, et d'exagérer la félicité de leurs habitants, au bénéfice desquels ils nous représentent comme réalisées les belles utopies de la république de Platon.

Le nombre considérable de ceux qui forment leurs idées sur les enseignements de ces intelligences, qu'ils

appellent *leurs oracles*, sans regarder au revers la belle médaille dont on a soin de ne leur montrer que l'une des faces, s'enthousiasment de telle manière qu'ils voudraient en voir le type reproduit chez toutes les nations. Moi aussi je viens de la contempler, cette physionomie enchanteresse qui excite l'émulation de tous, qui enflamme le désir de tous, et éveille la sympathie dans le cœur de tous; mais j'ai pareillement examiné l'autre face, qui se trouve cachée sous les artifices magiques de cette beauté si éblouissante.

Dès que je fus monté à bord du paquebot *Philadelphia*, je constatai que je me trouvais déjà sous l'empire de la démocratie. Là, des hommes que la fortune a enrichis tout d'un coup, en leur ouvrant une source d'or dans les terres de la Californie, ou qui, favorisés par le sort, sont devenus maîtres en un moment de l'argent qu'une main prodigue avait risqué sur une carte, des hommes sans aucune espèce d'éducation, nous incommodaient, ceux-ci par leurs clameurs, ceux-là par leurs manières brusques, et d'autres par leurs *libertés* grossières et révoltantes au dernier point.

La Floride nous présente ce beau pays qui fit l'admiration des Espagnols, lorsqu'ils le découvrirent, en cherchant la source traditionnelle dont les eaux avaient la vertu miraculeuse de rajeunir. Mais, notre séjour dans cet endroit, le premier que nous touchions des Etats-Unis, fut très court, et nous continuâmes notre route dans la direction de Charlestown. Arrivés dans ce port, nous attendîmes longtemps pour subir la visite, non pas celle qui a rapport à la salubrité et à la police, mais celle des bagages, qui se fait dans les ports de l'Amérique du Nord avec le soin le plus scrupuleux. A parler franchement, en présence de la sévérité de la douane de

Charlestown, la visite opérée par les gardes de Cuba, en pareille circonstance, semble plus libérale et plus franche, à beaucoup près.

Charlestown était la première ville importante des Etats-Unis que je voyais, et naturellement mon attention se portait sur sa police, parfaitement organisée, sur ses beaux parcs, sur sa magnifique cathédrale catholique, d'un style gothique très sévère, et sur ses superbes hôtels. Mes impressions furent plus agréables encore lorsque, en parcourant le territoire des Etats les plus importants de la Confédération, je vis de toute part des fabriques grandioses indiquées de loin par les grosses colonnes de fumée qui s'échappaient de leurs cheminées; des prairies immenses qui nourrissent de nombreux troupeaux; des chemins de fer qui parcourent plus de trois mille lieues, traversant les montagnes, perçant à jour les collines, surmontant les courants des rivières et les ondes même de l'Océan. Ici c'est un peuple ouvrier, avec ses maisons noircies par la fumée du charbon de pierre, et à côté, ce sont des cultivateurs avec leurs habitations environnées d'arbres magnifiques et de superbes terrains ensemencés. Là, ce sont des fleuves au sein desquels se meuvent mille embarcations, transportant d'un lieu à un autre des fruits et des produits manufacturés, et sur leurs rivages apparaissent de grandes villes dont les habitants savent profiter de ces divers avantages pour leur prospérité et leur agrandissement. Mais, malgré tout ce mouvement, qui prouve l'activité prodigieuse de ceux qui le produisent, on voit encore de vastes terrains tout à fait incultes, spécialement dans les Etats du Sud et du Midi : ils se convertiront aussi en une source de richesses, quand ils seront occupés par les nombreux étrangers qui viennent journellement de

toutes les nations du monde prendre place parmi les citoyens de l'Amérique du Nord.

Le caractère singulier de cette nation a déjà été longuement dépeint par un grand nombre de voyageurs, et, sans souscrire aux ridicules de tout genre dont la plupart l'ont chargée, je me permettrai d'exposer en deux mots quelques réflexions que j'y ai faites pendant la durée de mon séjour.

Il y a un sentiment qui domine tous les autres, parmi les citoyens de l'Amérique du Nord. En vérité, ce sentiment n'est ni le plus généreux, ni le plus digne d'un noble cœur; mais c'est la faute de l'éducation reçue et des principes que l'on professe généralement, plutôt que l'effet des convictions d'une conscience égarée. Ce sentiment, c'est le *moi avant tout*. Cette máxime, fille du matérialisme le plus égoïste, fermente violemment dans leur esprit et sert de mobile à leurs actions. Gagner de l'argent, devenir riche, voilà leur unique pensée. Pour arriver à ce but, ils ne s'arrêteront pas beaucoup à examiner si leurs projets sont bien légitimes, ou si leurs spéculations présentent quelques difficultés. Comme le jeune homme qui obéit à l'impétuosité d'un caractère qui ne lui permet pas de réfléchir avec maturité pour agir avec prudence, à la vue de l'or, dans lequel ils font consister tout leur bonheur: *En avant*, se disent-ils à eux-mêmes; et ils marchent sous cette enseigne jusqu'à ce qu'ils aient réalisé leurs désirs. Ils ne sont pas retenus par le danger de retrouver dans leur carrière les tristes débris de ceux qui l'ont parcourue avant eux, ni découragés par la ruine de ceux qui ont auparavant poursuivi le même projet. Le désir d'acquérir les rend aussi inaccessibles aux impressions de la crainte qu'insensibles aux gémissements de l'infortune.

Le spéculateur qui, dans ses calculs, pèse tout à la balance rigoureuse de sa propre utilité, n'y laisse aucune place pour autrui; au contraire, il sacrifie à son profit la paix, la propriété et le bien-être des autres. Notre jugement à cet égard se trouve complétement justifié par les actes du gouvernement de l'Amérique du Nord et par la manière d'agir de ses citoyens. Ce gouvernement a envahi le Mexique, les Californies et l'Orégon, uniquement parce qu'il y a vu de l'or entassé; aussi quand, pour justifier son acquisition, il invoque les titres spécieux d'*annexion*, de *cession* et de *compensation*, les nations civilisées lui donnent le seul qui lui convienne et l'appellent : USURPATION. Il a entrepris une expédition qui doit ouvrir à son commerce les ports du Japon, tandis que cette nation prétendait n'entretenir aucune relation amicale avec les citoyens du pavillon américain, et, après avoir vu échouer deux expéditions jumelles à Cuba, voici le langage qu'il tient : « La guerre sera un jour inévitable entre les Etats de la » Confédération, tant que l'esclavage subsistera dans » quelques-uns ; mais il y a un moyen de l'éviter, et ce » moyen, c'est l'occupation de Cuba et son annexion à la » Confédération. Son territoire fertile pourra se partager entre les propriétaires des esclaves, qui, pour l'occuper, devront évacuer celui dont ils sont aujourd'hui » les possesseurs. » Ces faits, connus de tout le monde, et les discours choquants que j'ai entendus dans plusieurs circonstances, comme étant le langage de la généralité, sont une manifestation bien fidèle des sentiments et des idées des citoyens de l'Union.

Un tel égoïsme est véritablement désolant, et l'Américain du Nord joint à cela une haute idée de lui-même, de son intelligence, de sa puissance morale, de sa force

physique et de sa valeur. Le jeune homme obscur, dont les premiers pas furent peut-être ombragés par les forêts du haut Mississipi, ou qui vit le jour dans les grandes capitales de New-Yorck ou de Philadelphie; le jeune homme, qui, s'il n'a pas été élevé comme un sauvage, ne connaît du moins d'autre dépendance que celle que son père exige bien faiblement de lui; le jeune homme, qui, dans son enfance, a reçu à peine l'instruction donnée par les écoles entretenues aux frais de la nation, est à ses propres yeux *un homme libre*, et avec sa liberté il croit avoir l'intelligence et la force en partage. Etant en possession de ce premier avantage, il ne reconnaît à personne le droit de lui donner des ordres ni des conseils ; car il connaît tout, il comprend tout et il prévoit tout. Se croyant assez fort, il ne reconnaît d'autre supériorité que la force brutale; il n'y a que celle-là qui puisse lui inspirer le respect.

De telles idées ne peuvent être corrigées par l'éducation; au contraire, dans un grand nombre de circonstances elles trouvent respect et sympathie dans l'éducation elle-même. Commençons par les écoles. Elles sont comparativement plus nombreuses que dans les autres nations les plus avancées en civilisation; mais, tandis que dans les écoles de France ou de Belgique, par exemple, le jeune homme, à l'âge de seize ans, a des idées claires sur la religion, sur ses devoirs comme citoyen appelé à faire partie de la société, sur la morale et la vertu, le jeune Américain du Nord, arrivé au même âge, sort de l'école sans autre connaissance que celle qui lui fera gagner de l'argent, que celle des lettres, des chiffres et de quelque idiôme étranger, s'il est riche. Si sa bonne étoile le conduisait dans une école catholique, il y apprendrait quelques notions religieuses; mais ce

serait une exception, car l'apprentissage se fait ordinairement dans les écoles municipales, où l'on ne parle jamais de religion aux élèves. Les maîtres qui y dirigent l'enseignement ont fait leur éducation dans les écoles normales, mais sur le même plan et sous l'influence des mêmes idées, au point que l'on peut dire que ces idées sont comme inoculées dans la multitude et forment l'esprit du peuple.

Nous venons d'indiquer le vide immense que laisse l'éducation dans les Etats-Unis; c'est le défaut d'instruction religieuse. L'éducation est nécessaire pour l'âme aussi bien que pour le corps; mais pour l'âme une éducation parfaite ne peut être uniquement l'œuvre de l'homme, parce qu'il faut à l'esprit humain, pour sa direction, des motifs supérieurs, surtout quand son humeur ou son caractère, égarant sa raison, ne trouvent pas dans l'homme qui instruit des qualités capables de donner du poids à sa parole. La mission de l'homme qui enseigne dans une école ne peut jamais exercer sur la conscience de l'élève d'autre influence que celle d'un individu qui, doué d'une aptitude supérieure, communique aux autres ce qu'il a appris, et cela pour en recevoir une rétribution. Ce n'est donc pas là une inspiration qui parle avec force au cœur de l'homme, ni qui soit capable de former sa conscience; il faut une autre voix, une voix supérieure, éternelle et ineffable, dont l'écho intérieur impose silence à l'humanité et la porte à reconnaître sa faiblesse, quelle que soit d'ailleurs son estime pour elle-même. Cette voix lui apprend à chercher en dehors de ce monde visible le principe de ses devoirs, l'origine de la loi et la source de l'autorité qui en fait l'application; à connaître en Dieu la sanction du droit et à respecter la justice comme le fondement sur

lequel repose le bien-être des individus et de la société. S'il ne voit que l'homme, il méconnaîtra son autorité, il méprisera ses ordres, les regardant comme l'effet d'un vil égoïsme ou de passions mesquines; mais son âme lui intime le respect pour les actes de l'autorité, et cela par une force secrète, mais irrésistible.

Cette voix secrète, c'est la religion, et ses sanctions sont les seules qui puissent lier la conscience humaine. L'homme ne peut imposer des lois qu'à l'homme, mais l'âme les impose à la conscience, et la religion peut seule les imposer à l'âme. Emancipez les hommes de l'influence de cette inspiration intérieure, et alors vous verrez toujours vivre en eux ces vices que la religion seule peut combattre avec succès. Une vérité si élémentaire n'est cependant comptée pour rien dans l'instruction que reçoivent ordinairement les enfants de l'Union américaine.

J'ai visité les établissements les plus célèbres, ceux sur lesquels l'opinion publique est appelée à exercer une influence plus directe, et j'ai remarqué que la religion ne figure dans leur programme que d'une manière négative. J'en citerai un seul, que je considère comme le premier dans son genre, soit à raison de ses proportions matérielles, soit à cause du nombre d'élèves qu'il contient: c'est celui de Girard, à Philadelphie. Là, dans cinq corps de logis, d'une magnificence au-dessus de toute idée, on élève un grand nombre de petits garçons, avec le produit de rentes considérables fondées à cette fin par Girard. L'enfant qui y est admis trouve tout à sa disposition: vêtements, nourriture, livres d'étude, musée, professeurs. Mais de quoi lui sert-il d'être couvert de beaux habits, de se nourrir d'aliments confortables, si en même temps les premiers actes de sa

vie indiquent déjà que son cœur est vicieux, sans qu'il en ait peut-être lui-même la conscience? Les explications élémentaires que lui donnent les professeurs contribueront-elles en quelque chose à lui former l'esprit et le cœur, desquels dépend son avenir?

Non, certainement : et le jeune homme qui sort de là pour travailler dans les ateliers ou pour suivre une autre carrière, n'ayant point de religion qui le retienne, n'ayant aucun respect pour la morale, augmente par ses désordres le nombre des crimes qui désolent la société. Quel avantage retire-t-il donc de son éducation? Et la société, qui trouve en lui un membre sans droiture et sans foi, aura-t-elle gagné quelque chose dans une semblable institution? Ah ! une réponse affirmative serait ici une véritable ironie. Des hommes qui la corrompent, qui la minent, qui la détruisent, voilà l'unique et trop triste profit qu'offrent de tels établissements à cette société déjà tout ébranlée par les fortes secousses qu'elle subit chaque jour. Voilà les fruits amers des institutions qui, comme celle de Girard et comme plusieurs autres de l'Amérique du Nord, osent écrire dans leur programme : « *Ici on ne donne aucun » enseignement sur la religion*, afin que chacun soit libre » de choisir celle qui lui convient. » Ceux qui ont vu dans cette disposition unique la cause des graves obstacles qui s'opposent à la prospérité des Etats-Unis, ne se trompent certainement point. C'est de là qu'ils viennent en effet, et non pas, comme le croient quelques-uns, du vice des institutions de ce pays. Tout le monde connaît la haine implacable du peuple pour son antique métropole, haine qui est bien exprimée par ce que disait, il y a peu de temps, le président de la convention démocratique de Connecticut : « La démocratie de ce

» pays hait l'Angleterre ; elle attend avec impatience » le signal pour briser avec les crosses de ses carabines » les portes du palais de Buckingham, et pour réveiller » Victoria de sa léthargie, aux cris menaçants de l'aigle » américaine. » Personne n'ignore non plus la mauvaise foi avec laquelle on viole les contrats; on en voit chaque jour la preuve dans les banqueroutes de fortunes que l'on regardait comme colossales; et certes, cette haine et cette mauvaise foi ne sauraient avoir pour résultat le bonheur ni la prospérité réelle d'une nation.

Nous remarquerons, quoique d'une manière indirecte, que l'enseignement dans les Etats-Unis se ressent d'un autre mal très grave, qui est la précipitation. Là, le meilleur établissement d'éducation n'est pas, de l'avis de la généralité, celui qui adopte pour ses élèves les livres les mieux choisis, ni celui qui réunit à cet avantage une vigilance assidue de la part des supérieurs sur la moralité de leurs inférieurs, ni même celui qui voit à sa tête les professeurs les plus remarquables; ce qui est le plus recherché dans l'instruction, en général, c'est la brièveté du temps des études. L'établissement où les cours durent moins longtemps est toujours celui que l'on choisit de préférence, et c'est à cette cause que nous devons attribuer ce qu'il y a de superficiel dans l'instruction donnée par les colléges et par les universités des Etats-Unis.

Ceux qui étudient pour s'ouvrir une carrière professionnelle, soit comme médecins, soit comme avocats, terminent leurs cours en deux années au plus; or, ce seul fait suffit pour faire connaître jusqu'à quel point est portée cette précipitation, ou, pour mieux dire, combien l'instruction donnée si rapidement doit être superficielle. En vertu d'une disposition spéciale des assemblées des Etats, chaque collége a le droit d'examiner ses

étudiants, et les diplômes délivrés par son président suffisent pour constater leur capacité. Les établissements d'éducation n'étant, comme les établissements de tout genre, qu'un objet de spéculation, les directeurs, pour obtenir un plus grand nombre d'élèves, abrégent aussi, de leur côté, les cours autant que possible; car sans cela leurs colléges deviendraient déserts, et la spéculation manquerait complétement son but.

Les universités n'exercent aucune espèce d'influence sur les colléges particuliers, au point que dans chaque collége on peut suivre tels cours, employer tels livres et faire tels règlements qui plaisent davantage au directeur. Tout individu, quel qu'il soit, a le droit d'ouvrir une école ou un collége, sans qu'aucun pouvoir existant soit capable de l'en empêcher, et sans qu'aucune autorité ait le droit de le visiter, si le directeur n'y consent expressément.

Mormon lui-même, avec tous ses systèmes absurdes et vicieux, a eu des écoles ouvertes, et il en aurait encore aujourd'hui à New-Yorck et à Philadelphie, comme il en a dans les Etats de l'Ouest, s'il avait voulu payer les contributions exigées. Chacun comprend d'abord les pernicieux effets de cet ensemble d'irrégularités qui forme le système d'éducation dans l'Amérique du Nord. Mais le gouvernement de chaque Etat de la Confédération, aussi *positiviste* que ses gouvernés, ne s'inquiète pas autant du plus ou moins de progrès des étudiants que des dix dollars que chaque candidat doit verser au trésor, pour obtenir son titre d'avocat, de médecin, de chirurgien, d'ingénieur, ou enfin de la profession qu'il a embrassée.

La presse, qui est un élément de culture intellectuelle, sans doute, mais que les Américains du Nord regardent

bien mal à propos comme le premier et le plus efficace de tous, se trouve généralisée dans les divers Etats avec une telle profusion, qu'il y a peu de citoyens qui, à la fin de l'année, n'aient lu un ou plusieurs journaux. Les cochers les portent avec eux, les commissionnaires les ont à leur disposition, les domestiques les lisent; il n'est pas jusqu'aux revendeuses qui ne les passent en revue chaque jour, sur les places et les marchés.

Mon attention se portait en effet sur des groupes de femmes de ce genre qui, dans les grands marchés de New-Yorck, de Baltimore et de Philadelphie, passent leur temps à parcourir les colonnes des journaux.

Mais que peuvent y apprendre ces individus, me demandais-je à moi-même? Y a-t-il par hasard quelque avantage pour eux à se tenir au courant de l'état des affaires à l'étranger, ou à connaître les anecdotes scandaleuses de la vie privée de leurs concitoyens; car c'est là l'unique élément autour duquel s'agite la presse de l'Amérique du Nord? Je ne le vois pas trop, et je ne comprends guère plus que l'on puisse qualifier de culture intellectuelle les bruyants commérages et les criailleries d'individus qui, sans la moindre connaissance des choses dont ils parlent, émettent leur opinion sur toutes les affaires du gouvernement, au milieu des places et des marchés.

Si notre siècle, si positif, se nourrit seulement de réalités, comme se plaisent à le répéter journellement les panégyristes de ses idées, quel avantage réel la société peut-elle retirer d'un semblable ordre de choses, qui choque au premier coup d'œil? A former l'opinion publique, nous dit-on! Hélas! malheur à toute nation réduite à régler sa marche sur l'opinion des revendeuses qui crient sur les places!... C'est la conscience

qui forme l'opinion, et une instruction convenable et solide est l'unique élément qui puisse nourrir la conscience elle-même.

Il est évident que, dans un Etat organisé avec des éléments si irréguliers, la législation doit se trouver défectueuse sous plus d'un rapport, chaque pays reproduisant ordinairement dans ses lois le type de son caractère. En effet, le droit public, divisé en autant de corps de lois qu'il y a d'Etats dans la Confédération, donne pour résultat une confusion telle, qu'elle justifie le nom d'*anarchie légale* que quelques écrivains ont donné à la législation des Etats-Unis. Quiconque examinera avec impartialité les théories organiques de ce pays, se convaincra sans peine de l'exactitude avec laquelle cette formule définit son système politique et social. Il n'y a dans ses codes aucune mesure préventive contre les délits; et les lois qui sont destinées à les punir peuvent facilement être éludées. C'est à cette cause que l'on peut attribuer ces incendies qui, de tout côté, dévorent les propriétés des citoyens : vengeances particulières, rivalités mesquines, collisions d'intérêts, autant de causes qui chaque jour concourent à détruire la fortune de familles entières, qui comptaient sur un heureux avenir. Ces attentats si monstrueux n'échappent à la connaissance de personne; et cependant les lois ne les répriment point, et ils se renouvellent à chaque instant.

L'assassin qui a ensanglanté son poignard homicide compte sur les priviléges accordés par les lois : moyennant une caution que le juge ne peut refuser, le criminel est mis en liberté sur le théâtre même de son crime; ensuite, il récuse les jurés qu'il ne peut corrompre par ses promesses ou par ses menaces, et l'im-

punité du délit devient le résultat final du procès. Des bandes de chevaliers d'industrie, qui parcourent les Etats du Sud, laissant des traces trop durables de leurs excès les plus graves et les plus scandaleux; la violence et le pillage exercés dans les campagnes sur les propriétés d'autrui; la conduite de certains individus qui s'arrogent les attributions sacrées de la justice pour sauver leurs droits, menacés de toutes parts : voilà des faits qui témoignent mille fois, et d'une manière irrécusable, de l'insuffisance des lois de l'Union américaine pour la répression des délits.

Le voyageur qui arrête avec étonnement ses regards sur les vastes édifices qui font l'honneur de Baltimore et de Philadelphie, et qui voit inscrit sur leurs façades un hommage solennel à la justice, chargée de punir par emprisonnement les transgresseurs de ses lois, conçoit volontiers une haute idée de la moralité et de la civilisation des peuples dont l'administration a su établir des prisons d'après un système que la France et l'Angleterre ont adopté pour modèle. En effet, l'Amérique du Nord a le mérite d'un nouveau système d'incarcération, qu'elle a introduit et réalisé avec avantage pour la société; mais elle n'a pas celui de l'avoir généralisé sur son propre territoire; et pendant que l'on admire ses maisons pénitentiaires, belles et bien construites, dans les grandes capitales, les petites villes manquent même de moyens nécessaires pour retenir au moins les malfaiteurs en lieu de sûreté.

Cela prouve que la condition des Etats n'est pas uniforme dans toutes leurs parties, et que, tandis que les uns jouissent de certains avantages comme d'un bien réel qui assure leur prospérité, les autres manquent encore des moyens même les plus élémentaires pour

faire respecter la justice, base de la société et de la liberté. Combien d'autres faits ne pourrions-nous pas ajouter pour montrer les vices de la législation d'un pays qui se proclame le plus libre de la terre ! Mais j'en citerai un pour conclusion : c'est le sort des malheureux qui, tout en foulant le sol le plus républicain de la terre, y subissent néanmoins un esclavage aussi dur qu'il puisse l'être dans aucun pays du monde. On a beaucoup écrit, on a dit beaucoup plus encore quand il s'agissait d'abolir le trafic inhumain des nègres d'Afrique. A cette époque, je ne dirai pas que, dans sa pensée, la presse anglaise ait supposé réellement que parmi les nations qui avaient manifesté, en d'autres temps, leur religion et leur philanthropie, à la face du monde entier, avec une générosité qui fera éternellement leur gloire, il s'en trouvât actuellement chez lesquelles le commerce le plus immoral rencontrait des sympathies; mais elle n'en a pas moins imprimé à leur nom, par l'atroce injustice de ses propos, une tache qui les rendra exécrables aux yeux de la civilisation. En attendant, l'esclavage est réellement favorisé par une nation puissante; et l'Angleterre abandonne au caprice de leurs maîtres des milliers d'infortunés, qui sur son territoire subissent le même sort que les esclaves de Cuba et du Brésil. Elle se contente de brûler un encens stérile à l'auteur de l'*Oncle Tom,* non pas qu'elle trouve dans le roman de mistress Stowe quelque chose qui le rende recommandable par son originalité, mais uniquement parce qu'elle y voit une véritable satire contre le gouvernement de l'Union, avec lequel elle ne pourra jamais vivre en bonne intelligence.

Il n'est pas nécessaire de pénétrer dans le secret de la vie domestique, ni d'explorer l'intérieur de la famille,

pour connaître la malheureuse condition des esclaves de l'Amérique du Nord. Ils supportent les travaux les plus fatigants, sans aucun genre de soulagement qui les adoucisse. A la voix d'un majordome chargé de diriger le travail, ils se lèvent avant le jour ; ni le froid pénétrant de l'hiver, ni la chaleur étouffante de l'été, ni la faiblesse de l'enfance, ni l'exténuation de la vieillesse, ne sont comptés pour rien quand il s'agit de la tâche moindre ou plus forte qui leur est imposée ; elle doit se remplir, quelle que soit son étendue et quelle que soit la saison de l'année. Le fouet, la cangue, la prison, la privation de nourriture, sont les épisodes les plus ordinaires de cette manière de vivre, et s'appliquent comme punition de fautes le plus souvent involontaires. Une grossière nourriture leur est offerte dans les moments du repos, et parfois le silence de la nuit est interrompu par le triste son d'une flûte qui accompagne quelque chant consacré à leur liberté perdue. Quelquefois, séduits par l'image d'une destinée meilleure qui les attend sur une terre étrangère, ou poussés par la crainte du châtiment, ils prennent la fuite ; mais alors si, malgré leurs précautions, malgré les sympathies qu'inspire le malheur, ou si, malgré le droit qui leur appartient de chercher à recouvrer leur liberté, ils viennent à être découverts par ceux qui sont chargés de les rechercher, alors ils préfèrent la mort volontaire comme étant moins cruelle que le sort qui leur est fait.

On consigne d'ordinaire les événements de cette nature dans les journaux des Etats-Unis ; mais la plume se refuse à les retracer dans toute leur monstrueuse étendue. Il nous suffira de savoir que ces malheureux, fatigués de chercher en vain la liberté, viennent souvent rendre le dernier soupir dans les eaux des rivières ou sous les

arbres des montagnes. Et dans ce pays, où l'on proclamait tant la liberté, on les voit mourir, pendus ou noyés, avec l'impassibilité la plus stoïque. Voilà donc la tyrannie la plus épouvantable enveloppée dans le manteau de la démocratie! Mais attendez un instant, et contemplez d'autres scènes, contre lesquelles la raison et la morale élèvent, de concert, un cri d'indignation. On permet à cet homme dégradé d'avoir une compagne, parce que la reproduction favorise les intérêts de son propriétaire; mais ses enfants, qu'il aime comme une partie de lui-même, il se les voit arrachés quand l'âge les rend capables de supporter la fatigue. Un seul lui restera, mais ce sera pour son supplice... un seul, auquel la nature a prodigué la beauté et les attraits, et que la passion brutale du maître exploite à son profit, en agrandissant et en rendant ainsi plus profondes les plaies du cœur déchiré de l'esclave! Voilà la dignité de l'homme ignominieusement sacrifiée sur l'autel érigé à la liberté! Mais, hélas! ce n'est point la liberté qu'a placée sur cet autel la main qui l'a élevé; c'est un honteux simulacre, derrière lequel se cache le despotisme le plus révoltant, et auquel sont immolées chaque jour des victimes que réclament la raison et son immortel Auteur.

Ce n'est point à moi qu'il appartient de retracer, dans ces lignes, des excès aussi révoltants... Cependant je répéterai mille fois, dans toute la sincérité de mon âme, qu'un ordre de choses semblable ne peut être considéré comme légal; que le pays dont les lois sanctionnent de tels abus ne peut s'appeler *République* sans ironie, et enfin que les mille victimes retenues dans l'esclavage au nom de la liberté, par les *institutions démocratiques* de l'Amérique du Nord, ne sont pas dans une condition meilleure que celles qui sont sacrifiées par le

pachalisme ou par les ulémas, sous la terreur de l'absolutisme, dans la Haute-Egypte ou dans la Nubie. Il existe néanmoins une différence entre ces deux espèces d'esclaves, et une différence notable : c'est que les premiers subissent l'esclavage sous le pavillon étoilé, symbole de l'égalité et de la démocratie, tandis que les autres en supportent le poids sous l'étendard du croissant, qui n'admet d'autres principes que la force, et dont la terreur et l'absolutisme forment l'unique programme.

Jugée à la lumière de ces faits, la civilisation des Etats-Unis est certainement bien éloignée de cette grandeur et de cette prospérité dont se trouvent enthousiasmés certains politiques européens, qui, ne considérant que l'extérieur des choses, semblent voir dans les institutions américaines le type qui devrait servir de modèle à celles de la société du vieux monde. Mais, abstraction faite de ce qui vient d'être dit, comment pourrions-nous porter le même jugement, nous qui remarquons dans ce pays le mépris des personnes poussé jusqu'au fanatisme, et la cruauté pratiquée jusqu'aux excès les plus révoltants ? Comment expliquer, par exemple, ce dédain pour la race de couleur, quelle que soit la catégorie des individus, poussé au point que tous les convives assis à la table d'un hôtel la quittèrent un jour au moment où vint y prendre place un homme respectable par son caractère, et qui certainement n'avait pas été libre de naître de couleur noire ? Comment justifier les clameurs de la presse américaine, qui demande à grands cris que l'on dépose de ses fonctions le célèbre Noah, parce qu'il appartient à l'une de ces mêmes races contre lesquelles il existe une constante prévention ? On trouverait peut-être l'explication de ces préventions choquantes dans les vieux préjugés, si communs, même chez les peuples ci-

vilisés; mais il ne saurait en être ainsi quand il s'agit des actes de barbarie dont la nation américaine a souillé l'histoire de la société au dix-neuvième siècle. Interrogez la Floride, et elle vous répondra que ses paisibles indigènes ont été exterminés par les Américains du Nord, qui les traquaient avec des chiens, comme des bêtes féroces, et qui, à la moindre apparence de résistance, faisaient feu sur eux avec leurs carabines. Interrogez les Indiens de Californie, et ils vous diront que, dans peu de temps, ils auront entièrement disparu, parce que les hordes anglo-américaines venues de l'Orégon les poursuivent à mort, avec le même sang-froid que s'ils étaient des loups ou des tigres.

Nous convenons que le gouvernement n'est pour rien dans plusieurs de ces actes; mais pourtant il est certain qu'il les tolère, et que cette tolérance en fait peser sur lui la responsabilité. Assez de voix éloquentes se sont élevées au sein des chambres de Washington pour protester contre ces actes avec autant de noblesse que d'énergie; mais elles n'ont pas trouvé d'écho dans la majorité des représentants, et elles se sont perdues au milieu du murmure confus d'une multitude qui légitime et approuve de pareils actes de barbarie. Ses idées sur ce point se font jour au sein même de l'assemblée, et le langage des députés, qui n'a pas besoin de commentaire, les révèle clairement : « Quand le Texas sera » rempli de nos colons émigrés, nous n'aurons pas le » moyen d'empêcher cette émigration de traverser le » Rio-Grande et de révolutionner les contrées adjacentes, » destinées à notre population et à nos travaux, qui » doivent occuper tout le littoral du golfe du Mexi- » que, y compris la péninsule de Yucatan, et peut-être » la partie septentrionale de l'Amérique du Sud. —

» Aussitôt que nous sentirons la nécessité de gagner » plus de terrain, nous l'occuperons... Et notre droit à » réaliser ce plan ne sera ni de meilleure ni de pire con- » dition que celui en vertu duquel nous avons jusqu'ici » balayé la population des anciens Indiens.

» La responsabilité et surtout la honte de semblables » actes retombe sur la nation qui, malgré les protesta- » tions énergiques de ses sociétés philanthropiques, et » contrairement à l'esprit de sa constitution, qui pro- » clame l'égalité de tous les hommes devant Dieu, non- » seulement maintient l'esclavage sur son territoire, » mais détruit sans pitié les indigènes, partout où elle » les rencontre sur son passage (1). »

Voilà qui nous donne une plus juste idée de la civilisation des Etats-Unis que les vaines paroles de ceux qui veulent absolument voir sur les bords du Missouri et de l'Hudson les délices de l'Eden, et dans leurs heureux habitants les vertus patriarcales que Dieu avait inspirées au père du genre humain.

(1) *Revue des Deux-Mondes.*



CHAPITRE VI.

Tolérance religieuse des Etats-Unis. — Dissidents divisés jusqu'à l'infini. — Un synode. — Le clergé protestant. — Contradiction manifeste. — Etablissements de bienfaisance. — Les aveugles et les sourds-muets. — Une visite aux *Madeleines* de New-Yorck. — Marche progressive du catholicisme. — Ses institutions de charité. — Ses maisons d'éducation. — Travaux des religieux dans ce pays. — Les Jésuites.

Ce serait entreprendre une tâche impossible que de vouloir mettre d'accord tout ce qu'ont écrit sur la tolérance religieuse des Etats-Unis ses apologistes d'Europe, c'est-à-dire des écrivains placés à mille lieues du théâtre des faits, et tout ce que nous révèlent ces mêmes faits, qui parlent un langage plus éloquent, plus impartial et plus sévère. On nous représente comme réalisées dans l'Amérique du Nord les belles utopies que le protestantisme croyait renfermées dans la triple liberté de jugement, de conscience et de culte, proclamée par lui comme le fondement de sa réforme, de la même manière que l'immortalité se trouvait dans le fruit du paradis terrestre. Mais les faits nous prouvent que si la tolérance religieuse y est réellement sanctionnée par les lois, c'est-à-dire que si elle existe *de droit*, elle est contredite par les faits ; et c'est à l'ombre de cette même liberté que l'on emploie pour l'anéantir tous les moyens

imaginables, sans épargner le fer ni le feu. Le protestantisme ne pourra jamais renier cet esprit d'exclusivisme qui le caractérisa dès son origine et qui lui donna son nom, à son berceau même. Dans ses transports fanatiques, il oublie que la tolérance est inscrite dans la constitution, et, obéissant aveuglément à la loi de ses instincts exclusifs, il l'insulte chaque jour de la manière la plus atroce.

Depuis la Floride jusqu'au Maine, et depuis les côtes de la Californie jusqu'à l'Atlantique, la ligne tracée par l'intolérance est aussi perceptible que ses effets sont désastreux.

A la Louisiane, où la majorité des citoyens peut compter parmi ses plus beaux titres de gloire cette vivacité de zèle et cette ardeur de conviction avec lesquelles elle a su conserver intactes les traditions catholiques dont elle a hérité de ses ancêtres, il est nécessaire de lutter corps à corps contre l'audace des protestants, qui, devenus les maîtres du pouvoir, prétendent s'établir maîtres aussi des établissements de bienfaisance dotés par les catholiques, et diriger l'instruction dans leurs écoles. Cent cinquante mille catholiques à New-Yorck voient un jour leurs temples menacés d'incendie par les *universalistes ;* leur évêque, qui à tant de qualités brillantes réunit une fermeté de caractère et une intrépidité d'âme peu communes, découvre ce projet abominable, et prie le magistrat de prendre des mesures pour le faire échouer. Qui croira qu'au XIX[e] siècle, il ait obtenu cette réponse: « Nos lois n'ont aucune action pour s'y opposer ! » La crainte du zèle bouillant des Irlandais suppléa fort à propos dans cette circonstance à la législation de l'Amérique du Nord, et prévint un malheur qui, selon le magistrat, ne pouvait être prévenu par les lois du pays !!!

Personne n'ignore les profanations commises dans les églises de Philadelphie et de Temington par des hordes furieuses, qui ont réduit les unes en cendres, et arrosé les autres du sang des catholiques, dans les premiers jours de mai de l'année 1844. Personne n'ignore non plus les violences tentées en 1853 contre le nonce de sa Sainteté, l'illustrissime monseigneur Bedini, par des troupes d'assassins qu'avaient excitées des Allemands émigrés et un apostat italien; cet attentat produisit dans la société entière une impression d'horreur, qui fit dire dans le congrès même de Washington aux illustres sénateurs Cass, Everett, Darrion et autres: « Depuis les » plages de l'Angleterre jusqu'au centre de l'Ibérie, de » tels faits seront publiés hautement, comme autant de » preuves de l'impuissance des gouvernements républi- » cains à protéger la vie et la liberté des individus... » L'hospitalité se plaint d'avoir été violée; les droits » d'un homme illustre qui la réclamait ont été indigne- » ment foulés aux pieds, et, d'une extrémité de l'Océan » à l'autre, le peuple américain croit que la nation en- » tière a subi un outrage qu'elle doit nécessairement » effacer à tout prix. »

Après ces faits et mille autres semblables que nous pourrions y ajouter, ceux qui vont prêcher LA TOLÉRANCE aux républiques de l'Amérique du Sud peuvent-ils bien nous proposer les Etats-Unis pour modèle ? Je ne comprends pas trop quelle tolérance on pourrait apprendre à la lueur des bûchers et sous les impressions de terreur que produisent la violence et la mort? La tolérance! Mais si l'on veut absolument qu'elle existe dans l'Amérique du Nord, en dépit de la raison et du bon sens, qui se récrient avec indignation en présence de faits semblables, il faudra donc aussi appeler tolérants

les huguenots, malgré les victimes catholiques qu'ils égorgeaient par centaines, en France et en Allemagne! Il faudra donc aussi appeler tolérant l'autocrate de toutes les Russies, quand il envoie les catholiques dans les déserts de la Sibérie, après avoir fermé leurs temples et jeté leurs prêtres dans les cachots! C'était de même au nom de la tolérance recommandée par le sultan que le pacha de la Palestine plongeait dans un four ardent les missionnaires de Kiriat-el-Enab pour les faire mourir de la manière la plus horrible! Il n'y a pas de milieu, les faits sont les mêmes, et ce n'est point parce que la Russie et la Turquie conservent encore la forme du gouvernement absolu, tandis que les Etats-Unis ont adopté celle de la démocratie, que les faits de même nature qui s'y produisent, sous l'influence de formes opposées, devront se traduire d'une manière différente et s'apprécier dans un sens différent aussi !

Il existe une circonstance qui a fait ressortir, dans ces dernières années mieux encore que dans les temps antérieurs, l'intolérance du protestantisme aux Etats-Unis. Ce qui est l'œuvre de l'homme se ressent toujours de son origine vicieuse, et cette observation générale, appliquée au protestantisme, a une force de vérité plus grande que dans tout autre cas. Enfant du libertinage et de passions honteuses, il saisit toutes les mauvaises occasions que le libertinage et les passions lui offrent dans leurs moments de crise. La marche du catholicisme, toujours égale et progressive, qui s'ouvre un passage à travers les difficultés de toute espèce que lui opposent et le pouvoir humain et les portes de l'enfer; cette lumière qui s'échappe de son sein et fait évanouir tous les sophismes que la fausse philosophie peut inventer pour le combattre, et cette réaction qu'il opère parmi les plus hautes

intelligences chez les dissidents, font mieux ressortir l'assemblage monstrueux que produisent les divisions du protestantisme et son impuissance à faire le bien. Les Etats-Unis présentent d'une manière très sensible le spectacle invariable que le catholicisme et ses dissidents ont offert au monde pendant dix-neuf siècles entiers. Il n'y a pas longtemps encore que le protestantisme anglican y régnait sur les consciences, tandis que le catholicisme ne comptait qu'un très petit nombre de croyants, qui pouvaient avec peine pratiquer leur religion ; mais le premier, malgré cela, éprouvait une lassitude secrète, un malaise intense, pareil à celui que ressent le riche qui se meurt de consomption dans son propre lit et au sein de l'opulence. Ainsi le protestantisme, tout en ayant le pouvoir en main, sentait ses forces s'anéantir par la division de ses membres, sans trouver en lui-même aucun moyen de l'éviter. De là cette intolérance fanatique, qui se traduit par des actes violents, semblables en tout aux convulsions de celui qui va franchir le dernier pas de l'existence.

Il faudrait un long travail pour établir la nomenclature complète de toutes les divisions du protestantisme américain. On y compte non-seulement les premières sectes qui parurent en Europe, comme les filles aînées de Luther et de Calvin, mais beaucoup d'autres presque ignorées et dont les noms ne sont point encore inscrits dans le *Dictionnaire des hérésies*. La secte des épiscopaux se nomme la religion des riches, bien que celles des presbytériens et des méthodistes se disputent entre elles cette triste préférence. Les quakers comptent leurs prosélytes parmi les femmes ; les évangéliques, les universalistes, les réformistes, les anabaptistes, et tous, reproduits sous mille noms différents et séparés aussi

par des croyances distinctes, ont eux-mêmes leurs prosélytes, dont le nombre diminue chaque jour. Aux offices du dimanche, on voit parfois dans les temples de quelques-unes de ces sectes, et spécialement de celles qui réunissent la partie la moins instruite de la population, des scènes d'une absurdité vraiment incroyable. C'est ainsi qu'une vieille femme, se croyant illuminée par l'Esprit-Saint, monta un jour en chaire dans un temple de quakers à Philadelphie, et y débita, pendant un fort long espace de temps, des rêveries inimaginables. Je ne sais quels effets produisirent ses aberrations dans le cœur des auditeurs; mais je ne pense pas qu'elles y aient pu exciter de bien vifs sentiments de foi. La scène était ridicule à l'excès, et il fallait réellement être dépourvu du bon sens le plus vulgaire pour pouvoir la supporter sans dégoût (1).

La divergence d'opinions qui règne parmi les ministres de toutes ces sectes, sur les points les plus essentiels du christianisme, saute aux yeux de ceux qui entendent les sermons que le clergé adresse aux paroissiens, dans les offices du dimanche. Chacun y explique l'Evangile à sa manière, et chacun contredit ce qu'un autre vient d'affirmer à plusieurs reprises dans la même chaire. Quelle foi peut-il y avoir dans le cœur d'un peuple qui remarque le dissentiment de ses pasteurs sur les points essentiels de son symbole? Celle qui est la conséquence nécessaire d'un tel état de dislocation religieuse, et nous allons bientôt la constater.

Le clergé protestant a senti le besoin de faire cesser une division qui met en évidence la fausseté de son système. Les uns ont cru que par le moyen des synodes

(1) Le 31 mai 1852.

ils pourraient arriver à l'unité, en se mettant d'accord entre eux sur les points substantiels. C'est pour cela que les membres de diverses communions en assemblèrent plusieurs en 1852. Le hasard voulut que je fusse présent à une session de celui des presbytériens, à Saint-Paul de Baltimore. Les statues de saint Pierre et de saint Paul, placées sur le portail de cette église, m'avaient fait croire qu'elle appartenait au culte catholique; j'y entrai et je vis une douzaine d'hommes qui discutaient, en présence d'un auditoire composé de quelques femmes et de quelques petits garçons. Un jeune homme rédigeait les décisions et les lisait ensuite aux auditeurs, qui par un mouvement de tête exprimaient leur approbation. Ceci me parut absurde au dernier point. Jamais les femmes, jamais les enfants, jamais le peuple même, n'ont été appelés à prendre part aux décisions de l'Eglise. Mais ne serait-ce point, me demandais-je à moi-même, l'esprit de démocratie porté jusqu'au sanctuaire, qui aurait inspiré cette nouvelle réforme aux ministres des Eglises protestantes de l'Amérique du Nord?

Si de semblables réunions eussent été dirigées par un esprit convenable; si leur objet avait été ce qu'il devait être, la recherche de la vérité, elles auraient pris bien certainement une autre forme, et les siéges des votants auraient été occupés par un autre genre de personnages. Mais ces réunions ont-elles atteint le but que s'étaient proposé leurs promoteurs? Non, certainement. Nous avons remarqué le petit nombre d'assistants qu'avait attirés le plus célèbre de ces synodes, celui de Saint-Paul, et cela n'est pas étonnant; car les opinions de ceux qui y étaient appelés se trouvant partagées à l'avance, et personne d'entre eux n'étant disposé à renoncer à la sienne, ils se virent obligés, en se retirant, d'abandon-

ner la discussion à une douzaine d'hommes et d'en laisser la sanction aux femmes et aux enfants.

Les hommes qui conservent le sentiment de la foi, et à qui *l'affaire* du salut paraît encore mériter un moment de réflexion, ne peuvent s'accoutumer à flotter sur cette mer où l'entendement et la conscience, agités par les vents d'opinions contraires, ne sauraient trouver une place pour jeter l'ancre en sûreté. Dans ce cas, deux extrêmes se présentent : il faut chercher la fixité pour ses croyances, ou ne croire absolument à rien. La première chose ne peut se trouver que dans le catholicisme; la seconde entraîne la société à sa ruine. La conscience de l'homme ne saurait demeurer longtemps dans cet état de fluctuation; elle trouve en elle-même un aiguillon qui la tourmente, elle s'efforce de l'apaiser, et sa résolution aboutit à l'une de ces deux extrémités. La dernière extrémité, celle de ne croire à rien, est très fréquente aujourd'hui dans l'Amérique du Nord, où la majorité se compose d'hommes qui n'ont aucune croyance, aucune espèce de religion, tandis que la première a valu des triomphes éclatants au catholicisme, dans ces derniers temps surtout.

Je n'en citerai qu'un seul, et je le choisis de préférence entre tous parce qu'il nous révèle l'intelligence d'un homme éminent de l'épiscopat anglican, qui, s'arrêtant au milieu de cette confusion de doctrines et se dégageant de tout préjugé qui puisse le faire pencher d'un côté plutôt que de l'autre, se dit un jour : « Je vais » chercher par moi-même la vérité. » Il entreprend le voyage d'Allemagne, il se livre à l'étude de la patrologie, il expose ses doutes aux notabilités des Eglises réformées; il discute, et, au milieu de ses discussions, il rencontre enfin la solution du problème qui l'occupait.

Il suit pas à pas la marche de la doctrine de Jésus-Christ dans la lecture des Pères de la primitive Eglise, qui en sont les témoins irrécusables ; il voit et reconnaît que cette doctrine, puisée par les Apôtres à la source céleste du Sauveur du monde, est cette doctrine même que saint Irénée et saint Justin ont recueillie dans toute sa pureté, que défendent saint Jérôme et saint Augustin, que saint Thomas lègue aux écoles chrétiennes sous la forme scolastique, et qu'expliquent contre les dissidents tous les docteurs catholiques jusqu'à Bossuet. Cette même foi, que les Apôtres ont définie au concile de Jérusalem, il la retrouve, trois cents ans après, confirmée par quatre cents évêques réunis au concile de Nicée tenu contre Arius ; il la voit soutenue, sans altération, par dix-sept conciles généraux assemblés dans la suite des temps contre toutes les hérésies successives, et enfin par celui de Trente contre le protestantisme. Son esprit, sa conscience et sa raison, qui avaient si ardemment cherché la vérité, ne peuvent plus chanceler après une étude si scrupuleuse, accompagnée des plus sérieuses méditations. Il vole à Rome, et, déposant son anneau pastoral aux pieds du Souverain Pontife, Pie IX : « Voilà, » lui dit-il, très saint Père, le signe de la rébellion » contre la véritable Eglise, que j'ai porté en ma qualité » d'évêque anglican; je le laisse à vos pieds comme le » gage de la soumission que dès aujourd'hui je professe » envers cette même Eglise, au sein de laquelle je viens » de rentrer, par la bonté de Dieu (1). » Noble témoignage d'une âme généreuse en faveur de la plus noble cause qui fut jamais !

Mais quelle longue série de persécutions n'ont pas

(1) Décembre 1852.

attirées au docteur Ives ses manifestations si sincères et si conformes à la ligne de conduite que la conscience trace à l'homme en pareil cas !

Ses anciens collègues, reconnaissant l'impossibilité de tenir cachée la résolution de l'évêque de la Caroline du Nord, et voyant démenti par un ministre de leur congrégation même ce qu'ils avaient publié sur la prétendue démence où le prélat serait tombé (1), s'assemblent à New-Yorck, le déclarent excommunié et dégradé de sa dignité, par une sentence qui est lue dans tous les temples épiscopaux de la même cité (2). Chacun comprend la notable inconséquence d'une semblable mesure.

L'évêque de la Caroline du Nord, qui avait abjuré le protestantisme et envoyé sa démission d'évêque à ses collègues, est séparé de ce qu'il avait abjuré depuis longtemps déjà, et il est dégradé d'une dignité à laquelle il avait renoncé parce que sa conscience ne lui permettait point de la conserver ; c'est ainsi que les Pharisiens chassèrent jadis de la synagogue l'aveugle-né, qui croyait en Jésus-Christ, de qui il avait reçu l'usage de la vue.

Et que fait cependant le clergé, dont la conscience est rongée et consumée par la division, tandis qu'il porte sur son front la marque de rébellion que lui impriment le schisme de Henri VIII et l'apostasie de Luther? Sans grâce ni mission pour faire le bien, il végète comme partout ailleurs, entretenu par les cotisations des croyants et par les rentes affectées à leurs églises. Il y en a, parmi ces églises, qui possèdent des revenus immenses, au point qu'après avoir rétribué le clergé

(1) Voir la note B, à la fin du volume.
(2) Voir la note C.

des paroisses avec le produit annuel, le consistoire se trouve embarrassé pour l'emploi des fonds. Nous citerons une de ces églises; c'est celle de la Trinité (*Trinity Church*), la plus grande de New-Yorck, qui appartient aux épiscopaux et dont les biens se montent à plusieurs millions de livres. Mais l'emploi du produit de ces millions, qui, dans les mains de la piété et de la charité véritable, suffiraient pour entreprendre et mener à bonne fin des œuvres colossales de bienfaisance, n'a réalisé autre chose encore que l'entretien de la propagande de l'Amérique du Nord, et la distribution des Bibles qu'elle met en circulation. Cependant, cette même propagande américaine, au sein de laquelle vient se fondre une partie de cet immense revenu, ne fait rien et ne pourra jamais rien faire. Elle ne fait rien, parce que, ne participant point à cet esprit que le catholicisme seul inspire à ses propagateurs, ses missionnaires manquent de vocation à l'apostolat, d'abnégation pour supporter les privations de ce ministère, et de cette générosité de cœur qui offre et donne sa vie pour sauver celle du prochain; elle ne pourra non plus jamais rien faire, parce que les mêmes difficultés subsisteront toujours, et elles sont d'une nature telle, que, loin de disparaître ou de s'affaiblir, le temps, les idées, les pratiques et l'intérêt leur fournissent un aliment incessant.

Qu'il me soit permis de relever ici une contradiction flagrante qui nous conduit à porter un jugement plus exact sur la tolérance religieuse des Américains du Nord. Comme elle se rattache à un fait que nous venons de signaler, c'est ici le lieu que nous avons jugé le plus opportun pour la relater. Quand une armée d'invasion quittait le territoire de l'Union pour pénétrer dans le Mexique, la presse des Etats-Unis, considérant la guerre

comme favorable à ses intérêts, faisait figurer parmi les dépouilles réservées, dans le Mexique, au triomphe du pavillon étoilé, quatre-vingt millions d'écus, somme à laquelle, d'après son calcul, s'élevait la totalité des biens de l'Eglise dans ce pays. Que de réflexions injurieuses au clergé catholique mexicain ne fit-elle pas à cette occasion ! De quel outrageant mépris ne le couvrit-elle pas ! Et pourtant, dans ce vaste empire du Mexique, autrefois le plus riche et le plus opulent de l'Amérique catholique, il n'existe pas et il n'a jamais existé d'institution religieuse qui, dans ses livres de comptes, ait vu figurer autant de millions qu'il s'en trouve dans ceux de l'Amérique protestante. Ces biens, au reste, ont toujours été dans l'occurrence employés en première ligne pour faire face aux nécessités publiques, pour adoucir les rigueurs de l'indigence et pour sauver la patrie aux jours du danger. Les millions de livres qui forment le revenu de *Trinity Church* ne lui ont jamais acquis jusqu'à ce jour la moindre de ces gloires !...

Jetons maintenant un coup d'œil sur les établissements où la philanthropie américaine, si prodigue pour elle-même des plus pompeux éloges, a voulu déployer sa bienfaisance, dans les grandes capitales des Etats de l'Union, et nous verrons de même si ces établissements remplissent complétement leur objet.

Entrons dans l'institution des aveugles et dans celle des sourds-muets de New-Yorck, où la grandeur matérielle des édifices est proportionnée à l'importance de l'œuvre pour laquelle ils furent construits en 1831. Une jeune aveugle, qui remplit les fonctions de surveillante dans la première, laissant là l'ouvrage auquel elle était occupée parmi ses compagnes, et qui consistait dans un tissage de dentelles, nous introduisit dans la maison.

Des cours spacieuses, de superbes jardins, des dortoirs bien aérés, des lits soigneusement arrangés, tout ce qui peut, en un mot, contribuer au bien-être matériel, frappent d'abord les regards de ceux qui visitent l'intérieur de ces établissements. Cette jeune fille, qui me servait de guide, me fit parcourir les différentes salles où étaient occupées les personnes de son sexe, et dans toutes je fus à même d'admirer jusqu'à quel point l'art et la patience peuvent dans l'homme suppléer aux dons que la nature lui a refusés. Je vis tisser des dentelles très fines, broder avec des soies de différentes nuances, dessiner des figures très délicates avec des perles de couleur, chanter et toucher des morceaux d'opéras italiens, et lire avec une admirable facilité dans les Actes des Apôtres et dans les Epîtres de saint Paul.

A l'institution des sourds-muets, un professeur nous procura la satisfaction d'assister aux conversations que les élèves entretenaient entre eux au moyen de signes de mains qui suppléent au défaut de la parole. En vérité, on est touché de compassion quand on voit le désir violent que manifestent ces pauvres créatures de s'exprimer et de se faire comprendre des autres. Tous les élèves sont occupés d'une manière proportionnée à leur capacité, et au sortir de l'établissement, ils sont à même d'exercer une profession quelconque qui leur assure un honorable avenir. L'Etat de New-Yorck paie l'éducation d'un nombre considérable d'individus, dans chacun de ces colléges, mais celle du plus grand nombre se fait au moyen des contributions des particuliers ; quelques-uns sont entretenus aux frais de leur propre famille, mais aucun n'y est à la charge des établissements eux-mêmes.

Tout cet extérieur présente, sans doute, une très belle perspective ; néanmoins, sans me laisser éblouir par

ces brillants dehors, je tiens à constater qu'au milieu de cette profusion d'avantages matériels et de ce soin à procurer des connaissances intellectuelles, dont quelques-unes sont assez inutiles aux personnes qui les acquièrent, certains vides se font incontestablement sentir. On y remarque, par exemple, une souveraine négligence de l'instruction qui élève l'âme et qui apprend à l'être raisonnable à supporter les disgraces de la vie; une omission totale des moyens propres à procurer au cœur les inspirations qui le préservent de la corruption et du vice, au milieu de l'air infect du pernicieux exemple qu'il respire; nous pourrions encore bien ajouter que l'intime communication qui s'y fait remarquer entre les jeunes gens de sexe différent, paraît peu propre à calmer les passions qui travaillent incessamment le cœur humain. Les instructions froides et abstraites des pasteurs, faites aux offices du dimanche, ne peuvent produire aucun effet salutaire, parce que les individus auxquels elles s'adressent manquent de ces dispositions préliminaires qui ne peuvent être que le résultat du travail de la charité. C'est seulement au zèle ardent de cette admirable vertu qu'il est donné de voir dans le cœur des jeunes gens une terre inculte, hérissée de ronces, et de diriger ses efforts pour la transformer en un jardin fruitier au moyen de l'exemple, du conseil et de la pratique des vertus. Tout cela pour le protestantisme est une chose inconnue, tandis que le catholicisme le reconnaît et le révère comme sa pratique constante. A ses yeux, ce ne sont point les avantages matériels qui donnent à l'homme le bonheur sur la terre; c'est la vertu seule qui le rend supérieur à la mauvaise fortune et heureux au sein même de l'adversité. Quelques personnes pourront bien se dire suffisamment

heureuses tant qu'elles jouissent des avantages de leur sort présent; mais qu'il vienne à changer, alors leur félicité disparaît comme une de ces douces illusions qui n'ont d'autres effets que d'aggraver encore les horreurs d'une situation désespérée.

Il n'en est point ainsi pour celles dont la meilleure éducation prend sa source dans les qualités du cœur; chez celles-ci la charité trouvera toujours le secret d'une félicité permanente dans la paix de l'âme, dans la résignation chrétienne et dans la foi vive aux biens d'une vie meilleure, au delà du tombeau.

Les vides dont il s'agit se font sentir encore de plus près dans les maisons des *Madeleines*. La conversation que nous eûmes dans celle de New-Yorck pourra donner une idée de l'esprit qui dirige ces sortes d'établissements, mieux que toutes les observations que l'on y recueillerait par soi-même. Un vieillard m'introduisit dans le *salon du service* (1), à l'intérieur de la maison, en compagnie de M. Echaurren et d'une autre personne.

En attendant l'arrivée de la directrice, qui se trouvait absente pour le moment, je m'occupai à examiner la Bible du pasteur. Cette personne arriva peu après, chargée de provisions de bouche, et pendant qu'elle nous faisait voir les diverses parties de la maison, j'entamai avec elle la conversation suivante :

— Quel est le nombre actuel des pensionnaires de votre établissement?

— De cinquante à soixante; c'est ici la principale maison de New-Yorck.

— Sont-elles forcées d'y venir?

(1) Nom que les protestants donnent à la chapelle de l'établissement.

— Oui, communément, et par leur famille. Quelquefois aussi elles y sont amenées spontanément par le repentir, mais ce cas est très rare.

— A quoi s'occupent-elles ordinairement?

— Comme leur pension est payée soit par elles-mêmes, soit par d'autres personnes, le travail n'est pas obligatoire; aussi elles s'occupent de ce qui leur plaît davantage.

— Pourrais-je savoir quels sont les moyens que l'on emploie ici pour la réforme de ces jeunes personnes?

— Il n'y a aucun inconvénient à vous le dire: elles travaillent de temps à autre, elles lisent aussi la Bible et quelques bons livres; puis la sous-maîtresse et moi les aidons souvent de nos conseils, et le pasteur les prêche, au service qu'il fait tous les dimanches dans le salon.

— Se voient-elles souvent entre elles?

— Oui, elles passent toute la journée ensemble. Elles reçoivent aussi des visites du dehors... Je tâche d'adoucir leur sort autant que possible. »

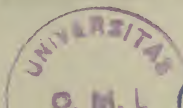
Je désirais connaître les livres dont la directrice se servait, outre la Bible, comme moyen de procurer la réforme des mœurs de ses repenties, mais je n'osai pas le lui demander. Apercevant quelques livres qui étaient sur la table du salon de réception, je cherchai à en voir les titres, et je lus avec assez d'étonnement Chesterfield, Walter Scott et lord Byron!!! Pensant que je me trompais, je les pris dans mes mains, et je vérifiai le fait. Ma liberté déplut sans doute à la directrice, et je m'en aperçus à ses manières; mais je me procurai du moins une donnée certaine pour affermir le jugement que j'avais porté, dès le premier abord, sur sa direction. Pauvre insensée, qui pensait convertir ses Madeleines en

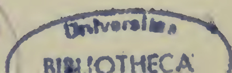
femmes vertueuses par la lecture des poésies et des drames de lord Byron! Mais pourquoi m'en prendre à elle? Cette entreprise n'est point la sienne, car la directrice n'est qu'un instrument passif entre les mains de la commission de bienfaisance de New-Yorck, dont elle dépend aussi. Je ne fus point surpris du résultat de ses travaux, lorsque j'eus occasion de le connaître plus tard. Les élèves sortent de cette maison aussi corrompues qu'elles l'étaient en y entrant. Obligées d'obtenir de la directrice un certificat qui constate leur amendement, elles savent lui épargner ce travail en trompant la vigilance du portier, et cherchent dans la fuite le moyen de retourner à des habitudes criminelles, auxquelles elles n'ont jamais renoncé bien sincèrement.

En déroulant maintenant le tableau que présente la marche du catholicisme dans les Etats-Unis, pour le mettre en regard de celui que nous venons d'esquisser, il nous semble voir quelqu'une de ces colonnes grandioses qui, respectées par trente siècles, s'élèvent encore majestueusement dans les vastes solitudes de la Thébaïde et de Palmyre, comme si elles voulaient contempler les amas de ruines qui les environnent; ou bien ce beau promontoire du Carmel, qui, s'avançant l'espace de plusieurs milles dans le sein d'une mer agitée, voit expirer à ses pieds les vagues soulevées par les ouragans furieux de l'Orient, sans qu'elles puissent flétrir même la plus petite des fleurs qui lui servent comme de vêtement. Ainsi le catholicisme, qui, persécuté en Irlande, a cherché un asile sur le territoire de l'Union, et s'élève aujourd'hui au sein de la République, malgré les terribles secousses qui mettent chaque jour sa fermeté à l'épreuve, contemple la dispersion de ses ennemis; et, tel que l'arbre touffu créé par une seule parole

du Verbe, il étend ses rameaux sur le territoire de tous les Etats de l'Union, avec la plus merveilleuse rapidité.

Deux siècles se sont écoulés à peine depuis qu'un petit nombre de catholiques, précédés de trois missionnaires, qui s'étaient soumis aux rigueurs de l'exil pour conserver la foi persécutée dans leur patrie, arrivèrent à Maryland et y jetèrent les fondements d'une église pour y rendre à Dieu le seul culte véritable ; et il y a un peu moins d'un demi-siècle que Pie VII fit ériger la première métropole à Baltimore, où leur nombre s'était déjà considérablement accru. Ils augmentent encore et se multiplient avec une rapidité sans exemple dans l'histoire, si ce n'est aux siècles primitifs du christianisme. « Cette église s'étend comme la vigne de l'Evan» gile, et le Ciel répand sur elle de si abondantes bé» nédictions que ceux qui la plantèrent, comme ceux » qui l'ont arrosée, ceux qui la cultivent comme ceux » qui en recueillent les fruits, sont forcés de s'écrier, » dans les transports de leur admiration : *Le doigt de* » *Dieu est ici !* » En vérité, je ne trouve pas d'autre moyen d'expliquer le phénomène de l'existence de trente-sept diocèses érigés dans un demi-siècle, et qui comptent dans leur sein plus de deux millions de fidèles, dirigés par sept archevêques, vingt évêques et quatorze cents prêtres ; dix-neuf séminaires ecclésiastiques, espérance d'un heureux avenir pour ces églises, trois universités, un nombre considérable de colléges et plus de cent monastères, au sein desquels et dans le silence des cloîtres, une foule de pieuses vierges, portées sur les ailes de leur ferveur, se proposent pour modèles les Thérèse et les Catherine de Ricci, tandis que d'autres, au milieu des exercices de la vie active, reproduisent l'esprit laborieux de saint Vincent de Paul dans





les hôpitaux, dans les asiles pour les orphelins et dans les maisons consacrées à l'éducation.

Depuis les plages de la Californie, baignées par les eaux de la mer Pacifique, jusqu'à la côte des Carolines, battue par les vagues de l'Atlantique, à l'ombre de gouvernements protestants et sous l'influence de personnes qui disposent de ressources nombreuses qu'elles savent mettre en œuvre quand il s'agit de manifester leur intolérance, ce mouvement est le même ; tous les efforts tentés pour le comprimer deviennent inutiles, et il triomphe de tous les éléments qui lui font une guerre incessante. Deux millions de catholiques, instruits à l'école des contradictions, surpassent sans doute les calculs de la prudence humaine, et l'intelligence qui contemple le spectacle admirable d'abnégation et de constance qu'ils présentent, est forcée de chercher dans une cause supérieure l'explication d'un tel phénomène. Revêtu de toute sa magnificence et de toute sa splendeur, tel qu'on le vit aux premiers siècles de l'Eglise, le catholicisme paraît dans huit conciles nationaux, célébrés pour établir l'uniformité dans la discipline de si vastes diocèses ; et la presse protestante, contemplant le spectacle offert au public par la dernière de ces augustes assemblées, s'écrie: *Jamais on n'a vu dans les Etats-Unis quelque chose d'aussi imposant et d'aussi majestueux !!!*

Le catholicisme, qui, fidèle à ses inspirations célestes, fait sentir son action bienfaisante admirablement étendue à toutes les classes et à tous les besoins de la société, a rempli cette mission dans les Etats-Unis avec non moins de zèle et de liberté que sur les autres points du globe. Depuis l'enfant qui doit son existence à une faute et son abandon à un nouveau crime, jusqu'au malheureux qui exhale son dernier soupir, aban-

donné de tous, excepté de la religion, tous les êtres que le monde connaît et qu'il appelle malheureux, trouvent un asile au sein des institutions catholiques des Etats-Unis. A Charlestown, à Richmond, à Pittsbourg, à Baltimore, à Buffalo, à Philadelphie et à New-Yorck, j'ai visité ces établissements, et chaque fois ma vue a été frappée de quelqu'un de ces spectacles grandioses que la charité présente au sein du catholicisme : la sœur de Saint-Vincent de Paul et celle de Saint-Joseph, soignant de leurs propres mains les ulcères dégoûtants des maladies secrètes, changeant le linge et les vêtements des malades avec un amour que Dieu seul inspire, et, dans le temps qu'elles répandent le baume et la médecine sur les plaies de leurs corps, purifiant d'un bain tout céleste, plus salutaire et plus important, le cœur où tant de fois, hélas ! toutes ces infirmités ont pris naissance !

Chaque fois que je traversais les grandes salles des hôpitaux publics de New-Yorck, ornées de marbres et de statues précieuses érigées à la mémoire de leurs fondateurs et de leurs bienfaiteurs, je constatais l'absence de toute affection dans le service des malades ; je remarquais à sa place un air insouciant et froid comme le marbre et aussi inanimé que le bronze de ces statues.

Les sœurs du Cœur-de-Jésus et les Salésiennes, entourées de petits enfants, qu'elles caressent et qu'elles embrassent avec une tendresse vraiment maternelle, me rappelaient vivement l'esprit de Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à eux (1). » Oh ! me disais-je à moi-même, ces créatures n'ont peut-être jamais connu d'autres parents, et quand leurs tendres cœurs ont pu palpiter,

(1) Saint Matthieu, chap. XIX.

leurs premiers mouvements se sont portés sur ces êtres qui ont changé en une source de joie les larmes de leur enfance. D'autres religieuses, vouées à la mission de rétablir dans sa grâce et sa beauté primitive l'âme qu'avaient corrompue les excès de ses passions, sondent avec habileté les plaies du cœur de leurs élèves, se livrent avec elles à la méditation, au travail des mains, et par des réflexions faites à propos, elles arrivent à leur inspirer l'horreur du vice, ouvrant ainsi, dans leur cœur, le passage à l'innocence et à la grâce, qu'elles ont le bonheur de recouvrer.

Je ne cherche ici à éveiller des susceptibilités d'aucune espèce; et je ne serai point sans doute suspect de partialité lorsqu'en présence d'effets aussi manifestes, j'affirmerai que tous les établissements dirigés dans les Etats-Unis par diverses institutions catholiques l'emportent de beaucoup sur ceux qui vivent sous l'influence de l'esprit et de la morale du protestantisme.

Les ordres religieux ont droit à une large part dans les glorieux travaux du catholicisme aux Etats-Unis, et le premier concile de Baltimore faisait déjà l'éloge du zèle des Dominicains, des Jésuites, des Lazaristes et des Sulpiciens. Ces divers instituts, qui se sont propagés rapidement, exercent leur ministère, non-seulement dans les missions, mais encore dans l'éducation de la jeunesse, au sein des colléges et des universités; ils ont fourni déjà plus d'un évêque aux divers diocèses, et la régularité de leur discipline, comme cette admirable fidélité aux lois de leur institut, qui caractérise généralement ces religieux, les rend respectables même aux yeux de ceux qui ne professent point le même symbole de foi.

La plus nombreuse de toutes ces congrégations est la

Compagnie de Jésus, et une réflexion s'offrait à moi constamment, à la vue de leurs colléges, de leurs noviciats et de leurs nombreux établissements d'éducation. Les républiques hispano-américaines, qui ont proclamé le plus haut la liberté, celles qui par leurs programmes ultra-libéraux semblaient se proposer d'épouvanter l'univers entier, n'ont pu supporter les Jésuites, qu'elles supposaient ennemis-nés de leurs institutions ; pendant ce temps, les Etats-Unis, qu'elles se proposaient pour *modèle,* les conservent dans leur sein, en leur accordant une liberté sans restriction, avec les mêmes garanties qu'aux autres citoyens. La Nouvelle-Grenade, Venezuela, l'Equateur, les rejettent comme hostiles à la liberté, tandis que la République qui, dans l'excès de son enthousiasme, promet *la liberté* à l'Europe entière, autorise leurs colléges et leurs universités, dans lesquels se forment un nombre considérable de ses futurs citoyens.

Que la société entière devienne juge d'une contradiction aussi flagrante, et que l'arrêt sévère de la conscience publique pèse sur des nations intolérantes qui osent invoquer le nom de la liberté pour sanctionner les actes du despotisme le plus exorbitant.





CHAPITRE VII.

Impressions. — Grandes cités. — Inconvénients qui donnent une juste idée du caractère national. — Edifices religieux. — Le dimanche. — Sermon dans les rues de Washington. — Mount-Vernon. — Une inconséquence. — Visite au Niagara. — Les plaines du Canada. — Traversée de l'Atlantique. — Les meetings démocratiques et les jeunes filles orateurs. — Liverpool.

Il n'y a pas un siècle encore que l'Amérique anglaise, absorbée par la colonisation, attirait à peine l'attention du monde, quoique la fertilité de son territoire, ses grandes rivières navigables, ses lacs et ses montagnes l'appelassent déjà dès lors à prendre l'une des premières places parmi les puissantes nations. Chateaubriand, en peignant avec la poésie qui lui est familière les bords enchanteurs du Mechascebe et les rivages romantiques du Missouri, nous a laissé un souvenir de l'état sauvage de ces pays, à une époque peu éloignée de celle où nous vivons. Qui eût dit, en effet, qu'un demi-siècle après les scènes que l'auteur des *Natchez* et d'*Atala* place dans des forêts solitaires, ou dans des vallées peuplées par les seuls indigènes, ces lieux seraient occupés par des cités rivales des grandes capitales de l'Europe ? C'est une chose qui passe toute idée que la vue de ces centres de population, improvisés, pour ainsi dire, et cela d'autant plus que leurs superbes constructions, leurs parcs magnifiques, leurs rues larges et fréquen-

tées, semblent déjà des travaux séculaires. Il est certain, en effet, que les Américains du Nord ont peuplé dans un très petit nombre d'années des villes qui, en Europe, n'auraient pu se former que par le travail soutenu de plusieurs siècles. New-Yorck, Philadelphie, Boston, Baltimore, de même que les autres grandes capitales, déploient une splendeur vraiment surprenante, et, toutes proportions gardées, celle-ci n'est pas moindre dans les villes centrales, telles que Cincinnati, Buffalo et Pittsbourg. Je retrouve dans la formation de ces cités diverses l'empreinte visible du caractère distinctif de la nation; leur apparition instantanée me donne l'idée de ce génie entreprenant et fougueux qui veut réaliser sur l'heure tous les projets qu'il conçoit, et qui, comme s'il craignait que le temps dût lui manquer plus tard, tire du moment présent tout le profit imaginable. Leurs édifices, d'un aspect somptueux, mais d'une solidité douteuse, nous représentent en relief une génération tellement préoccupée d'elle-même et d'elle seule, que les générations qui doivent la suivre n'entrent point dans ses calculs, même comme des objets éloignés. S'il n'en était pas ainsi, comment ces édifices dévorés en un instant par les incendies, si fréquents dans les Etats-Unis, reparaîtraient-ils quinze jours après, aussi beaux que précédemment? Cette considération n'empêche d'admirer ni le Capitole, ni l'hôtel du gouvernement à Washington, ni le palais de justice de New-Yorck, ni les autres monuments qui décorent les grandes capitales des Etats, et qui ont été construits, on pourrait le dire, dans l'espace de quelques instants.

On ne saurait juger de la même manière les édifices religieux, destinés au culte protestant; ceux-ci appartiennent à des époques antérieures, et ils sont exécutés

sous l'influence d'autres idées, d'après des plans médités plus à loisir. Il n'en existe aucun, néanmoins, qui se fasse remarquer par la magnificence de son architecture ou par ses décorations intérieures.

Nous avons dit précédemment que l'église de la Trinité, à New-Yorck, jouit d'immenses revenus, et pourtant son aspect est relativement pauvre et son intérieur plus que médiocre. Cet édifice, néanmoins, occupe le premier rang parmi ceux du même genre que les dissidents du catholicisme possèdent aux Etats-Unis. Les temples suivent, chez les diverses nations, la condition de la foi, dont ils sont l'expression sensible en tous lieux. Une foi chancelante, qui vacille incessamment entre les agitations du doute et les angoisses de l'incertitude, est généralement une disposition d'esprit peu convenable pour se livrer à des manifestations publiques de ferveur, en consacrant des temples somptueux que les générations futures pourraient considérer comme le fruit d'une croyance solidement enracinée, de cette foi vive et sincère, par exemple, qui posa les premières pierres de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Pierre de Rome, et jeta les fondements de la basilique célèbre qui couvre à Jérusalem le sépulcre du Sauveur. De plus, le protestantisme, froid et stérile par lui-même, est incapable de concevoir les grandes œuvres religieuses que la foi catholique a su adopter comme moyen de parler au cœur de ses croyants. Tandis que celle-ci, persécutée, dut se conserver errante dans les déserts ou cachée dans les profondeurs des catacombes, elle éleva des temples tels que le lui permettaient les édits des tyrans ou les supplices des bourreaux, qu'elle rencontrait en tous lieux. Quel cœur ne s'est senti profondément ému lorsque, après avoir traversé mille ruelles sou-

terraines formées par des rangées de tombeaux, il se trouve tout à coup au milieu d'une chapelle creusée dans le roc; lorsqu'à la lueur opaque de la lampe qui le guide, il aperçoit les images de Notre Seigneur ou de sa très sainte Mère, dessinées en ces lieux par la fervente piété des premiers chrétiens? Ah! voilà, voilà la parole avec laquelle la foi des trois premiers siècles réveille la foi bien endormie du nôtre; voilà la parole qui, sortant des catacombes de Rome, de Naples et de Mélitène, trouve son écho dans le cœur du chrétien où brille encore quelque rayon de sa vertu. Plusieurs grottes de la Thébaïde ont conservé la forme que le christianisme leur imprima jadis, lorsqu'il les transforma de repaires des bêtes féroces en sanctuaires destinés à la célébration des redoutables mystères de notre foi. Des croix sculptées dans le roc et quelques vestiges des images qu'on y remarquait jadis, voilà tout ce qui a pu résister à dix-sept siècles d'orages et de tempêtes.

Le triomphe de la foi substitua des temples somptueux aux grottes, aux catacombes, et le génie catholique ouvrit alors une ère nouvelle à l'architecture, en créant pour la construction de ses temples un goût spécial, qu'il devait reproduire et modifier dans la succession des temps. Mais il est demeuré toujours conséquent avec lui-même, il n'a rien changé à sa première idée, il n'a rien innové d'essentiel dans sa discipline primitive, et cet esprit qui lui inspira d'abord de creuser des temples pour adorer Dieu et lui offrir des sacrifices dans les entrailles de la terre, parmi les froides dépouilles de la mort, n'a rien fait de plus que de se dilater dans les basiliques, élevées par les cités, quelquefois même par les villes de l'ordre le plus inférieur.

Le protestantisme ne participe en rien à cet esprit,

et l'on s'en aperçoit en entrant dans ses temples, où, au lieu d'objets qui parlent au cœur le langage de la piété fervente, que trouve-t-on? Rien, absolument rien! Des rangées de chaises numérotées et vendues aux fidèles qui doivent les occuper, des galeries de tribunes destinées aux riches, une table sur laquelle on voit la Bible et un livre de prières, voilà tout l'ornement de pareils temples. Point d'autel, parce qu'il n'y a point de sacrifice; point d'images, parce que chez le protestantisme la vertu extraordinaire, la parfaite sainteté, n'ont pas plus le droit de parler au cœur que l'impiété et la perversité, parce que, à ses yeux, le bienfaiteur insigne de ses semblables ne mérite pas une place plus honorable que l'égoïste qui ne s'est jamais occupé que de lui-même. Approchez-vous des murs du temple, et vous y verrez des tombeaux d'hommes et de femmes; vous lirez de superbes épitaphes consacrées à des personnes obscures le plus souvent, qui occupent là leur place, bien que le monde ne leur soit redevable d'aucun bienfait, et dont on exalte les vertus dans un lieu où la vérité seule est censée faire entendre sa voix. Tels sont les héros que le protestantisme propose pour modèles, après avoir expulsé de ses temples les images des saints!

L'humeur sombre qui le caractérise ne pouvait supporter la vue de ces traits chaleureux, ardents, héroïques, par lesquels se dessine la vie des héros du catholicisme. Chacun de ces temples n'est que la reproduction monotone d'un type invariable; aussi, quoique j'aie visité avec soin les principaux d'entre eux, je n'y ai jamais découvert la moindre chose qui soit capable d'exciter dans l'âme ces mouvements de ferveur auxquels doit se livrer le chrétien lorsqu'il se trouve dans la maison de son Dieu.

Ceux qui prêchent aux catholiques les exemples donnés par le protestantisme font surtout grand bruit de la sanctification du dimanche, qu'ils supposent observé avec beaucoup de scrupule par les dissidents. J'en avais entendu parler avec tant d'éloges à New-Yorck que je me proposais de connaître à fond ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans tout cela. En effet, les boutiques fermées, les cafés entr'ouverts seulement, avec les rideaux tirés sur leurs portes et leurs croisées, les rues sans comparaison moins animées que les autres jours de la semaine, contribuent à donner aux villes et aux villages un air solennel et respectueux, qui convient parfaitement au saint jour du Seigneur. Mais je voyais, en même temps, les temples déserts pendant le service du matin comme à celui du soir ; et dans une ville où l'on compte plus de quatre cent mille protestants, il est certain que l'on devrait voir tout autre chose. Où étaient donc, pendant ce temps-là, les scrupuleux observateurs du saint jour ? Hélas ! ceux qui ne peuvent souffrir le moucheron avalent le chameau sans difficulté ! Sortez, en effet, de la ville, visitez les jardins et les maisons de campagne, entrez dans les petits villages des environs, faites le tour des innombrables tavernes et maisons de jeu qu'ils contiennent, c'est là que vous les trouverez par milliers. Voilà pourtant les exemples qu'on ose sérieusement nous proposer !

Quelque sermon adressé au peuple qui traverse la rue vient de temps en temps interrompre ce silence, non-seulement par les cris du prédicateur, mais encore par les éclats de rire et les murmures bruyants de ceux qui l'écoutent, sans partager ses idées. A Washington, je fus témoin d'une scène de ce genre. Cinq ou six personnes, debout devant la porte de l'hôtel de Marbre, chantèrent

d'abord quelque chose que je ne pus comprendre ; l'une d'elles, montant bientôt sur une table, commença à prêcher à un auditoire qui demeura peu nombreux, jusqu'à la fin, malgré les cris propres à rassembler la foule. Les auditeurs *étaient dans leur droit* en interrompant fréquemment l'orateur ; celui-ci se trouvait pareillement dans le sien en faisant dans son discours des allusions directes et injurieuses à certaines personnes qui avaient leurs établissements de commerce dans l'endroit même. Le sermon ne dura guère plus d'un quart d'heure, et à peine fut-il terminé que le prédicateur entra à l'hôtel pour se reposer, accompagné de quelques-uns de ses auditeurs. Il ne serait pas surprenant que, dans le temps même où il lança ses traits contre le marchand de liqueurs dont la boutique était en face, quelque autre prédicateur l'eût pris lui-même pour le but de ses invectives, dans un autre sermon, prononcé à la même heure. De pareilles aventures ne sont point rares chez les protestants de l'Amérique du Nord.

Deux fois par semaine a lieu un pèlerinage, qui de Washington se dirige à Mount-Vernon. Les pèlerins, au retour, rapportent des bâtons qu'ils ont cueillis sur cette montagne, et qu'ils emportent sans doute au lieu de leur naissance, comme ceux que les pèlerins d'autrefois coupaient sur la montagne sainte et portaient avec eux jusqu'à la mort. Un préjugé de ce genre me sembla bien singulier chez un peuple dont les individus regardent ordinairement avec dédain tout ce qui tend à leur rappeler des personnages et des lieux bien autrement illustres que Washington, à la mémoire duquel est consacré le pèlerinage de Mount-Vernon. Je conviendrai sans peine que le père de la République, le fondateur de l'indépendance nationale et le législateur de la Confédéra-

tion américaine a des titres au souvenir de ses concitoyens; le lieu qu'il habita constamment mérite aussi d'être connu, et la maison qui l'abrita pendant ses dernières années appelle de même la visite de tous ceux qui recueillent aujourd'hui les fruits des travaux entrepris pour la patrie par cet homme extraordinaire; mais le cœur que dilate un pareil pèlerinage, quel motif a-t-il de prétendre qu'un autre cœur demeure insensible à la vue des lieux qui lui rappellent les mystères vénérés de la foi qu'il professe, ou les triomphes immortels des héros de cette même foi? Et cependant, ceux dont l'enthousiasme s'exalte jusqu'au délire en gravissant la colline de Mount-Vernon; ceux qui achètent au poids de l'or les fleurs et les fruits que l'on vend comme cueillis en ces lieux; ceux qui découvrent respectueusement leur tête en s'approchant de la maison du libérateur de l'Amérique anglaise, où ils ne trouveront que les meubles usés par lui et la clé de la Bastille, non point gagnée dans un fait de guerre, mais cédée comme un hommage de reconnaissance; ceux, enfin, qui se disputent l'honneur de s'asseoir les premiers dans la chaise du fondateur de la Confédération des Etats-Unis, ceux-là ne veulent pas voir l'homme se prosterner devant le tombeau du Libérateur du genre humain, ceux-là ne veulent pas que l'on donne des marques d'une vénération profonde dans les Lieux sanctifiés par la présence du fondateur du christianisme. Je les ai vus visiter ces lieux sans leur accorder le respect qu'ils témoignent à la maison de Washington. Triste inconséquence de l'homme qui n'est accessible qu'aux impressions matérielles, et dont l'esprit n'est animé ni par la foi, ni par rien de ce qui s'y rattache! Mount-Vernon ne me rappelle rien de plus qu'un homme célèbre dans l'histoire politique, mais

avec les mêmes imperfections que les autres hommes. Ce ne sont point là des impressions complétement satisfaisantes pour l'esprit; celui-ci cherche quelque chose qui soit encore plus grand, plus noble, plus élevé; il veut des objets qui lui soient supérieurs sous tous les rapports; il veut l'homme, mais sans aucune des imperfections de l'humanité, ou transformé en un autre homme par l'héroïsme de la vertu.

On reçoit des impressions bien supérieures, quoique d'une nature différente, il est vrai, en présence des cataractes si belles, si majestueuses, si imposantes du Niagara. Une rivière navigable, qui se précipite d'une immense hauteur en produisant dans sa chute un bruit perceptible à plusieurs milles de distance, me représentait l'image de la société, qui, sourdement agitée par des principes dissolvants, tend à se précipiter dans l'abîme sans fond de la révolution sociale.

L'intelligence éclairée qui médite sur la marche des idées dominantes d'une époque, et l'autorité qui, pouvant soupçonner les calamités qu'elles préparent, n'a point jugé nécessaire de les prévenir par les moyens dont elle dispose, sont entraînées et périssent toutes deux dans un épouvantable chaos. Les avertissements prévoyants de la première sont devenus inutiles, parce qu'elle était, par elle seule, impuissante à réfréner l'impétuosité du courant qui entraînait la société, et le pouvoir, qui devait accourir à son aide, lorsqu'il sort enfin de sa léthargie, se trouve comme Samson tout à fait sans force pour conserver son équilibre; il tombe, et au moment où il s'engloutit, nul ne demandera à la furie qui l'a renversé, pulvérisé, anéanti : « *Qu'est-il devenu?* » *Où est-il?* » parce que, incapable de jouir de sa victoire, elle tombe et roule sur elle-même, comme les eaux du

Niagara lorsqu'il arrive au terme de sa chute. Ce pouvoir a péri, et un tourbillon dans lequel s'entrechoquent et s'agitent avec fureur des passions contraires, des intérêts et des idées pareillement contraires, est venu occuper sa place, au milieu de l'horreur qu'inspirent à la société des scènes si monstrueuses, au milieu du bruit épouvantable produit par les cris de détresse de ses membres, qui se voient entraînés dans le chaos.

Quiconque a contemplé cette masse d'eau qui se précipite en formant trois grandes cascades, quiconque a vu le tourbillon qu'elle produit dans sa chute, entendu le bruit qui annonce de loin ce spectacle imposant et ressenti l'impression produite par l'ensemble de tous ces objets, pourra facilement apprécier la justesse de notre comparaison.

Après avoir passé le Niagara, j'avais sous les yeux les vastes plaines du Canada, couvertes d'une splendide verdure, qui donne à cette terre l'aspect d'un printemps perpétuel. Je ne visitai qu'une petite partie de ce délicieux territoire, et je revins sur mes pas pour prendre le paquebot l'*Arctic*, qui devait me conduire en Angleterre. Je quittais donc la terre de la fausse liberté pour traverser l'Atlantique et chercher les plages de l'ancien monde, que je me proposais de contempler. Le pavillon étoilé, qui flottait à l'arrière de notre bâtiment, me donnait l'assurance que la traversée ne serait pas longue, et que le capitaine saurait utiliser la force de la vapeur, de manière à arriver dans le moins de temps possible. La majeure partie de nos quatre cents passagers se composait de citoyens de l'Amérique du Nord; aussi les *meetings* étaient-ils à l'ordre du jour à bord du bâtiment. On y prononçait de longs discours sur certains points déterminés un jour à l'avance par un vieil avocat

à qui cette société démocratique avait décerné par acclamation le titre de *président*.

La parole n'appartenait pas exclusivement aux hommes, et les femmes avaient aussi le droit de la réclamer; des jeunes filles, de dix-huit ou vingt ans à peine, lisaient avec beaucoup d'aisance des discours écrits par elles-mêmes, et cela en présence de deux cents auditeurs au moins. L'une d'elles qui, en dissertant sur le *moyen le plus propre à favoriser le développement des idées démocratiques*, soutenait que l'on devait employer la force dans ce but, obtint par son extravagant verbiage des applaudissements si enthousiastes, qu'ils lui permirent à peine de continuer sa harangue jusqu'au bout.

La traversée fut de onze jours à peu près; le matin du dixième, nous apercevions déjà les côtes de la catholique Irlande, de cette Irlande aussi belle que malheureuse; nous voyions ses montagnes couvertes de verdure, les petits villages qui s'élèvent sur leur pente, et des tourelles bâties de distance en distance pour servir de phares aux navigateurs. Combien il me tardait de visiter cette nation, si héroïquement religieuse! Combien je désirais que ma visite pût être un jour considérée comme le tribut payé par un cœur ardemment catholique à la nation la plus catholique et en même temps la plus persécutée pour sa foi! Je mis, en effet, ce projet à exécution peu de temps après mon arrivée à Liverpool.

Cette ville, peuplée de quatre cent mille habitants, remplie de fabriques de tout genre, aujourd'hui l'un des entrepôts du commerce universel et la rivale de Londres sous le rapport de l'activité mercantile, manque tout à fait de ces monuments publics propres à stimu-

ler la curiosité du voyageur, comme aussi de ces grands temples qui sont l'expression du sentiment religieux chez les peuples. Le collége de Georges IV offre l'éducation scientifique à la jeunesse et compte au nombre des établissements les mieux dotés de la Grande-Bretagne. Malheureusement la devise : « *Non ingenio tantùm, sed etiam virtuti,* » gravée sur son superbe portique, n'a pas toujours été réalisée dans les établissements soumis à l'influence protestante, qui donne plus de soins à l'éducation matérielle qu'à l'éducation morale, qui s'occupe beaucoup plus de former physiquement des hommes que de relever les intelligences et d'agrandir les esprits.





CHAPITRE VIII.

Réflexions devant Dublin. — Ses statues. — Un phénomène. — Véritable situation de l'Irlande. — Pourquoi les Irlandais ne réclament-ils point? — Multitude de mendiants. — L'indigence en face des palais. — Un souvenir. — Illusions. — La célèbre basilique de Saint-Patrice. — Tradition populaire. — Le lord primat.

En entrant à Dublin, mes yeux cherchaient inutilement les antiques palais de la noblesse d'Irlande, les vieux châteaux, résidence de ses princes, et les temples somptueux consacrés à Dieu par les premiers apôtres de sa foi, Patrice, Laurent et Malachie; je n'apercevais nulle part le moindre souvenir des souverains nés sur le sol même de l'Irlande, et qui conservèrent entre leurs mains le pouvoir pendant une longue suite d'années. Au lieu de tout cela, je voyais des colonnes élevées à des rois abhorrés par le peuple et des temples édifiés par le pouvoir pour un culte que l'immense majorité de la nation voit avec horreur; j'y voyais des palais modernes, construits avec les débris mêmes des palais antiques, pour y donner asile à des institutions créées, à ce qu'il semblerait, dans le but d'insulter au malheur d'un royaume entier, qui a tout perdu avec son existence politique, tout, excepté sa religion et son patriotisme, qui le rendent digne d'un meilleur sort.

La statue de l'immortel O'Connell, représenté (1) dans

(1) A la Bourse.

l'attitude noble et énergique de l'homme qui défend la cause de sa patrie, semble exhorter encore ses concitoyens à conserver brûlant dans le cœur le feu sacré de la foi et l'ardeur enthousiaste du patriotisme, qui forment des héros dans tous les âges. J'ai vu déposer chaque jour à ses pieds de belles couronnes de fleurs, que nul ne songe à offrir à la statue de George III, placée vis-à-vis. Les deux grandes colonnes élevées sur les places de Dublin à Nelson et au duc de Wellington ne sont point, comme la statue d'O'Connell, des souvenirs consacrés par l'amour national ; ce sont des monuments érigés par la politique et le pouvoir des gouvernements au fidèle exécuteur de leurs projets. Qu'a fait, par exemple, Wellington en faveur de l'Irlande, sa patrie, pour mériter une semblable apothéose? Est-ce que, par hasard, l'ingratitude et l'oubli seraient des vertus à recommander au peuple par de somptueux monuments? Et la mémoire des monarques dont on voit les statues dans les rues de Dublin, quelle place peut-elle occuper dans le cœur des Irlandais, victimes de leur dureté et de leur oppression?

Telles sont les réflexions inspirées par les monuments et les statues de Dublin. A mes yeux, cette ville, comme le royaume entier qui la reconnaît pour sa capitale, est un véritable monument de constance religieuse et d'amour de la patrie. Unie à l'Angleterre, elle repoussa néanmoins avec un héroïsme exemplaire la réforme promulguée par Henri VIII, et sa fermeté sut résister à toutes les cruautés par lesquelles ce prince et sa fille Elisabeth voulurent la contraindre à l'embrasser. C'est en vain que ses superbes temples furent abandonnés aux protestants; c'est en vain qu'on livra aux flammes les saintes reliques et à la profanation tous les objets con-

sacrés par le culte; c'est en vain que, dans les excès de la plus atroce persécution, ce royaume vit réduits en cendres les palais de ses plus illustres personnages et mourir de la main du bourreau les hommes les plus vertueux de la nation, calomniés odieusement par le pouvoir même qui les condamnait; sur ce sang héroïque, versé dans les cachots et mêlé à celui des malfaiteurs, le peuple jura fidélité inviolable à sa conscience catholique. Et quel fut le résultat de tant de crimes commis pour pervertir la foi d'une nation entière? D'imprimer au trône de la Grande-Bretagne une tache ineffaçable et d'ouvrir les débats du procès intenté dès lors par la raison humaine au protestantisme, procès jugé contre celui-ci par toutes les consciences équitables du monde social.

Il faut convenir que l'existence du catholicisme en Irlande, dans l'état actuel de cette nation, est un phénomène véritable. Les héritiers de Henri VIII au trône du royaume-uni se sont succédé pendant trois siècles, chacun d'eux avec ses idées et ses projets personnels, qui révélaient une politique plus ou moins conforme à celle de ses prédécesseurs; mais ils se sont toujours trouvés invariablement d'accord pour opprimer l'Irlande. Le siècle actuel, qui a la prétention de s'appeler le siècle *de la liberté*, et dans lequel toutes les nations de l'ancien comme du nouveau monde ont fait sentir plus ou moins leurs exigences sous ce rapport, n'a pas été plus favorable aux Irlandais que les siècles précédents. A la tête du cabinet de Saint-James s'est trouvé, pendant de longues années, un homme non moins célèbre par ses intrigues politiques que par son antipathie pour le catholicisme; or, tandis qu'il s'occupait d'attiser le feu de la discorde parmi les gouvernements continentaux de l'Europe, il

n'oublia pas d'affliger l'Irlande par de nouveaux actes d'oppression. Chacun sait les moyens dont il se servit parfois pour donner un aspect de légalité aux dispositions même les plus évidemment injustes et arbitraires. Cet homme semblait s'être proposé l'anéantissement total de cette nation malheureuse, et ses désirs eussent été satisfaits sans l'éloquence irrésistible de l'immortel O'Connell, qui marche résoluement à lui, le surprend et l'arrête dans le développement de ses plans destructeurs. Il résigne son emploi; mais celui qui le remplace a besoin de s'appuyer sur les sympathies du protestantisme, a besoin de persécuter l'Irlande catholique, et il fait le premier essai de ce double système en appuyant dans la chambre des communes un projet qui tend à retirer au collége de Maynooth la subvention nationale dont il jouit depuis quelques années déjà.

Les écrivains anglais, qui veulent absolument voir la cause de la décadence de l'Irlande dans le caractère de ses habitants, portés, suivant eux, à l'indolence et à la paresse, devraient bien, avant d'émettre leur jugement, examiner les motifs énumérés par des hommes plus impartiaux, devraient bien les combattre loyalement, s'il leur est possible, mais surtout démontrer par des raisons et par des faits cette cause *unique*, à laquelle ils rapportent tout. Pour moi, voici quelques-unes de celles que je trouve, et qui sont tellement palpables que le premier venu pourra les apprécier sans le moindre effort.

L'oppression dans laquelle vivent les Irlandais les réduit à la misère. Un pays tel que le leur est appelé à être agricole, sans doute; mais chacun sait qu'une grande partie de son territoire est répartie entre un petit nombre de familles anglaises et irlandaises; chacun

sait qu'aucun de ces magnifiques seigneurs ne s'occupe de la culture de ses propriétés, mais que, pour les rendre productives, ils les afferment à des spéculateurs, qui, les subdivisant par lots de peu d'étendue, les cèdent ensuite aux laboureurs à des prix très élevés, laissant, de plus, à la charge de ceux-ci l'entier acquittement des contributions territoriales. Tandis que les premiers nagent à Londres dans l'opulence, dépensant les livres sterling par milliers, non-seulement pour le *comfort* de leurs personnes et de leurs familles, mais pour le bien-être *de leurs chevaux et de leurs chiens*, leurs propriétés deviennent, en Irlande, le théâtre de scènes d'un tout autre genre. Ce pauvre laboureur qui a pris à bail une petite ferme, à des conditions exorbitantes, aura travaillé sans relâche pendant toute l'année pour la faire valoir; mais la récolte n'ayant pas produit de quoi payer les charges considérables que son bail lui impose, il demeure endetté et se voit mis impitoyablement à la rue, avec sa femme et ses enfants, après avoir été dépouillé de tout ce qu'il possède. Et que l'on ne s'imagine point que nous exagérons ici; l'Irlande voit se répéter chaque jour ce désolant spectacle.

Les impôts sont, en outre, plus considérables que dans aucun autre pays. Celui-là, seulement, qui a pour objet le salaire des ministres du culte protestant monte à plusieurs millions de livres, payées par sept millions d'individus éminemment catholiques, d'individus qui repoussent à la fois et ce clergé et le culte qu'il professe! J'ai eu l'occasion d'apprécier la sévérité avec laquelle les percepteurs de cet impôt s'acquittent de leur tâche, comme aussi les impressions de terreur que le paiement d'une contribution pareille jette dans l'âme des contribuables. Que l'on ajoute à cet impôt, non moins injuste

qu'immoral, le long catalogue de ceux qui pèsent d'autre part sur le peuple, et que l'on dise ensuite s'il y a quelque progrès possible pour une nation soumise à des exactions semblables. On nous objectera peut-être : « Mais les Irlandais ont, dans les chambres du Parlement, des représentants qui peuvent réclamer et demander l'allégement de pareilles contributions! » Et ne l'ont-ils déjà pas fait? leur répondrons-nous en ouvrant le répertoire des discussions parlementaires. N'ont-ils déjà pas sollicité bien des fois un adoucissement à leur sort, dès le moment où ils ont pu faire entendre leur voix dans les chambres, pour raconter la triste histoire des vexations qu'ils éprouvent et de l'oppression qui pèse sur eux? Et qu'ont-ils obtenu? Rien, et ils n'obtiendront jamais rien, puisque, par une autre injustice flagrante, on ne leur accorde point la représentation à laquelle ils ont droit d'après les lois du pays. Que l'on compare la population de l'Irlande avec celle des autres Etats qui forment le royaume de la Grande-Bretagne; que l'on compare le nombre de députés que chacun de ces Etats choisit pour défendre ses intérêts, et l'on verra si ce n'est pas avec la plus entière justice que l'Irlande peut se dire *frustrée de sa représentation.* Ceci, toutefois, ne saurait suffire aux oppresseurs; non contents de refuser à l'Irlande cette représentation qui lui revient de droit, ils l'obligent encore de choisir des mandataires qu'elle repousse ouvertement. Les catholiques, comme de raison, s'attachent à élire des députés qui partagent leurs convictions religieuses, tandis que le gouvernement met en jeu toutes ses ressources pour faire triompher les candidatures qui lui sont dévouées. De là des collisions souvent sanglantes, qui se répètent dans les divers comtés, et dans lesquelles le gouvernement et ses agents

viennent de recevoir de douloureuses leçons, il n'y a pas longtemps encore.

Nous pourrions indiquer ici quelques autres causes qui influent d'une manière non moins directe sur la décadence de l'Irlande, mais elles découlent naturellement de celles que nous venons d'énumérer. Les conséquences sensibles, les effets palpables qu'elles produisent, chacun les a sous les yeux. Dans l'intérieur des villes et hors de leur enceinte, on rencontre une multitude incroyable de mendiants: le visage pâle et amaigri de chacun d'eux, leurs vêtements en lambeaux et leurs plaintes accompagnées de larmes, sont le langage le plus expressif que puisse employer l'indigence. Ils demandent pour ne pas mourir de faim, et ils demandent souvent à genoux, la mère ayant entre les bras son enfant, qui pleure de faim comme elle. Dans les chemins qui conduisent à l'intérieur de l'île, ce tableau si affligeant reçoit un coloris plus affligeant encore de l'émigration de familles entières, qui abandonnent le sol natal pour aller chercher sur des plages lointaines les moyens d'existence qui leur manquent dans leur pays. Il serait superflu de s'informer si ces infortunés ont la moindre ressource pour un si long voyage, car les haillons qui les couvrent et les malheureux enfants qui gémissent autour d'eux ne répondent que trop d'avance à une pareille question. La diminution de la population tient visiblement à la réunion de toutes ces causes, et le gouvernement anglais semble commencer à se préoccuper d'une pareille décadence. Dans ces dix dernières années, l'Irlande a perdu deux millions de ses habitants ! ! !

Plaçons maintenant cette misère personnifiée, pour ainsi dire, en regard du luxe oriental que l'on voit briller dans les maisons de ces grands propriétaires qui

jouissent, depuis la réforme, des revenus possédés jadis par les nobles irlandais. Après avoir traversé de vastes prairies, dans lesquelles paissent des troupeaux de cerfs, de bœufs et de brebis, on arrive enfin aux palais où ces personnages passent la saison qu'ils appellent de *plaisir*. De superbes colonnes, des statues de marbre, des pavés et des escaliers d'albâtre, rehaussent l'extérieur matériel de ces édifices, tandis que les plus riches tapis décorent les murailles et le plancher de leurs innombrables salons, sans compter la splendide vaisselle d'or et d'argent, les bibliothèques, les tableaux, les musées d'antiquités, et mille autres objets inventés par le luxe et soutenus par la vanité. Les emplois subalternes de tout genre, les catégories de valets, placés hiérarchiquement à la suite les uns des autres; les chenils, les loges peuplées d'animaux sauvages, les magnifiques écuries, les bois, les prés, les jardins, les jets d'eau, les statues, tout, tout révèle l'opulence, la profusion et la recherche du bien-être poussée jusqu'à la sensualité.

Tandis que je parcourais le palais de Leinster, l'un des plus somptueux de l'Irlande, la fameuse abbaye de Leinster ne sortait pas un instant de mon imagination : ces prés, ces bois, ce sol même où s'élève aujourd'hui un royal édifice, furent jadis la demeure de quelques humbles religieux. La splendeur du monde ne pouvait alors présenter dans ces lieux rien qui fût capable d'exciter l'admiration des hommes; mais la foi et la religion, combien d'objets infiniment plus beaux et plus magnifiques n'y offraient-elles pas aux yeux! Les pauvres, que l'on voit aujourd'hui, nus et affamés, diriger leurs pas chancelants à travers les chemins, inspirant la compassion aux uns et l'horreur aux autres, protégés alors par les moines, venaient en foule, au son de la cloche, mêler leurs can-

tiques à ceux du chœur pour bénir le Dieu du ciel, qui, à l'ombre du monastère, leur accordait l'abondance et la félicité. Dans quelques débris de gros murs que l'on aperçoit, à une certaine distance du palais, je croyais voir les restes du temple de l'abbaye. C'était une erreur, peut-être...; mais combien sont enivrantes pour l'âme les illusions qui la reportent aux temps les plus heureux du passé! Je croyais voir les moines de Leinster; je croyais entendre leur psalmodie ravissante..., mais tout cela était un jeu de l'imagination, une illusion pure; les graves accents du chœur monacal ont cessé de se faire entendre, il y a trois siècles, et les moines eux-mêmes ont disparu, comme les derniers crépuscules qui se cachent vers la fin du jour dans l'épaisseur des nuages avant-coureurs d'une prochaine tempête.

L'antique basilique de Saint-Patrice est un monument qui atteste encore aujourd'hui la splendeur de la capitale de l'Irlande, aux siècles passés. Cet édifice, témoin muet et immobile des changements et des bouleversements de douze siècles, est construit sur l'emplacement même où l'apôtre des Irlandais jeta les fondements du premier temple catholique élevé à Dublin. Son architecture gothique, ses proportions colossales, le caractère sérieux de ses ornements et de ses bas-reliefs, les tombes de princes et de prélats qui vivaient au XIe siècle, les hiéroglyphes divers qui appartiennent à cette époque éloignée, le caractère d'antiquité qui résulte de l'ensemble, toutes ces choses lui donnent un aspect vénérable, bien propre à réveiller le sentiment religieux dans le cœur de celui qui les contemple. L'apostasie d'un traître, qui vendit sa conscience à la reine Elisabeth, a imprimé les formes extérieures du protestantisme à ce sanctuaire célèbre jadis dans toute l'étendue du monde catholique. Son ta-

bernacle a été profané, ses images ont été brisées et ses autels renversés, pour faire place à des monuments dans lesquels l'apostasie, la sensualité et les autres vices les plus dégradants pour l'homme, sont préconisés comme autant de vertus. Au fond de la basilique on conservait cependant encore un recoin obscur où allaient se concentrer les soupirs des pieux Irlandais : c'est là qu'ils répandaient leur cœur affligé, en sollicitant instamment la protection du Ciel. L'apostat ne tarda pas à s'apercevoir de ce pieux manége, et il fit enlever de ce lieu l'objet d'une dévotion fervente, qui lui reprochait sévèrement à lui-même l'ignominie de sa désertion. C'étaient les reliques de saint Patrice, c'étaient sa mitre et sa crosse pastorale, que la main du bourreau ne tarda pas à brûler dans le portique de sa propre cathédrale. Depuis ce temps l'immense basilique est devenue déserte, et son édifice majestueux tombe en ruines, moins sous l'effort du temps que par l'incurie de ceux qui en ont la charge : plusieurs de ses arcs sont étayés, et les superbes chapiteaux de ses pilastres et de ses corniches sont brisés entièrement. Elle finira par tomber, si la puissante main qui l'éleva ne vient à son aide pour la soutenir.

Une tradition conservée par les Irlandais assure que saint Patrice fit jaillir dans cette église une source dont l'eau guérissait les malades. Je questionnai à ce sujet le ministre anglican qui me montrait l'église, certain d'avance qu'il nierait le fait s'il demeurait conséquent avec les principes de sa croyance; mais il n'en fut pas ainsi, et, à ma grande surprise : *Venez, Monsieur,* me répondit-il, *je vais vous mener auprès de la personne qui vous la fera voir.* En effet, il me conduisit à la chapelle de Saint-Paul, et une femme qui se trouvait là, ouvrant

une grille de fer, me montra une fontaine qui contenait une certaine quantité d'eau :

« Monsieur veut-il donner quelque chose? me dit-elle.

— Mais, d'abord, est-ce bien la fontaine de saint Patrice?

— Oh! sans aucun doute: Monsieur veut-il boire un peu de l'eau miraculeuse?

— Et pourquoi l'appelez-vous miraculeuse?

— Comment! Monsieur ignore donc tous les efforts tentés par les réformateurs du XVI[e] siècle pour la dessécher!

— Est-ce que vous seriez catholique?

— Moi, catholique! mais non; je suis la femme du *parson* (1), qui a conduit monsieur jusqu'ici. »

Je pris donc de l'eau et, mettant deux schellings dans la main de celle qui me l'offrait, j'acquis la preuve, une fois de plus, que l'intérêt est le seul symbole de la foi pour certaines gens dont les croyances sont tellement vagues qu'ils ne sauraient affirmer d'une manière positive ni ce qu'ils croient ni ce qu'ils ne croient point.

Un autre monument, non moins célèbre que la basilique de Saint-Patrice, c'est la cathédrale du Christ, où l'on voit les tombeaux de Strompton, de Henri II, de la reine Eve et d'autres princes du moyen-âge. Les catholiques ayant été dépouillés de leurs temples, cette église fut destinée aux cérémonies du primat anglican, dont je désirais vivement voir l'office et entendre la prédication. A Dublin même, en présence d'orateurs aussi éloquents que Newman et Murray, au milieu d'un catholicisme aussi constant et aussi fervent que celui des Irlandais, il me semblait que le primat anglican devait

(1) Curé protestant.

faire entendre fréquemment sa voix, dans la cathédrale du Christ, pour animer ses prosélytes à la persévérance; mais, quelle que fût la logique de mon raisonnement, les faits lui donnèrent le démenti le plus complet. Il n'y avait que très peu de monde au service du dimanche, et comme je m'informais du lord primat, on me répondit qu'il *ne paraissait jamais dans son église*, mais se contentait de donner quelques livres sterlings à son vicaire pour le remplacer dans ses fonctions. Voilà, me disais-je à moi-même, le zèle des réformateurs ! Voilà pourtant les pasteurs qui prétendent succéder aux apôtres, *lesquels disaient d'eux-mêmes :* « Nous vous prêchons, nous vous » avertissons; vous avez toujours entendu notre voix; » vous nous connaissez, et nous vous connaissons aussi... » Triste condition des inventions humaines, qui, n'ayant aucun appui dans l'autorité de la conscience, laissent à l'homme toute liberté de remplir ou non ce que, dans d'autres circonstances et sous l'influence de principes plus solides, il considérerait comme le plus sacré des devoirs !





CHAPITRE IX.

Un changement. — Education protestante. — Université de Dublin.— Les colléges de la Reine et les écoles nationales. — Conflits de la politique. — Le grand séminaire de Maynooth. — Tentatives du gouvernement britannique. — Colléges catholiques. — Sociétés littéraires. — Castlenock. — Les écoles gratuites. — Sacrifices.— Le chant religieux. — Université catholique d'Irlande.

Lorsque Napoléon le Grand disposait à son gré des trônes et décidait avec le tranchant de son épée du sort des empires, l'Angleterre vit, dans une perspective peu éloignée, le sombre avenir qui la menaçait elle-même, et craignit, non sans raison, que son sort ne fût semblable à celui des autres nations soumises au pouvoir du moderne Alexandre. La politique lui conseilla alors de dissiper, avant tout, les éléments révolutionnaires que ses lois oppressives avaient agglomérés en Irlande, pour s'occuper ensuite librement de sa défense extérieure. Le cabinet de Saint-James sentit bien qu'il lui serait impossible de comprimer une révolte des Irlandais, dans le temps où Napoléon menaçait les côtes d'Angleterre ; il voulut donc leur donner quelque satisfaction en accordant son patronage à l'éducation reçue par le clergé catholique dans un collége établi par l'ordre du parlement.

Depuis l'époque de Henri VIII et de la reine Elisabeth, ce fut l'un des rares actes de réparation faits

au bon droit de l'Irlande, énormément blessée par les procédés abusifs du gouvernement britannique, et si ces actes se répétèrent plus tard, ce fut lorsque la cause de ce pays, vaillamment plaidée par l'éloquence irrésistible de l'immortel O'Connell, éveillait les sympathies de toutes les nations du continent européen. Chacun sait que la réforme, après avoir prohibé sévèrement l'enseignement catholique, inaugura l'université de Dublin, dotée par la reine Elisabeth et confiée exclusivement aux épiscopaux anglicans. La grandeur extérieure de cet édifice répondit au projet de son fondateur, qui était *de réunir là toute la jeunesse de l'Irlande, dans la vue d'uniformiser ses croyances* (1). Pour l'ériger, on répandit à profusion l'or produit par la vente des biens dont on avait dépouillé les établissements catholiques, de même que dans les salles de sa bibliothèque vinrent s'entasser les cent soixante mille volumes enlevés au collége des réguliers (2). De nombreux priviléges accordés en faveur des étudiants et le programme complet des cours scientifiques qui auraient lieu, semblèrent suffisants pour remplir le double objet de l'institution. Mais il n'en fut pas ainsi; l'université ne fit que mettre plus en évidence la divergence d'opinions qui règne parmi les membres des sectes anglicanes, et cette circonstance, il faut en convenir, ne pouvait être un précédent bien favorable pour développer le protestantisme en Irlande, ainsi qu'on le prétendait. Cette divergence se révèle très clairement, d'ailleurs, dans les cours de théologie de l'université, où chaque professeur est libre d'exposer les doctrines particulières qu'admet son symbole de foi. Les

(1) Histoire d'Irlande.
(2) *Ibid.*

anglicans cherchent à dissimuler ce défaut d'unité dogmatique entre docteurs d'une même secte, en le présentant sous le nom spécieux de *systèmes divers pour expliquer une même croyance*; mais cette invention subtile ou, pour mieux dire, ce défaut de franchise à reconnaître un fait qui est la conséquence nécessaire du principe de *libre examen*, partie essentielle de leur symbole, se trouve déjouée complétement lorsque l'on a sous les yeux les auteurs dont les professeurs eux-mêmes recommandent la lecture à leurs élèves.

L'une des promesses que l'université de Dublin ne cesse de faire aux Irlandais pour captiver leurs sympathies, c'est de ne jamais contrarier leurs croyances en cherchant à propager ses principes parmi les élèves qui professent une foi religieuse différente de la sienne. Mais le fait est que les catholiques n'obtiennent point les distinctions universitaires, et que, pour s'assurer quels sont ceux d'entre eux qui ont le plus d'attachement à leur foi, on note avec le plus grand soin ceux que l'on ne voit jamais assister au service des dimanches, célébré dans l'université même par le recteur et les professeurs.

Pour l'enseignement préparatoire, on a établi les *colléges de la Reine*, placés sous l'influence de l'université elle-même et dans lesquels font leurs premiers essais les jeunes gens qui se disposent à suivre ultérieurement ses cours. Quoique ces établissements, de même que l'université, soient ouverts à toutes les croyances, la direction néanmoins en est confiée à des *meetings*, composés en majorité de sujets protestants, parmi lesquels on choisit pour les présider ceux qui se distinguent le plus par leur exaltation et leur fanatisme. Le plus grand nombre des évêques d'Irlande virent tout d'abord dans l'érection de ces colléges un nouveau piége tendu

à la jeunesse catholique pour pervertir ses croyances ; mais quelques-uns d'entre eux, appréciant la chose à un autre point de vue, crurent qu'il pourrait se trouver quelque utilité dans de pareils établissements. Le pape, à la décision duquel les premiers avaient soumis la conduite qu'ils devaient tenir relativement aux colléges de la Reine, leur répondit : « Qu'ils n'y prissent » aucune part, mais fissent tout leur possible pour que » les colléges catholiques fussent tellement supérieurs » aux établissements du même genre, que la jeunesse » pût les préférer à tous les autres (1). » Le synode de Thurles, célébré par dix-huit évêques d'Irlande, au mois d'août 1850, portant son attention sur ces mêmes établissements, décida, de son côté : « Qu'aucun évêque ne » pouvait se charger de leur direction ni de leur admi- » nistration ; qu'aucun prêtre ne devait y remplir un » emploi quelconque ; qu'ils étaient très dangereux par » leur nature et que, par conséquent, la jeunesse catho- » lique ne pouvait absolument les fréquenter. »

Quant aux écoles nationales, où l'on donne l'instruction primaire, le pape et les évêques n'ont jamais cessé de représenter « combien il était dangereux pour les en- » fants catholiques de recevoir de maîtres protestants » les premières notions, qui s'impriment ordinairement » d'une manière indélébile dans leur tendre cœur. » Et il n'était pas possible d'adopter une autre ligne de conduite, puisque l'intolérance des agents du gouvernement anglais à l'égard des catholiques d'Irlande était arrivée au point de leur interdire parfois d'ouvrir des écoles, et cela sous les prétextes les plus puérils ; il y avait lieu de

(1) Brefs du 9 octobre 1847, du 11 octobre 1848 et du 18 avril 1850.

craindre, par conséquent, que beaucoup de sujets ne demeurassent à jamais dépourvus d'instruction, s'ils ne la recevaient dans les écoles nationales, les seules qui fussent alors autorisées.

C'est à dessein que j'ai voulu insister avec détails sur ces résolutions, fruits d'un mûr examen, parce qu'elles font mieux ressortir l'étrange inconséquence de ces catholiques qui confient l'éducation de leurs enfants à des personnes professant un symbole de foi différent du leur. C'est une chose réellement déplorable de voir, dans certains pays, mais principalement dans l'Amérique espagnole, un étranger ou une femme dont les antécédents sont parfois complétement inconnus, captiver à tel point la confiance des parents que ceux-ci les rendent maîtres de l'avenir religieux et moral de leurs enfants, en leur confiant le soin de leur éducation. Une triste expérience a prouvé que les prévisions du pape et des évêques étaient basées sur une profonde connaissance du cœur humain; quelques-uns des jeunes catholiques élevés dans les établissements mixtes, s'ils n'ont pas abandonné encore entièrement leur foi, conservent du moins quelque arrière-goût d'erreur qui leur sera bien préjudiciable dans la suite de leur existence.

Les réformateurs, avons-nous dit, prohibèrent sous les peines les plus sévères de donner en Irlande aucune espèce d'éducation ecclésiastique, se promettant bien d'éteindre la croyance catholique, grâce à ce nouveau moyen d'oppression; mais il n'en fut pas ainsi. En Italie, en France, en Espagne, en Autriche et même en Portugal, on vit bientôt s'élever des séminaires pour les jeunes Irlandais qui se destinaient au sacerdoce. Il est vrai que pendant de longues années ils ne purent fouler le sol natal que d'une manière tout à fait mystérieuse

et clandestine ; mais à la fin leur constance héroïque, triomphant de l'injustice de leurs oppresseurs, parvint à écarter toutes ces difficultés. L'Angleterre, toujours très avisée pour pressentir de loin les périls qui la menacent, ne tarda pas cependant à se trouver en face de difficultés nouvelles. Les idées révolutionnaires, après avoir bouleversé la France, commençaient à se développer avec plus ou moins de force chez les autres nations continentales, menaçant d'envahir plus tard les contrées même les plus lointaines de l'Europe. Le parlement anglais craignit que les jeunes Irlandais élevés en France et en Italie, s'imprégnant de ces idées, ne vinssent à les propager en Irlande et ne profitassent de l'influence que leur assurait leur ministère pour disposer le peuple à la révolution (1); il résolut, en conséquence, de fonder un séminaire pour l'éducation du clergé catholique irlandais, et décida, en outre, que cet établissement serait entretenu aux frais du trésor public.

C'est ainsi qu'une mesure purement politique a donné naissance à une institution aussi célèbre que le grand collége appelé de *Maynooth*, du nom du lieu où les fondements en furent jetés peu de temps après que sa création eut été décidée par une loi.

Comme le gouvernement, en le créant, s'en est réservé le patronage et a voulu même lui imprimer une direction, c'est lui qui nomme la commission spécialement chargée de ce soin, et de laquelle font partie, à titre de membres-nés, divers évêques catholiques de l'île, le président, le vice-président et les doyens du collége. C'est à la commission qu'appartient le soin de déterminer les qualités que doivent réunir les élèves, d'a-

(1) 1795.

dopter les auteurs pour l'enseignement et de désigner les livres pour les examens de chaque faculté, d'élire le président, le vice-président, les professeurs et les autres employés, sans que ceux-ci puissent jamais être révoqués de leurs fonctions, qu'à la majorité des voix de la commission elle-même. Chaque année, celle-ci se réunit au mois de juin, et le président lui rend un compte détaillé de la situation. Ce travail a pour objet : 1° les études faites dans le courant de l'année scolaire et les élèves qui se sont le plus particulièrement distingués; 2° l'emploi des revenus de l'établissement et la balance de la caisse. Le gouvernement entretient au séminaire le nombre total d'étudiants que les évêques d'Irlande ont le droit d'y envoyer, et qui se monte aujourd'hui à cinq cent vingt; d'autres suivent pareillement les cours, mais à leurs frais particuliers.

Le séminaire contenait cinq cent quarante élèves, en 1854, lorsque je le visitai pour la seconde fois, et en y ajoutant les employés et les gens de service, on peut porter à plus de six cents le nombre des personnes qui habitent ce vaste édifice. Les étudiants sont examinés, en entrant au séminaire, sur les langues grecque et latine, dans Cicéron, Virgile, Salluste et Xénophon. Le cours d'études qu'ils commencent aussitôt après leur admission, dure huit années entières : dans les deux premières, ils se perfectionnent encore dans le latin et le grec, en même temps qu'ils étudient les belles-lettres et les humanités. Une autre année est prise par les cours de logique, de métaphysique et de rhétorique, et une autre par les éléments de physique et de mathématiques. Le cours de théologie, qui dure quatre ans, embrasse les lieux théologiques, le dogme, la morale et l'histoire ecclésiastique. A la fin de chacun des cours, la com-

mission désigne les vingt sujets qui, à son avis, se sont le plus distingués par leur vertu et leurs progrès; ceux-ci ont le droit de rester trois années de plus au collége, pour se perfectionner dans les études spéciales à leur profession et suivre des cours de droit canon, d'hébreu et de syriaque. Ils reçoivent, pendant le même temps, une pension annuelle de soixante-quatre livres. Les professeurs du collége sont généralement des sujets très distingués, dont quelques-uns possèdent dans la perfection divers idiomes européens. Il s'en trouve aussi qui parlent le grec, l'hébreu, le syriaque ou d'autres langues orientales.

La distribution de chaque journée entre la piété, l'étude et la récréation, telle que je l'ai vue pratiquer dans ce collége, m'a semblé très digne de remarque et la plus convenable que l'on puisse choisir pour des étudiants. Chacun de ceux-ci, de même que ceux des colléges d'Oxford et de Cambridge, a une chambre particulière où il travaille et passe la nuit. En faisant avec le président le tour des corridors, à sept heures du soir, j'eus l'occasion de remarquer l'ordre et la discipline parfaite de la maison : dans ce moment, tous, sans exception, travaillaient en laissant ouverte la porte de leur chambre. Un silence profond régnait dans les cloîtres, et le séminaire témoignait bien par sa physionomie qu'il est la demeure de cette sagesse qui se plaît à habiter dans les lieux où règnent la retraite et le silence. Le collége possède un terrain très vaste où l'on voit paître des troupeaux de bétail; les séminaristes s'y promènent quelquefois dans la semaine, et j'ai pu jouir du coup d'œil vraiment magnifique offert par cinq cents jeunes gens, vêtus d'une manière uniforme, qui rentraient au séminaire en marchant deux à deux, avec lenteur et gravité. L'habille-

ment des collégiens de Maynooth est le même que celui des universitaires de Cambridge et d'Oxford.

Ce séminaire coûte au gouvernement anglais la somme annuelle de vingt-six mille trois cent soixante livres sterling (1). L'excédant de la recette sur la dépense est employé à l'entretien de la bibliothèque, qui contient aujourd'hui un nombre considérable de volumes, parmi lesquels j'ai distingué plusieurs éditions de la Bible, en divers idiomes, de précieux exemplaires des éditions les plus estimées des Pères et une grande collection d'ouvrages de philosophie, de jurisprudence, de théologie, d'histoire et de mathématiques.

Les heureux fruits du séminaire de Maynooth ne se sont pas fait attendre beaucoup : on les recueille déjà dans quelques-uns de ces évêques dont le zèle et la science, dignes du ministère pastoral, s'exercent dans les diocèses de l'Irlande, de la Nouvelle-Hollande et de l'Amérique du Nord; on les recueille dans plusieurs des vicaires apostoliques occupés à introduire le nom chrétien dans l'Inde Orientale et sur d'autres points éloignés du globe, comme aussi dans tant d'autres sujets, qui occupent dignement des postes très distingués, près de la personne de tous ces prélats et dans leurs séminaires ecclésiastiques. Enfin, comme l'unique objet de cet établissement est l'éducation du clergé d'Irlande, on remarque chez celui-ci l'uniformité la plus parfaite dans les opinions et dans la liturgie, la pureté de la doctrine, la sévérité des mœurs, en même temps que la politesse et l'affabilité dans les manières comme dans la conversation.

Mais de semblables résultats ne sont pas précisément ce qu'il y a de plus conforme aux vœux des zélés

(1) 659,000 francs.

protestants; ils les voudraient d'une autre nature et moins utiles surtout pour augmenter l'influence glorieuse du catholicisme. En vertu de ce principe, non-seulement ils voient de mauvais œil le séminaire de Maynooth, mais encore ils en désirent l'anéantissement total. Leur vœu à cet égard s'est fait entendre au sein même du Parlement, et le ministre comte Derwi appuya, en 1850, la proposition faite de supprimer du budget la subvention accordée depuis plusieurs années pour le soutien de cet établissement. Cette motion, qui trouva de l'écho dans le clergé anglican, échoua pour lors néanmoins, comme elle a échoué bien d'autres fois encore, devant l'opinion des consciences équitables et éclairées, qui en reconnurent unanimement l'injustice.

Indépendamment du grand collége de Maynooth, les évêques ont des petits séminaires, qui servent à préparer les sujets pour celui-ci. Dans ces établissements, non-seulement on donne une instruction complète dans toutes les classes préparatoires, mais on professe des cours supérieurs pour ceux qui ne peuvent être admis au grand séminaire. Parmi les colléges dirigés par les catholiques, pour l'instruction de la jeunesse, j'ai visité celui de Carlow, fondé par l'évêque Dail et incorporé depuis, par décret royal, à l'université de Londres; celui de Glascow, dirigé par les Jésuites depuis l'année 1817; celui d'Esker, fondé en 1847 par les Pères Dominicains, et celui de Castlenock, ouvert par les Lazaristes. Dans chacun d'eux, on élève de deux cents à deux cent cinquante jeunes gens. La grande réputation dont jouissent ces établissements les fait rechercher, non-seulement par la jeunesse du pays, mais encore par les protestants et par les étrangers. On voit, dans presque tous, des élèves venus de Madras, de Bombay, de Cal-

cutta, de l'Amérique du Nord et de la Trinité. Dans tous on professe avec distinction les branches les plus élevées de la physique et des mathématiques, de même que toutes celles qui préparent à suivre dans les universités les carrières professionnelles de la jurisprudence, de la médecine et de la théologie. Quand les jeunes gens doivent subir des examens pour être admis aux cours universitaires, ils sont présentés par leurs professeurs, qui ont le droit d'assister aux examens de leurs élèves.

Dans ces colléges, j'ai vu pour la première fois des sociétés littéraires (ou académies), établies parmi les élèves, pour les exercer à conférer entre eux sur des objets qui appartiennent au programme des cours. Au collége de Glascow il y en a deux : l'une pour ceux qui fréquentent les cours supérieurs, et l'autre pour le surplus. Toutes deux ont leur règlement, une séance par semaine et la bibliothèque du collége à leur disposition chaque jour, à une heure déterminée. Les séances sont publiques, pour tout le collége, mais les membres de la société ont seuls le droit de prendre part à la discussion du point de doctrine désigné à la séance précédente. Le collége d'Esker, en outre de l'éducation scientifique, proprement dite, a une seconde partie de son programme consacrée exclusivement à l'étude des sciences naturelles. Les protestants, voulant exploiter au profit de leur cause la préférence que les Irlandais donnent à l'agriculture, soit parce que le sol de la patrie récompense d'une manière plus généreuse les sueurs de l'homme laborieux, soit parce que, ne comptant point sur la protection du gouvernement pour tout autre genre d'industrie, l'agriculture est le travail qui leur offre une subsistance plus assurée, les protestants, dis-je, ont établi sur différents points de l'île des colléges pour

enseigner tout à la fois l'agriculture et leurs doctrines. Tel a été l'un des motifs qui ont engagé le docteur Smith à donner, lui aussi, dans le collége d'Esker, une attention toute spéciale à l'agriculture. Ceux qui l'étudient n'ont à faire aucune dépense particulière, parce que, en outre de leurs leçons, les professeurs mettent à leur disposition tous les matériaux qui peuvent leur être nécessaires pour arriver à une pratique parfaite.

Il me serait impossible d'oublier jamais les impressions que je ressentais en visitant tous ces établissements, élevés dans les sites les plus agréables et qui renferment dans leur enceinte des parcs, des champs délicieux, quelques-uns même de grosses tours qui datent des siècles du moyen-âge. Mais ces impressions furent encore plus vives à Castlenock que partout ailleurs, car j'ai vu en Irlande peu de sites aussi pittoresques. Des campagnes, dont les unes sont couvertes de mousse, les autres ensemencées ou embellies par des jardins, des bois sombres et touffus et de larges allées d'arbres gigantesques : tel est le paysage que l'on voit autour d'un antique château qui est la propriété du collége; mais il y a quelque chose de bien supérieur encore à toute cette poésie que la nature et l'art se sont complu à réunir dans ce lieu privilégié : ce sont les restes de la célèbre abbaye cistercienne que la réforme avait convertie en un collége anglican. Celui-ci n'existe plus, et les Lazaristes en ont acquis la propriété moyennant une somme de cinq mille livres sterlings : c'est ainsi que cet édifice, jadis l'asile de la religion et des lumières, est retourné à sa destination première, trois siècles après avoir été profané par l'impiété des protestants. La Providence, dont les jugements sont impénétrables, nous montre fréquemment aujourd'hui des transformations

de ce genre en Irlande et en Angleterre. Puissent les peuples, instruits par la philosophie profonde qu'ils renferment, se persuader enfin que le pouvoir des gouvernements les plus forts et les mieux organisés ne saurait entraver un seul instant la marche que la main de Dieu imprime aux événements!

Les rois de la Grande-Bretagne ont enlevé au catholicisme ses temples, ses colléges et ses monastères, ont dépossédé les catholiques de leurs propriétés, de leurs honneurs, et ont enrichi de leurs dépouilles ceux qui persécutaient à mort une foi dont le nom leur était odieux. Mais le catholicisme a triomphé dans cette lutte, et, quoique fatigué par trois siècles de persécution, il triomphe et, se reposant sur les dépouilles du protestantisme, il ouvre de nouveau ses chaires dans les lieux que celui-ci lui enleva un jour de vive force. Ah! quelle preuve irrésistible de son pouvoir surhumain ne nous donne-t-il pas, en nous montrant ces mêmes voûtes qui, après trois siècles de silence, commencent à retentir de nouveau des accents solennels de sa voix!

L'université catholique de Dublin s'ouvrira bientôt et prendra sa place, dès lors, à la tête de l'instruction publique de sa communion, ayant pour recteur le célèbre docteur Newmann, ancien membre de l'université d'Oxford, aujourd'hui zélé catholique et prêtre de la congrégation de l'Oratoire.

Je veux maintenant donner quelque idée des écoles fondées et soutenues par les catholiques pour l'enseignement primaire. Un cœur généreux ne saurait demeurer insensible au spectacle offert par ces établissements, spectacle sublime qui présente en relief l'action de la charité, embrassant avec une tendresse paternelle des êtres que le monde oublie trop souvent à cause de leur

faiblesse et de leur pauvreté. Et quels sont les instruments de cette charité? Des hommes persécutés par le pouvoir, humiliés par la calomnie, dépouillés de leurs propriétés, proscrits même quelquefois par les lois, s'occupent, dans le recoin qui leur sert d'asile, à répandre le bienfait incomparable de l'instruction parmi les pauvres, comme s'ils sympathisaient avec eux par identité de situation. Ce sont les évêques, les prêtres, les religieux et enfin toutes les congrégations d'hommes et de femmes qui tiennent ouvert en Irlande un nombre d'écoles vraiment prodigieux. Les boursiers de ces établissements-là sont les enfants du mendiant qui erre dans les rues couvert de haillons; ce sont les enfants du laboureur qui, après le rude travail d'une année entière, finit par constater que ses sueurs n'ont servi qu'à grossir la fortune de son oppresseur; ce sont les enfants d'un si grand nombre de victimes que l'injustice a plongées dans le malheur. J'ai vu plus d'une fois ces enfants déguenillés recevoir leur nourriture de la main même de leurs maîtres; j'ai vu ceux-ci mettre en jeu toute sorte de pieuses industries pour se procurer quelques ressources, afin de pouvoir acheter de quoi couvrir la nudité de leurs élèves. Et que l'on ne croie pas que là se borne tout ce qu'ils ont à faire en faveur des enfants pauvres pour leur assurer le bienfait de l'éducation; non, certainement: ils doivent encore leur fournir les livres, le papier et tous les autres accessoires du service des écoles.

Après avoir vu toutes ces choses, j'étais vraiment dans la stupéfaction en pensant aux faibles ressources dont peuvent disposer ceux qui entreprennent de telles œuvres. Mais la charité, âme du sacerdoce catholique, apprend à s'imposer toute espèce de sacrifices pour le

prochain, et le clergé d'Irlande se condamne à la pauvreté la plus rigoureuse afin de pouvoir améliorer la condition morale et intellectuelle de ses frères, puisque son action ne peut malheureusement s'étendre jusqu'à leur réforme sociale et matérielle. A la tête de chacune de ces écoles se trouve ordinairement un prêtre, et toujours, quand il appartient à quelque congrégation régulière, c'est lui qui enseigne le catéchisme à chaque section séparément et qui prépare les enfants à la confession mensuelle. Les écoles sont divisées en deux grandes catégories, et chacune de celles-ci en trois sections, qui correspondent aux différents âges de leurs élèves. L'une de ces catégories appartient aux femmes, et les personnes chargées de l'enseignement sont aussi du même sexe. Les filles de la Miséricorde et du Bon-Pasteur, les sœurs de la Charité, de Saint-Joseph et de Sainte-Catherine, dirigent des écoles très nombreuses; mais il y en a aussi d'autres, confiées à des personnes séculières, qui se vouent d'une manière spéciale à l'exercice de l'enseignement. Dans toutes on apprend dans la perfection la lecture, la calligraphie, le dessin, l'arithmétique, la grammaire et la géographie; mais dans celles des femmes on apprend aussi pratiquement à coudre, à broder, à blanchir le linge et à travailler différentes espèces de tissus. Le produit des ouvrages manuels se divise en deux parts, dont l'une appartient à l'élève et l'autre à l'école, comme indemnité pour les dépenses que lui occasionne l'éducation du sujet. Le révérend docteur Spratt, auteur de la Méthode d'enseignement primaire généralement suivie dans les écoles d'Irlande, et qui compte plus de vingt-quatre ans de professorat, me fit remarquer que parmi les quatre cent treize petites filles qui fréquentent l'une des trois écoles dirigées

à Dublin par les Pères Carmes, dont il a embrassé l'institut, il y en avait près de cinquante qui gagnaient avec ce genre de travail la subsistance de leur famille. Les jeunes filles, divisées par groupes de douze, sont dirigées par des maîtresses qui ont fait leur apprentissage dans l'établissement même et qui, pour ce motif, lui portent un intérêt tout particulier.

La société tout entière doit une vive reconnaissance aux congrégations de dames répandues dans les villages d'Irlande, et qui ont pour objet l'éducation des filles de la classe pauvre. Au milieu du découragement qu'inspire naturellement la misère, une main providentielle s'étend pour l'assister et la conduire aux lieux disposés pour la secourir. Ces sociétés, inspiration du catholicisme, se soucient peu de donner de l'éclat à leurs œuvres dans de bruyants *meetings*, ou d'annoncer au public leurs réunions par de longs programmes, parce qu'elles ont adopté pour devise : « Que votre main » gauche ignore ce que fait votre main droite. » Un local particulier de la paroisse ou le salon de la maison de l'une des associées leur suffit pour leurs séances, où l'esprit des unes s'anime et s'embrase de la ferveur des autres. Des réunions dans lesquelles on délibère avec tout l'appareil des hautes chambres de législature, des discours étudiés, dans lesquels chacun prétend faire triompher sa manière de voir les choses, sont également incompatibles avec la noble simplicité de l'esprit évangélique. Les sociétés de dames irlandaises sont bien pénétrées de cet esprit, et l'une de ces conférences, tenue dans une salle chez les sœurs de la Miséricorde, à Dublin, me le prouva jusqu'à l'évidence. Plaise à Dieu que toutes celles qui se proposent le même objet soient une reproduction bien fidèle de celle-ci !

Rien ne décourage les Irlandais lorsqu'il s'agit de l'instruction primaire de leurs enfants, et le bas peuple lui-même, malgré la pauvreté dans laquelle il vit, malgré l'abattement qui en est la conséquence, ne néglige pourtant pas d'envoyer les siens à l'école. Ils marchent à peine, qu'ils ont déjà entre les mains les livres destinés à leur transmettre intacte cette foi que leurs ancêtres ont défendue avec un héroïsme supérieur à tout éloge. J'ai vu dans les écoles des enfants de cinq ans au plus, qui non-seulement lisaient correctement, mais répondaient à des questions de géographie et faisaient exactement leurs démonstrations sur la carte. Le chant occupe une place importante dans les écoles catholiques d'Irlande, et parmi les enfants qui montrent quelques dispositions particulières pour la musique, on forme des chœurs qui figurent le dimanche dans les cérémonies de l'Eglise; j'ai entendu exécuter à Dublin quelques hymnes dans les chapelles des Lazaristes et des Carmes, et l'impression que j'en ressentis ne fut pas uniquement celle que peut produire une réunion nombreuse de voix enfantines; non, sans doute : c'était une sensation d'une nature bien différente. Je voyais tous ces enfants, dont l'extérieur annonçait leur misère, confesser solennellement une foi conservée au mépris du pouvoir des tyrans, une foi qui, si elle leur ouvre la voie de l'immortalité bienheureuse, les condamne à supporter ici-bas les amères épreuves du proscrit....

Mon imagination se reportait aux environs de Babylone, et dans les Israélites assis sur les bords de l'Euphrate, chantant avec des accents de douleur l'exil des tribus et Sion désolée, il me semblait trouver le type réel de ce qui s'accomplissait en ce moment sous mes yeux.



CHAPITRE X.

Le libérateur de l'Irlande. — Emancipation catholique. — Le rétablissement du culte. — Réflexion faite sur des ruines, à Cork. — Un triomphe qui a manqué au pouvoir. — Société de tempérance. — Une note.

L'Irlande, oubliée du reste de l'Europe, sans jamais faiblir dans sa foi, a vécu trois siècles entiers martyre de son attachement incomparable à l'unité catholique. Trois siècles se sont écoulés, pendant lesquels à la persécution personnelle a succédé la confiscation, à la confiscation la faim, et à celle-ci la dégradation et la misère; mais de tels coups, qui eussent fait succomber d'autres nations, ont passé sur la belle Irlande en imprimant seulement sur son front ce noble caractère d'héroïsme que le monde catholique admire aujourd'hui.

« Elle a fini par enfanter un vengeur, mais un vengeur à la façon du Christ, qui nous sauve en nous
» punissant. Un homme s'est rencontré qui, sans avoir
» jamais exercé aucune fonction officielle, sans avoir
» jamais demandé ni reçu une faveur, un titre, une
» décoration, a régné pendant trente ans sur son pays,
» régné sur les cœurs, sur les bras, sur la bourse même
» de cinq millions d'hommes. Il a régné, sans avoir
» jamais fait verser une goutte de sang, sans avoir même

» engagé une seule lutte violente ou illégale, mais par
» la seule force de la parole, de cette parole à la fois
» libre et contenue que les merveilleuses institutions
» de l'Angleterre garantissent même aux ennemis de
» sa domination. Il a régné, et son règne a profité plus
» que celui d'aucun roi moderne à la cause catholique.
» Il a reçu de ses concitoyens le nom de *libérateur*, et la
» postérité le lui conservera, non pas pour avoir délivré
» sa patrie, ce que d'autres ont pu faire ailleurs, mais
» pour avoir délivré l'Eglise de Dieu dans le plus puis-
» sant empire du monde, ce qui n'avait encore été
» donné à personne. C'est lui qui, avec l'Irlande der-
» rière lui, vient frapper au nom de son peuple à la porte
» du parlement anglais. Elle s'ouvre, et les catholiques
» des trois royaumes y entrent avec lui et pour toujours.
» Le vainqueur de Napoléon rend les armes au chef
» moral d'un peuple désarmé, mais devenu invincible
» par la force du droit et préludant à la défaite de ses
» oppresseurs par la victoire qu'il remporte sur sa
» propre intempérance. Le grand et glorieux acte de
» *l'émancipation* catholique, après cinquante ans de
» débats, est consommé (1). » La victoire reste au catholicisme, et le laurier triomphal vient orner le front de l'immortel O'Connell, qui a fait prévaloir dans la lutte les droits imprescriptibles de son peuple, en défendant la plus sainte des causes, la cause de la foi.

L'émancipation rendit aux catholiques de la Grande-Bretagne, avec la plénitude de leurs droits civiques, le droit de pratiquer publiquement le culte de leur profession, droit dont la réforme les avait dépouillés par un de ces actes multipliés de tyrannie que confirmèrent

(1) *Des Intérêts catholiques au XIXe siècle*, chap. 1er.

successivement, dans leur tolérance, les successeurs de Henri VIII, pendant un espace de trois cents ans. Un mouvement général se fait sentir en Irlande, depuis la publication du *bill* d'émancipation; les fruits en sont déjà visibles dans ces magnifiques temples qui couvrent l'île entière, et qui suffisent à eux seuls pour donner une idée de la ferveur et de la piété incomparables du peuple irlandais. En arrêtant mes regards sur quelques-unes de ces constructions colossales, combien de fois me suis-je rappelé cette promesse ineffable : « Ils rempliront » d'édifices les lieux déserts depuis plusieurs siècles, et » ils relèveront les ruines antiques (1). »

Et que sont la cathédrale magnifique, les trente et quelques temples de Dublin, et les innombrables églises disséminées dans les vingt-neuf diocèses de l'Irlande, sinon la réparation de ces ruines, entreprise par le génie qui les avait élevées tant de siècles auparavant? J'ai assisté, dans le premier de ces édifices, à l'installation du primat de Dublin sur son siége métropolitain : l'immense cathédrale de la Conception, ses tribunes et ses portiques complétement occupés par la foule; les cérémonies grandioses du culte catholique; la majesté d'une réunion de vingt-un évêques et d'une infinité de prêtres; l'harmonie du chant et la dévotion du peuple, donnaient une splendeur inimaginable à la solennité. Il semblait voir se renouveler en ce lieu le rétablissement des fêtes antiques de Jérusalem, au milieu des transports d'allégresse de la maison de Juda. Mais j'eus une autre occasion de reconnaître encore plus jusqu'à quel point la constance catholique a triomphé, en Irlande, de l'erreur, du fanatisme et de la cruauté de ses persécuteurs.

(1) Isaïe, chap. LXI, v. 4.

Je me promenais dans les rues de Cork, lorsque j'aperçus un bel édifice, surmonté d'une tour élevée qui me le fit reconnaître pour un temple. Je m'approchai dans l'intention de le visiter, et une belle statue de la Sainte Vierge, placée au sommet du portail, m'apprit qu'il appartenait aux catholiques. J'y entrai dans le moment même où une communauté religieuse chantait les complies au chœur: les intervalles de la psalmodie, les accents graves de l'orgue, les lumières qui brûlaient sur l'autel de marbre et le silence des fidèles donnaient au lieu saint un air à la fois sévère et mystérieux; je me trouvais dans un temple de Dominicains, et c'était précisément celui qui avait servi jadis de théâtre aux dévastations des réformateurs. C'est de ce lieu que, par l'ordre de lord Mathieu Heyne, évêque anglican de Cork, la sainte image du patriarche des Frères prêcheurs, violemment arrachée de son piédestal, fut traînée dans les rues et réduite en cendres, au milieu des clameurs enthousiastes des membres d'un *meeting* protestant et des gémissements douloureux des catholiques persécutés. C'est de là que sortirent, pour être plongés dans d'obscurs cachots, tant d'athlètes de la foi, dont quelques-uns ne revirent la lumière du jour que pour recevoir sur l'échafaud la couronne du martyre, comme Barry (1), ou, comme Burgos et quelques autres, pour rendre le dernier soupir, au milieu des angoisses de l'exil, sous le ciel meurtrier des Barbades. C'est là que la fureur protestante, exécutrice des édits de Cromwell, mit en pièces O'Caihil au pied de la chaire d'où la victime avait exhorté tant de fois ses compatriotes à la pénitence, avec

(1) Richard Barry fut crucifié d'abord, puis brûlé et mourut dans ce dernier tourment. Le protestantisme osera-t-il encore accuser l'inquisition de cruauté, après des faits de cette nature ?

cette éloquence qui se répandait de ses lèvres comme un torrent. C'est là enfin que les flammes et le pillage, la proscription et le meurtre, transformèrent en solitude la maison du Seigneur, remplaçant par les ruines et les traces de profanation cette splendeur qui rayonnait dans le sanctuaire, aux jours de sa magnificence.

Mais le temps marche à grands pas, la persécution continue, les proscriptions ne se ralentissent point et les religieux reviennent, sous divers déguisements, arroser de leurs larmes l'arbre du martyre planté par leurs frères dans ces lieux, qui ne leur deviennent que plus chers, et qu'eux-mêmes désirent féconder à leur tour. Ces larmes ne sont point stériles; le temple sort de ses ruines et recouvre peu à peu sa splendeur primitive. « Ses débris se relèvent et le désert fleurit de nouveau. » La main de Dieu se repose visiblement en ce lieu; oui, elle s'y repose, et ce n'est point une vaine espérance qui a gravé ces mots sur son portique : DOMUM ISTAM PROTEGE, DOMINE ! ! !

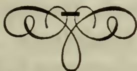
Ainsi que l'a judicieusement remarqué l'illustre auteur des *Intérêts catholiques au* XIX[e] *siècle*, « les Irlandais » préludèrent à la défaite de leurs oppresseurs par la » victoire qu'ils remportèrent sur leur propre intempé- » rance. » A vrai dire, l'ivrognerie était le seul vice que l'on put appeler populaire parmi eux. Agissant en cela comme un homme à qui son imagination représente avec vivacité les horreurs de l'infortune présente, ou d'un avenir non moins funeste qu'inévitable, et qui cherche à se procurer un délire factice comme le seul moyen d'éloigner les images qui le tourmentent, en lui faisant souffrir lentement les angoisses d'une mort anticipée, ces infortunés crurent pouvoir se permettre de chercher dans l'ivresse une consolation qui leur fît

oublier un instant leur misère. O'Connell tenta les premiers efforts pour extirper ce vice du sein de la population irlandaise, et il obtint de ses électeurs qu'ils renonceraient à toute boisson fermentée, pendant la durée de l'élection. Mais c'est à un moine, élevé dans la retraite du cloître, loin de la société des hommes, sans autre familiarité que celle de Dieu dans l'oraison, et qui a vu s'illuminer pour lui cette obscurité profonde dans laquelle se dérobe le mystère des penchants humains, qu'il était réservé d'effacer cette tache imprimée à la vie morale d'un peuple, rempli d'ailleurs d'héroïsme et de vertus. Son éloquence est celle d'un cœur qui parle à d'autres cœurs ; ses manières sont simples comme celles de l'enfance, et il est absolument étranger à des prétentions mesquines qui pourraient déparer le succès de l'œuvre qu'il poursuit. Son but unique est d'extirper le vice ; c'est ce but qui lui fournit le texte ordinaire de ses sermons, celui qu'il proclame sur les médailles distribuées parmi les associés, celui enfin qui se trouve exprimé dans ces simples paroles, qu'il a su rendre populaires dans les deux mondes : *Tempérance dans la boisson.*

Les résultats du zèle prodigieux de l'illustre Franciscain pourraient nous donner une idée de la ferveur qui animait la primitive Eglise. Dans un espace de cinq ans au plus, cinq millions d'Irlandais, tant dans les colonies américaines que dans la mère-patrie, ont prononcé entre les mains du moine un vœu qui les oblige *à la tempérance.* Le produit de l'impôt sur les boissons avait diminué du tiers en Irlande, pendant l'année 1852, date qui correspond à la fin de ces quatre ans dont nous venons de parler. C'est ainsi que le Père Matthew a su remporter une victoire qui avait échappé jusqu'alors aux

efforts combinés de l'autorité et de la loi civile. Un simple moine a pu obtenir un triomphe refusé jusqu'à ce moment aux puissants du siècle !

Les sociétés de tempérance, merveilleusement propagées en Angleterre et en Ecosse, ont produit dans ces pays le même résultat qu'en Irlande. Le gouvernement puissant de la Grande-Bretagne a reconnu et récompensé cet éminent service rendu à la société par un moine irlandais. Le vice n'était pas *enraciné seulement dans la catholique Irlande,* comme disait avec une emphase méprisante certain écrivain protestant, mais le vice était *général* parmi les sujets du Royaume-Uni. Et sans nous arrêter ici à vérifier dans laquelle des trois prédominait l'abus des liqueurs, ou dans l'Angleterre protestante, ou dans l'Ecosse presbytérienne, ou dans l'Irlande catholique, nous remarquerons seulement que ce n'est point le nom de la dernière qui figure en première ligne dans les données officielles recueillies à ce sujet.





CHAPITRE XI.

L'Angleterre. — Londres. — Souillures imprimées à ses palais. — Catacombes de Saint-Paul. — Westminster. — Le trône d'Edouard le Confesseur. — Les chanoines, les offices et l'assistance.

L'homme peut se former une idée de sa puissance en considérant le spectacle que lui offre l'Angleterre, cette nation-reine, héritière de l'empire de l'antique Rome, par l'étendue de son pouvoir, par l'énergie de sa politique et par la persévérance de ses desseins; cette nation dont le pavillon flotte sur toutes les mers et dans l'une et l'autre hémisphères, et qui voit chaque jour ses ports se remplir de navires qui viennent accumuler dans son sein les richesses de tous les pays connus. Sa grande capitale, la plus vaste cité du monde, avec ses quatre-vingts places, ses dix mille rues, ses deux cent mille maisons et ses deux millions d'habitants, nous rappelle la fameuse Ninive ou cette immense Babylone que l'on pouvait parcourir à peine en sept jours. De même que dans ces deux villes, un grand objet succède immédiatement à un autre; les monuments élevés à ses hommes célèbres se multiplient à l'infini, et l'on rencontre à chaque pas des arcs de triomphe et des portiques dédiés aux gloires nationales. Mais, dans cette grande cité, où tout est disposé pour éblouir l'œil par une magnificence inouïe, semble présider un génie mélancolique et som-

bre qui la dépouille entièrement de ses beautés et la condamne à vivre triste au sein même de l'opulence. Son ciel, souvent obscur, même au milieu du jour, semble désireux de jeter un voile impénétrable sur les crimes commis dans son enceinte, afin qu'ils ne viennent pas épouvanter le genre humain de leur difformité. Vaine précaution! ces crimes sont si connus aujourd'hui que le monde n'a plus désormais la moindre découverte à faire dans un pareil océan d'attentats et de forfaits.

Chacun de ces palais porte ses souillures particulières; ceux qui en ont jeté les fondements lui ont imprimé les premières taches du crime, et leurs successeurs les ont accumulées sans aucune mesure. Entrez à Saint-James, à Saint-James, où se sont décrétées depuis deux siècles tant de mesures politiques dont l'influence a été universelle: là, tout vous rappellera le souvenir d'Henri VIII, son fondateur; c'est dans ses salles qu'il noua cette longue chaîne de crimes qui forment sa vie et dont les noirs anneaux sont l'apostasie, la cruauté, le despotisme et la sensualité. C'est de là que sort la vertueuse Catherine d'Aragon, et tandis que cette fille des rois va ensevelir sa douleur dans le silence des cloîtres, Anne de Boulen vient occuper sa place au palais de Saint-James. C'est en vain que l'on a prévenu le roi que cette femme est sa fille, suivant toutes les probabilités; une passion brutale le domine, et l'empire qu'elle exerce sur son cœur est plus fort que la voix même de la nature. Mais cet amour violent se transforme bientôt en une haine implacable, et cette même femme, cause principale de maux infinis, descend du trône dans la prison, d'où elle ne sortira plus que pour monter sur l'échafaud. Anne est remplacée par Jeanne Seymour, à laquelle succède Anne de Clèves, qui est répudiée dans le même

temps que le roi homicide et adultère fait mourir le favori qui avait contribué le plus efficacement à ce mariage. Le malheureux fait entendre du haut du gibet les derniers cris de son remords : « J'ai été, dit-il, séduit par le roi pour abjurer ma foi ; mais je meurs sincèrement catholique... Je meurs dans le sein de la véritable Eglise !... » Catherine Howard monte alors les escaliers de Saint-James ; mais, hélas ! ces escaliers sont trop glissants, et Catherine, non moins infortunée que belle, doit bientôt les descendre comme Anne de Boulen ;... son père et ses frères sont décapités avec elle. Quel était leur crime ? On les accusait de fautes que l'on supposait commises par la reine avant son mariage, et l'on punissait du dernier supplice tous ceux que l'on considérait comme pouvant être dans la confidence de ses faiblesses. Le peuple est glacé de terreur à la vue d'excès aussi horribles, et le parlement, aveugle instrument des passions de son maître, prononce d'avance la peine de mort contre toute femme qui osera entrer dans le lit du monarque sans y porter sa virginité. C'est une veuve, néanmoins, qui vient terminer le long catalogue des épouses du fondateur de l'Eglise anglicane. Les voûtes de Saint-James, qui avaient abrité déjà tant de crimes en tout genre, devaient avoir encore le spectacle du châtiment le plus rigoureux. Henri, adultère et sacrilége, n'est plus séparé de la mort que par un pas, et l'on entend autour de lui une rumeur bruyante, calculée à dessein pour rendre quelque sentiment de vie à son corps agonisant. Il perd subitement la parole, et un des courtisans lui annonce qu'il n'a plus que quelques instants à vivre. « Les angoisses et les remords de Henri dépas-
» sent alors toute expression. Il fait appeler Cranmer ;
» mais avant que le prélat parût en sa présence, il avait

» déjà perdu totalement l'usage de la parole. Cranmer » lui prend la main, pour en obtenir au moins quelque » muette assurance qu'il meurt dans la foi du Christ; » mais toutes ses tentatives sont inutiles, car le roi ex» pire au même instant (1). » Cranmer était un évêque catholique, bien que l'histoire ait à lui reprocher d'avoir trahi quelquefois ses devoirs.

Passons maintenant à Whitehall, où notre attention est appelée par le souvenir de l'autorité outragée dans la personne d'un roi qui descend les degrés du trône pour monter ceux de l'échafaud, d'un souverain qui, malgré les fers dont ses bras sont chargés, invoque avec dignité la majesté de la loi pour dire à des juges iniques : « Vous ne pouvez me juger, parce que je suis votre roi. » Charles, sans être protestant par conviction, toléra les intrigues du protestantisme, qui tendaient à bouleverser l'ordre et les lois de la monarchie en s'appuyant sur le parlement. Sa perte, dès lors, fut inévitable. Celui-ci le condamne, et le prince traverse à pied le parc de Saint-James pour arriver à l'échafaud dressé devant Whitehall. Là, sous le tranchant de la hache, tombe la tête du premier roi qui meurt condamné par son peuple; mais ce roi, au moment suprême, portant les regards sur ses bourreaux, leur a dit d'une voix terrible ce seul mot : « *Remember!* » (rappelez-vous), et cette parole agitera cruellement la conscience de ses accusateurs et de ses juges. L'ombre sanglante de leur victime les poursuivra en tous lieux, et Cromwell même, le plus puissant, le plus acharné de tous, fera retentir de ses cris de désespoir les voûtes dorées de Whitehall.

Entrez dans la Tour de Londres, dans cette résidence

(1) *Histoire d'Angleterre*, par Goldsmith, 6e section, chap. XXIII.

primitive des souverains de la Grande-Bretagne, dont les murailles, usées et noircies par la marche de cent générations, sont comme l'histoire monumentale de la monarchie anglaise, dont elles ont contemplé, dans leur immobilité, l'enfance et les développements successifs. Dans le *beffroi* se trouve la prison de Henri V, du duc d'Yorck, son frère, de l'évêque de Glocester et de tant d'autres princes, condamnés comme traîtres lorsqu'ils étaient eux-mêmes les victimes de la trahison. Une statue équestre de la reine Elisabeth, revêtue des habits qu'elle portait d'ordinaire, est le premier objet que l'on aperçoit en entrant dans les salles de la forteresse de Saint-Pierre; son regard féroce semble attentivement fixé sur quelque objet... Est-ce sur le billot et la hache qui servirent à décapiter sa coupable mère, Anne de Boulen, et que l'on voit exposés en ce lieu? Ou bien regarde-t-elle celui dans lequel finit ses jours le fameux comte d'Essex, son favori? Dans la tour de *Beaux-Champs* on lit encore des inscriptions et des noms tracés sur les murs par différentes victimes condamnées à mourir, et celle de *Wakefield*, la dernière de toutes, conservera, bien des siècles encore dans toute leur vivacité, les souvenirs de Henri VI, qui dut y subir la captivité dont sa mort fut précédée. L'attention se fatigue à suivre les détails de cette infinité de crimes énormes qui eurent pour théâtre cet édifice, l'un des plus célèbres du monde entier. Ah! la splendeur des trésors de la couronne, que l'on y conserve, n'a jamais pu distraire l'attention des souvenirs chaque fois plus vifs de cette épouvantable série de forfaits.

Voilà pourtant, me disais-je en sortant de la Tour, combien de crimes abominables ont été commis dans un seul endroit de la fameuse Londres! Que de souillures

imprimées à un trône dont la volonté souveraine met en mouvement tant de milliers de sujets ! Mais lequel des monuments royaux de la superbe Albion ne fut pas le témoin de semblables excès ? Si quelqu'un d'entre eux est resté pur des taches qu'imprime le sang de victimes humaines, il ne le sera du moins pas entièrement de tout ce que la conscience religieuse et la raison de l'homme repoussent comme un crime,... par exemple, de ces manœuvres politiques que la société réprouve, parce qu'elles ont tendu plus d'une fois à fomenter les perturbations survenues au sein de puissances que l'Angleterre assurait, dans ce temps-là même, de son amitié.

L'imagination remplie de toutes ces pensées, je me dirigeais vers Saint-Paul, le temple principal des anglicans ou, pour parler plus exactement, la métropole du protestantisme. L'aspect de cet immense édifice, aperçu dans le lointain, réveille dans l'âme des sentiments réellement religieux; sa coupole majestueuse, sur laquelle s'élève le symbole sacré de la régénération humaine, les statues colossales des Apôtres qui ornent son portique, et les reliefs qui représentent d'une manière si saisissante le triomphe de la grâce sur le cœur de Saul, sont des objets qui, par leur nature, parlent au cœur le langage de la piété. Mais, quel que soit le sentiment qu'ils éveillent, celui-ci se dissipe bientôt lorsqu'on pénètre dans l'intérieur; ses vastes nefs ne lui offrent aucun aliment et ne présentent à la vue du visiteur que des monuments élevés à la mémoire d'hommes dont les uns sont célèbres, le plus grand nombre obscurs, et quelques-uns même exécrables par leurs vices.

Le catholicisme, toujours conséquent avec son principe fondamental, personnifie les vertus dans les saints qu'il vénère, et, en plaçant ceux-ci sur les autels, il

les propose dès lors à l'imitation de ses fidèles enfants.

Ce n'est point une sculpture d'un goût exquis, ce n'est point le chef-d'œuvre du ciseau de quelque grand maître que nous venons contempler dans ces statues qu'il nous présente; non, sans aucun doute : c'est l'image de l'homme qui a triomphé d'abord de lui-même, en foulant aux pieds un cœur dominé par l'orgueil, en maîtrisant les mouvements rebelles d'une chair sollicitée par la sensualité, et en embrassant la croix, dans laquelle il lisait les vertus d'un Dieu devenu le modèle de ses créatures. Le monde n'existait point pour cet homme, si ce n'est comme un objet sur lequel devait briller la lumière de ses bons exemples, et ses semblables n'avaient accès dans son cœur qu'à titre de créanciers de cette charité, véritable reflet de celle de Dieu, et qui ne connaît ni ne saurait connaître aucune limite. Pour tout le reste, *il était mort au monde, et sa vie demeurait cachée dans l'amour de Jésus-Christ.* Le christianisme s'est nourri, dès son berceau, de la piété qui découle de ces images sublimes, et l'Orient comme l'Occident, l'un et l'autre éclairés par la lumière divine de la croix, placèrent dans leurs temples ceux qui en avaient reproduit en eux-mêmes la vivante expression.

Le protestantisme, au contraire, aussi inconséquent dans son origine que dans sa marche, condamna despotiquement la pratique non interrompue de quinze siècles entiers, bannit de ses temples les images des saints, et, ressuscitant le fanatisme iconoclaste, persécuta à mort tous ceux qui refusèrent de souscrire à sa doctrine impie. Les tombes des réformateurs succédèrent aux sépulcres qui renfermaient les reliques des martyrs, et au lieu des autels consacrés par l'Angleterre catholique à Edouard le Confesseur, à Bède, lumière de l'Occident,

à Anselme, gloire de l'Eglise de Cantorbéry, on vit s'élever des monuments surmontés des statues d'Elisabeth et de Cromwell. Quelle horreur! La fille adultérine de Henri VIII, celle qui lava ses mains dans le sang innocent, celle qui dépouilla le sanctuaire, après en avoir profané les mystères sacrés, trouve dans le temple une place d'honneur que n'a pu conserver, précisément à cause de sa sainteté, le monarque le plus illustre parmi ses ancêtres!

Les hommes vénérables qui, avec un zèle infatigable, ont consacré leur vie à la propagation de la vertu et des lumières, en Angleterre, ont dû céder leurs places aux tombes des plus cruels tyrans de leur patrie. La raison humaine considérerait comme une chimère la possibilité d'aberrations semblables, si l'évidence ne les lui montrait réalisées par le protestantisme.

Il existe dans cette église un souterrain auquel ses gardiens donnent le nom mystérieux de *catacombes*, par allusion, sans doute, à celles qui gardent à Rome les précieux restes de ces soldats invincibles, dont la mort a vaincu le siècle et scellé la foi régénératrice du monde. Mais quelle différence entre les impressions que l'âme éprouve dans les catacombes de Rome et celles qu'elle ressent en entrant dans les souterrains de Saint-Paul! A la lueur d'une torche, je descendis de nombreux degrés d'escalier qui me conduisirent dans une salle spacieuse, au centre de laquelle s'élevait un catafalque. Quelques lampes allumées à l'entour illuminaient ce lieu d'une lueur pâle et semblable au soleil qui vient parfois éclairer Londres pendant les journées d'hiver. Cette lumière ne sert point à faire voir plus distinctement quelque part ou la représentation des instruments du martyre souffert pour la cause de la vérité, ou le

symbole des vertus qui ont rendu leur mémoire précieuse aux âges à venir, ou les couronnes placées par la reconnaissance sur l'urne qui renferme les froides dépouilles de la mort; rien de tout cela. Bien au contraire, quelques trophées guerriers, suspendus en ce lieu, annoncent que ce monument renferme les restes d'un général célèbre; et, quelle que soit la cause qu'il ait défendue, la mort a suivi ses pas, ses armes ont inspiré la terreur aux hommes, et sa gloire s'est élevée sur le sang et sur les cadavres des victimes sacrifiées par l'ambition de la gloire ou par une fausse politique. NELSON : tel est le nom que je vis écrit en lettres d'or sur le monument... C'est Nelson qui reçoit ici des honneurs que l'on refuserait à des héros d'un autre genre ! Des souvenirs bien pénibles pour la morale s'associaient à ce nom, dans mon imagination; l'histoire en a pris note, et l'Italie entière en eut le spectacle sous les yeux. Voilà donc le martyr que l'on vénère dans les catacombes de la métropole du protestantisme !.... Telle fut la seule pensée qui préoccupait mon esprit au moment de quitter ces lieux.

L'intérieur de Westminster, l'un des plus admirables monuments qui doivent leur naissance au sentiment religieux, ne produisit pas sur moi la même impression que celui de la basilique de Saint-Paul. Westminster, qui a conservé la physionomie toute particulière que lui imprima, dans l'origine, l'esprit monastique, témoigne aujourd'hui encore que son style, d'un gothique sévère, et sa construction, en forme de croix, furent calculés pour inspirer plus efficacement le recueillement et la piété aux cœurs vraiment chrétiens. Ici, l'esprit n'a pas besoin de se faire violence pour se persuader que le lieu qu'il visite est un temple consacré

à Dieu, ainsi qu'il arrive presque toujours dans les édifices dédiés au Seigneur par le culte protestant. En contemplant ses voûtes somptueuses, l'âme se trouve reportée à l'époque de ses fondateurs eux-mêmes, qu'elle reconnaît dans ces moines, pieusement recueillis sous le froc et le capuce, dont les statues décorent les ogives et les chapiteaux. Il semblerait que des êtres oubliés de la société, par suite de leur profession, et inconnus au monde par un religieux calcul, devaient être les moins propres à produire des œuvres aussi monumentales que Westminster; mais il n'en fut pas ainsi. L'Europe s'est vue presque encombrée de temples superbes, de monastères fameux par leurs proportions grandioses, par leur splendeur architectonique, de tombeaux, d'obélisques et de statues, que les générations ne pouvaient contempler sans admirer le génie qui les avait produits. Celui-ci se forma dans les cloîtres et vécut jusqu'à la fin parmi les moines. La réforme d'abord, puis les révolutions sociales ont anéanti un nombre infini de ces créations de la puissance et de l'intelligence humaines; mais celles qui, comme Westminster, ont survécu à la catastrophe et reposent encore sur leur base indestructible, semblent accuser à la face du monde entier l'injustice des hommes qui ont condamné les institutions dans le sein desquelles avaient été conçues des œuvres aussi gigantesques.

Le protestantisme, avec toute son opulence, ne peut se vanter d'avoir élevé à son culte un temple comparable à Westminster. Les siècles se sont écoulés un à un sur ses voûtes; cent générations se sont arrêtées pour contempler avec stupéfaction la magnificence de ses nefs, et cent autres qui viendront ensuite s'arrêteront de même pour les contempler avec une égale admiration.

La grandeur de la pensée, la magnificence du plan, la délicatesse de l'art, l'inspiration pieuse, tout ce qui peut, en un mot, contribuer à rendre belle, somptueuse et terrible la maison du Seigneur, brilleront perpétuellement, comme autant de signes caractéristiques de ce monument colossal du génie et de la puissance de l'homme.

En visitant les chapelles dans lesquelles sont déposés les restes des descendants d'Edouard le Confesseur, combien n'apprend-on pas de nobles traits, empreints d'une piété mille fois plus glorieuse pour leurs auteurs que le sceptre et la couronne qu'ils portèrent un jour ici-bas. Le siècle, ordinairement injuste et juge presque toujours incompétent du véritable mérite, s'arrête néanmoins en face de ces monuments, pour contempler avec émotion une reine qui échange la splendeur de la couronne contre la retraite obscure d'une cellule, ou pour lire dans l'épitaphe d'une autre princesse : *Qu'elle descendit au tombeau comblée des bénédictions des pauvres, à qui elle avait distribué tout ce qu'elle possédait en ce monde.* Quel contraste forment les tombes de ces deux illustres princesses avec celle de la tristement célèbre Elisabeth ! Une vie innocente, ennoblie par les vertus, en regard d'une vie licencieuse et dégradée par les vices ; là il ne se versera pas une larme qui ne fasse germer la reconnaissance et l'amour, tandis qu'ici nul ne s'approchera, si ce n'est pour examiner avec horreur ce visage féroce, parfait emblême d'un cœur plus féroce encore et souillé de toute espèce de forfaits.

Le siége, que l'on voit entouré d'un grillage, nous a conservé le souvenir de l'héroïsme chrétien et des vertus civiques par lesquels l'invincible *Confesseur* honora plus le trône d'Angleterre que n'a pu le faire aucun de

ses successeurs par l'éclat même des plus grandes entreprises. Mais les cendres d'Edouard ne reposent point dans un lieu en harmonie avec ses croyances. Ce prince, catholique de cœur, obéit à la voix du prince des pasteurs et employa tous ses efforts à propager et défendre la foi qui nous unit à Rome, cette foi pour laquelle mourut martyr un de ses ancêtres. Si un souffle de vie, me disais-je, animant tout à coup ces froides cendres, permettait à Edouard de sortir du tombeau, de quelle indignation ne serait-il pas saisi en voyant sa sépulture ainsi profanée et entourée de ceux qui ont rompu l'unité de la foi catholique en se séparant violemment de sa doctrine !

Je me promenais, en examinant quelques-unes des plus anciennes tombes que l'on voit dans les nefs, lorsque les bénéficiers de l'église commencèrent les offices divins, qu'ils nomment le *service*. Le chant choral, exécuté par des enfants, me sembla bien ; mais la dévotion extérieure des chanoines s'harmonisait beaucoup trop avec leur figure mondaine, et les assistants étaient si clairsemés qu'en deux minutes on aurait pu les compter facilement.

Les cloîtres de Westminster, qui servaient, il y a trois siècles, d'asile aux lettres et à la vertu, sont occupés aujourd'hui par les femmes et les enfants des clercs employés au service de l'église. Les lettres ont quitté ce séjour en même temps que le silence ; l'esprit de retraite et les vertus se sont enfuis, persécutés par ceux qui à l'auguste dignité du sacerdoce associaient l'incontinence et les mœurs corrompues du siècle.

CHAPITRE XII.

Spectacle de l'époque. — Réalités. — Où trouver l'élément de salut? — Le clergé anglican. — Son état actuel. — Ce n'est plus qu'un serviteur du pouvoir civil. — Ses divisions. — Son inaction complète. — A quoi s'occupe-t-il? — Société biblique et ses travaux de propagande. — Conversions bruyantes au protestantisme. — Achilli, Gavazzi et les révolutionnaires de l'Italie. — Conséquences.

Dans le siècle des révolutions, on a voulu nous signaler comme un spectacle consolant pour la société minée et prête à descendre dans l'abîme, ce qui se passe dans les pays de l'Europe dominés par l'influence protestante. « Dans une période de rudes épreuves, a-t-on dit, et » peut-être d'immenses calamités, les Etats qui doivent » au libéralisme de leurs institutions la fortune et la » prospérité, sont les seuls qui puissent compter sur des » ressources convenables pour faire face pendant un long » temps aux dangers, et ceux-là sont les Etats protes- » tants ou ceux de l'école libérale catholique, qui n'in- » spirent pas moins d'aversion au Saint Siége que le » protestantisme lui-même. » Si l'on examine superficiellement la situation de l'Angleterre, on prendra peut-être au sérieux ces paroles d'un protestant, répétées à satiété par quelques-uns de ses coreligionnaires; mais dans un siècle où, en même temps que la révolution sociale, on prêche la liberté de penser; dans un siècle où

l'on se reprocherait de souscrire au jugement d'un autre toutes les fois qu'il n'est pas conforme à la conscience formée par une conviction personnelle; dans un siècle où les théories n'ont de valeur qu'autant qu'elles s'harmonisent avec le positif et s'appuient sur la réalité; à une époque semblable, disons-nous, on ne peut que trouver absurde et chimérique cette auréole dont certaines gens voudraient ceindre le front du protestantisme anglican et du républicanisme rouge de la Suisse et du Piémont. Si l'Angleterre a évité jusqu'ici d'être travaillée par le socialisme d'une manière aussi rapide que d'autres pays catholiques, elle le doit à ses lois et à ses antiques institutions, qui ne sont certainement pas une œuvre que le protestantisme puisse revendiquer comme la sienne. Mais il est également certain qu'à l'ombre de ces lois, qui n'ont subi ni les modifications ni les transformations nécessitées par la marche des esprits et par la nature des circonstances dans lesquelles se sont trouvées les nations, on voit se former les éléments de désordre qui agiteront plus tard l'Angleterre jusqu'à la précipiter dans une ruine totale.

Des masses plongées dans une honteuse ignorance, rongées par l'immoralité, affamées par la misère et n'ayant dans la conscience aucun frein qui puisse contenir les individus dont elles se composent, tel n'est point l'élément convenable pour faire face aux périls du socialisme révolutionnaire; on ne trouve pas davantage cet élément dans un peuple qui n'est animé que par l'intérêt individuel et pour qui la félicité de l'homme social consiste dans les richesses, qui lui fournissent les moyens de se procurer toutes les jouissances matérielles. Où irons-nous donc chercher cet élément de salut, dont l'efficacité est si fort vantée par les écrivains protes-

tants ? Le trouverons-nous dans le clergé, ou dans l'aristocratie ? Le trouverons-nous dans la foi ou dans la conscience de la nation ? C'est ce que nous allons examiner.

Le clergé anglican, tel qu'il existe aujourd'hui, n'est, à proprement parler, qu'un humble serviteur du pouvoir civil : celui-ci nomme les membres qui composent sa hiérarchie, les paie sur les revenus de la nation et les oblige par serment à une fidélité perpétuelle envers lui, en qui ils doivent reconnaître l'unique autorité suprême de l'Eglise et de l'Etat (1). Le droit de se réunir en synodes, de discuter et de résoudre les controverses relatives au dogme et à la discipline, lui est interdit absolument; et, semblable en tout à ces corps qui s'animent en obéissant à l'influence du magnétisme, il ne peut marcher que par la route que lui ont tracée les ordres du souverain. A différentes époques, ce clergé a fait diverses tentatives pour conquérir une certaine espèce d'indépendance ; mais ces tentatives ont échoué plutôt contre la division d'intérêts de ses propres membres que contre l'opposition du parlement. En lisant avec attention les incidents curieux qui se sont passés entre l'évêque d'Exeter et l'archevêque de Cantorbéry (2), on ne saurait conserver le moindre doute à cet égard. Le premier s'attachait à soutenir le droit qu'il avait de convoquer des assemblées ou réunions ecclésiastiques, tandis que le second se préparait à les fermer le jour même de leur ouverture, afin de couper court aux discussions que se proposaient d'entamer quelques membres de l'épiscopat, dévoués au puséysme.

Le parlement a dit plusieurs fois déjà : « La religion

(1) *Rituel anglais*. Ordination des diacres.
(2) 1853.

» est pour nous une affaire d'Etat, et, par conséquent, » c'est au gouvernement et non pas au clergé que com- » pète toute délibération sur le dogme et la discipline : » les conventions et assemblées diocésaines demeurent » donc sans objet. » Le primat anglican pense aujourd'hui, sur ce sujet, comme le parlement lui-même; plusieurs de ses collègues pensent aussi comme lui, et, dès le moment où cette décision du parlement : *La religion est pour nous une affaire d'Etat,* a trouvé dans la conscience des évêques un écho supérieur à ces paroles du Fondateur du christianisme : « Comme mon Père m'a envoyé, » de même je vous envoie, » les assemblées ecclésiastiques sont mortes, n'étant plus convoquées que pour la forme et se fermant le jour même de leur ouverture. Je ne sais quel nom ces *évêques de fabrique royale* (1) peuvent donner à cette dépendance absolue de l'Eglise et de ses intérêts les plus précieux à l'égard de la volonté du pouvoir temporel et des caprices mêmes d'un individu à qui elle n'a jamais été confiée, puisqu'il a été dit, au contraire, à celui-ci : « Gardez-vous bien de la toucher, » obéissez-lui : tel est votre unique devoir à son égard. »

En outre, ce même clergé porte enraciné dans son sein un élément de dissolution, plus visible aujourd'hui que jamais : la scission. N'ayant ni fixité ni stabilité pour quoi que ce soit, multiple et anarchique par nature et par principe, le protestantisme ne permet pas à l'esprit de demeurer dans une même foi, ni de se soumettre à une seule et même doctrine. *Notre symbole, c'est la Bible,* dira-t-il emphatiquement, avec le fondateur de la réforme; mais, jaloux en même temps du libre examen,

(1) C'est ainsi que les appelle un membre même du clergé protestant, William King. *(Anecdotes politiques et littéraires.)*

il permet à chacun d'interpréter la Bible à sa guise. C'est une chose effrayante à voir que la multiplicité des systèmes religieux qui se produisent chaque jour en Angleterre, divisant de plus en plus les consciences de ceux qui se disent les ministres d'une même Eglise; mais une chose plus effrayante encore, c'est de voir que l'athéisme ait pénétré dans le sanctuaire même, finissant par transformer en incrédules ceux que le schisme avait déjà précédemment retranchés de l'unité catholique.

« Il n'y a qu'un pas du protestantisme à l'indifféren- » tisme; et de celui-ci qu'un seul pas, plus court encore, » à l'athéisme, » a dit un profond penseur de notre siècle, et le clergé d'Angleterre nous fournit une bien triste preuve de cette vérité. Les évêques, divisés entre eux comme le reste du clergé, n'ont aucun moyen de remédier au mal et ne songent même point à détruire le cancer qui ronge rapidement leur hiérarchie : le serment de garder la foi des trente-neuf articles, que l'on exige de ceux qui vont être promus au sacerdoce, est une formalité purement illusoire, puisque la restriction mentale détruit la force du serment, suivant l'opinion commune des protestants, et puisque, suivant les mêmes, la liberté de penser en matière de religion n'a point et ne saurait avoir de limites. La différence de foi qui sépare le chef du diocèse et le simple prêtre ne met aucun obstacle à ce qu'on installe celui-ci pasteur des âmes en lui confiant la prédication d'une doctrine qu'il ne considère point comme véritable, puisqu'elle diffère essentiellement de la sienne.

Ceci pourrait sembler une exagération; c'est pourtant ce qui se passe dans la réalité, et je pourrais citer comme preuve à l'appui divers faits récents; mais un seul suffira pour le moment. La reine Victoria proposa

un jour comme pasteur un sujet qui ne considérait comme licite que le baptême conféré aux adultes. L'évêque d'Exeter se refusa à l'instituer dans la paroisse, en représentant la différence de foi qui le séparait de ce *parson;* mais toutes ses observations furent inutiles : la reine déclara que *l'évêque n'avait pas le droit de s'excuser d'obéir à ses ordres.* La presse anglaise s'occupe chaque jour de discussions semblables entre les évêques et leur clergé, et chacun sait jusqu'où en est venue cette scission, depuis que le puséysme a jeté de profondes racines, particulièrement parmi les membres les plus pieux et les plus éclairés du clergé anglican.

Quelques-uns ont considéré le puséysme comme un pas qui rapproche le protestantisme du centre de l'Eglise universelle, ou comme le précurseur d'une réaction lente, qui ramènera insensiblement l'Angleterre à la mère commune des chrétiens, dont elle est si malheureusement séparée. Il faut remarquer, cependant, qu'il existe des différences bien essentielles entre le puséysme proprement dit et les sectes qui en ont découlé depuis. Pusey ne conçut d'abord que le simple projet « d'introduire la réforme dans la réforme elle-même, ou d'extirper les nombreux abus qu'il voyait introduits dans le protestantisme. » Suivant sa doctrine, celui-ci se trouve à une distance infinie du christianisme ; il rejette des dogmes essentiels qui font partie intégrante de la foi prêchée au monde par le Rédempteur, et sa discipline, relâchée d'une manière monstrueuse, exige absolument qu'on lui rende sa pureté primitive en ce qui concerne les mœurs des fidèles, comme les rites extérieurs du culte.

Quelques-uns de ses sectateurs, allant plus loin que lui, ont compris dans leur programme religieux le culte des saints et l'observation du jeûne. Le puséysme a fait

des progrès considérables dans l'université d'Oxford, à laquelle appartient son fondateur, et parmi ceux de ses plus illustres membres qui l'ont embrassé, un certain nombre est déjà venu grossir les rangs du catholicisme. A ce point de vue, nous convenons que la doctrine du puséysme a mis plusieurs personnes en voie de toucher au doigt les erreurs du protestantisme et de chercher dans le sein de l'Eglise catholique la solide vérité. De toutes manières, le puséysme a imprimé une forte secousse au protestantisme, dont il a ébranlé l'édifice religieux, en renversant quelques-unes de ses plus solides colonnes. Les esprits qui observent le mouvement et les tendances des événements exprimèrent franchement les craintes que leur inspira la nouvelle secte dès son origine ; ils en parlèrent, à peu de chose près, dans les mêmes termes que nous, et leur jugement ne fut point hasardé, sans aucun doute, car parmi cette infinité de sectes que le protestantisme porte en germe dans ses entrailles, le puséysme est celle qui lui a fait sentir le plus directement les effets de sa séparation.

Mais, il faut le dire, ces effets n'ont pas été assez puissants encore pour réveiller l'épiscopat anglican, profondément endormi au sein de l'opulence que lui procure la somme énorme de huit millions de livres sterling (1), à laquelle se monte le chiffre total de son budget annuel. Il vit aujourd'hui plongé dans la même inaction complète où il vivait hier, la même qui l'a caractérisé pendant ses trois cents ans d'existence, la même qui le condamne à une mort dont les symptômes précurseurs, quoique lointains encore, se laissent entrevoir distinctement déjà.

(1) Quarante millions d'écus *(Statistique du haut clergé anglican)*.

La mission du clergé chrétien est d'enseigner, de diriger, de répandre en tous lieux le bien, et son type se trouve dans la vie du Sauveur, qui a enseigné, conseillé et passé sur cette terre, *en laissant partout des traces de sa bienfaisance* (1). Or, aucun de ces grands objets n'est rempli par le clergé protestant de l'Angleterre. D'abord l'enseignement qui a lieu par la prédication; car bien que le protestantisme proclamât le libre examen et érigeât la conscience privée de l'individu en un tribunal où il pouvait discuter et résoudre ce qu'il devait croire et professer, par une de ces inconséquences qui tiennent à sa nature, il lança à la fois une multitude de prédicateurs, jaloux de faire accepter comme des dogmes les opinions de leur inspiration personnelle, tyrannisant ainsi les intelligences qu'il se flattait d'être venu émanciper. Il se livra avec ardeur à ce qu'il appelait la prédication de l'Evangile, et de là ses ministres furent appelés *évangéliques*. Mais cette ardeur, fille du fanatisme qui servit de berceau à la réforme protestante, s'est ralentie sensiblement à mesure que celle-ci s'éloignait de son origine. Aujourd'hui, les évêques semblent réellement brouillés avec leurs chaires, qui devraient être pourtant leur place favorite, comme elles furent celle des pasteurs primitifs, l'honneur et la gloire du christianisme, desquels ils se prétendent pourtant les légitimes successeurs.

Le public explique parfois ce silence en l'attribuant au manque d'instruction; en effet, les évêques sont choisis, pour la plupart, non point entre les personnes qui ont fréquenté avec succès les colléges et les universités, mais parmi des sujets appartenant à des familles influentes, lesquels n'ont d'autre mérite que la faveur, et

(1) *Pertransiit benefaciendo*, etc. (Actes des Apôtres, x, 38.)

dont l'aptitude consiste exclusivement dans les recommandations de leurs parents ou de leurs amis. Mais, quelle qu'en soit la cause, un fait dont peuvent déposer tous ceux qui fréquentent les temples, c'est que les évêques ne prêchent point à leurs fidèles la doctrine qu'ils devraient leur enseigner, de l'avis unanime de tous. Les *parsons* ou pasteurs des paroisses, dans les villes principales, font leurs discours le dimanche; mais à quoi ces discours se réduisent-ils? Quand ils n'ont point pour sujet quelque thême abstrait qui puisse faire briller les profondes connaissances de l'orateur, ce sera alors quelque tableau de mœurs qui se prête facilement à des allusions ou à des invectives propres à mettre en relief son esprit. Mais l'instruction de celui qui vit dans l'ignorance de ses devoirs d'homme et de chrétien surtout, la doctrine qui apprend à remplir les obligations que le christianisme impose à chaque classe de la société, l'enseignement populaire, en un mot, n'a plus de place aujourd'hui dans la chaire protestante.

Le clergé met en vente de temps en temps quelques ouvrages qu'il publie pour servir à l'instruction domestique : je m'en suis procuré quelques-uns, que j'ai soigneusement examinés, et je puis dire, en toute justice, qu'ils pèchent par les mêmes défauts que la chaire dont ils sont le complément. Ces publications ont pour but un gain matériel, et comme l'indigent ne figurera certainement pas au nombre des acheteurs, on n'y trouve rien qui soit écrit pour lui. La presse protestante reproche souvent ce défaut à son clergé, mais ses cris n'arrivent point à son oreille, parce qu'il dort trop profondément.

Ce clergé intervient moins encore dans les écoles pour remplir à l'égard des enfants ces devoirs paternels que le Sauveur a recommandés si puissamment par

son propre exemple en faisant ouvrir un chemin, au milieu de la foule, à ces petites créatures, afin qu'elles pussent arriver jusqu'à lui (1). Si l'on excepte deux ou trois d'entre eux qui remplissent des emplois lucratifs dans les établissements d'éducation, ni les pasteurs, ni les prêtres leurs vicaires, ni aucun ecclésiastique, ne se montrent dans les écoles pour former le cœur des enfants suivant les maximes de la morale et de la religion. C'est à cela, sans aucun doute, que nous devons attribuer l'ignorance absolue des principes religieux qui règne parmi la jeunesse des classes moyenne et inférieure du peuple. Les Mémoires présentés à la commission centrale d'éducation de Londres, par lord Shaftesbury, démontrent suffisamment jusqu'où va cette ignorance, comme aussi l'insuffisance déplorable de l'instruction religieuse protestante pour tirer la jeunesse d'un pareil état d'abandon.

Si quelqu'un osait demander au pasteur pour quel motif il se dispense d'un devoir sacré, imposé rigoureusement à la conscience du prêtre, il répondrait sans doute: « Il est vrai que Dieu l'a recommandé spé» cialement aux Apôtres, mais seulement en général, et » je remplis ce devoir en enseignant la religion à mes » enfants et à ma famille; que tout chrétien en fasse » autant de son côté, et alors tous seront instruits en » peu de temps. Quant aux infidèles, nos missionnaires » leur portent la foi, et cela suffit à ceux d'entre nous » qui restent attachés au sol natal. » Une excuse aussi honteuse est bien propre à remplir de douleur le cœur des protestants qui conservent encore quelque étincelle de foi, bien propre à couvrir de honte et de confusion

(1) *Sinite parvulos ad me venire.* (Saint Matthieu, chap. XIX.)

leur clergé, dans l'esprit duquel cette foi s'est éteinte d'une manière si déplorable.

Un zélé protestant, qui a pris à cœur de tirer sa secte de cet état de prostration où elle se trouve à l'égard de tout ce qui est utile et philanthropique, écrivait ceci : « Je n'ai jamais vu ni entendu dire qu'aucun de nos » évêques ait fondé, ou se propose seulement de fonder, » ni hospices, ni colléges ; tout ce que j'ai appris que l'un » d'entre eux ait fait en faveur de l'éducation, c'est » d'exhorter énergiquement son clergé dans la première » pastorale qu'il lui écrivit, à propager parmi ses pa- » roissiens la circulation des brochures de certaine so- » ciété établie à Londres et présidée par un *marchand* » *de liqueurs*. Toutes les œuvres de charité que j'ai en- » tendu raconter de ce même prélat se bornent à être » vice-président d'une association, qui s'est formée de sa » propre autorité, sous le nom de *Société philanthropique* » *de Hampshire*, dans le but de disposer ses membres à » se soulager dans leurs besoins par des souscriptions » mutuelles, en d'autres termes, dans le but d'exciter » les pauvres journaliers à économiser quelque chose sur » le produit de leur travail pour se suffire à eux-mêmes, » en cas de vieillesse ou de maladie, sans avoir recours » à la taxe des pauvres. Grand Dieu ! a-t-on jamais ouï » dire que de semblables moyens de soulager l'indigence » aient été employés par Guillaume et par tous les évê- » ques de Winchester, à commencer par M. Swithin » lui-même? Oh non, bien certainement (1) ! »

L'auteur que je viens de citer n'est pas le seul qui ait élevé la voix du sein de la communion anglicane pour gourmander la négligence de son clergé, tant s'en faut ;

(1) *Histoire de la réforme protestante en Angleterre*. (Cobbett.)

les mêmes reproches sont adressés journellement à celui-ci par des gens dont il feint d'ignorer les attaques, afin de se dispenser d'y répondre, ou, s'il a répondu quelquefois, ç'a été pour faire ostentation d'actes de bienfaisance, semblables par leur nature et par leur esprit à ceux qui sont énumérés dans le paragraphe de Cobbett cité plus haut. « Ce n'a pas été, dirons-nous » avec un autre protestant, un léger échec pour la cause » du christianisme en Angleterre, que l'abolition du cé» libat clérical par la réforme qui nous a séparés du pa» pisme. Il en est résulté ce qui était inévitable : depuis » cette époque, nos ecclésiastiques n'ont plus pensé qu'à » leurs femmes et à leurs enfants... C'est à la munifi» cence des évêques célibataires que nous devons pres» que toutes ces magnifiques fondations qui font l'hon» neur de nos deux plus célèbres universités; mais, de» puis la réforme, ces deux grands entrepôts de la » science comptent bien peu de bienfaiteurs dans l'ordre » épiscopal. Personne n'en sera surpris s'il réfléchit à » l'esprit qui anime ces prélats, et qui n'est pas l'Esprit » Saint, à beaucoup près (1). »

Ce serait peut-être exiger trop du clergé anglican que de lui demander quelque chose de semblable à ces sentiments grâce auxquels la piété et la générosité du clergé catholique d'Angleterre a élevé dans sa patrie tant et de si magnifiques monuments, que nous admirons jusqu'à ce jour dans les universités, les colléges, les hôpitaux, les asiles pour les orphelins et les maisons de refuge pour les vieillards nécessiteux; mais il est indubitable que la religion et la société ont le droit de lui demander, au moins, qu'il compense par son

(1) Le docteur King.

activité, par son empressement à secourir le pauvre, à soulager celui qui souffre, à consoler toutes les infortunes, ce qui lui manque de ferveur pour entreprendre des œuvres qui réclameraient un cœur et un génie qu'il est bien loin de posséder. Mais, dans ce sens-là même, le clergé d'Angleterre ne fait absolument rien en faveur des classes déshéritées de la société.

Nous ne voulons pas, même pour un moment, prêter l'oreille aux inculpations que la presse anglaise fait peser sur le clergé national, en l'accusant de détourner à son propre bénéfice les fondations faites en faveur des pauvres, les revenus destinés aux établissements de charité, dans lesquels il intervient directement, et les offrandes volontaires qu'on lui remet parfois pour secourir les indigents à domicile. Nous ignorons jusqu'à quel point de pareilles inculpations peuvent être fondées; aussi, nous nous abstiendrons de les recueillir ici. Mais nous avons entendu la clameur universelle qui s'élève contre ce clergé, pour l'accuser d'abandonner les occupations qui tournent au profit du pauvre; nous sommes certains qu'on ne le voit point dans les asiles de charité, cherchant à soulager par des consolations spirituelles les souffrances du corps, et nous sommes certain aussi que ce clergé, de même que la société dans laquelle il exerce le sacerdoce, sont également morts pour tout ce qui est bienfaisance et charité chrétienne.

Il est un seul cas où nous le voyons s'agiter et faire retentir les voûtes de ses temples et les salles de ses *meetings* de cris plus dignes d'un furieux que d'un ministre de la religion : c'est lorsqu'il s'agit de quelque chose qui concerne le catholicisme. Oh alors, il courra de maison en maison pérorer contre les envahissements du papisme; alors il remplira les journaux d'ar-

ticles empreints de cette exaltation fanatique qui lui est propre, adresse au gouvernement des pétitions dans lesquelles il déplorera une tolérance qui ruine la religion nationale, répétera ces mêmes lamentations parmi les ouvriers, parmi les classes ignorantes de la société, et finira, à force d'excitations, par amener le peuple à des excès analogues à ceux qu'il commit en 1850, lorsqu'il brûla en effigie le cardinal Wisemann entre les images de Jésus et de Marie. Les tentatives de ce clergé, qui a cherché, par de semblables démonstrations, à donner de la popularité au *bill* de sir John Russell contre la hiérarchie catholique, demeurent stériles, comme le sont généralement celles de quiconque soutient une mauvaise cause. C'est ainsi que l'action vitale du clergé anglican s'exerce uniquement pour nous enseigner cette intolérance qu'il reproche si souvent aux catholiques !!!

Et quelle est donc l'occupation de ce clergé, qui déserte ainsi le poste qui lui avait été assigné par cette mission divine dont il se prétend investi, de ce clergé, dis-je, qui, bien loin d'affronter les travaux de son ministère, montre qu'il les oublie en toutes circonstances jusqu'au mépris? Ses défenseurs nous répondront en nous mettant sous les yeux la Société biblique et le catalogue des conversions que le protestantisme compte chaque année, en Angleterre et en Irlande, comme autant de victoires remportées sur le cœur et la conscience des catholiques. — Et que disent ces Mémoires? — Que la majorité des membres de leur *comité* se compose de séculiers; que leur présidence même est confiée à un séculier (1), et que les noms du primat de Cantorbéry,

(1) Le comte de Shaftesbury.

comme ceux des autres évêques anglicans, ne figurent que dans des postes inférieurs, mêlés avec ceux de personnes qui, malgré leur caractère laïque, sont appelées à décider concurremment avec eux sur des matières qui devraient être de la compétence exclusive du clergé. Pour le reste, on donne lecture des travaux des missionnaires, qui distribuent des Bibles dans les places les plus commerçantes des cinq parties du monde, *au prix de l'énorme dépense de près de deux cent mille livres sterling*, partagées entre les publications de Bibles, les missionnaires et les employés de la Société (1).

Pour parler sans exagération, l'on ne trouve rien de plus dans le Mémoire annuel de la Société biblique de Londres. Chacun des missionnaires y raconte longuement de quelle manière sont arrivés à leur destination les centaines d'exemplaires de l'ancien et du nouveau Testament envoyés par la Société, et le nombre auquel s'élèvent ceux qui ont été vendus et donnés gratuitement jusqu'au présent jour. Il est peu d'entre eux (s'il faut les en croire) qui ne soient sortis vainqueurs des énormes difficultés suscitées à leur zèle par des croyances étrangères; on en voit moins encore qui ne comptent pas, au jour actuel, de nombreux prosélytes, et presque tous ont déjoué les plans du *grand ennemi des âmes*, comme il leur plaît d'appeler l'Eglise catholique. J'ai lu ces Mémoires, après avoir visité une grande partie des pays qu'ils concernent, et je dois avouer que leur lecture me prouve uniquement ce fait : que la vérité est souvent sacrifiée à l'amour-propre et à l'intérêt.

Où se cache donc cet esprit chrétien que la sainte

(1) *Quarante-neuvième rapport de la Société biblique.* (Londres, 1853.)

Ecriture éveille sur les rives du Danube comme sur les côtes de la mer Noire, dans l'Asie Mineure comme sur les bords du Nil et dans les régions embrasées de l'Ethiopie, de l'Egypte et de l'Arabie? Dans ces pays ni dans aucun de ceux dont parlent les notes publiées par la Société biblique, je n'ai trouvé d'autres communions chrétiennes organisées que la catholique et la grecque orientale. Si le protestantisme montre quelquefois la tête dans ces pays éloignés, c'est comme cet oiseau si rare, qu'aucun voyageur ou naturaliste n'a jamais vu, et dont il serait fort embarrassé pour expliquer à d'autres les propriétés.

Les conversions réelles, celles dont nul ne saurait douter, et que le protestantisme anglais a proclamées dans le monde entier comme la plus éclatante de ses victoires modernes, sont précisément celles qui le couvrent d'ignominie, et qu'il devrait cacher soigneusement, dans l'intérêt de sa propre considération.

Achilli, déjà poursuivi pour ses vices avant d'être apostat, et renfermé dans les cachots de Rome, d'où la main de la révolution vint le tirer pour grossir les rangs du protestantisme, voilà, suivant celui-ci, un fervent converti qui cherche la paix et la sécurité de sa conscience dans le sein de la communion anglicane! Voilà un triomphe duquel le protestantisme lui-même pourra nous dire s'il est réellement bien honorable pour lui. Gavazzi, Ciocchi et quelques autres révolutionnaires de l'Italie, voilà les autres!... L'histoire de la révolution romaine, écrite par des plumes impartiales, nous a fait connaître les véritables motifs qui leur ont dicté de pareilles résolutions: comme si la religion avait le moindre rapport avec la politique, ou comme si la foi s'accommodait mieux de la monarchie que du système répu-

blicain! Comme si l'Eglise catholique n'était pas toujours obligée à expier par leur châtiment le crime de ses membres, mais surtout lorsque ce crime est celui d'un ministre même du sanctuaire! Nous allons reproduire ici l'opinion émise au sujet de ces conversions par un auteur anglais :

« Nous devons avouer franchement que nos compa-
» triotes anglicans nous mettent dans une position diffi-
» cile, quand ils nous parlent de conversions opérées
» par eux sur des personnes qui occupent un certain
» rang dans la société. Si la conduite de ces individus
» qu'ils enrôlent et font manœuvrer sur les tréteaux
» d'Exeter-Hall n'était que médiocrement immorale,
» nous serions moins embarrassés pour en parler ; mais
» leurs désordres sont si repoussants et si monstrueux,
» que nous préférons garder sur ce point un silence ab-
» solu... Tels sont pourtant les convertis dont s'enor-
» gueillit le protestantisme; tels sont les noms qu'il
» oppose aux noms illustres de Newman, de Spencer,
» de Thyner, de Manning et de tant d'autres, qui aban-
» donnent chaque jour le drapeau de la réforme pour
» embrasser la religion catholique! A des noms connus
» et honorés depuis longtemps en tous lieux, on oppose
» ceux d'obscurs histrions que le catholicisme rejette
» de son sein, et en regard d'hommes jadis la gloire de
» l'Eglise anglicane, qui les a vus avec douleur déserter
» sa bannière, on ose placer des personnes vicieuses,
» que tout individu, protestant ou catholique, évite avec
» le même soin qu'un reptile dégoûtant et venimeux! »

Examinons maintenant les conséquences de cette inaction; elles se font bien sentir sur tous les degrés de l'échelle sociale, en Angleterre, et fournissent un triste enseignement à quiconque les observe de près.



CHAPITRE XIII.

Il n'existe aucun élément de salut dans la conscience du peuple. — La religion des grands. — La foi des riches. — Une réflexion désolante. — La bienfaisance en Angleterre. — Différence essentielle qui la sépare de celle que pratique le catholicisme. — Une impression reçue à l'hôpital de Saint-Barthélemi. — L'ignorance et la misère sont la condition du peuple. — Conséquences. — Crimes.

Passons maintenant à l'examen de la société et voyons si dans la conscience du peuple anglais vit réellement cet élément de salut que certains protestants ont cru y découvrir.

Il existe en nous un ressort qui influe d'une manière efficace sur nos tendances comme sur nos actes; ce ressort, c'est la conscience, et il arrive toujours dans l'homme l'une de ces deux choses : ou il prend pour guide les inspirations de sa conscience, ou il cède à la voix impérieuse de la passion. Dans le premier cas, sa marche est ferme et égale, parce qu'en agissant il obéit à une inspiration intérieure qui le dirige sans violence; mais il n'en est pas ainsi dans l'autre hypothèse, parce que l'homme agit alors sous l'influence d'un sentiment passager et disposé à varier au gré des intérêts qui l'éveillent.

La conscience ne se forme point spontanément; elle obéit à un élément surnaturel et éternel, destiné à la diriger et sans lequel elle deviendra le jouet de ses pas-

sions, comme la barque sans gouvernail devient celui des vents contraires, déchaînés sur la surface de l'Océan. Cet élément, c'est la religion, le seul élément qui ait une action directe sur la conscience, le seul qui possède la force nécessaire pour la diriger et la modérer dans toutes les circonstances de la vie; le seul qui, en influant directement sur l'individu, agit directement en même temps sur la société dont il fait partie. L'expérience et la philosophie ont démontré jusqu'à l'évidence que l'homme porte inoculé dans ses passions l'élément destructeur de l'intérêt matériel, lequel, fortifié par des idées et par des doctrines qui le flattent, est toujours prêt à agir dans un sens contraire à l'intérêt des autres.

La conscience, livrée à elle-même, et trop faible pour combattre un ennemi aussi formidable, finit par céder devant ses batteries, où elle aperçoit mille objets qui ne lui sont que trop chers et dans lesquels se résume le seul bien qu'elle connaisse, le bien de la vie présente. Mais lorsque cette conscience s'est placée à l'ombre salutaire de la religion; lorsque, éclairée par ses principes, elle espère quelque chose de supérieur aux objets que lui signale l'intérêt matériel, lorqu'elle connaît, pour agir, des motifs infiniment nobles et dont elle n'avait pas précédemment la moindre idée, alors elle se considère comme dans un monde nouveau, où la matière cède aux intérêts de l'esprit, où le désir ardent des choses éphémères se prosterne devant d'autres désirs qui élèvent l'âme et annoblissent son existence. A ses yeux, ce ne sont plus les richesses qui font le bonheur de l'homme, ce n'est plus la splendeur de la dignité qui l'élève au-dessus des autres; au contraire, l'homme est d'autant plus grand qu'il sait mieux se rendre indépendant de la fortune, d'autant plus digne de respect qu'il

est plus indifférent aux oripeaux dont se revêt la vanité. Souffrir sans peine les privations, s'y soumettre volontairement, lutter avec le corps et le dompter par la force de la volonté, voilà un spectacle noble et réellement digne d'admiration.

Le protestantisme méconnaît cette philosophie divine, que le catholicisme s'attache à inculquer constamment au cœur de ses fidèles, comme l'abrégé pratique des sublimes inspirations de l'Evangile. Il suit de là que, tandis que le catholicisme se montre prodigue de louanges envers les hommes généreux qui ont su les pratiquer, tandis qu'il exalte la vertu de celui qui n'a pas fait plus de cas des biens de la terre que de la boue qu'il foule aux pieds, le protestantisme s'attache à déverser sur ces généreuses vertus le ridicule que lui suggère son froid égoïsme, et voue au mépris l'homme qui les pratique avec une grandeur d'âme si supérieure. Mysticisme vain, illusions enthousiastes, maximes repoussantes, voilà tout ce qu'une philosophie matérialiste sait découvrir au fond de ce détachement que l'Evangile inspire à ses fidèles croyants! Ah! il est bien certain que c'est parmi ceux-ci seulement que se trouvent des hommes dont le cœur palpite sous l'influence de jouissances bien différentes de ces satisfactions matérielles et grossières que présente une philosophie terrestre et animale, comme le serpent offrit au premier homme le fruit défendu. Quel est l'aspect d'une société composée d'individus dont la conscience est dominée malheureusement par des principes de ce genre? Sans sortir de Londres, nous allons en juger, quelque horreur qu'un pareil spectacle puisse causer à l'âme encore nourrie de cette noble générosité qu'inspire le christianisme.

Entrez dans ces palais, qui peuvent rivaliser parfois de

magnificence avec ceux des monarques eux-mêmes; voyez ce luxe, comparable seulement à l'immense fortune de ceux qui en donnent le spectacle; voyez ce superbe appareil d'équipages, de serviteurs, de distractions et de plaisirs qui se déploie chaque jour dans ces lieux et le soin minutieux avec lequel les subalternes s'attachent à éloigner tout ce qui pourrait causer la plus légère incommodité aux nobles habitants de ces résidences. Mais à travers cette splendeur éblouissante, vous découvrirez sans peine la passion de l'or, un appétit fébrile pour les jouissances physiques, une pensée, un désir, une tension d'esprit incessamment dirigés vers le bien-être matériel.

Recherchez quelle est la conscience religieuse de la majorité de ces hommes; on vous dira qu'ils sont chrétiens; mais dans leur domicile, mais au sein de leur famille, vous ne trouverez pas le moindre signe extérieur de foi. De loin en loin, l'un d'eux assistera à quelque exercice public de son culte; il y occupera un siége d'honneur, où il dormira paisiblement, à moitié couché, tandis que son *pasteur* prêche ou récite ses oraisons avec le reste de l'assistance. Sa religion véritable, sa croyance unique, c'est le positivisme, c'est le matérialisme; son Dieu, c'est l'argent; son culte, la préférence constante qu'il lui donne sur ses vrais, sur ses plus nobles intérêts; ses sacrifices, la soif des jouissances matérielles, les commodités de la vie recherchées jusqu'à l'excès, la mollesse caressée dans toutes ses exigences et la gourmandise satisfaite jusqu'au raffinement... Ces hommes vivent pour leur ventre, et leurs portes sont toujours fermées au pauvre. La peinture de la misère les dégoûte, leur oreille est sourde au cri de l'indigence, et jamais leur cœur ne palpite sous les douces inspirations de la

charité. Vous les verrez prodiguer les livres sterling par milliers pour embellir leurs palais, pour tapisser leurs salons, pour empiler dans leurs bibliothèques des livres qu'ils ne liront point, pour orner leurs équipages et leurs livrées, pour ajouter sans cesse à l'agrément de leurs jardins, pour accroître le nombre de leurs chevaux et de leurs chiens de chasse; en attendant, ils ne donneront pas un schelling à un pauvre, ils verront sans s'émouvoir un malheureux, raidi par le froid, gémir à leur porte et mourir de faim. « *J'ai payé ma contribution pour les pauvres,* » voilà leur unique réponse au cri de l'indigence.

Jetez maintenant un coup d'œil sur la classe moyenne, et vous ne la trouverez pas animée de meilleurs sentiments. Ceux qui la composent travaillent sans relâche; leur activité s'accroît à proportion des difficultés qu'elle rencontre, et leur énergie ne redoute aucun genre de fatigue. Mais que cherchent-ils? Quel espoir soutient leur courage au milieu de la lutte? Le négociant, l'artiste, chacun de ceux qui se trouvent compris dans cette classe, désire posséder une fortune pour se procurer les mêmes jouissances, afficher le même luxe et occuper le même rang que la noblesse; tel est son unique objet, objet matériel, objet positif, dans lequel aucune idée généreuse ne saurait trouver son aliment. Cet homme bâtira de superbes palais, qu'il ornera de précieuses statues de marbre et d'albâtre; il les environnera de beaux jardins et de frais bocages, propres à le récréer et à le distraire; ces lieux résonneront du bruit joyeux des festins, et il les transformera en de véritables Champs-Elysées où toutes les passions trouveront la satisfaction de leurs ignobles appétits. La faim qui dévore pendant ce temps ses semblables, la misère qui torture une foule de

pauvres et la détresse que dissimule une famille jadis opulente ne troubleront pas un instant son repos; il ne saura pas distraire un seul centime de ses énormes bénéfices pour soulager le nécessiteux. Les hommes généreux qui rivalisaient de bienfaisance en partageant leur fortune avec les pauvres, en dotant des établissements charitables, appartiennent à une autre époque; on ne verra plus aujourd'hui les nobles ni les riches d'Angleterre épuiser leurs coffres-forts en fondant des asiles pour les invalides ou des hospices pour les malades. Au lieu de tout cela, nous ne voyons sortir de leurs superbes palais que les rayons d'une splendeur qui blesse l'œil jaloux des uns, tandis qu'elle entretient chez les autres la convoitise et l'envie.

Une réflexion bien simple, mais bien désolante, suffira pour faire connaître toute l'étendue de cette triste vérité. Il n'est personne qui ignore la prospérité matérielle dont jouissent en Angleterre plusieurs milliers d'individus. Leur industrie a augmenté ses produits dans une proportion colossale; leur commerce s'est étendu sur une échelle indéfinie, et le développement de leurs intérêts matériels semble toucher à ce degré de perfection rêvé par une école qui n'a voulu voir dans les hommes que des machines destinées à exploiter les trésors de ce monde. Pendant ce temps, au milieu d'une prospérité qui pourra paraître fabuleuse aux générations à venir, au milieu de ce noyau de richesse qui se développe incessamment, quel est l'hôpital, quelle est la maison d'asile pour les orphelins, quel est le collége pour l'éducation gratuite du peuple, fondé avec le trop-plein de ces hommes qui nagent dans l'opulence? Combien l'Angleterre pourra-t-elle nous en citer? PAS UN SEUL!!!

On a établi, on établit chaque jour encore des sociétés

pour l'amélioration des chevaux de carrosse, pour celle des chiens et des autres animaux d'agrément; on a voté des prix pour l'engraissement des bestiaux, dont la viande choisie flattera le sybaritisme des riches dans leurs banquets; mais aucune de ces sociétés n'a songé à ouvrir un nouvel asile pour recueillir les milliers de malheureux qui meurent de faim et de désespoir à côté de l'opulence et en face de ses palais. Cette dureté de cœur, cette insensibilité à la misère d'autrui, œuvre exclusive du protestantisme, est un de ces sujets de reproches que le monde entier adresse à l'opulente Angleterre, sans qu'elle puisse donner la moindre excuse pour se justifier.

On ne saurait admettre, en effet, comme preuves du contraire les établissements que nous voyons ouverts, à Londres, en faveur des classes nécessiteuses, parce qu'ils sont uniquement le résultat d'une action administrative, et non point l'expression de la foi ni de la bienfaisance du public. Il existe des hôpitaux à Londres et dans les autres villes d'Angleterre, mais ils ne sont point la manifestation de pensées généreuses inspirées par la réforme; ils existaient déjà antérieurement au schisme, et nous devons ne voir autre chose dans leur conservation que l'ouvrage du pouvoir civil. Les asiles pour les orphelins sont, eux aussi, le résultat de l'action d'une croyance qui inspire le détachement comme sa vertu favorite, et montre dans la charité l'échelle la plus sûre pour atteindre le prix d'une immortelle félicité. « Il est » bien facile, a dit un génie profond de notre siècle, de » fonder et de soutenir un établissement de cette nature » quand il en existe déjà d'autres du même genre, quand » les gouvernements disposent de ressources immenses » et de la force nécessaire pour protéger tous les inté-

» rêts; mais l'entreprise devient bien autrement épi» neuse lorsqu'il s'agit de fonder ces établissements en » grand nombre, lorsqu'il n'y a point de types à repro» duire, lorsqu'il faut improviser les ressources de mille » manières différentes, lorsque le pouvoir public n'a ni » prestige ni force pour tenir en bride les passions vio» lentes, qui s'efforcent de s'emparer de tout ce qui leur » offre quelque attrait (1). »

La première de ces deux choses, nous la voyons aujourd'hui en Angleterre; la seconde, on l'y vit, il y a quatre siècles, quand l'égoïsme matériel n'avait pas encore envahi la société pour la vicier et la corrompre. La bienfaisance, devenue actuellement une branche de l'administration civile, manque d'éléments suffisants pour remplir l'objet de son institution. En effet, le bien ne se fait point de la même manière lorsqu'il est considéré comme un devoir annexé à l'exercice d'un emploi lucratif, ou lorsqu'on l'accomplit comme une action spontanée et librement née d'un cœur inspiré par la foi. Dans le premier cas, il a pour but le profit matériel, un amour du gain qui n'inspire ni ne peut inspirer des sentiments charitables; le fonctionnaire s'acquittera ponctuellement des devoirs de son emploi, par un sentiment d'honneur; mais il n'ira pas plus loin dès le moment où ce sentiment sera satisfait; son action n'est pas expansive et ne s'étend point par mouvements progressivement dilatés; mais elle est uniforme, invariable et réduite à opérer dans le cercle étroit de ses obligations. Dans l'autre cas, tout au contraire, le cœur, animé par un sentiment infini, agit aussi dans une sphère illimi-

(1) *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*, tome Ier, chap. XXXIII. (Balmès.)

tée. Dieu est le ressort qui le meut, et la charité est une mission qu'il lui a confiée pour l'accomplir au milieu de ses semblables ; aussi, jamais l'amour de Dieu ne cessera de dicter toute espèce de sacrifices ; jamais le prochain ne cessera de représenter sa vive image, quoiqu'il gémisse abattu par les douleurs de la maladie ou succombant aux rigueurs de l'adversité.

L'âme dans laquelle respirent ces nobles sentiments ne recule point lorsque la misère lui révèle toute l'étendue de ses maux ; tout au contraire, c'est avec ardeur qu'elle s'attache à y porter remède, quelles que soient les difficultés d'une pareille entreprise ; jamais autant de joie ne brille dans ses yeux que lorsqu'elle voit les travaux se multiplier devant sa constance, et les difficultés grandir à mesure qu'elle redouble d'efforts pour les surmonter. Comme elle est patiente, elle souffre avec joie les impertinences de ceux qu'elle a soulagés ; comme elle est bienveillante, elle reçoit d'un air souriant la fausse monnaie dont l'ingratitude paie ses héroïques sacrifices ; comme elle ne cherche point son profit, elle ne désire que répandre chaque fois de plus grands bienfaits, mais sans ostentation, sans aucune acception de personnes ; comme elle croit et espère, elle endure et supporte tout, sans que la colère ou la vanité précipitent aucun de ses mouvements. Quiconque a observé de près les établissements de bienfaisance dont s'enorgueillit la capitale de la Grande-Bretagne, aura reconnu sans peine combien ils sont étrangers à l'influence de ces maximes, dans lesquelles les divers traits de la charité chrétienne ont été retracés par la plume inspirée de l'Apôtre et du docteur des gentils (1).

(1) Ire *Epître aux Corinthiens*, ch. XIII.

Entrons dans les maisons de travail (*workhouses*), dans ces vastes citadelles où la philanthropie anglaise enferme ses pauvres, lorsque l'âge ou les souffrances les ayant mis hors d'état de gagner leur subsistance, ils demandent à leur patrie de ne pas les laisser mourir de faim. La connaissance personnelle que j'ai pu acquérir de ce genre d'établissements m'a fait apprécier l'exactitude parfaite de la description suivante, qu'en a donnée un judicieux écrivain anglais (1). « Dans ces prisons philanthropiques, on ne rencontre ni la charité, ni les soins » affectueux que la religion sait prodiguer à l'indigent. » Une femme inflexible, assise à leur porte, refuse, » quand bon lui semble, la permission d'entrer; un supérieur orgueilleux et altier donne ses ordres aux valets, d'une extrémité à l'autre de l'édifice, et, avec un » bras de fer, maintient l'ordre et la discipline dans cette » cohue de pauvres et de valets. Les habitants de ce » triste séjour se réunissent dans une salle commune, à » l'heure des repas, et, au lieu de prières et d'actions de » grâces, on n'entend que des blasphèmes et des malédictions tomber des lèvres de ces malheureux. Tous » portent le même costume et reçoivent la même quantité d'aliments. Là on ne voit ni cour, ni jardin, ni » aucune de ces récréations innocentes qui, dans les » autres hospices, divisent les heures de travail. L'unique distraction permise à ces infortunés est la chétive nourriture qu'ils prennent en commun, et qui » suffit à peine pour apaiser leur faim. Je ne suis point » surpris du grand nombre de suicides qui se commettent dans ces prisons de la misère, car on n'y trouve » rien qui ressemble à des consolations religieuses.

(1) Voorde.

» Une fois par semaine, un ministre, armé de sa » Bible, vient réciter quelques prières et adresser une » ou deux paroles à l'assistance; puis il se hâte de sortir » pour toucher sa paye. Si quelqu'un de ces malheureux » est atteint de la fièvre, ce qui arrive souvent, on le » retire immédiatement de la salle commune et on le » transporte dans le local des fiévreux, où pendant quel- » que temps il n'a d'autre désir que de mourir prompte- » ment, non comme un chrétien, mais comme une bête. » Seul, le prêtre catholique pénètre dans ces lieux » d'horreur, lorsque son devoir l'appelle auprès de quel- » que malade et que l'administration le lui permet. » Quant au ministre protestant, comme jamais il ne vi- » site la section des fiévreux, à plus forte raison ne doit- » on pas s'attendre à le voir au chevet du moribond. Le » mauvais air qui règne en ce lieu pourrait nuire à sa » santé ; aussi se contente-t-il de réciter quelque prière » dans la salle voisine. D'ailleurs, que pourrait-il faire » près du lit du moribond? Lire la Bible? Mais en vertu » du principe du libre examen, le premier venu, » parmi les malades, n'a-t-il pas le droit de le faire » comme lui?

» J'ai vu quelques-uns de ces malheureux s'agiter sur » leur lit de mort, au milieu des tortures d'une longue » agonie. Quelquefois le prêtre catholique s'enhardit à » faire entendre des paroles de consolation à ces pauvres » abandonnés; mais combien de précautions ne doit-il » pas prendre pour cela ! Un seul mot employé dans le » sens catholique suffirait pour le faire exclure à jamais » de l'infirmerie, et alors qui visiterait les siens? Com- » bien de fois n'ai-je pas entendu ces infortunés me » dire : Ah! Monsieur, vos malades sont plus heureux » que nous; vous venez les visiter, vous leur parlez avec

» tendresse, vous les appelez vos enfants, ils vous ap-
» pellent leur père; mais nous autres, hélas ! vous voyez
» comme on nous traite!... » Il n'y a rien de plus pitoyable, en effet, que l'abandon dans lequel vivent et meurent ces pauvres créatures. Leur vie s'éteint enfin, et la terre reçoit la dépouille mortelle d'un chrétien, sur la tombe duquel nul ne viendra prier. Tant il est certain que le protestantisme est aride et sans cœur ! Voilà pourtant ce que c'est que la charité pratiquée par des mercenaires, au nom de l'Etat !

Mais ce ne sont même pas les secours administrés à temps qui rendent utile et précieuse l'assistance donnée au nécessiteux ; les médicaments, par exemple, présentés au malade avec ponctualité, la plus parfaite convenance dans le choix du logement et du lit qu'on lui accorde, sont loin de répondre par eux seuls aux exigences de l'être qui souffre. La charité possède un secret qui communique à de pareils soins une valeur toute particulière et en double le prix; car elle seule est douée de cette tendresse maternelle qui voit un fils, un père ou un frère dans cette victime du malheur : car elle seule sait s'insinuer dans le cœur déchiré par les amertumes de l'infortune, pour gagner sa confiance et le dominer par son influence; parce qu'elle répand les consolations à pleines mains, non-seulement sur les souffrances du corps, mais aussi sur celles du cœur, et cela avec une douceur si enchanteresse, qu'elle fait oublier au malade qu'il n'est pas entouré, dans ses derniers moments, par les personnes auxquelles l'unissent plus étroitement les liens du sang ou de l'amitié. Cette flamme céleste allumée dans les cœurs par Celui qui s'est fait tout à tous et qui veut que nous agissions de même, à son exemple, envers les autres, peut seule produire de semblables

personnifications, pour le soulagement de la misère et de la douleur. Oh ! quel contraste elle forme avec l'insensibilité, avec la froide indifférence qui président dans les hôpitaux d'Angleterre à ces détails de bien-être matériel dont l'importance a été si fort exagérée de nos jours par certaines gens !

Pour ma part, je n'oublierai jamais l'impression produite sur moi par la vue d'un homme qui mourait à l'hôpital Saint-Barthélemi, un jour que j'avais l'occasion de visiter cet établissement. Couché dans un bon lit et entouré, en apparence, de tous les soins nécessaires, c'est en vain qu'il cherchait autour de lui quelqu'un pour recueillir son dernier soupir, pour rafraîchir ses lèvres desséchées par les ardeurs de la fièvre ; c'est en vain que son oreille attendait la voix consolatrice de cette religion qui sait faire entrer les douceurs de l'espérance dans l'amer calice de la mort. On ne trouvera certes pas un tel aspect aux scènes offertes par la charité, dans les établissements où préside son esprit vraiment céleste.

Balmès avait bien raison de dire : « Malheur à ceux qui » ne reçoivent le soulagement de leurs maux que par l'in- » termédiaire de l'administration civile, sans l'inter- » vention de la charité chrétienne ! Dans les rapports » communiqués au public, la philanthropie fera grand » bruit des soins prodigués par elle à l'infortune ; mais les » choses se passent bien autrement dans la réalité. L'a- » mour de nos frères, s'il ne s'appuie sur les principes » religieux, est aussi prodigue de paroles que stérile dans » ses effets. La vue du pauvre, du malade, du vieillard » abandonné de tous, est trop désagréable pour que nous » puissions la supporter longtemps si de puissants motifs » ne nous en font un devoir. Comment donc espérer que » les soins pénibles, humiliants, incessants, que réclame

» le soulagement de ces malheureux, puissent être sou-
» tenus avec la persévérance nécessaire par un vague
» sentiment d'humanité? Non, certainement : là où
» manque la charité chrétienne, on pourra trouver de
» la ponctualité, de l'exactitude, tout ce que l'on a le
» droit d'exiger d'auxiliaires salariés dans un établis-
» sement dirigé par une bonne administration ; mais il
» y manquera toujours une chose que rien ne supplée,
» que l'or du monde entier ne saurait procurer : *l'a-*
» *mour* (1). »

Mais détournons les yeux d'un tableau vraiment désolant et où les images de tant de vices sont reproduites avec leurs plus vives couleurs, pour les reporter sur un autre que nous pourrons considérer comme son complément ; je veux dire celui que nous offre la condition morale du bas peuple, de cette multitude composée du journalier, de l'ouvrier, du mendiant et de tous ceux qui, dans la société anglaise, traînent la vie la plus malheureuse par leur manque total de ressources.

L'ignorance la plus honteuse de ses grandes destinées, de sa dignité, de son immortalité, de tout ce qui ennoblit sur la terre l'existence de l'être raisonnable, telle est la première chose qui frappe ici la vue. Ceci, toutefois, semblera moins surprenant si l'on considère la valeur intrinsèque de la religion que s'attache à propager le protestantisme anglican. D'après ses principes, en effet, la foi chrétienne apparaît aux yeux de l'homme seulement comme un système rationnel ou comme une constitution purement humaine ; le fondement sur lequel elle repose est le simple jugement individuel. Jésus-Christ, la ré-

(1) *Le Protestantisme comparé avec le Catholicisme*, tome I[er], ch. XXXIII.

vélation et toute la série mystérieuse de dogmes et de faits consignés dans les Ecritures sacrées, ne sont plus le saint lieu dont il n'est point permis de franchir le seuil. La raison de l'homme, viciée dès son origine et incapable de juger ce qu'elle ne saurait comprendre, doit, selon lui, déchirer les voiles qui couvrent le sanctuaire pour le préserver de toute profanation, doit palper ses secrets mystérieux ; et *ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, les jugements incompréhensibles et les voies inscrutables*, tout, en un mot, pour être cru, doit passer par le creuset de l'évidence, le seul qui réponde aux exigences de la conscience rationaliste.

De là il est résulté que la basse classe, perdue promptement dans un vague qui ne pouvait la satisfaire, a commencé par douter, est devenue ensuite indifférente, parce qu'elle n'a pu trouver la solution de ses doutes dans sa propre conscience, n'a plus aujourd'hui de religion, dans aucun genre, parce que aucune religion ne saurait satisfaire les exigences capricieuses du jugement propre, et finira demain par faire sentir à la société les funestes conséquences de son irréligion.

J'ai mis un soin tout particulier à visiter les temples des diverses communions, à l'heure du service, et j'ai vu, avec une pénible surprise, que les individus de cette classe n'y entrent presque jamais; c'est là un fait palpable pour l'Angleterre entière, et que les protestants sensés déplorent hautement. L'ouvrier, le boutiquier et, généralement parlant, les gens du peuple, ne s'occupent jamais de religion ni de rien de ce qui s'y rattache. Ce manque absolu de l'instruction la plus essentielle, cet abandon total et constant du pauvre, ont changé la face d'un peuple appelé à être l'une des plus grandes nations du monde, et son état d'ignorance pourrait être diffici-

lement exagéré. Suivant les rapports des inspecteurs officiels de l'éducation, il y a, sur les divers points de la Grande-Bretagne, des milliers d'individus qui croissent, vivent et meurent sans avoir l'idée la plus élémentaire de Dieu, de la création, de la Rédemption, surtout à la campagne, où le pauvre, plus éloigné du contact des gens éclairés, trouve plus difficilement des ressources pour son instruction.

Un Mémoire, que nous avons sous les yeux, donne, à ce sujet, quelques détails fort curieux, desquels il résulte que l'on rencontre au sein de l'Angleterre, si favorisée sous le rapport de l'intelligence, des individus dont la dégradation morale n'est pas inférieure à celle des Hottentots et des Albinos, qui habitent les régions sauvages de l'Afrique et de l'Amérique du Sud. Des centaines de mineurs, interrogés par les comités, ont déclaré n'être jamais entrés dans aucune église, ne savaient ce que c'est qu'un catéchisme et n'avaient pas la moindre idée de la croix. On demandait à l'un d'eux qui l'avait créé et mis au monde : « Ma mère, » répondit-il sans hésiter. — Un autre, interrogé combien il y avait de dieux : « Sept, répondit-il, et je me battrais sans » crainte contre le premier venu d'entre eux ! » Enfin, un troisième affirmait qu'il n'avait jamais eu occasion de connaître Jésus-Christ, parce qu'ils n'avaient pas travaillé ensemble dans la même mine. On est stupéfait d'apprendre que des faits de ce genre se passent au sein de la nation qui se vante d'être la plus civilisée du monde, au milieu du siècle qui se dit celui des lumières. Tout cela contribue à rendre leurs conséquences plus visibles et plus monstrueuses encore.

La pauvreté, qui dévore la majeure partie de cette même classe, n'est comparable qu'à son ignorance dé-

sastreuse. En pénétrant dans ces étroites ruelles de Londres, où le soleil paraît très rarement un seul instant vers le milieu du jour, on peut se former quelque idée de cette misère, qui défie toute description. C'est là que vous trouverez, presque entièrement nue, la famille du mendiant qui court les rues, couvert de haillons en lambeaux, cherchant quelque aliment à rapporter à ses enfants ; vous verrez ceux-ci pleurer de faim, tandis que le vieillard, transi de froid, meurt aussi de besoin, sur un tas de paille humide et pourrie. Ces réduits de la misère sont aussi quelquefois des antres d'iniquité. C'est là qu'on forge toute espèce de mensonges et de ruses pour subtiliser quelque pièce de monnaie ; c'est là qu'on trame un assassinat, qui aura pour principal objet de dépouiller la victime ; c'est là qu'on apprend par principes la dissimulation, la haine du riche et la mauvaise foi, pour les pratiquer dans toutes les occasions où elles pourront servir l'intérêt propre, quelque abject et méprisable qu'il soit. Il n'est point de crime si exécrable que ces individus ne soient disposés à commettre, parce qu'ils manquent du seul frein qui puisse retenir l'homme prêt à se précipiter dans la carrière du vice, à savoir, la conscience aiguillonnée par la religion. Quelques-uns des crimes que la presse a fait connaître dans ces dernières années, n'avaient point eu jusqu'alors de modèle dans l'histoire des pays civilisés, et c'est à ce relâchement de mœurs, poussé jusqu'à l'excès le plus révoltant, qu'il était réservé de les produire pour la première fois.

Les apologistes du protestantisme, qui se sont imposé la tâche ingrate de rechercher les crimes commis dans les pays catholiques, pour les livrer à la publicité, devraient bien parcourir en même temps les colonnes que

les journaux d'Angleterre consacrent à leur chronique judiciaire, et compter, s'ils le peuvent, les infanticides, les assassinats, les adultères et les vols qui sont déférés là, chaque jour, aux tribunaux. Que l'on compare la statistique criminelle des divers Etats de l'Europe, et l'on verra si les pays catholiques sont ceux qui produisent, ainsi qu'on le prétend, le plus grand nombre de crimes dans tous les genres. Pour ce qui concerne la Grande-Bretagne seulement, il serait difficile de compter les malheureuses créatures qu'immolent chaque année leurs mères dénaturées ; je dirai néanmoins, avec toute l'horreur que m'inspirent des actes de ce genre, qu'il y a eu à Leeds trois cents infanticides commis dans une seule année ; que les autres villes manufacturières voient chaque jour cet horrible spectacle, indice de la dépravation la plus révoltante à laquelle puisse arriver le cœur humain ; que l'avortement volontaire est si commun en Angleterre, qu'il existe des médecins réputés spéciaux pour ce cas ; enfin, que l'ivrognerie est un vice tellement répandu qu'il est arrivé à perdre beaucoup de cette horreur que tout vice inspire naturellement au cœur qui n'est pas devenu tout à fait insensible aux inspirations de la morale et de la vertu.

L'une des causes de ce nombre monstrueux d'infanticides qui accusent la morale anglaise, c'est très souvent l'intérêt. Il existe en Angleterre ce que l'on appelle des *clubs d'enterrement*, dont chaque membre, moyennant deux sous, payés chaque semaine, a le droit de toucher certaine somme d'argent, destinée aux funérailles de l'associé. A peine un enfant vient-il au monde, que sa mère le fait inscrire dans un ou plusieurs clubs ; elle continue à payer, pendant le temps nécessaire pour avoir droit à une somme considérable, et alors l'enfant se

trouve mort tout à coup par suite de quelque accident imprévu. La police est presque toujours dans l'impossibilité de constater le crime, véritable cause des morts de ce genre, quelque fondées que soient d'ailleurs les conjectures formées à ce sujet. Voilà comment des mères sans conscience et sans entrailles savent exploiter les clubs, en commettant un double forfait !

C'est en contemplant le triste spectacle offert par l'état moral de l'Angleterre, que l'on peut apprécier la portée de ce mot de Mélanchton : « Toutes les eaux de l'Elbe ne » fourniraient pas assez de larmes pour pleurer les fu- » nestes effets de la réforme. »

Voilà, présentés en bloc, les effets de l'ignorance et de la misère qui rongent et dévorent la portion la plus considérable de l'Etat. Ceux qui peignent avec des couleurs exagérées la mendicité de l'Italie ne sont point venus étudier celle d'Angleterre, dans ces lieux, véritable opprobre du pays qui peut les maintenir dans son sein. Dans les Etats du pape, à Naples, en Toscane, on rencontre, il est vrai, des centaines de mendiants qui demandent l'aumône, en haillons; en Angleterre, où de pareilles choses sont sévèrement interdites par la police, les mendiants ne demandent point dans les rues avec liberté ; mais malgré cela, vous verrez de tous côtés des vieillards estropiés qui balaient les rues, ou des femmes entourées d'enfants, qui chantent leur misère, dans l'espoir d'obtenir quelque chose des passants. Nonobstant la prohibition dont il s'agit, un cœur charitable rencontrera, en tous lieux, des milliers de personnes en aussi triste équipage, et qui font, bien qu'avec une certaine réserve, la même demande que les mendiants d'Italie. Il existe cependant une différence notable entre les uns et les autres : ces derniers demandent au nom de la

religion, qui ordonne de soulager le pauvre ; mais les autres ne parlent jamais qu'au nom de l'humanité, et celle-ci est toujours stérile, malgré le culte de latrie que lui a voué le protestantisme ; les premiers, en outre, ne se livreront à aucun excès si l'aumône leur est refusée, tandis que les autres ignorent totalement la résignation, fille d'autres principes et d'une autre foi.

Pourra-t-on dire, maintenant, que dans la conscience d'un peuple dévoré par une gangrène aussi monstrueuse, il existe le moindre élément de salut. Ah ! certes, dans le siècle des réalités, il n'est guère permis à l'imagination de se nourrir de semblables utopies ! Une pareille assertion est fort belle en théorie, je le veux bien, mais belle de la même manière que ces tableaux d'éducation populaire, estampés sur le papier des Mémoires des *comités*, et dont les effets sont nuls sur un peuple plongé dans l'ignorance et la misère les plus profondes. Les faits consignés dans le chapitre suivant rendront cette vérité sensible au dernier point.



CHAPITRE XIV.

Prévisions. — Progrès du socialisme. — Le salut est dans l'unité seule, mais celle-ci n'existe point. — Le spectacle. — Réveil de l'Angleterre. — Développement du catholicisme. — Tableau des résultats de sa propagation. — Les nécessités sociales secourues par le catholicisme. — L'abbaye de Cîteaux. — Les ordres religieux. — Le catholicisme pénètre partout. — Les couvents et les écoles catholiques. — Différence entre le système d'éducation des catholiqnes et celui des protestants. — Souvenir d'un noble lord. — Série de victoires.

Les hommes qui réfléchissent et dont l'intelligence pressent à travers les temps le dénouement final des événements humains, sont dans une attente pénible en prévoyant l'avenir que prépare à l'Angleterre son état moral actuel. Envahie, fatiguée, déchirée par le matérialisme, l'athéisme, la corruption des mœurs, l'hérésie et l'impiété, ils la voient tomber finalement entre les mains sanglantes du socialisme et passée au fil de son glaive destructeur, pour enrichir, avec les dépouilles de ses palais, cette génération qui réclame en vain aujourd'hui, pour sa nourriture, les restes de la valetaille des grands.

Un tel pronostic, loin de paraître hasardé, ne doit être considéré cependant que comme la conséquence naturelle et rigoureuse de la marche des événements. Ce peuple immense, que nous venons de voir plongé dans l'ignorance et dans les vices, est travaillé incessamment par des agents qui s'attachent à lui inspirer des idées

immorales, subversives et révolutionnaires. Les millions de travailleurs qui s'agitent dans les fabriques, nourrissent leur intelligence, ou des productions immondes que leur fournit une tourbe d'écrivains gangrenés de vices, ou d'articles incendiaires, qui, tout en leur apprenant à connaître des droits imaginaires, enflamment leurs passions et les préparent pour toute espèce de bouleversements. Le nombre des publications de ce genre est considérable, et leurs effets commencent à se faire sentir. Dans les entrailles du peuple, se réveille une haine profonde contre les riches, qu'il voit nager dans l'opulence et vivre dans l'oisiveté, tandis que des milliers d'individus n'ont à manger un morceau de pain qu'après l'avoir gagné à la sueur de leur front; dans son cœur, qui ne connaît d'autre ressort que celui des passions aveugles, fermente le désir intense de jouissances qu'il ne pourra se procurer qu'en se précipitant aveuglément dans la carrière du crime; son intelligence, déshéritée de la foi et de l'espérance des biens à venir, ne saurait se résigner à la privation de la félicité présente, que les riches se procurent avec des biens qui lui semblent devoir être communs à tous.

Londres (1), Liverpool et toutes les grandes cités d'Angleterre comptent dans leur sein des centaines de clubs, où ces idées s'inculquent à la multitude qui les fréquente, où l'on ne reconnaît et ne prêche d'autre Dieu que la raison, et où le socialisme étale son monstrueux système sans honte et sans frein. Les révolutionnaires qui ont conduit l'Europe sur le bord de l'abîme, en 1848, tombés tout à coup de l'Allemagne, de l'Italie et de la France sur les

(1) Les clubs socialistes qui fonctionnent aujourd'hui à Londres sont au nombre de plus de cent.

côtes d'Angleterre, comme un fléau véritable, ont déchaîné l'action de ces clubs sur la classe ouvrière. Les scènes qu'on y représente sont calquées sur celles dont la France eut le spectacle au début de sa grande révolution du siècle dernier. Abolition des principes sociaux, abolition de la morale, divinisation de l'athéisme rationaliste, telle est la doctrine prêchée par les docteurs de ces antres d'iniquité : guerre à ceux qui agissent au nom de la loi, guerre à ceux qui dirigent les destinées des nations, guerre à ceux qui parlent au peuple au nom de la religion; haine éternelle au pouvoir, l'échafaud et la guillotine pour ceux qui l'exercent, tel est le programme qu'ils recommandent à la méditation des affiliés, au nom de la liberté qu'ils leur promettent.

Il est vrai que la partie sensée de la nation n'adopte point de pareilles idées, qu'elle les rejette et les condamne; mais celle-ci ne saurait servir d'ancre au jour du danger. C'est dans l'unité que réside l'unique élément de salut, parce qu'en elle réside la force; l'unité qui a sa racine dans la conscience, l'unité qui indique une seule voie pour agir, qui n'admet point de complications, fruit d'influences étrangères, et qui condamnera aujourd'hui ce qu'elle a condamné hier, parce que ses principes sont essentiellement invariables; cette unité, que la foi seule peut produire, est bien loin d'exister en Angleterre. La scission du clergé, dépositaire de la doctrine, entraîne la division des croyants, et la conscience de ses membres, agitée par l'incertitude et tourmentée par les contradictions, se reflète dans celle de leurs sectaires. Les chrétiens en Angleterre sont divisés en tant de sectes qu'il serait difficile de les connaître toutes : depuis la *réforme anglicane*, sanctionnée par Henri VIII et Elisabeth, sa fille, jusqu'aux *sauteurs*, et depuis les *épis-*

copaux, première branche détachée du tronc, jusqu'aux *universalistes*, il faut renoncer à compter les divisions et subdivisions qui naissent et se développent de jour en jour parmi les croyants. Il n'y a pas de secte, si extravagante soit-elle, ni de principe religieux, quelque absurde qu'il paraisse, qui ne trouve son écho chez quelques personnes. Il suffira de savoir que celle des *jumpers* (sauteurs), avec ses gestes obscènes, avec ses cérémonies répugnantes et les orgies honteuses qui suivent, le dimanche, ses pratiques religieuses, et celle des *ranters* (méthodistes) avec ses gestes ridicules et ses cris sauvages, ont su se faire de nombreux prosélytes dans le royaume de la Grande-Bretagne.

Ces milliers de sectes s'abhorrent mutuellement, se discréditent et se font une guerre à mort, dans la chaire comme par la presse, parce que leurs intérêts sont opposés; un seul sentiment les rapproche entre elles : c'est leur haine commune pour le catholicisme. Au milieu d'une pareille diversité de croyances, il est clair qu'on ne saurait trouver cette unité de conscience qui sauve les nations du précipice où les entraîne le socialisme anarchique et révolutionnaire; il est clair que l'on trouve moins encore cette unité de foi qui groupe le noble avec le simple citoyen autour de l'autorité minée par des principes dissolvants; cette unité, enfin, qui permet de voir un peuple comme si c'était un seul homme, lorsqu'il s'agit de la grande cause nationale, la cause de la morale, la cause de la foi, la plus importante et la plus noble de celles qui peuvent intéresser la société.

Néanmoins le germe de cette unité qui attache étroitement entre eux les membres de la société par les liens des mêmes principes et d'une même conscience, existe en Angleterre, et nous le voyons croître et se développer

progressivement. Tandis que les sectes les plus absurdes et les systèmes les plus immoraux ont pu compter, pour favoriser leurs progrès, sur la liberté sans limites qu'accordent les institutions du pays, cet élément a été un objet de contradiction et de persécution pour le peuple même qu'il est destiné à sauver. En considérant la marche du catholicisme au sein de l'Angleterre, l'âme assiste à un de ces grands spectacles que lui offre non le développement naturel des événements humains, non le calcul exact de la sagacité politique, mais l'accomplissement des dispositions merveilleuses d'une Providence toute puissante, dont nous devons contempler les mystères avec reconnaissance et respect.

Trois siècles de lutte continuelle entre la superbe Albion, rivale par sa grandeur de l'orgueilleuse Rome, fière de la prospérité matérielle dont elle se voit comblée, destinée, comme elle croit, à figurer toujours à la tête des nations, et une poignée de proscrits qui ont tout perdu, sauf la conscience, paraissent tirer vers leur fin, et la victoire restera non point à la puissance de la terre ni aux ressources formidables dont elle dispose, mais à celui qui était jugé faible et méprisable dans l'opinion des hommes. « Mais, pour que l'Angleterre ne » soit pas humiliée par cette victoire de la foi, par cette » victoire d'une race étrangère et conquise, Dieu permet » qu'il se développe au sein même du clergé anglican un » mouvement imprévu et prodigieux, vers la tradition, » vers l'autorité, vers l'unité romaine. La foi du grand » Alfred, de saint Anselme et de saint Thomas de Cantorbéry reprend ses droits dans l'âme de ses fils repen- » tants. Après une longue et vaine lutte, inspirée par » l'espoir insensé de trouver un moyen terme entre la » vérité et l'erreur, entre l'unité et la division, l'élite du

» clergé anglican se détache, et, sacrifiant bénéfices, ri-
» chesses, amitiés, famille, vient recruter la milice lé-
» gitime du sanctuaire, ou édifier le monde par l'humble
» ferveur des ses vertus laïques (1). »

Rien n'a pu comprimer ce mouvement majestueux; ses ennemis de toutes les classes et de toutes les conditions, après avoir brisé leurs armes dans le combat, humiliés et vaincus, s'ils ne confessent pas hautement leur défaite comme Julien l'Apostat, doivent du moins étouffer le cri de leur conscience, qui les accuse de trahison, en dissimulant la vérité, comme les gardiens du sépulcre, témoins forcés de la résurrection de Jésus-Christ. A un combat obstiné de trois cents ans, dans lequel le pouvoir le plus fort et le plus étendu de l'Europe n'a remporté d'autre avantage que d'apprendre par son expérience personnelle que *le catholicisme est invincible*, ont succédé les efforts convulsifs des sectaires qui, à l'exemple des orfévres d'Ephèse (2), excitent le fanatisme du peuple contre les adorateurs de la Croix et exploitent à leur profit personnel l'ignorance et la superstition du peuple, en sacrifiant la vérité qui les condamne.

Sur les plate-formes d'Exeter-Hall, des ministres anglicans ont proclamé la nécessité de rétablir le régime d'Elisabeth et de Cromwell, comme le seul moyen d'arrêter les progrès du catholicisme. Il ne s'écoule pas un dimanche où l'émancipation catholique ne soit dénoncée par les pasteurs à leurs paroissiens comme un objet d'exécration; chaque jour la presse protestante excite la populace contre les catholiques et contre leurs prêtres,

(1) *Des Intérêts catholiques*, etc., p. 39-40. (Montalembert.)
(2) *Actes des Apôtres*, chap. XIX.

que les ministres, du haut de la chaire, traitent d'*idolâtres*, accusent de crimes énormes et dénoncent à la haine d'une multitude fanatique. C'est ainsi que le protestantisme prêche la tolérance au catholicisme, sans que celui-ci ait jamais autorisé de semblables violences contre son rival. L'incrédulité et l'athéisme s'unissent au schisme protestant, dans cette guerre contre la religion catholique : dans les *meetings*, les impies, les révolutionnaires, les apostats, ceux qui ne croient rien, ceux qui vivent livrés aux vices les plus abominables, prennent place parmi les ministres de la réforme, et le cri : *Mort au papisme!* poussé par les pasteurs luthériens, est toujours suivi de cet autre cri : *A bas le pape! à bas les rois! à bas les lois!* thême favori de Gavazzi, de Mazzini et des autres révolutionnaires du continent.

Mais les efforts humains peuvent-ils quelque chose contre la vertu de Dieu? Ces hommes qui se fatiguent pour arrêter le mouvement qu'une main toute puissante et invisible imprime à son Eglise, ne sont en définitive que des témoins irrécusables de l'impuissance humaine; ou bien ils sont les vaincus qui, enchaînés au char de la foi victorieuse, contribuent à rehausser la splendeur de son triomphe. L'Angleterre, endormie pendant trois cents ans dans le lit du matérialisme et des autres vices produits par sa déplorable réforme, se réveille aujourd'hui, mais fatiguée, mais brisée comme l'homme qui sort d'un long sommeil pendant lequel son imagination a couru les dangers les plus imminents et souffert les douleurs les plus intenses; elle se réveille, dis-je, mais remplie d'horreur, parce qu'elle voit les dangers de sa situation; les profondes blessures qu'ont faites dans son sein l'athéisme, le matérialisme et la fausse philosophie,

sont autant de sentences de mort qu'elle porte en elle, et qui tôt ou tard l'entraîneront dans l'arène où ont succombé les empires les plus florissants. Elle se réveille, oui, mais pour se convaincre que les utopies de la réforme, qu'elle a caressées pendant trois siècles, ne peuvent conjurer le coup mortel qu'elle voit suspendu sur son front.

Cette réaction n'est point l'œuvre d'un gouvernement préoccupé de faire prévaloir certains principes, c'est le fruit de la raison qui s'arrête pour méditer sur l'avenir que lui préparent les doctrines base de sa croyance, ou plutôt c'est la victoire de la foi sur le cœur humain, qui aime naturellement ce qui le flatte le plus. « Ah ! certes, » dit un penseur profond de notre siècle, le fanatisme » de l'hérésie ne se laissera pas vaincre en un jour : les » préjugés vulgaires, les appréhensions des hommes » d'Etat, la haine perfide des légistes (presque partout » ennemis de l'Eglise), préparent encore des embûches » et des luttes à la patience et au courage des catholi- » ques anglais. Ils auront plus d'une avanie à subir, » plus d'une amende à payer, plus d'une campagne à » endurer, comme celle *du bill contre les titres ecclésias-* » *tiques*. Mais rien de tout cela n'aboutira, pas plus que » ce bill n'a abouti à créer un obstacle sérieux ; rien de » tout cela ne changera le fond des choses ; rien n'af- » faiblira la force incomparable que la cause catholique » puise dans la publicité, dans l'équité, dans la discus- » sion, dans l'ensemble des mœurs politiques et des in- » stitutions libérales de l'Angleterre. Déjà dans les deux » chambres, les hommes d'Etat les plus éminents, les » dépositaires des grands principes politiques de sir Ro- » bert Peel, ont généreusement maintenu, au prix de » leur popularité du moment, les droits de leurs con-

» citoyens catholiques (1); et depuis les dernières élec-
» tions, la phalange catholique envoyée par l'Irlande à
» la chambre des communes devient, au milieu de la
» lutte des partis, maîtresse de la situation. Si ces
» membres catholiques savent se conduire avec pru-
» dence et loyauté; s'il leur naît un chef capable de les
» guider, l'avenir du catholicisme en Angleterre est
» assuré. O mystère de la miséricorde et de la toute-
» puissance de Dieu! Il n'y a pas encore un siècle que la
» première pétition tendant à obtenir l'émancipation
» des catholiques fut jetée à coups de pied par dessus la
» barre de cette même chambre des communes, où les
» élus des catholiques sont aujourd'hui les élus de la
» politique anglaise (2). »

Ce triomphe éclatant de la foi véritable sur l'erreur et sur les passions de trois siècles, a pour résultat d'offrir au monde le spectacle d'innombrables temples dédiés au culte; de pasteurs prêchant avec zèle la pure doctrine du Sauveur; de la hiérarchie ecclésiastique rétablie après trois cents ans de proscription; de monastères tellement florissants qu'ils rappellent l'heureuse époque des Anselme, des Bède et des Robert. Les séminaires diocésains, les asiles catholiques pour les enfants abandonnés, les maisons d'éducation, tous ces établissements, en un mot, dans lesquels la ferveur de la charité chrétienne se manifeste, à l'immortel honneur du catholicisme qui

(1) On sait que M. Cardwell, l'un des collègues de sir Robert Peel au ministère, et plusieurs autres membres distingués de son parti ont été exclus du parlement, lors des dernières élections, à cause de leur opposition courageuse au bill de lord John Russell contre la hiérarchie catholique. Tout annonce que cette exclusion ne sera que temporaire. Elle se retrouve dans la carrière de Burke et de la plupart des hommes indépendants de tous les pays libres.

(2) *Des Intérêts catholiques*, p. 41, 2, 3.

l'inspire, comme pour le plus grand avantage des malheureux qui la réclament, commencent à réapparaître au sein du peuple jadis le plus cher à l'Eglise, devenu ensuite son ennemi acharné, et aujourd'hui son fils repentant et soumis.

Le tableau qui va suivre, tracé d'après les documents les plus authentiques, nous montrera ce développement rapide de l'élément catholique qui s'opère aujourd'hui en Angleterre, à la grande surprise de tous ceux qui en sont les témoins. Un vicaire apostolique suffisait, il y a un siècle, dans ce pays, pour les nécessités de quelques rares catholiques, sans temples, sans cimetières, sans aucun moyen de pratiquer publiquement leur religion, qui était proscrite, en outre, par les lois aussi rigoureuses qu'injustes du parlement. L'ombrage des arbres ou quelque chambre écartée, dans une maison particulière, abritait de temps en temps ces fidèles, dont la foi n'aurait pu être soumise, en ce siècle, à de plus rudes épreuves, si ce n'est au Tongking ou dans la Cochinchine.

Mais le temps marchait, et le glaive vengeur suspendu sur la Grande-Bretagne, prêt à châtier les profanations du sanctuaire, l'apostasie du trône, la mort, l'exil du sacerdoce et la proscription du culte véritable, commença bientôt à s'éloigner. L'horizon, jusqu'alors sombre et menaçant, laissa poindre une lueur nouvelle, et, à travers celle-ci, le calme que n'avaient point connu six héroïques générations de catholiques dévoués. Treize diocèses (1), érigés en 1849, comptent aujourd'hui, dans le territoire d'Angleterre et dans le pays de Galles, environ deux millions de fidèles, c'est-à-dire le neuvième

(1) Ce sont les suivants: Westminster, Southwark, Rescham, Beverley, Liverpool, Salford, Shrewsbury, Newport ou Menevia, Clifton, Plymouth, Nottingham, Birmingham et Northampton.

de la population totale. D'après les données officielles du gouvernement, le nombre des catholiques s'élevait, en 1767, à soixante-sept mille neuf cent seize dans cette même partie du territoire anglais, et, treize années après, ce nombre s'était accru encore. En 1800, il était double, et, aujourd'hui, déconcertant tous les calculs humains, il a atteint le chiffre énorme que nous avons cité plus haut.

Les églises, en suivant la même proportion, fournissent une preuve nouvelle de ce progrès incontestable. Tandis qu'en 1780 il en existait à peine deux cents, ou, pour parler plus exactement, deux cents petites chapelles ou modestes oratoires, en 1853 on comptait déjà huit cent douze églises, devenues tellement insuffisantes pour recevoir la multitude qui s'y presse, qu'il a fallu songer à en construire plusieurs autres. On en élève en ce moment six à Londres seulement (1), et le nombre de celles que l'on bâtit hors de la capitale est très considérable (2).

Les chapitres ecclésiastiques se trouvent établis aujourd'hui dans toutes les cathédrales et le clergé remplit dans chaque paroisse les fonctions auxquelles il est appelé de droit. J'ai visité assiduement un grand nombre de ces églises, tant dans les villes que dans les campa-

(1) Voici leurs noms et ceux des quartiers où elles sont situées : Sainte-Anne à Spitafields, Saint-Joseph à Poplar, Sainte-Hélène à Bayswater, Saint-Alexis à Kentishtown, Barned Commercial-Rood et Brompton.

(2) Voici celles que nous avons pu constater : Ashton-under-Line, Lancashire, Buckland, Berkshire, Dominican's Wodchester, Crook Durham, Coughton, Warwickshire, Carmel-House Durham, Chesterfield, Derbyshire, Hyde, Cheshire, Leith, Edinburgshire, Leyland Lancashire, Lydiate Lancashire, Leeds, Yorkshire, Minsteracres, Northumberland, Newton-Head Lancashire, Torquai, Devonshire, Wolsingham Durham et Wolverhampton dans le Staffordshire.

gnes, en Angleterre, et je ne saurais dire ce qui m'a le plus édifié, du zèle du clergé qui les dessert, ou de la fervente dévotion du peuple qui s'y porte en foule. Le prêtre fait entendre partout sa voix; il prêche dans les temples, exhorte et conseille dans le confessionnal, instruit dans les écoles, console dans les hôpitaux et visite dans les prisons. La presse protestante l'a proposé plus d'une fois pour modèle à son propre clergé. Cette milice est formée dans les séminaires de Saint-Edmond et de Saint-Cuthbert, en Angleterre, comme aussi dans d'autres établissements analogues qui existent à Rome, à Valladolid et sur divers points de l'Europe.

Dans l'état actuel de la société, quand ses membres vivent plongés au sein d'un matérialisme voluptueux, quand l'or et les plaisirs ont acquis un ascendant sans limites sur les cœurs et les intelligences privés de la foi, quand l'individualisme le plus absolu émancipe le chrétien de la charité, qui est son âme; le catholicisme, qui connaît la cause des maux du corps social et conserve dans son sein le remède qui leur est propre, introduit en Angleterre les instituts monastiques, animés de cette ferveur qui excita l'admiration du monde à l'époque de leur apparition primitive.

Le catholicisme, conservateur jaloux de ses principes divins, porte dans sa pratique un élément de réforme sociale; mais en même temps qu'il le répand par l'exemple et par la parole, il a soin de manifester par les œuvres jusqu'à quel degré il est capable de perfectionner la vertu des hommes. Il s'attache à démontrer que ses maximes ne sont point de spécieuses théories, et l'exercice parfait de sa sainte morale *un vain enthousiasme ou un pieux délire,* comme l'appelle Luther, mais un effet de la grâce sur l'homme, qui trouve dans les conseils

évangéliques un trésor de jouissances bien supérieures à celles que la terre lui offre, enveloppées dans un métal impur et dans des plaisirs mêlés de douleurs et de regrets.

Quiconque visitera l'un des monastères de Cisterciens établis en Angleterre, comprendra bientôt que la pratique des principes matérialistes n'est point l'état normal de l'homme; qu'il en existe un autre où l'abnégation de soi-même assure la paix à l'âme; où l'exercice continuel du corps et de l'esprit fortifie les facultés physiques; où, en répandant le fruit du travail sur l'indigence et la misère, on porte la consolation dans le cœur du pauvre, tandis que l'on sent son propre cœur noyé dans ce torrent d'ineffables délices que produisent les œuvres de parfaite charité.

Là, le son de la cloche indique aux fervents reclus le partage de leur temps entre la prière et le travail, entre Dieu et l'homme, de sorte que leur vie devient une suite d'exercices tellement disposés que l'esprit et le corps ne demeurent jamais inactifs un seul instant. Les uns travaillent à la culture des champs, du jardin, du potager; d'autres étudient à la bibliothèque; d'autres enseignent à l'école; les prêtres prêchent et confessent. Les pauvres assiégent leur porte à toute heure, parce qu'ils voient en eux une providence vivante, pour soulager leurs nécessités physiques et surtout parce que, dans les souffrances de l'âme, plus douloureuses encore que la pauvreté elle-même, ils sont certains de trouver le remède qui leur garantit une parfaite guérison. Oui, certes, ce n'est pas aux portes des palais des nobles ni des riches banquiers que vont frapper les pauvres; ce n'est pas aux froids ministres de la réforme que celui qui souffre cherche à confier ses peines: parce que la pauvreté est ordinairement repoussée des lieux où règnent le luxe et

l'orgueil; parce que la douleur aime à s'épancher de préférence dans le sein de l'homme qui, par un vœu solennel, s'est détaché de lui-même, de ses affections naturelles et du monde entier, pour devenir le serviteur de tous et se faire tout à tous.

Ce langage répugne à la philosophie matérialiste, il est vrai, parce que chez ses adeptes la douleur ne connaît ni ne cherche les sublimes consolations dont est susceptible l'âme qui croit et espère, et parce que leur cœur n'apprécie qu'une seule espèce de satisfaction, que la morale repousse et que la religion condamne. Celle-là ne se trouve point dans les cloîtres... Mais si les esprits forts, élevés sous l'influence de ces principes, ont étouffé dans leur âme les nobles sentiments, le cœur chrétien les admet dans toute leur intensité, les recherche et s'en nourrit; ils lui inspirent la grandeur d'âme véritable, ils lui rendent la paix et l'allégresse. A quelque point de vue que ces philosophes considèrent les sentiments dont il s'agit, leurs diatribes valent leurs éloges, et si ceux-ci ne peuvent en rehausser le mérite, celles-là ne sont pas moins impuissantes à en diminuer l'éclat.

Pour moi, ce que j'ai observé dans l'abbaye de Leicestershire, et ce qu'observent dans les autres monastères tous ceux qui les visitent, ne peut manquer d'éveiller dans le cœur les sentiments d'amour, de bienveillance et de gratitude, que les bienfaiteurs du genre humain sauront toujours se concilier dans toutes les régions du globe. Mais je suis certain, d'un autre côté, que pour les cœurs qui pratiquent l'abnégation parfaite, tout cela est sans aucune espèce de valeur. Ni les éloges du *Times,* ennemi-né de la cause catholique, qui appelait les Cisterciens *sauveurs des pauvres*, lorsque l'année dernière

ils distribuaient avec tant d'empressement leurs grains aux multitudes pressées par la faim, ni les bénédictions des victimes qu'ils arrachent à la misère, rien de cela ne saurait leur suffire : l'objet qu'ils cherchent, c'est Dieu seul, et c'est lui seul qu'ils servent en comblant de bienfaits l'homme dont l'âme porte l'empreinte vivante de cet Etre adorable.

Mais cet esprit de charité n'est point circonscrit dans les étroites limites des abbayes : destiné par la Providence à lutter corps à corps avec le misérable égoïsme qui domine la génération présente, il se répand dans les villes, dans les campagnes elles-mêmes, et, malgré les obstacles qu'il doit vaincre, il fait sentir partout son action bienfaisante. Telle est la mission que remplissent en Angleterre, en Ecosse et dans le pays de Galles, les Bénédictins, les Dominicains, la compagnie de Jésus et les autres ordres religieux. Humainement parlant, on croit rêver en voyant des congrégations régulières exister au sein du protestantisme, qui les abhorre et les poursuit comme des adversaires formidables; mais le mépris, la proscription et la mort même sont des armes qui perdent toute leur efficacité lorsqu'on les emploie contre le catholicisme. Lui seul a la vertu incomparable de rendre ses ministres supérieurs à toute espèce de crainte et d'intérêt, de telle sorte qu'il a le droit de dire avec vérité : « Rien n'a pu entraver l'exercice du ministère que » Dieu m'a confié (1). »

Londres, cette métropole immense du protestantisme, si ombrageuse encore naguère, qu'elle ne souffrait pas que les prêtres catholiques portassent dans son enceinte le collet clérical comme indice de leur caractère, et que,

(1) *Actes des Apôtres*, ch. XX.

avec la plus ignominieuse intolérance, elle leur faisait expier par une amende ce qu'elle et elle seule pouvait appeler un *délit*, Londres voit fleurir aujourd'hui dans son sein des communautés de Jésuites, de Rédemptoristes, de Passionnistes, d'Oratoriens et d'Oblats de Marie. Les cités les plus commerçantes et les villages manufacturiers sont témoins du même spectacle qui, à une époque voisine de la nôtre, aurait provoqué des édits furibonds de la part du gouvernement, tandis que cet ordre de choses s'appuie aujourd'hui sur la conscience d'une grande partie de la nation, qui l'exige, et de l'immense majorité, qui le tolère, parce qu'elle en reconnaît l'utilité.

Le protestantisme a pu désigner, un jour, certains points de l'Angleterre comme lui appartenant exclusivement et les tenir obstinément fermés à l'exercice de tout culte qui ne s'éloignerait pas essentiellement du culte catholique. Le fanatisme des habitants, excité par les sermons incendiaires de leurs ministres, se serait porté alors à des excès de tout genre contre le prêtre catholique assez zélé pour tenter d'exercer publiquement sa propagande. Mais les temps sont bien changés. Les mêmes lieux voient aujourd'hui, non-seulement prêcher dans les temples catholiques, mais s'ouvrir des écoles dirigées par le clergé lui-même. La grande ville de Leicester, l'un des centres manufacturiers les plus actifs de l'Angleterre, nous offre surtout ce consolant spectacle. Grâce au zèle de la mission dominicaine, qui exerce là son apostolat depuis quelque temps, une partie considérable de la population, abandonnant le drapeau déchiré du protestantisme, est venue augmenter le nombre des vrais fidèles, à la joie indicible de l'Eglise universelle.

Cependant la jeunesse catholique était condamnée encore à mendier son instruction primaire dans les écoles anglicanes, au risque de s'y imprégner d'une doctrine qui pouvait influer sur les croyances du reste de la vie. Pour éviter ce péril, il fallait vaincre un obstacle formidable : l'intolérance et le fanatisme protestant. La conscience catholique a fini par triompher. A l'ombre du temple où la vérité a remporté de si éclatantes victoires sur les erreurs et les vices, existent aujourd'hui des écoles dirigées par le même institut qui a planté là avec tant de zèle l'étendard du catholicisme. L'immortel Pie IX s'est empressé de bénir cette œuvre, avec la plus tendre effusion de tendresse paternelle, en l'assistant d'une aumône qui témoigne de la grandeur de sa générosité.

Ainsi donc, la voix de la doctrine catholique s'étend et pénètre partout, malgré les efforts du pouvoir et les machinations du fanatisme. Les lieux les plus éloignés des villes, les humbles chaumières mêmes des pauvres mineurs, n'ont pas été frustrés de leur part dans les biens que porte avec lui ce zèle plein de charité, d'amour de Dieu et d'intérêt pour le bonheur éternel du prochain. Ah ! oui, même ces misérables abris de la pauvreté, dans lesquels règne l'ignorance la plus grossière, où l'on entend les discussions dont nous parlent les Mémoires des nobles lords auxquels nous avons fait allusion ailleurs. Le zèle protestant ne pénètre jamais dans les lieux où manquent les aisances de la vie, ou, tout au moins, cet attrait de la nouveauté, qui compense, par les jouissances de l'imagination, les privations que le corps a pu souffrir. Ce sont là des entreprises exclusivement propres à cet esprit d'abnégation et de sacrifice qui fut toujours le signe caractéristique des apôtres de la croix.

Le nombre des couvents aujourd'hui existants en Angleterre, dans le pays de Galles et l'Ecosse, s'élève à cent un, parmi lesquels dix-sept sont habités par des hommes et le reste appartient à des femmes (1). Et que font les religieuses en Angleterre? nous demandera sans doute quelqu'un de ceux qui méconnaissent la grande mission confiée par le catholicisme aux personnes du sexe faible vouées à la vie monastique. Elles y font, répondrai-je, ce qu'elles font dans les Etats-Unis, en France, en Allemagne et partout. Pour ce qui concerne le prochain, elles instruisent la jeunesse, soignent les malades, élèvent les enfants abandonnés, et édifient la société entière par leurs bons exemples; pour ce qui les regarde elles-mêmes, elles travaillent à leur propre sanctification, en professant un genre de vie consacré par les sublimes conseils de l'Evangile.

Ces congrégations sont un lieu de refuge toujours ouvert au sexe qui a le moins de ressources à sa disposition dans le malheur; c'est là que forment leur cœur mille innocentes créatures qui, dépourvues d'un pareil secours, se seraient trouvées entraînées dans ce tourbillon violent qui précipite au sein des vices les plus dégradants un nombre infini de jeunes filles sans religion et sans fortune (2). C'est là, enfin, qu'apprennent à connaître leur dignité morale, leur noble et éternelle destinée, tant d'êtres que le monde repousse, que leurs parents abandonnent, et qui, sans cela, seraient allés augmenter le nombre de ces misérables, privés de tout sentiment de leur dignité personnelle, qui s'abandonnent à tous les crimes parce qu'ils n'ont pas dans leur con-

(1) Voir la note D, à la fin de ce volume.

(2) On sera péniblement surpris d'apprendre qu'il existe à Londres seule 200,000 femmes publiques.

science un frein capable de les retenir, parce qu'ils ne trouvent point dans leur âme la disposition à souffrir, parce que la société ne leur offre aucun moyen de se procurer leur indispensable subsistance. Tel est l'objet que remplissent, en Angleterre, les communautés de femmes.

J'ai eu l'occasion d'apprécier, en maintes circonstances, la différence essentielle qui sépare l'éducation donnée par ces communautés de celle que les jeunes filles reçoivent dans les écoles du gouvernement. Les religieuses appuient sur la foi la base de l'éducation qu'elles donnent, font sentir à leurs élèves l'autorité de leur propre conscience et veillent soigneusement à ce que le cœur, en même temps qu'il se forme sous l'inspiration de celle-là, ne tente point de se soustraire aux avertissements et aux reproches de celle-ci. Cette foi, dont l'enfant commence à sentir déjà l'importance, lui apprend avant tout à ne jamais demeurer oisif un seul instant, car son âme est une terre dans laquelle doit être cultivée une grande variété de plantes; mais celles-ci ne se développeront que par le travail assidu de toute la vie.

Voyez quelle est la gravité d'une pareille entreprise! Les vertus sont les fleurs qui embelliront l'esprit de l'enfant, infiniment plus précieux que son corps; et l'acquisition de ces vertus est la noble fin qui devra le diriger dans toutes ses actions. Les conséquences d'un pareil système d'éducation sont faciles à saisir. La piété fervente et sincère, la modestie, le détachement des choses du monde, la résignation dans les épreuves de la vie, l'abandon absolu de l'esprit à la Providence, sont des principes qui donnent au cœur un sentiment de dignité, manifesté clairement par ses actes extérieurs. Aux yeux

des institutrices chrétiennes, la conservation des vertus importe plus que celle de tous les avantages de ce monde; à leurs yeux, on doit détester jusqu'à l'ombre d'une faute, parce qu'elle déplaît à Dieu, parce qu'elle dégrade la dignité de notre nature ; et nul ne leur paraît si malheureux que celui qui compromet sa vertu en l'exposant volontairement au danger.

Ces solides principes ont pour conséquence de chercher dans les pratiques assidues, enseignées par la religion elle-même, les moyens d'enraciner les vertus dans l'âme ; ils ont pour résultats la modération dans les paroles, la rectitude du jugement dans l'appréciation des choses, la réserve dans ses rapports avec les autres, et certaine douceur qui vient, non point de l'affectation, mais d'une âme pure et sincère. Dans les actions de leurs maîtresses, ces jeunes filles trouvent un modèle qui leur inculque pratiquement l'exercice de ces mêmes principes, en les fortifiant contre les assauts du monde et de leurs propres passions, acharnées à leur perte.

Ce n'est pas là, certainement, ce que l'on remarque dans l'éducation protestante. La religion n'entre point dans son système comme suprême régulatrice des actions de l'individu, et la conscience ne vient point se placer sous son influence divine, pour juger ses propres actions. « Le » respect de l'opinion, » voilà le fantôme qui se présente à chaque pas aux yeux de la jeune élève, pour lui enseigner comme principe la plus vile hypocrisie. Les devoirs de l'individu n'ont point leur origine, suivant elle, dans la loi de Dieu, auteur de la nature et source de tous les principes religieux et sociaux, mais uniquement dans le respect extérieur dû à l'homme, et dans la nécessité de conserver un prestige d'opinion aux yeux de la société à laquelle il appartient.

Triste condition que celle de l'individu qui base ses devoirs sur des motifs de ce genre ! Il se présentera tel cas où le crime le plus révoltant ne répugnera point à l'homme, s'il reste secret pour un autre homme, s'il demeure ignoré de la société, à laquelle échappe le plus souvent la conduite privée de ses membres ; et, alors, voilà parfaitement sauvegardées les considérations qui faisaient hésiter à se souiller du crime; voilà l'individu libre de se vautrer à son aise dans l'immense bourbier des vices ! Une telle conséquence est monstrueuse ; c'est pourtant celle dont l'Angleterre entière fait chaque jour la funeste expérience. Celui qui fléchit le genou devant l'*opinion*, celui qui n'a que l'homme en vue dans l'accomplissement de ses devoirs, trahira ceux-ci facilement, parce que Dieu, parce que la religion et la conscience, qui sont les seuls organes de Dieu, sont aussi les seuls liens qui attachent l'homme d'une manière indissoluble à ses obligations.

Le développement de ce genre d'éducation répond parfaitement à son principe. Une institutrice, imbue de frivolités qui ne servent guère à la rendre plus recommandable que toute autre personne de son sexe, douée d'un mérite médiocre et chargée de toute sorte de vaines parures, formera ses élèves à l'amour du monde; sans religion ni piété, elle ne pourra évidemment leur inspirer aucun de ces deux sentiments. Elle leur mettra entre les mains quelque livre de *Common prayers* (prières quotidiennes), ouvrage de quelque ministre de sa connaissance, les conduira le dimanche à l'église, pour qu'elles assistent aux offices, et si elle vise à passer pour scrupuleuse, amènera deux ou trois fois un pasteur, pour faire quelque instruction pieuse au pensionnat réuni dans le salon. Voilà tout le détail de l'éducation

religieuse des écoles de filles protestantes! Pendant ce temps, le matérialisme naturel à notre triste condition, l'attachement à ce que voient et palpent nos sens, le goût des plaisirs, du luxe et de la vanité, loin de rencontrer la moindre entrave dans le cours de l'éducation, se trouvent encouragés, tout au contraire, dans la théorie comme dans la pratique. Les protestants judicieux reconnaissent bien l'immense avantage du premier système sur le second; aussi un certain nombre d'entre eux ont cherché pour leurs filles un avantage positif dans l'éducation solide des pensionnats catholiques, sachant se mettre en cela au-dessus des exigences de cette chimère qu'on nomme l'opinion.

Mais comment peut-on soutenir un nombre si considérable de colléges, d'écoles, de monastères et autres établissements catholiques en Angleterre? Quelles ressources possède ce clergé, qui compte aujourd'hui mille cinquante-six prêtres? Le clergé catholique, qui ne reçoit pas un centime du gouvernement, bien que celui-ci paie très magnifiquement chaque année *huit millions de livres sterling* au culte anglican, n'a d'autre émolument que la menue monnaie, vrai denier de la veuve, que chaque pauvre offre quelque dimanche dans le temple; mais entre ses mains cette chétive ressource se multiplie, comme l'huile de Sarepta ou comme les pains du désert. Les temples, les écoles et les monastères non-seulement se soutiennent, mais s'établissent partout; les orphelins sont recueillis et instruits, les malades sont guéris, les pauvres trouvent un asile, et, pour parler avec la plus rigoureuse exactitude, le clergé catholique fait plus avec la monnaie du pauvre que le clergé protestant avec les huit millions de livres sterling qu'il reçoit du gouvernement.

Du sein de ces familles qui, dans les siècles passés, furent par leur bienfaisance l'honneur de la Grande-Bretagne, et que celle-ci, néanmoins, en des jours de triste mémoire pour le christianisme, a rejetées de son parlement, a privées de leurs honneurs pour les punir du crime d'être demeurées fidèles à Dieu et à leur conscience, le Seigneur a suscité quelques hommes généreux, qui ont ouvert leurs trésors pour rétablir ses temples. Entre autres exemples de ce genre, le catholicisme anglais devra pendant de nombreuses générations conserver le souvenir du noble et religieux sir John, seizième comte de Shrewsbury, qui, dans le cours de sa vie, terminée en 1852, a dépensé en fondation d'églises, de couvents et de maisons d'éducation, plus de cinq cent mille livres sterling. Son successeur marche sur ses traces; mais ces exemples sont rares, on pourrait même dire uniques, parce que la majorité des catholiques d'Angleterre n'est pas riche, à beaucoup près. On dirait que la Providence, au milieu du misérable matérialisme qui désole notre époque, suscite de pareils modèles de zèle et de charité pour réveiller dans le cœur des croyants cette vertu qui pendant dix-neuf siècles fut l'une des plus grandes gloires du catholicisme.

On pourrait difficilement énumérer la série de victoires obtenues sur l'erreur, dans cette marche triomphale de la vérité catholique. Les docteurs de l'université d'Oxford, jadis l'honneur du protestantisme anglican, ne sont pas les seules notabilités qui l'aient abandonné, pour chercher dans le catholicisme la vérité et la vie éternelle : la haute chambre du parlement, la noblesse et le clergé lui-même voient les conversions se multiplier parmi leurs membres. Au milieu de ces nombreuses défections, dont la Grande-Bretagne a le spec-

tacle, le protestantisme déserté se console en publiant une statistique religieuse, dont les chiffres ont pour but d'atténuer singulièrement les progrès et les conquêtes du catholicisme. Triste ressource, conseillée par le désespoir, mais que rend complétement inutile la vérité de faits attestés par des documents irréfragables (1).

Le catholicisme se propage en Angleterre avec une rapidité merveilleuse ; voilà le fait, le fait capital que tout le monde admire, parce qu'il se réalise à la face de l'univers entier. Une génération fervente se lève pour consoler l'Eglise outragée dans ses dogmes et dans ses pasteurs par des membres dénaturés. « Des fils qui, » étroitement unis au catholicisme par les sentiments de » l'âme, trouvent leur gloire, leur consolation, leur or- » gueil légitime dans l'union intime avec cette pierre » sur laquelle repose l'Eglise de Jésus-Christ; des catho- » liques qui, attachés sincèrement à la chaire de Rome, » centre de sa glorieuse prérogative d'unité, reconnais- » sent et vénèrent le successeur de saint Pierre, le » vicaire de Jésus-Christ, le chef visible de son corps » mystique, le pasteur suprême de son troupeau et le » père spirituel de tous ses enfants; des fidèles, enfin, » pleins de tendresse et de vénération pour le digne suc- » cesseur, pour le représentant vivant de ces saints » pontifes qui, dans une longue suite de dix-neuf siècles,

(1) Les conversions, parmi les membres du clergé protestant anglais, en 1853, se sont élevées à douze, parmi lesquelles on peut citer le révérend lord Charles Tyune, vicaire de Longbridge-Reverell, prébendé de Cantorbéry et oncle du marquis de Battey ; le révérend William Pope, professeur au collége du Christ, à Cambridge, neveu de lord docteur Whateley, archevêque anglican de Dublin; et le révérend docteur Edouard Beard, méthodiste primitif et zélé prédicateur de Cambridge. Les conversions de laïques notables à un titre quelconque dépassent le nombre de soixante.

» ont supporté avec une patience et une valeur héroï-
» ques les calomnies des hommes et la présomption du
» siècle (1). » Tel est le type des nouveaux convertis qui s'enrôlent dans cette phalange victorieuse du catholicisme, dont la bannière est la croix du Sauveur du monde.

L'Angleterre tressaillant sous l'action de l'élément catholique : tel est le grand spectacle que tous contemplent et admirent de nos jours. Fasse la Providence que l'on voie renaître et régner bientôt dans la patrie d'Alfred et de saint Edouard, cette foi dont ils furent les défenseurs si zélés, pendant le cours de leur glorieuse existence !

(1) L'*Orbe cattolico.* Lettre des catholiques du district de Londres à Pie IX, 6 février 1849.



CHAPITRE XV.

La Hollande. — La lutte de trois siècles. — Le catholicisme ne triomphe que par la conviction. — Conduite de l'Eglise sous ce rapport. — Le protestantisme n'agit point ainsi. — La violence nuit à la cause du catholicisme. — Traces de la fureur passée. — Quel est le sens de la tolérance protestante ? — Les Jésuites et les Dominicains. — Premières églises reconstruites. — Les concessions. — Triomphe du catholicisme. — Impressions produites par la solennité de la Fête-Dieu. — L'influence catholique se fait sentir dans les Pays-Bas. — Les Sœurs de la Miséricorde et leurs travaux. — Une réflexion.

Quittons l'Angleterre, traversons la mer du Nord, et allons contempler sur ses plages cette lutte de trois siècles que la croyance catholique a soutenue avec tant d'héroïsme dans les Pays-Bas. La réforme, prétendant triompher des consciences par la force brutale, et rencontrant une résistance formidable, transforma en un vaste champ de bataille la terre jusqu'alors si paisible que l'apôtre Villibrod avait sanctifiée par ses travaux.

L'un des principes sanctionnés par le christianisme et conservés intacts par le catholicisme, c'est d'exclure de ses moyens de propagande tout ce qui n'est pas en harmonie avec la douce persuasion que le Sauveur du monde a recommandée à ses disciples, par ses exemples non moins que par ses leçons. Jésus-Christ blâma et réprouva comme indiscret le zèle de ceux d'entre eux qui sollicitaient de lui des actes de rigueur contre les

contempteurs de l'Evangile. « Vous ne savez de quel » esprit vous êtes, » dit-il alors à ses conseillers, voulant conserver ainsi entière à l'homme la souveraineté de sa conscience, afin qu'il ne la soumît qu'à la persuasion et à la conviction la plus intime. C'est à ces armes-là seules que le catholicisme doit la série de victoires qu'il a remportées sur l'erreur, et dont lui seul peut se glorifier. C'est la conviction qui lui gagna en Judée ses premiers disciples, et c'est encore la conviction qui saura gagner à l'Eglise le dernier des dissidents, au fond des régions qui restent à découvrir dans les parties les plus lointaines du sol africain.

La politique des souverains, dénaturant l'institution divine, a voulu amalgamer l'Evangile avec les armes et soumettre à la foi chrétienne la conscience de l'individu, comme elle soumettait à son propre vasselage sa personne et ses propriétés. La religion, refusant son concours à un projet semblable, a travaillé à conserver alors même sa liberté à l'individu, soit dans les pays civilisés de l'Europe, soit chez les nations sauvages de l'Amérique. « Les conversions doivent être l'œuvre de la con» viction opérée par la vérité, et jamais de la violence, » que réprouve l'Evangile. » Telle est la recommandation principale des Souverains Pontifes aux missionnaires qui évangélisent le nouveau monde; telle est la recommandation qui excitait le zèle de l'immortel Las Casas, dont la voix de tonnerre, plaidant la cause de la liberté, sur les plages du golfe de Mexique, allait trouver bientôt un écho sur les rives du Biobio, dans les sermons brûlants de Louis Valdivia, l'apôtre du Chili.

La réforme, fille de passions violentes, a témoigné en plus d'une occasion que tel n'est point son principe; toutes les fois qu'il a été en son pouvoir d'employer la force

pour contraindre l'homme d'admettre un système de croyance différent de celui que lui dictaient ses convictions, elle l'a exécuté sans le moindre scrupule, au grand scandale du genre humain.

Ce n'est point un fait unique dans l'histoire que les actes oppresseurs de Henri VIII, d'Elisabeth et du tyran Cromwell. En Hollande, où la doctrine de Calvin a réussi à se créer des prosélytes par milliers et à s'emparer du pouvoir, nous en trouvons de tout à fait semblables. Partout où l'œil s'arrête, il y découvre quelque souvenir des violences employées par le protestantisme pour dominer ou pour convertir, comme il disait, les hommes à la foi véritable. Que signifient, en effet, les incendies des églises, les assassinats des prêtres et les persécutions de tant de pacifiques citoyens, conservées encore dans la mémoire de tous? A Dort, à Rotterdam, à Leyde, à Utrecht, à Amsterdam, vous ne trouverez pas de souvenirs aussi vivaces et aussi populaires que ceux de ces dévastations : les temples catholiques vous montreront élevées aux honneurs des autels quelques-unes des victimes sacrifiées dans les excès de cette fureur, et chacun des lieux consacrés par le rit protestant rend témoignage de la déprédation à laquelle furent livrés les biens de ceux qui persévérèrent fidèles à leur croyance primitive.

Durant trois siècles, le protestantisme a vu son *triomphe* dans ces indignes attentats, et il a pu jeter un défi à son adversaire, du haut de ces mêmes chaires qui lui reprochaient ses usurpations; mais le catholicisme ne triomphe point ainsi. Son empire s'étend sur le cœur et sa domination sur la conscience; or, le cœur et la conscience se laissent dominer par la conviction; par la force et la violence, jamais. Celles-ci, au contraire, lui

deviennent préjudiciables dès le moment où il prétend obtenir par des moyens humains un résultat qui ne peut être que l'effet du pouvoir divin, c'est-à-dire la conversion du cœur. Elles lui portent préjudice, en suscitant des obstacles à l'action de la grâce, dont le propre est de s'insinuer dans l'homme par des moyens suaves, il est vrai, mais qui agissent efficacement sur son cœur et sur sa volonté : elles lui portent préjudice, enfin, parce que tout ce qui n'est pas en harmonie avec ses principes lui devient contraire.

Ces inconvénients, relativement à l'individu, sont beaucoup plus graves et leurs effets plus sensibles encore. La violence produit toujours l'irritation ; la volonté n'agit point sous son empire, et le cœur n'obéira pas davantage à son impulsion. C'est la force seule qui arrache tels ou tels mouvements, lesquels, s'ils paraissent en harmonie avec les ordres du pouvoir qui les exige, ne s'accomplissent néanmoins qu'au prix du sacrifice d'une volonté qui leur résiste et les abhorre, dès le moment où elle se voit contrainte de les exécuter.

C'est dans les Pays-Bas surtout qu'on a pu remarquer cette irritation, conséquence des excès commis par le pouvoir lorsqu'il a prétendu tyranniser les consciences ; elle a été l'une des barrières les plus formidables que le catholicisme a dû renverser pour arriver à la victoire. Dans le premier mouvement de fureur dont les réformateurs épouvantèrent la Hollande, ils fermèrent aux catholiques les portes de leurs temples et condamnèrent à l'exil les prêtres qui ne voulurent point souscrire des conditions équivalentes à une misérable apostasie. La prison, la confiscation, les tourments et la mort même, paraissaient un châtiment trop doux pour le catholique qui avait l'audace de faire quelque manifestation pu-

blique de sa foi. Des recherches scrupuleuses pratiquées à domicile, et les décrets les plus rigoureux interdirent à perpétuité aux prêtres l'entrée des Pays-Bas. Mais le même esprit qui creusa jadis les catacombes et fit naître des peuples dans les entrailles de la terre, cet esprit qui inspira aux premiers chrétiens le courage de pénétrer dans les déserts, de vivre parmi les bêtes féroces, et qui aujourd'hui même les anime à braver les périls de tout genre dans le Fo-Kien et le Japon, pour conserver et propager la foi de l'Evangile, ne fut pas moins efficace en Hollande pour inspirer d'aussi généreuses résolutions.

Le protestantisme a bien pu adopter des mesures oppressives pour étouffer une foi qui, comme l'herbe des forêts, germe avec d'autant plus de vigueur qu'elle est plus maltraitée, et se développe vigoureusement lors même qu'elle est abandonnée à la merci des animaux qui la foulent aux pieds. Les fidèles, privés presque toujours des consolations de leur foi, surent la conserver parmi les dangers de toute espèce, et leurs prêtres, poursuivis, errants, confondus avec la populace, trouvèrent encore le moyen de venir en aide, au milieu des conflits, à ceux qui souffraient pour la justice. Les événements de cette époque ne sont qu'une copie fidèle des siècles de persécution, et si l'on ne trouve pas en Hollande les bûchers et le cirque de Rome, on y voit la hache et les bourreaux qui remplaçaient parfaitement le feu et la dent des bêtes féroces. L'histoire de l'Eglise donne également le titre de martyrs à ceux que la fureur de la réforme sacrifia en Hollande, au seizième siècle, et à ceux qui tombèrent mille ans plus tôt victimes des édits sanguinaires de Néron et de Domitien.

Pour moi, à la vue de semblables faits, je ne saurais

comprendre la nature de cette tolérance, que nous recommandent si fort les protestants. Tolérer, lorsqu'on a le pouvoir en main pour imposer silence, pour expulser et pour persécuter, c'est là une vertu, sans aucun doute, mais une vertu dont le protestantisme ne nous a pas donné encore un seul exemple jusqu'à ce jour. En Hollande comme en Angleterre, en Irlande comme en Allemagne, il ne fut jamais tolérant, tant qu'il demeura maître du pouvoir; tout au contraire, il se déshonora par des excès qui laissent bien loin derrière eux les bûchers de Philippe II, de même que ces cachots de l'inquisition, que l'Eglise n'autorisa jamais et dont les protestants font tant de bruit. S'il a toléré depuis, s'il tolère aujourd'hui, c'est bien à contre-cœur et parce que la force de l'opinion ou la crainte de réclamations menaçantes ne lui permettent plus le développement de ses plans oppresseurs.

Pendant cinquante années consécutives, le protestantisme a refusé au tiers des citoyens hollandais le libre exercice d'un culte qui avait été, un siècle auparavant, celui de la nation tout entière. Deux congrégations religieuses, qui, durant les fureurs de la réforme, se distinguèrent par l'austérité de leur vie, par l'ardeur de leur zèle et surtout par ce fait qu'il ne sortit personne de leur sein pour grossir les rangs des novateurs, bravèrent les dangers de toute espèce, pour remplir le ministère évangélique au milieu de ce troupeau dévasté par le fanatisme, le schisme et l'hérésie. Dieu récompensa leur constance, en les destinant à relever les murs de Jérusalem lorsque aurait cessé le temps de la captivité. Effectivement, en 1687, on permit aux Dominicains de bâtir une église à Rotterdam, et presque dans le même temps une autorisation semblable était donnée, pour Amster-

dam, aux Pères de la Compagnie de Jésus ; mais l'autorité régla les dimensions de l'un et l'autre édifices, et on ne permit ni porte ouvrant sur la voie publique, ni clocher, ni cloches, ni rien qui rappelât extérieurement la forme d'une église catholique. Telle fut la première grâce qu'un tiers de la nation, condamné à vivre sans pratiquer le culte de sa foi depuis un demi-siècle, obtint du protestantisme, qui dut céder alors aux réclamations alarmantes des opprimés.

Une fois la première difficulté vaincue, les autres devaient l'être successivement, et c'est ce qui eut lieu, en effet. L'énergie des catholiques arracha peu à peu de nouvelles concessions, de telle sorte que ceux qui, peu de temps auparavant, ne pouvaient professer leur croyance qu'en secret, ni participer à leurs mystères que dans l'obscurité de la nuit et dans le recoin le plus secret d'une habitation privée, purent élever des temples en tous lieux. Soutenus par une foi aguerrie dans tant de combats, accoutumés à supporter les fatigues de tant de batailles, et d'autant plus invincibles qu'ils étaient plus unis, ils ne s'assirent pourtant pas sur leurs lauriers pour goûter tranquillement les fruits de la victoire; tout au contraire, ils mirent à profit leurs succès passés pour se préparer à des combats nouveaux. Le protestantisme était vaincu ; mais l'indifférentisme, le matérialisme et l'incrédulité, nés dans son sein, préparaient au catholicisme une nouvelle lutte, non moins formidable que les précédentes.

Pendant que la Hollande protestante s'occupait à exercer la patience des catholiques opprimés, sans prendre soin d'alimenter le principe religieux dans le sein de ses sectaires, elle formait de ceux-ci une génération d'incrédules, destinée à provoquer de nouveaux conflits, lors-

qu'elle se sentirait la force d'entrer en campagne. C'est là, en effet, l'ennemi le plus funeste que la société puisse réchauffer dans son sein, ennemi qui, après avoir anéanti la croyance à laquelle il doit la vie, se retourne contre le principe catholique, avec d'autant plus de fureur que ce principe est le seul qui puisse le retenir dans sa carrière d'iniquité.

Les vieux réformateurs, qui contemplaient avec stupéfaction le développement merveilleux du catholicisme, ne craignirent point de s'associer avec les incrédules pour rendre plus sûrs les coups qu'ils songeaient à lui porter. La Hollande et ses possessions ne tardèrent pas à redevenir le théâtre d'une persécution acharnée, dans laquelle une moitié des citoyens, soulevée contre l'autre moitié, prétendait châtier celle-ci du forfait énorme de posséder la foi!!! Les sociétés secrètes prêtèrent leur appui aux incrédules, et en Europe, en Asie, en Amérique, sur tous les points des deux hémisphères où flotte le pavillon hollandais, les évêques furent exilés, les missionnaires persécutés, les prêtres insultés et tout ce qui conservait le nom de catholique se vit exclu des droits que lui garantissaient les lois du pays. La *liberté* et l'*égalité*, paroles sonores et vaines dans la bouche des hommes sans foi, n'offrirent alors aucune garantie à ceux qui s'étaient réfugiés sous leur ombre pour n'être point troublés par leurs intolérants adversaires. Mais c'est en vain qu'ils prétendaient arrêter la marche majestueuse de l'Epouse de Dieu; c'est en vain qu'ils osaient assigner un terme aux victoires de sa grâce, essayant, comme les insensés courtisans de Pharaon, d'enchaîner la vertu du Tout-Puissant, afin qu'elle ne pût transformer l'homme par ses attouchements merveilleux. Les catholiques acceptèrent la lutte : résolus à conserver intact

jusqu'au moindre de leurs droits, ils disputèrent pied à pied le terrain que les lois leur assuraient, défendirent la liberté de conscience, que l'arbitraire et le despotisme pouvaient seuls leur contester; et, déterminés à périr tous plutôt que d'abandonner le poste que leur assignaient, d'un commun accord, la loi civile et la conscience catholique, ils finirent par obtenir l'entière liberté comme prix de leur généreuse persévérance.

Notre époque, qui a été partout une époque d'épreuves et de triomphes pour la foi, notre époque, qui seule jusqu'à ce jour a eu le spectacle unique au monde d'un Pontife fugitif et persécuté, rétabli sur son trône par un gouvernement issu de la révolution, n'a pas été moins mémorable pour la Hollande par des événements d'une importance vitale pour l'Eglise. Telles sont la complète liberté donnée à celle-ci de communiquer avec le pape et le rétablissement de la hiérarchie catholique, résultats tout à fait à la hauteur des efforts tentés pour les obtenir. Leurs effets sont sensibles, et nul ne pourra les méconnaître en observant de près la ferveur, la gravité et la pieuse munificence de ce peuple, qui remplit les temples chaque jour. Cinq évêques, incessamment attentifs aux nécessités de leurs diocèses, et neuf cents paroisses dépendantes de ceux-ci, voilà certes des conquêtes qui dépassent de beaucoup ses plus légitimes espérances.

Il me sera impossible d'oublier jamais les impressions que je reçus en assistant à la solennité de la Fête-Dieu, dans la paroisse Saint-Pierre de Rotterdam (1). Aucun dogme n'a été autant persécuté en Hollande que celui de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et la mort de mille victimes, cruellement sacrifiées,

(1) Juin 1854.

forme la digne conclusion des excès commis par les réformateurs, acharnés à l'anéantir. Dans l'église où je me trouvais, on voit une statue dédiée à Jean de Gorcum, l'une de ces victimes éternellement chères à la mémoire de la catholicité tout entière. Un concours immense de peuple remplissait les nefs du temple, et après la célébration de la messe solennelle, le prêtre officiant, prenant sur l'autel les saintes espèces, les découvrit peu à peu et les exposa à la vénération des fidèles en disant à ceux-ci : *Ecce panis angelorum.* Ces voiles mystérieux qui dérobaient jadis à Israël les secrets de l'arche d'alliance, la foi humble et ardente du peuple hollandais les déchirait aujourd'hui ; il voyait clairement ce que l'erreur, enveloppée dans les ténèbres, ne distinguera jamais. Le concert majestueux et solennel du chœur célébrait la victoire de la croyance catholique sur l'hérésie, et tous les fidèles, unissant leurs voix, entonnaient des cantiques à Celui qui triompha en mourant, à Celui qui, par le sang et la mort de ses martyrs, renouvelle ses conquêtes sur le monde et sur l'enfer. « L'Agneau immolé pour les hommes est digne d'hon» neur, de gloire, de louange; que les anges de Dieu » l'adorent, ainsi que tous ceux qui règnent avec lui, » assis sur des trônes; que la terre l'adore de même » avec tous ceux qui ont été rachetés (1). »

Cette confession solennelle faite par le Ciel lui-même de la divinité du Fils de l'Homme, était répétée pour célébrer le mystère de son union avec les chrétiens dans le sacrement de l'autel, et se terminait par l'humble supplication du fidèle sollicitant un rayon de ces miséricordes ineffables dans lesquelles il trouva toujours

(1) Apocalypse, chap. VII.

son plus sûr appui : *Bone Pastor, panis vere, Jesu, nostrî miserere.* Le très saint Sacrement poursuivit sa marche triomphante, en recevant sur son passage les hommages de l'adoration la plus profonde, dans les lieux mêmes où il fut jadis profané et foulé aux pieds par les sacriléges sectateurs de Calvin.

Un œil pénétrant, une intelligence d'élite avait bien prévu ces événements lorsqu'elle écrivait ces lignes, il y a trois cents ans bientôt : « Le protestantisme me semble » un drame dont les acteurs, après avoir joué un rôle » de convention, reviendront à leur nature réelle. Il ne » peut y avoir en lui rien de durable, depuis qu'il a » avorté d'une manière aussi violente, et il est facile » de prévoir qu'il mourra de la même façon qu'il est né. » Il fut comique à ses débuts ; il sera comique de même » dans la suite et jusqu'à la fin des temps. »

Ainsi parlait le grand Erasme, la gloire de Rotterdam, dont la statue de bronze, placée au centre de la ville qui le vit naître, semble répéter à ses concitoyens la réponse mémorable qu'il fit au premier coryphée de la réforme. « La vraie manière de déraciner les abus n'est point » celle qu'ont adoptée ceux qui lèvent aujourd'hui l'éten- » dard de la rébellion contre Rome. Ils amèneront infail- » liblement la désunion parmi les fidèles ; quant à la » ruine, elle n'atteindra ni le pape, ni l'Eglise qui le re- » connaît pour son chef, mais ceux-là seuls qui propagent » et fomentent la division. » Le temps et les événements ont donné gain de cause aux prévisions de ce génie singulier. Dans tous les temples catholiques de Rotterdam, la même solennité avait lieu à la même heure, et tous, malgré les vastes proportions de quelques-uns d'entre eux, pouvaient à peine contenir la foule qui s'y précipitait à flots pressés.

Avec le rétablissement dela hiérarchie, l'action catholique a fait sentir son influence d'une manière plus efficace et plus fructueuse pour la société. Il serait difficile de se figurer le nombre de séminaires, de colléges, de couvents, de monastères, de maisons d'asile et d'éducation qui se sont établis à l'ombre des églises: on croit voir le travail des siècles, plutôt que l'œuvre de quelques années, dans cet immense développement qu'offrent les villes de même que la capitale, et qui pronostique bien le rétablissement complet du catholicisme dans ses droits primitifs. Les missionnaires, disions-nous plus haut, combattirent durant le temps de la persécution, pour la cause de la foi; et leur constance à toute épreuve fut réellement l'élément providentiel qui sauva le peuple choisi de Dieu. La suppression des Jésuites par Clément XIV devint une calamité véritable pour les missions que ces religieux avaient formées parmi les dangers, et soutenues au milieu des péripéties diverses d'une tourmente continuelle. Le pape désigna les Franciscains pour les remplacer : leur nom n'était pas inconnu en Hollande, où plusieurs membres de leur ordre avaient lutté corps à corps avec l'hérésie, préférant le martyre à la désertion de la vérité; mais dans des missions qu'ils ne connaissaient point et qui étaient l'œuvre de sujets appartenant à d'autres congrégations, ils ne pouvaient faire des progrès aussi rapides que les fondateurs eux-mêmes. Lors du rétablissement de la Compagnie par Pie VII, les Jésuites sont retournés en Hollande, où ils poursuivent avec succès le cours de leur apostolat.

Le spectacle, si touchant, offert par la femme qui embrasse une vie d'abnégation pour contribuer par son dévouement au bonheur de ses semblables, n'est pas moins fréquent, n'est pas moins admirable dans les Pays-

Bas que dans toutes les autres parties de la terre où la barbarie et le fanatisme n'ont pas opposé une barrière infranchissable à l'Evangile. Les sœurs du tiers-ordre de saint Dominique jouissent de cette gloire depuis plusieurs années déjà. Sous le modeste nom de *Sœurs de la Miséricorde*, elles dirigent les écoles, soignent les orphelins, visitent les malades, et remplissent tous les devoirs qu'inspire et conseille la plus ardente charité. De Rotterdam, où ces religieuses possèdent un vaste monastère, elles se sont répandues dans tous les Pays-Bas, et il n'est pas une localité qui n'ait une maison d'asile, ou tout au moins une école placée sous leur direction.

Une autre institution bien importante, que j'ai trouvée propagée en Hollande par ces bonnes religieuses, est celle des écoles dominicales, où, les jours de fête, elles donnent l'instruction primaire aux personnes qui sont empêchées par leurs occupations de la recevoir les autres jours de la semaine. L'établissement de ce genre que je visitai à Amsterdam était fondé récemment et comptait quatre-vingt-dix élèves du sexe féminin, âgées de quatorze à vingt ans : les religieuses, qui ont passé toute la semaine dans les écoles, livrées au pénible travail d'instruire des enfants, viennent le dimanche compléter leur sacrifice par la tâche fatigante d'enseigner les adultes.

Et quelle est la récompense qu'elles attendent? me demandais-je à moi-même. J'ai vu la pauvreté qu'elles observent dans le cloître, bien que plusieurs d'entre elles, appartenant à des familles opulentes, aient été élevées dans le bien-être et l'abondance. Ces vives manifestations de reconnaissance qui pourraient les flatter, c'est en vain qu'elles les attendraient, se trouvant en face d'un ennemi trop susceptible et trop puissant pour les permettre; et un avenir plus heureux ne saurait entrer dans leurs vues,

dès le moment où, en abordant le genre de vie qu'elles ont embrassé, elles ont renoncé au droit d'espérer quelque chose sur la terre. Leur passage dans ce monde ne sera signalé par aucun événement d'éclat : une cellule de quelques pieds de long leur fournira l'habitation nécessaire, et une nourriture grossière leur suffit pour soutenir une vie qui cherche un autre aliment que celui que la terre peut lui donner; leurs pas se dirigeront toujours vers les mêmes lieux, ceux où les conduit le devoir de leur vocation : du chœur à l'école, de l'école au chevet du malade et de celui-ci au logis du pauvre, tel est le programme de leurs visites de chaque jour. Mais un noble stimulant anime, pendant ce temps, le cœur où s'abritent des sentiments si généreux : ce n'est ni la terre, ni rien de ce qui s'y rattache, qu'il a pour objet dans ses fatigues; les honneurs, la reconnaissance même des hommes, ne contribueront pas pour un atôme à le fortifier dans la carrière des sacrifices; le plaisir qu'éprouve celui qui fait le bien en vue de Dieu seul, le bonheur éternel, les récompenses de la vie future, tel est le seul mobile qui le soutienne, le seul aussi qui soit capable de l'exciter.

J'ai réfléchi souvent, en comparant cette absence totale de motifs terrestres, aux vues moins relevées que se proposent les personnes chargées de diriger des établissements analogues, en Angleterre, en Prusse, et cette noble simplicité, cette vie pauvre et sévère m'ont semblé bien préférables au luxe de toilette et aux prétentions des institutrices placées à la tête des écoles et des maisons d'asile que soutiennent les *comités* protestants. « C'est un fait acquis pour moi, bien que je ne puisse » m'en expliquer les causes, disait un noble lord, que les » voiles et les guimpes des religieuses catholiques inspi-

» rent plus de respect et de sympathie que les bonnets » et les frisures de nos institutrices d'enfants. J'oserais » expliquer cette différence par celle de la fin que se » proposent les unes et les autres; en effet, celle des » premières est entièrement mystérieuse pour nous, » tandis que celle des autres, que nous connaissons tous, » est vulgaire au dernier point. » Huit cents jeunes filles reçoivent leur éducation, en Amérique, dans les établissements des Sœurs, et l'on en compte le même nombre, environ, à Rotterdam. Le quart d'entre elles, seulement, paie une pension de vingt florins par an ; c'est là le revenu principal, destiné à couvrir les frais indispensables occasionnés par l'entretien de tous ces établissements. Les paroisses et les souscriptions volontaires des particuliers fournissent le reste. Le nombre des Sœurs dans les Pays-Bas s'élève à trois cents, à peu près.

A la Haye, à Utrecht, à Rotterdam et dans toutes les villes importantes, on retrouve cette fervente émulation, fille de l'ardente charité qui préside aux nobles entreprises du catholicisme. Tout le temps que celui-ci vécut opprimé par ses puissants adversaires, son esprit bienfaisant se sentit non moins resserré qu'à l'époque où le glaive des tyrans le forçait à vivre caché dans les cavernes, ou exilé dans les déserts; mais à peine a-t-il reconquis sa liberté que, semblable à un torrent comprimé, il se précipite et déborde en tous lieux.

C'est en observant le nombre si considérable des établissements catholiques, nés, pour ainsi dire, instantanément en Hollande, que l'on appréciera toute l'exactitude de ces paroles de Balmès : « Le catholicisme porte » en lui-même de puissantes ressources pour réaliser les » œuvres de charité les plus pénibles et les plus ardues. » L'accomplissement des grands actes de cette vertu exige

» le détachement de toutes choses, le renoncement à » soi-même, et c'est là ce qu'on trouve éminemment » chez les personnes consacrées à la bienfaisance dans » un institut religieux : là, en effet, on commence par le » renoncement qui est la source de tous les autres, l'ab- » négation de la volonté personnelle (1). »

Le catholicisme considère comme son objet propre le soulagement de toutes les nécessités ; aussi n'aura-t-il pas un moment de repos tant qu'il restera une seule douleur à consoler, une seule misère à secourir. Les siècles se succèdent, les temps s'écoulent, les mœurs des hommes subissent des transformations motivées par l'instabilité de la nature humaine ; mais le caractère du catholicisme subsiste sans altération, sans variation, sans modification d'aucune espèce. Les moines qui fondent des hospices pour recevoir les indigents succèdent aux diacres, qui distribuaient primitivement l'aumône destinée à secourir les veuves et les pauvres. Les moines sont remplacés eux-mêmes par les instituts religieux, et après ceux-ci en viendront d'autres, pour conserver intact dans le sein de l'Eglise l'esprit de Jésus-Christ, qui les inspire et les vivifie! Quel majestueux tableau que celui qui, embrassant déjà l'histoire de dix-neuf siècles, s'étendra encore jusqu'à ce qu'il reproduise, dans ses derniers linéaments, la dernière des œuvres qu'animera sur la terre le souffle divin de la charité !

(1) *Le Protestantisme comparé avec le Catholicisme*, t. Ier, chap. XXXIII.





CHAPITRE XVI.

Le protestantisme n'a point compris sa première nécessité.— Trente-deux sectes. — Le fondateur d'une religion nouvelle et sa mission.— Indifférence. — Impudence révoltante. — Les frères Moraves. — Un pareil ordre de choses peut-il subsister ? — Le protestantisme stérile en Hollande, comme partout ailleurs. — Les œuvres dont il se glorifie. — Le vieux quaker et ses maisons de refuge. — La soupe des pauvres à la Haye. — Les Israélites et la grande synagogue d'Amsterdam. — Réfutation du judaïsme dans le centre même du quartier des Juifs.

La première nécessité du protestantisme naissant fut l'union, qui aurait pu faire la force de ses membres. Mais ce n'était point là un caractère qu'il pût s'inoculer à son gré ou que ses fondateurs pussent eux-mêmes lui imprimer, quelque désir qu'ils eussent de donner de la consistance à la religion dont ils s'étaient déclarés les apôtres.

Le cœur ne dépend que de son Auteur, et Dieu seul, qui l'a créé, peut dominer et régulariser ses mouvements. Dans ce cœur existent tous les éléments du désordre, et l'orgueil avec la volonté propre, qui en sont la racine, le portent sans cesse à vivre à l'écart lorsqu'il ne peut arriver à régner en maître absolu. Luther et les autres réformateurs, en proclamant la doctrine du libre examen, ont consacré le principe dissolvant de leurs sectes, ont

sanctionné toutes les aberrations dont l'intelligence humaine est capable, et ont plongé l'œuvre de Dieu par excellence dans un chaos d'où elle ne pourra sortir que par le sacrifice de son jugement propre et par la soumission aveugle au jugement d'autrui.

Tel est le fondement de la croyance catholique, telle est la vie que lui a donnée l'Auteur de toutes choses, en lui imprimant le caractère céleste de la perpétuité. C'est en vain que les sectaires ont combiné leurs efforts pour arriver à l'unité, parce que jamais on ne pourra l'obtenir dans un édifice bâti sur des plans différents, formé de matériaux hétérogènes, sans liaison dans aucun genre et continuellement ébranlé par des secousses qui éloignent ses points d'appui. Ce qui est vicié dès son origine peut difficilement se perfectionner ensuite, et ce qui est naturellement dévié ne se prêtera jamais à recevoir la forme droite et régulière.

En Hollande, comme partout, le protestantisme expire, et sa mort n'est que le résultat nécessaire d'une nature corrompue qui porte en elle-même le principe de sa destruction; il expire, et sa mort témoigne clairement que ce n'est point la main de Dieu qui avait posé la première pierre de l'édifice, mais qu'il doit l'existence à la seule violence des passions humaines. Trente-deux sectes qui divisent en ce moment la croyance protestante prouvent suffisamment par elles seules jusqu'à quel point est déjà réelle sa dissolution. Mais ce nombre si considérable ne constitue pas le tout, à beaucoup près, car chacune de ces mêmes sectes se subdivise immédiatement, en donnant naissance à une infinité d'autres, comme les têtes du dragon terrassé par Hercule.

Aux calvinistes, les plus généralement répandus en Hollande, il faut ajouter les luthériens, les anabaptistes,

les hussites, les wallons, les puritains, les presbytériens purs, les quakers, les épiscopaux, les presbytériens, les écossais, les arminiens, les jansénistes, les calvinistes réformés, les apostoliques, les réformés, les évangéliques, les anglicans, les puséystes, les universalistes, etc., et cette monstrueuse dissidence a donné naissance à la pire de toutes les sectes, celle des incrédules.

Tel est le triste effet des scissions religieuses qui tourmentent la Hollande, en dévorant ces restes de foi qu'elle avait conservés comme un dernier débris de son opulence passée, à travers les révoltes domestiques et les invasions étrangères. L'incrédulité commence à imprimer son cachet monstrueux sur le clergé, vicié par le système panthéiste que l'on professe dans les universités de Leyde et d'Utrecht, où il fait ses études. Bien loin de dissimuler au peuple son scepticisme, il en fait parade, et tel de ses membres, avec une audace inouïe, s'est avancé jusqu'à nier la divinité de Jésus-Christ, en débitant des blasphèmes qui révoltèrent ses paroissiens au point d'exciter parmi eux une émeute réelle contre lui.

Chaque jour on annonce l'apparition de quelques religions nouvelles, et peu importe que leur fondateur soit un homme remarquable par son talent, éminent par sa dignité, ou simplement une faible femme, car il est sûr de trouver des prosélytes, quelle que soit l'absurdité de sa doctrine. J'ai eu l'occasion d'apprendre à Amsterdam le fait suivant. La jeune demoiselle ***, d'une famille riche, employait la plus grande partie de son temps à lire des ouvrages de controverse : quoique protestante, elle aimait à fréquenter les temples catholiques, et une espèce de piétisme, nuance particulière de son caractère, se faisait remarquer dans toutes ses actions. Un jour

elle se présente à l'un des pasteurs catholiques de la ville et lui confie le projet, qui la préoccupait, *de fonder une religion nouvelle.*

« Ah vraiment! lui dit le prêtre, vous avez donc reçu pour cela quelque mission de Dieu?

— Non, sans doute; mais Luther, Calvin, Henri VIII, n'en ont pas reçu plus que moi; tout au contraire, ils avaient plus de vices, et cela ne les a pas empêchés de fonder leurs religions.

— Oui, mais c'est précisément pour cela que leurs religions sont une invention purement humaine, que repousse et condamne l'Eglise de Jésus-Christ.

— N'importe: j'ai étudié, j'ai pensé, j'ai prié beaucoup, et j'ai trouvé enfin le moyen de tout concilier.

— Quel est-il?

— Je fonderai une communion qui conservera toutes les formes extérieures du catholicisme, unies aux croyances protestantes en ce qui concerne la confession, le jeûne et les autres pratiques de pénitence. Je sais bien qu'il n'existe point de motifs aussi consolants que cette relation immédiate que le catholicisme établit entre Dieu et l'âme, par la messe et par la communion; mais, d'un autre côté, il n'y a rien de plus révoltant pour l'amour-propre que d'avouer ses fautes, et rien de plus contrariant pour le corps que de jeûner. Ne pourriez-vous pas m'aider dans cette entreprise, la plus grande, à mon avis, qu'on puisse exécuter dans l'intérêt du christianisme?

— Je regrette de ne pouvoir absolument m'y associer; mais permettez-moi de vous dire que dans le catholicisme, en utilisant les consolations dont vous venez de parler, vous aurez à votre disposition des moyens tellement efficaces pour remplir tous les autres devoirs reli-

gieux, qu'aucun d'eux ne vous paraîtra désormais ni *révoltant*, ni *contrariant*. »

D'après cette anecdote, chacun pourra juger des idées qui préoccupent, au sujet de la religion, les personnes mêmes qu'une plus grande instruction semblerait devoir mettre en garde contre cette liberté illimitée de penser que le protestantisme accorde à ses sectateurs.

L'indifférence religieuse arrive à son comble ; et comme si elle était d'une nature contagieuse, elle communique ses tristes effets à toutes les autres communions dissidentes du catholicisme. On en trouve la preuve dans les temples devenus déserts, dans le matérialisme proclamé sans retenue, dans l'égoïsme servant de règle aux actions les plus importantes de la vie, dans les jouissances matérielles recherchées avec une ardeur frénétique, comme si elles étaient l'unique bien auquel puisse aspirer notre pauvre cœur. Ceci est bien triste, sans doute; mais ce qu'il y a de plus désolant encore, ce sont les traits d'immoralité produits par un état religieux semblable. La faculté accordée à tout homme d'adopter la foi qui lui convient le mieux et de former d'après elle sa conscience, lui garantit une liberté sans limites pour apprécier à son gré les actes les plus essentiels de la vie, et pour afficher l'immoralité comme la chose la plus légitime, au risque de bouleverser la société, qui ne peut exister si elle ne repose sur les immuables fondements de la morale et de la religion. C'est là une des grandes plaies actuelles de la Hollande.

Il existe des sectes, peu nombreuses, il est vrai, dont les membres considèrent comme parfaitement licite la communauté des femmes, et un assez grand nombre d'autres où l'on proclame le droit accordé à tout homme de s'unir par le mariage à plusieurs épouses à la fois.

Des faits de ce genre, accomplis dans le secret de la vie privée, ne seraient qu'un des nombreux tributs que l'homme paie chaque jour à sa nature misérable ; mais, révélés à la société entière par l'impudence de ceux-là mêmes qui les commettent, ils deviennent des crimes qui l'ébranlent, qui l'affaiblissent et la conduisent à sa ruine définitive.

Les frères Moraves ont près d'Utrecht (1) un grand établissement, dans lequel plusieurs familles de leur secte essaient de vivre en commun, suivant les principes qu'ils ont adoptés. Je ne décrirai point les scènes repoussantes qui se passent dans les lieux habités par les disciples de Jean Huss. Dans d'autres pays de l'Europe, où les frères Moraves ont fait des tentatives pour s'établir, l'autorité ne le leur a point permis : il était réservé à la Hollande de donner un asile à une institution pareille, et à d'autres nations, sourdement travaillées par le protestantisme ou le schisme, dans le nord de l'Europe, d'imiter ce triste exemple.

Ceux qui, dans la marche présente de l'esprit et des mœurs de l'homme, savent lire ses destinées futures, pourront nous dire s'il existe quelques garanties de durée pour une société ainsi minée par la base. Nous croyons le contraire, et nous croyons, en outre, que la réaction qui s'opère actuellement en Hollande en faveur du catholicisme, est l'unique moyen de salut qui lui soit laissé désormais. La société ne peut être soutenue que par les éléments qui unissent ses membres entre eux, et ce ne sont point ceux-là, bien certainement, qui soutiennent les sectes dissidentes des Pays-Bas.

Il n'est pas surprenant que le protestantisme hollan-

(1) Dans le village de Zeyst.

dais, épuisé, comme on le voit, par des vices si monstrueux, demeure stérile et incapable de produire les fruits que la société et ses membres pourraient attendre de lui. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la moralité actuelle de ce pays, pour reconnaître de suite le vide énorme qu'y laisse l'absence de tant d'institutions qui font la gloire des autres contrées. Les hôpitaux élevés par le catholicisme, avant l'introduction de la réforme, à Rotterdam, à Utrecht et à Leyde, se soutiennent, il est vrai, mais dépourvus des ressources précieuses dont les avait dotés avec profusion cette charité qui a ouvert leurs portes aux pauvres de Jésus-Christ. Ils se soutiennent; mais l'incurie, l'indifférence, parfois l'inhumanité même, président à leur administration.

Le protestantisme peut vanter tant qu'il voudra sa *philanthropie*; il a été dès le principe, il est encore, il sera à jamais stérile pour ce que les catholiques appellent les œuvres de la *charité*. Sa philanthropie, son humanité, n'ont ni esprit, ni cœur, et ne sont pas autre chose que ce vulgaire amour-propre qui s'agite partout où il peut recueillir les adulations de nombreux spectateurs. Les hôpitaux de la Haye, d'Amsterdam et des autres villes des Pays-Bas ne sont que le *fac-simile* de ceux d'Angleterre et de ceux que l'on trouve invariablement dans tous les pays où ces établissements ont été soustraits à l'influence vivifiante de la charité. Cette jactance éternelle, toujours prête à préconiser des œuvres qui n'existent qu'en simulacre, et qui, examinées de près, loin de rendre aucun service réel à l'indigence et à la misère, ne font que leur imposer de nouvelles souffrances; cette vaine ostentation de services qui devaient demeurer dans le secret jusqu'à ce qu'ils fussent révélés par la reconnaissance de ceux qui les ont reçus, et, en

même temps, cette répugnance pour la pratique des œuvres mêmes dont on fait parade, chacun les devine sans peine, puisqu'elles président partout aux établissements qui sont l'orgueil de la bienfaisance des cultes dissidents.

A la Haye, mon attention fut attirée par deux œuvres dues à un vieux quaker, qui consacre une partie de ses revenus au soulagement des pauvres. Cet homme fournit le logement à un certain nombre de familles, dans de petites maisons bâties près de la rivière; mais il attache, à ce qu'il paraît, fort peu d'importance à la qualité des personnes qui reçoivent son aumône. Un certain nombre d'habitations, pour un nombre égal de pauvres, est à sa libre disposition, et peu lui importe qu'ils soient célibataires ou mariés, hommes ou femmes, pourvus ou non de moyens de subsistance; la recommandation d'un personnage connu, voilà ce qu'il faut, et *qu'ils ne soient pas catholiques*, la seule condition exigée par le règlement.

Des orgies révoltantes ont lieu de temps en temps dans ces maisons ouvertes par la philanthropie, et les agents de police n'y sont point considérés comme des étrangers. Une ration de soupe, distribuée aux pauvres, s'ajoute au logement fourni par la charité de cet homme bienfaisant, et pour rendre une justice impartiale à cette œuvre, il faut dire que son auteur attache la plus grande importance à la ponctualité dans la distribution comme à la qualité de l'aliment distribué. Il connaît lui-même individuellement chacun de ses pauvres, et se trouve en personne, à l'heure de midi, dans le local destiné à cette œuvre.

La distribution de soupe du quaker de la Haye est ce que j'ai rencontré de plus analogue aux institutions dirigées par l'esprit catholique; mais le cachet distinctif de la philanthropie se retrouve dans cette œuvre, comme

dans toutes celles qu'elle produit. En présence même de ce bonhomme, les pauvres sont souvent maltraités de paroles, et il n'est pas rare de voir leur portion jetée à terre par le distributeur, lorsque quelqu'un de ces malheureux ne se trouve pas prêt pour la recevoir à l'instant où elle lui est présentée.

Ce ne sont pas les protestants seuls qui se séparent du catholicisme, en Hollande; il y a dans ce pays deux autres religions qui sont ses ennemies, et dont l'une a quelques points de contact avec lui, tandis que l'autre lui est diamétralement opposée, même dans ses dogmes fondamentaux. La première est le schisme oriental; mais ses prosélytes sont en nombre très restreint, ou, pour mieux dire, presque insignifiant, bien que ses *popes* comptent parmi leurs adeptes des membres de la famille royale, et célèbrent leurs offices dans le palais même des souverains. La seconde est le judaïsme, et ses sectateurs, ou ceux que l'on nomme *Israélites,* sont si nombreux qu'ils forment une partie très considérable de la population totale du royaume. Mais ces hommes, doublement infidèles par eux-mêmes et par leurs ancêtres, doublement odieux par l'horrible déicide qui souille les pages de leur histoire, comme par le juste châtiment qu'il fait peser sur leur tête, ne doivent pas considérer le matérialisme et l'incrédulité comme la moindre des malédictions dont ils portent le poids. Les pratiques religieuses sont aujourd'hui reléguées parmi eux aux pauvres et aux enfants. J'ai assisté un samedi à leurs offices publics, et je dois avouer qu'ils ne m'ont pas laissé une opinion bien avantageuse de la foi des fils de Jacob dans le siècle où nous vivons.

Il existe deux synagogues dans le quartier des Juifs, à Amsterdam, et j'ai visité chacune d'elles à l'heure du

service. Dans celle dite des *Portugais*, il n'y avait pas, en ce moment, une seule personne, et, dans l'autre, les offices commencèrent avec sept individus qui, d'après leur extérieur, me semblèrent être des mendiants. Deux rabbins, placés sur une plate-forme au centre de la synagogue, passèrent leur temps à causer et à rire pendant la prière du peuple, et lorsque le moment fut venu de prêter leur ministère, ils le firent avec une irrévérence qui manifestait clairement qu'ils méprisaient dans leur cœur ce qu'ils se voyaient obligés de pratiquer par des motifs humains ou par des vues d'intérêt. Une troupe de petits écoliers arriva au moment où les offices commençaient, et je puis assurer que le chant de ces innocentes créatures fut bien certainement le plus respectueux et le plus solennel que l'on entendit pendant toute leur durée. La procession des tables de la Loi, le baiser donné aux saintes Ecritures, ainsi que les autres cérémonies, tout cela se fit avec tant de désordre et de précipitation, qu'il serait impossible d'en conclure que ces hommes prenaient leur croyance bien au sérieux.

Le nombre des assistants était de quatre-vingt-neuf, sans compter les enfants de l'école, et cependant le chiffre total des Israélites d'Amsterdam s'élève à plus de cinquante mille. Qu'est donc devenue la foi de cette multitude ? Les femmes n'assistent pas à la synagogue, il est vrai ; mais est-ce que par hasard sur cinquante mille individus, dont les familles composent le quart de la population d'Amsterdam, tous seraient des femmes, à l'exception de quatre-vingt-neuf seulement ? Ah ! il y a un autre motif, bien connu, bien apprécié de tous ! Les fils de cette génération réprouvée n'ont pas plus de foi que leurs pères, et leur cœur, aussi aveugle que

celui de ces derniers, « n'adore et ne reconnaît plus » d'autre Dieu que l'intérêt (1). »

Cette réflexion m'occupait au sortir de la synagogue, lorsqu'un temple, au sommet duquel s'élève le serpent du désert, me fit penser que ce lieu devait être un autre établissement d'Israélites, auquel je me proposai, dès ce moment, de faire une visite plus tard. Les statues de Moïse et d'Aaron, avec la verge et l'encensoir, et celle du grand-prêtre Melchisédech, tenant dans ses mains le pain et le vin du sacrifice, donnent à cet édifice l'aspect solennel que ces illustres et saints personnages imprimèrent pendant leur vie à la religion, dont les prophètes se nourrissaient de figures célestes.

Ces souvenirs, élevés au centre même du quartier des Israélites, sembleraient devoir être pour eux un motif d'espérance; mais un savant, qui avant d'être disciple de Jésus-Christ professait le culte des rabbins, dans la loi desquels il était profondément versé, fixant, un jour, les yeux sur ce majestueux appareil : « Ces » hommes, dit-il, qui conversèrent jadis avec les cieux, » ne sont plus désormais que des figures depuis long- » temps accomplies dans le Christ (2). »

Le temple, en effet, était une mission catholique desservie par des religieux franciscains, qui ne comptent pas au nombre de leurs moindres succès les conversions solides opérées fréquemment par eux.

(1) Jérémie.
(2) Saint Paul.





CHAPITRE XVII.

Coup d'œil sur l'état religieux de l'Allemagne. — La Prusse. — Marche du gouvernement dans l'exécution de ses plans contre le catholicisme. — Triomphe de celui-ci à l'aide des armes avec lesquelles on l'a combattu. — Organisation du protestantisme en Allemagne. — Sa division. — Sa ruine.

La marche du catholicisme est une marche d'épreuves incessantes. Signe de contradiction, dans tous les lieux, il est entouré d'ennemis, tant étrangers que domestiques; sa vie est une lutte continuelle, et son repos unique, le changement de combats. A commencer par le pouvoir de la terre, qui prétend le fouler aux pieds comme un tapis, jusqu'à l'homme qui résiste obstinément à ses propres convictions; depuis le philosophe qui ne veut voir que par le faible organe de sa raison, jusqu'à l'impie profondément endormi dans les bras de l'hérésie ou de l'incrédulité, tous sont des ennemis déclarés et qui portent des armes plus ou moins formidables pour combattre et renverser l'œuvre du Seigneur.

Dans ce peu de paroles se trouve tracé le tableau qu'offre en ce moment au monde l'Allemagne protestante. D'un côté, un puissant monarque s'attache à soutenir l'édifice miné du protestantisme en luttant contre un vénérable vieillard, dont la conscience ne plie ni ne cède sous les coups du sceptre de la terre, parce qu'elle

est soutenue par le pouvoir du ciel : sa constance héroïque fait revivre le sentiment catholique, débilité par la série de circonstances funestes qu'il venait de traverser en Allemagne, et son oppresseur même, comme s'il voulait réparer l'injustice de ses actes, promet de n'être plus hostile désormais à la cause qu'il a combattue si longtemps. Le catholicisme souffre toujours cependant, parce que le nombre de ses épreuves n'est pas encore complet, en Prusse ; ses membres sont obligés de souscrire à des dispositions injustes, ses ministres se voient quelquefois ignominieusement chassés du pays, tandis qu'ils remplissaient leur pacifique ministère de l'enseignement dans les provinces rhénanes.

D'un autre côté, des *roitelets*, transformés en tyrans de l'Eglise, travaillent à la réduire en servitude et chargent ses nobles épaules de chaînes qui l'assujétissent au pied de leurs trônes. Les prisons s'ouvrent pour recevoir les ministres de l'autel, qui, dociles à la voix de leur conscience, préfèrent la prison à l'apostasie, tandis qu'un prélat octogénaire, semblable à un arbre vigoureux combattu par la fureur des vents, ne cesse de fleurir, ne cesse de donner des fruits pour alimenter la force de l'Eglise, malgré la violence de la tempête déchaînée contre lui.

Le panthéisme, l'hermésianisme et le rationalisme éteignent, pendant ce temps, la foi dans les consciences que l'hérésie de Luther et celle de Calvin ont séparées de la communion catholique; l'indifférentisme préoccupe un grand nombre d'individus, et le protestantisme, sans zèle et sans vigueur, ou réduit, pour mieux dire, à l'état de squelette, voit avec une froide indifférence la multitude qui déserte chaque jour l'étendard de la réforme pour se précipiter dans le chaos de l'indifférence reli-

gieuse. Son activité se réveillerait si ce mouvement avait lieu dans le sens du catholicisme; mais, ce cas excepté, son zèle demeure somnolent, en présence des nombreuses défections qui le consument.

La persévérance inébranlable du catholicisme, la force invincible de ses athlètes, la marche invariable de sa foi sont à la fin couronnées de succès, et une réaction vitale se fait sentir dans le sein de la vaste Allemagne. Partout on voit des groupes catholiques chercher à s'introduire dans l'enceinte des vieilles églises que le protestantisme leur enleva jadis, mais qu'il n'a pu conserver; la noblesse, les corps savants et le pouvoir lui-même voient se réaliser de nombreuses conversions parmi ceux de leurs membres qui, au mépris du respect humain et des anathèmes de la presse rationaliste, cherchent dans le sein de l'Eglise-mère la sécurité qu'ils n'ont pu trouver dans l'océan de doutes, d'agitations et d'incertitudes que le système des novateurs ouvre devant l'intelligence. Mais cette renaissance du catholicisme, cette vie nouvelle qu'il retrouve dans les cendres auxquelles la persécution acharnée de la réforme l'avait réduit en Allemagne, possède un caractère tout à fait particulier. Elle se manifeste dans la conscience de ses croyants, mais en leur inspirant cette sincérité de foi qui animait les fidèles, dans les plus beaux siècles de l'Eglise, tandis que l'unité les rattache au centre commun des chrétiens, à la chaire de saint Pierre, d'où sort la parole de l'Auteur de notre foi. Les catholiques estiment l'union comme le principe de la force morale dont ils ont besoin pour résister aux progrès que fait le despotisme du pouvoir absolu, ennemi en tous lieux de la souveraineté spirituelle de l'Eglise, en même temps que cette union garantit leur liberté de conscience, sous les

gouvernements les plus hostiles à leur symbole religieux.

En Prusse, dans la Saxe, dans le Hanôvre, à Bade, à Hesse-Cassel, dans le Mecklembourg et les autres pays protestants de l'Allemagne, tel est le spectacle offert par les catholiques, en dépit des efforts de certains hommes pour traverser les desseins de Dieu. Dans la visite que j'ai faite à ces divers pays, j'ai rencontré partout des indices plus ou moins irrécusables du développement que la Providence accorde à la foi, dans la patrie de ce même Luther qui embrassa jadis l'entreprise impossible de la détruire. En jetant un coup d'œil sur la Prusse et sur les petits Etats de la Confédération germanique, dont elle est entourée, nous aurons occasion d'apprécier jusqu'à quel point notre observation est fondée.

Frédéric-Guillaume III, voulant amalgamer les éléments hétérogènes réunis dans ses Etats par la conquête, fit entrer comme base de cette grande combinaison l'unité religieuse de ses sujets. Le protestantisme, alors divisé dans la Prusse en deux grandes branches qui représentaient les idées des deux grands novateurs, Luther et Calvin, et le catholicisme, qui comptait encore cinq millions de citoyens enrôlés sous sa bannière, présentaient de sérieuses difficultés à son entreprise. Mais, comme il fallait absolument les surmonter, le premier pas pour atteindre ce but fut d'unir par un décret émané du trône le luthéranisme au calvinisme; et, afin qu'aucun des deux ne pût se croire vainqueur de son rival, la fusion des deux sectes ennemies reçut le nom collectif de culte *évangélique* (1).

Il n'en fut pas de même avec le catholicisme. Un *pou-*

(1) Cette fusion, qui eut lieu pour la première fois à Nassau, en 1817, fut adoptée successivement à Weimar, Francfort, Bade, Hesse et dans d'autres pays protestants de l'Allemagne.

voir étranger, comme Frédéric appelait celui de l'Eglise, divisait, suivant lui, l'action du pouvoir royal, et il n'entrait pas dans sa politique de tolérer un pareil état de choses; mais l'autorité de l'Eglise serait encore respectée et obéie en Prusse, par la conscience catholique, lors même qu'il n'en existerait plus qu'une seule dans ce vaste pays.

Les plans de Frédéric tendirent à procurer l'apostasie des catholiques par des moyens indirects, plutôt qu'à employer la contrainte pour leur faire embrasser le protestantisme. Il confia, en conséquence, aux seuls protestants la direction de l'enseignement secondaire et supérieur, s'empara des écoles normales pour les livrer à des hommes sans religion, espérant, par leur moyen, propager l'indifférence parmi les élèves destinés à élever plus tard le peuple, et, afin de rendre le coup plus sûr, il accorda aux évêques des provinces catholiques une surveillance insignifiante sur ces mêmes établissements. Le service militaire fut converti en un moyen de prosélytisme; les mariages mixtes obtinrent la protection décidée du gouvernement; les églises furent confisquées avec leurs biens, et dans la seule province de Silésie, il y en eut jusqu'à cent trente qui eurent ce sort, en 1839. Donner aux pays catholiques des fonctionnaires protestants, qui tournassent impunément en ridicule les cérémonies du culte; procurer par le moyen de ses agents des alliances avantageuses pour les ministres dissidents avec des familles riches, qui pussent les appuyer dans leur propagande; diviser le clergé catholique en fomentant les erreurs de l'hermésianisme; gagner du prestige dans le sacerdoce même, afin d'introduire le désordre avec plus de facilité: tel est le plan que ce monarque suivit et exécuta même autant qu'il fut en lui.

La constitution actuelle accorda des garanties à la liberté de l'Eglise catholique ; mais celle-ci est encore bien loin de trouver auprès du gouvernement la protection dont jouissent les sectes dissidentes. Tandis que ces sectes propagent leurs principes dans les écoles nationales, soutenues au moyen des contributions que les catholiques paient comme les autres citoyens, le gouvernement ferme l'oreille aux réclamations par lesquelles ils sollicitent l'autorisation d'ouvrir des écoles de leur propre communion. Une telle demande est juste pourtant, puisqu'en payant une contribution, ils ont certainement le droit d'exiger que leurs enfants soient élevés dans une croyance professée publiquement sous la sauvegarde des lois. Plusieurs années se sont déjà écoulées avant qu'ils aient pu l'obtenir, années d'efforts et de lutte constante, dans laquelle les enfants de l'Eglise, accoutumés à ne point reculer à la vue des difficultés qu'ils sont appelés à surmonter, ont eu à souffrir beaucoup pour arriver à la réalisation de leur projet.

Le protestantisme domine dans le ministère public, il domine dans les conseils du cabinet, il domine dans l'enseignement, il domine, enfin, dans toutes les branches de l'administration et fait sentir partout sa haine contre l'Eglise. Telle est la *paix* offerte si souvent à celle-ci ! Telle est la *liberté* qu'on lui a promise, pour l'halluciner avec cette magique parole, tandis que des courtisans, consommés dans l'art de mentir, lui tendaient des piéges pour l'envelopper et la réduire au néant ! Ah ! combien les faits en disent plus que les promesses, et combien les paroles les plus expressives sont vides et trompeuses quand elles se trouvent contredites par les œuvres ! On promettait la liberté aux catholiques de Prusse, on mettait au même niveau les droits des

membres de ses diverses communions, et cependant ils n'avaient pas à Berlin la moindre école où envoyer leurs enfants, à l'exception de celles qui sont soutenues par l'Eglise protestante. Est-ce que, par hasard, les vingt-quatre mille citoyens qui professent la foi romaine, dans la capitale du royaume, n'auraient pas les mêmes droits que le reste de la population? A trois reprises différentes, ils ont voulu faire valoir ce droit devant le magistrat de Berlin, et autant de fois ils ont vu tromper leurs espérances. A la fin, le roi a obligé le magistrat à rendre justice aux catholiques, et en 1853 on a assigné une rente, *pour un an*, à l'école de cette communion, école habituellement fréquentée pourtant par neuf cents enfants du sexe masculin.

Ce déni de justice n'est pas un fait isolé : des actes du même genre se répètent d'une extrémité à l'autre de la Prusse, et au milieu d'un nombre considérable que j'en connais, celui qui se passe aujourd'hui même (1) à Kœnigsberg est le seul que je citerai. Il y a dans cette ville deux cents élèves catholiques, qui fréquentent l'école entretenue aux frais de la paroisse. Cette circonstance a donné aux parents de ces enfants l'idée de demander au gouvernement que, sur le montant de leur contribution, il fût alloué quelque secours aux écoles de leur communion; mais malheureusement ces réclamations n'ont pas été entendues; les magistrats et le gouvernement lui-même se sont refusés à rendre justice à la population de Kœnigsberg. De plus, l'administration paraît si éloignée d'être disposée à reconnaître l'obligation qui pèse sur elle de respecter les droits des citoyens catholiques, que dans les établissements d'origine et d'institution catho-

(1) 1853.

lique et où la majorité est catholique aussi, elle nomme aux emplois vacants des professeurs qui ne le sont point. A Dusseldorf, l'une des villes les plus importantes du royaume, je fus étrangement surpris en voyant faire des cours au collége royal et à l'*académie catholique* par des ennemis du catholicisme, institués professeurs par le gouvernement. Le premier de ces établissements est dû à l'unité catholique; le second existe dans un ancien couvent de Franciscains; aujourd'hui, tous deux sont tombés entre les mains des protestants, et on les fait servir à battre en brèche ce même esprit et cette même foi qui jadis leur ont donné la vie. Les évêques, dont l'intervention dans l'administration des écoles catholiques est reconnue comme un droit par les lois existantes, n'en exercent d'autre, en réalité, pour celles de leurs paroisses, que la présentation du maître qu'ils ont choisi pour l'une des trois écoles normales de leur culte, et encore celui-ci ne peut-il entrer en fonctions sans l'autorisation préalable du magistrat.

L'opposition du gouvernement n'a pas été moins systématique à l'égard des dispositions de l'Eglise relatives aux mariages mixtes; il a voulu violenter la conscience des évêques en prétendant leur faire excéder les limites de leurs pouvoirs et les contraindre à fouler aux pieds les lois qui les lient dans l'exercice de l'épiscopat. Suivant la discipline en vigueur dans cette partie de l'Allemagne, le conjoint protestant doit s'obliger par un acte public à élever ses enfants dans la communion catholique. Indépendamment de cette barrière, très justement opposée par eux à un genre d'unions auxquelles le sentiment catholique a constamment répugné dès son origine, les évêques avaient appris par expérience que, le mariage une fois célébré, l'engagement

pris se remplissait rarement ; que le serment par lequel on voulait donner plus de force à l'obligation contractée publiquement, n'avait réellement aucune valeur, puisque, malgré tout cela, les enfants étaient élevés dans la religion du père et que souvent aussi la foi de la mère était ébranlée par des influences incontestables. Le gouvernement ne voulut point reconnaître la force de ces raisons, et il prétendit soumettre l'épiscopat à sa volonté en l'obligeant à passer outre sans imposer de pareilles conditions.

Le vieil évêque de Posen, enfant d'une terre de héros, éleva le premier la voix avec énergie pour répéter au roi de Prusse les paroles que les Apôtres adressaient jadis aux souverains de la terre. « Nous ne pouvons vous » obéir en cela, parce que nous en sommes empêchés par » une loi supérieure à la vôtre (1). » Tout le pouvoir de l'un des gouvernements les plus forts de l'Europe vint se briser contre la résistance de ce vénérable vieillard... Il put le jeter dans une prison, il put le priver de toute communication avec ses fidèles, il put lui infliger d'odieux traitements, il put faire toutes ces choses et beaucoup d'autres encore ; mais il ne put ébranler un seul instant le prélat dans sa résolution, ni triompher de la conscience du pasteur, ni faire pénétrer la crainte dans son cœur, armé d'un bouclier impénétrable à tous les coups du pouvoir humain.

L'héroïque archevêque de Posen ébranla les voûtes de son cachot d'un rugissement qui, semblable à celui du lion de Juda, retentit dans l'univers catholique pour annoncer que la foi se conservait en Allemagne dans toute sa vigueur. Cette voix ne demeura point

(1) *Actes des Apôtres*, chap. v, 19.

sans écho : à l'extrémité opposée, son collègue non moins héroïque, l'archevêque de Cologne, martyr de la même cause, sacrifiant son repos et sa liberté à la conservation des droits les plus sacrés de la religion, ranime le zèle de la conscience catholique et donne le signal du mouvement religieux qui commence à se faire sentir dans la patrie de saint Séverin et d'Albert le Grand. Tant il est vrai que les larmes du pasteur ont toujours eu le don merveilleux d'attirer sur ses ouailles les bénédictions du Ciel, malgré la rage des persécuteurs; tant il est vrai que les soupirs au pied du crucifix auront toujours plus de puissance que le tranchant du glaive et les pointes menaçantes des baïonnettes.

La catholique Allemagne commence alors à renaître. L'épiscopat s'unit étroitement pour soutenir la cause de l'Eglise envahie, persécutée et chargée de fers. Les catholiques se portent en foule autour des assemblées de Francfort et de Berlin pour réclamer les droits incontestables de leur liberté religieuse, et ils obtiennent, en effet, la reconnaissance authentique de ces droits (1). Wurtzbourg voit les évêques se réunir en synode pour la première fois depuis l'assemblée d'Ems, dont les réformes ecclésiastiques, si elles satisfirent alors les désirs de l'empereur, méritèrent justement la réprobation du vénérable Pie VI (2). L'accent calme et grave de leurs délibérations forme un merveilleux contraste avec l'époque tumultueuse et sanglante où elles parurent. Leurs décisions sont accueillies avec respect, et leur autorité est vénérée par les enfants soumis de l'Eglise, qui voient dans de tels actes la renaissance de son invariable discipline.

(1) 1848.

(2) La *Ponctuation* d'Ems fut signée par les archevêques de Mayence, de Trèves, de Cologne et de Saltzbourg, le 25 août 1786.

Mais cet esprit qui anime la Prusse catholique et qui se propage avec une incroyable rapidité, n'a pas écarté encore totalement les obstacles qu'il rencontre dans l'espace où il est appelé à faire sentir son action; au contraire, quoique le roi Frédéric-Guillaume IV ait protesté qu'il n'inquiéterait point la conscience de ses sujets et qu'il respecterait la liberté de l'Eglise, néanmoins une explosion préparée par le fanatisme des protestants s'efforce aujourd'hui d'arrêter le catholicisme dans le cours de ses victoires. Les décrets ministériels des 22 mai et 16 juin 1852 mettent de véritables entraves au développement de son action et opposent de nouvelles difficultés au zèle des missionnaires, en interdisant à la jeunesse de recevoir l'éducation dans les maisons des Jésuites et de faire ses études soit au collége Germanique soit à la Propagande de Rome.

Ces dispositions, manifestement injustes et attentatoires à la liberté individuelle, ont semblé un moyen terme propre à calmer les passions des protestants, irritées à la vue des triomphes de l'Eglise. Mais ces dispositions rempliront-elles bien le but que l'on se propose? Non, et mille fois non. A l'ombre du prétexte qu'elles fournissent, on aura commis des actes de violence, dignes fruits du fanatisme qui accompagne l'erreur en tous lieux; on aura expulsé violemment les Jésuites qui dirigeaient, comme simples particuliers, le séminaire de Cologne, et on aura empêché temporairement la fondation de quelques écoles; mais, en revanche, elles auront excité le zèle des enfants de la véritable Eglise; elles auront développé ce mouvement qui fatigue le parti protestant, et organisé l'opinion catholique en lui donnant dans les chambres, dans les assemblées et dans la haute société des représentants habiles, éloquents

et qui pour la défense de sa noble cause sauront affronter toute espèce de dangers.

Déjà ils font entendre leur voix pénétrante, énergique et désintéressée, qui réclame pour les fidèles de leur communion les droits obtenus par ceux des communions différentes. Le Mémoire adressé au roi, en 1852, par ces députés, fait connaître sommairement les exigences du catholicisme en Prusse et la justice incontestable de ses réclamations. Elles seront écoutées enfin lorsque l'autorité arrivera à se persuader que la sécurité des gouvernements et des peuples ne peut reposer que sur la base indestructible du catholicisme. Pendant ce temps, l'expérience apprend aux catholiques de tous les pays que les efforts des dissidents ne peuvent rien contre la force invincible de leur croyance et que, tout au contraire, tôt ou tard, ces mêmes efforts fourniront de nouveaux éléments pour compléter le triomphe de l'ennemi dont ils préparaient la ruine.

Nous avons esquissé rapidement la marche du catholicisme en Prusse; nous allons jeter maintenant un coup d'œil sur l'état du protestantisme dans ce pays. Nous avons dit que les sectateurs de Luther et de Calvin se considéraient, au commencement du siècle actuel, comme les deux grandes communions dont les croyances dominaient les consciences de plusieurs millions d'individus; et, en effet, toutes les provinces de la Prusse, à l'exception de la Silésie et de celles du Rhin, où les catholiques ont toujours été en majorité, suivaient les drapeaux des novateurs du seizième siècle, jusqu'à ce que Frédéric-Guillaume III jugeât à propos de les réunir en un seul corps, comme il le fit effectivement. Les plus zélés parmi les calvinistes adressèrent plus d'une ré-

clamation contre cette mesure, qui leur imposait un symbole de foi différent du leur; mais l'unique réponse faite à leurs clameurs fut celle-ci : « Entrez dans l'unité, » réponse trop catégorique et trop péremptoire pour laisser place à de nouvelles suppliques.

L'union fut donc apparente seulement, et quoique dans le culte public des temples, ainsi que dans les écoles nationales, on prêchât et on enseignât dès lors la doctrine évangélique, ceux qui n'approuvèrent point la fusion conservèrent leur antique symbole et avec lui aussi une haine mortelle contre cette union qu'ils appellent encore aujourd'hui attentatoire, despotique et sacrilége. Bien loin d'avoir produit cette unité de conscience que le roi avait en vue, la mesure dont il s'agit n'a servi qu'à fomenter la scission parmi les protestants eux-mêmes, parce que l'union de deux systèmes erronés en a produit un troisième, plus monstrueux peut-être, sans annuler les deux autres qui entraient dans sa combinaison. Ainsi, les *évangéliques*, en adoptant les erreurs de Luther et de Calvin, opposés entre eux sur quelques points essentiels, ont reçu en même temps le germe de nouvelles erreurs, de nouvelles sectes, de nouvelles aberrations, et, par conséquent, de nouvelles confusions, de nouvelles divisions et de nouvelles discordes.

Il en est résulté ce qui était inévitable: la secte évangélique a conçu dans son sein dix-neuf doctrines nouvelles, qui constituent aussi dix-neuf sectes différentes entre elles, mais toutes filles de celle qui a été adoptée par le gouvernement dans la vue d'uniformiser la conscience de la nation. Cette fécondité désastreuse continue à se développer encore aujourd'hui, et finira par anéantir dans de nouvelles scissions le peu de croyances qui reste encore au peuple. En examinant les doctrines

et les mœurs de quelques-uns de ces sectaires, particulièrement dans le nord de l'Allemagne, on retrouve de suite en eux les Albigeois, les Cathares et cette tourbe de novateurs qui infestèrent l'Europe au treizième siècle, mais avec aggravation des erreurs de ceux-ci par les inconséquences monstrueuses et les grossières hérésies de la moderne réforme.

La liberté de conscience, accordée par Frédéric-Guillaume IV, a continué à donner une publicité plus grande à toutes les divisions qui soulèvent contre elles la conscience d'un peuple auquel il reste encore quelques parcelles de sa foi. L'Eglise évangélique, soutenue par le pouvoir et par les trésors du gouvernement, maîtresse de magnifiques temples enlevés au catholicisme, disposant librement des revenus considérables que la piété charitable des fidèles avait successivement accrus, depuis mille ans, entre les mains des évêques, pour les consacrer au soulagement des pauvres, conserve cette apparence de vie extérieure que peuvent entretenir en elle tant d'éléments réunis. Ses paroisses ont à leur tête une congrégation qu'elles appellent *commune*, et qui se compose des paroissiens les plus anciens, lesquels se renouvellent par leur mutuel suffrage. La commune nomme et révoque son pasteur, décide et administre tout ce qui concerne le gouvernement et l'économie de la paroisse, de telle manière que le ministre n'est en réalité qu'un serviteur de la commune, dont il exécute les ordres, au pied de la lettre, sous peine de perdre irrémissiblement son emploi.

Le synode général, qui se réunit annuellement à Berlin, se compose des évêques, des pasteurs, des surintendants ou députés délégués par les communes des paroisses, et de quelques professeurs, nommés par le roi, et pré-

sidés par un assistant qui le représente, de telle sorte que cette secte, dépourvue de chef visible, suivant la doctrine de Luther et de Calvin, le reconnaît de fait dans le chef de l'Etat lui-même, dont elle recherche l'appui et dont elle exécute partout les ordres, dans lesquels elle paraît trouver la force et la vie.

Il n'en est pas de même pour les sectes séparées de l'évangélique : comme celles-ci ne jouissent point de la protection du gouvernement et ne dépendent que de la volonté de leurs croyants, à peine donnent-elles quelques signes de vie, et bien faibles encore, lorsqu'elles célèbrent le service aux jours de fête. On ne saurait se former une idée de la confusion introduite dans l'esprit du peuple qui croit quelque chose par cette multiplicité de communions diverses; j'ai dit : *qui croit quelque chose*, car ces sectes ont donné pour produit final l'incrédulité. « Lorsqu'il y a différence d'opinions entre » personnes également compétentes, il y a aussi le droit » de douter, me disait un homme du peuple des envi» rons de Dusseldorf, et je ne croirai rien jusqu'à ce que » l'on ait décidé qui a tort ou qui a raison. Le pasteur » que nous avions précédemment nous enseignait une » chose, et celui que nous avons aujourd'hui nous en » dit une autre; c'est pour cela que mes enfants et moi » nous ne croyons plus maintenant aucune des deux. » Triste inconséquence à laquelle conduisent l'incertitude et la contradiction, et à laquelle l'ignorance et les préjugés donnent un certain air de légitimité aux yeux de personnes réellement dignes d'un meilleur sort !

Telle est pourtant la situation de la majorité du peuple, sans qu'aucune des sectes ait en elle les éléments nécessaires pour le réhabiliter dans ses croyances.

Les frères chrétiens, communion nouvelle, née à El-

berfeld, en Westphalie, et qui a compté parmi ses premiers propagandistes un nombre considérable d'étudiants, croient que l'Allemagne entière est perdue et qu'il faut la régénérer par un dogme nouveau. Suivant eux, tout homme a une mission pareille à celle de Jésus-Christ pour enseigner une doctrine quelconque, et, en effet, ils ont déjà mis en mouvement une multitude de vagabonds qui ont abandonné les uns la pioche, les autres la scie ou l'équerre, pour se répandre dans les villes et dans les campagnes, où ils prêchent, avec les principes les plus absurdes, la morale la plus repoussante appuyée des exemples les plus licencieux. Les pasteurs évangéliques élevèrent la voix contre ces nouveaux prédicateurs, dénoncèrent à l'autorité leur morale monstrueusement corrompue, et demandèrent qu'on leur interdît de continuer une propagande qui autorise et légitime toutes les passions du cœur (1). Mais les magistrats ne virent pas la chose du même œil. « Chacun peut, » dirent-ils, professer et prêcher sa religion, et les *frères* » *chrétiens*, en exerçant leur propagande, sont tout à fait » dans leur droit. »

Plus on arrête la vue sur cet abîme monstrueux où la réforme a plongé tant de millions d'individus, plus on comprend combien l'homme est incapable par lui-même d'imposer à sa conscience la foi qu'elle doit professer. Le cœur qui se noie dans un tourbillon de passions furieuses, l'esprit qui peut à peine résister au choc impétueux de ses désirs pervers, et l'homme tout entier, qui ne trouve autour de lui-même que les vices et la misère, quelle autre foi pourraient-ils imposer à la conscience que celle qui est fille de ces passions et de ces vices ?

(1) 1852.

Les *frères chrétiens* n'ont rien produit de nouveau dans leur secte corrompue, qui n'est qu'une continuation des manichéens du quatrième siècle, ou des flagellants et pauvres de Lyon (*Vaudois*) du treizième, ou de tant d'autres qui continueront encore à se reproduire pour ajouter de nouveaux traits au sombre tableau des scandales du genre humain ! Plaise à Dieu que les hommes qui pensent puissent, à la lumière de ces faits, se convaincre que le christianisme ne saurait vivre séparé de son centre, ni sa doctrine subsister si elle n'est unie à l'oracle vivant que Jésus-Christ a établi pour l'enseigner ici-bas.

Les *frères chrétiens*, avec leur morale relâchée et leurs principes repoussants, n'offriront certainement pas, aux yeux de la saine raison, la source où l'on doit puiser cette religion pure, que certaines gens aiment à se figurer à leur manière, mais qui n'est autre chose que l'une de ces belles illusions, qui ne se trouvent ni ne se trouveront réalisées jamais en aucun lieu. Si l'on ne rencontre point chez ces hommes un principe d'autorité qui puisse imposer leurs erreurs comme une doctrine véritable, on ne saurait le découvrir non plus chez aucune des mille sectes religieuses qui divisent si malheureusement les pays protestants de l'Europe et de l'Amérique. Si nous voulons l'unité de la foi, celle-ci ne peut être qu'une, et nous devons la chercher là seulement où elle a existé toujours jusqu'ici, là seulement où elle existera sans interruption jusqu'à la consommation des siècles.

Le clergé protestant de Prusse n'est pas mieux partagé que les séculiers sous le rapport de l'unité, ni même sous le rapport de l'instruction dogmatique : la majeure partie des sectes a su se faire des disciples parmi ses membres, et le prosélytisme l'a envahi de telle sorte,

qu'on en trouverait bien peu qui professent identiquement les mêmes croyances religieuses. Ils ne sont point élevés dans des séminaires spéciaux, mais ils suivent les cours des universités, où ils ne sauraient trouver aucune règle propre à former leur conscience d'une manière uniformément sûre. Frédéric-Guillaume IV a fait, au commencement de son règne, des efforts très sérieux pour donner l'unité au clergé, espérant contribuer par là puissamment à l'introduire aussi parmi le peuple. Dans ce but, il a fait convoquer un synode général, auquel il a ordonné d'adopter quelque plan propre à obtenir le résultat qu'il avait en vue; mais, qu'a produit en réalité ce synode, après avoir discuté successivement mille projets divers? Il a malheureusement constaté ce fait, que l'unité en Prusse était impossible, parce que tout homme qui professe une religion quelconque s'en fait une à sa manière, depuis le clergé jusqu'au dernier du peuple. Les piétistes de Berlin, qui pressentent la ruine imminente de leur secte, ont tenté de semblables efforts, mais ils n'ont abouti qu'à la même déception.

Les conséquences d'une pareille désunion sont visibles pour tous; le protestantisme s'en va par lambeaux, l'indifférence religieuse, le matérialisme, l'athéisme et le panthéisme se partagent ses tristes débris, tandis que le catholicisme grandit en s'enrichissant des dépouilles qu'il a gagnées dans les splendides conquêtes réalisées par lui sur eux tous. Tel est le fait capital, que nul ne pourra contredire : « Le protestantisme tombe, parce que » l'unité lui manque, et le papisme triomphera, parce » qu'il l'a conservée sans altération, » disait naguère un éloquent ministre protestant (1), pendant qu'un autre

(1) Le docteur Krummacher.

membre de la même communion qualifiait de « derniers » efforts pour soutenir le protestantisme allemand, » tous ces travaux conseillés par la politique des hommes d'État, et entrepris sans fruit par ceux-là même qui auraient un intérêt immédiat à voir prédominer leurs théories.





CHAPITRE XVIII.

Souvenirs de Charlemagne. — La cathédrale de Cologne. — L'esprit d'un autre siècle trouve encore aujourd'hui des imitateurs. — Le collége des Jésuites. — Réflexions au musée de peinture. — Dusseldorf. — La pompe du culte catholique. — Les Béthanies de Kaiserswerth. — Leur institut et leurs travaux. — Différence essentielle qui les sépare des instituts catholiques. — Hôpital général de Berlin. — Les sœurs de Saint-Charles-Borromée.

Les grands événements dont les siècles passés nous ont légué la mémoire s'offrent à l'imagination, dans les lieux qui en furent les témoins, avec un certain air de mystère qui donne un nouveau relief aux impressions, déjà grandes par elles-mêmes, qu'ils éveillent dans notre âme. Quelles ne sont pas celles que l'on éprouve, par exemple, en visitant l'hôtel-de-ville ou palais municipal, la cathédrale et les célèbres fontaines de l'antique cité d'Aix-la-Chapelle! Un souverain dont les exploits guerriers sont arrivés, à force d'être héroïques, à passer pour fabuleux en grande partie; un roi non moins redoutable à ses ennemis par le tranchant de son épée qu'aimable par ses vertus aux yeux de l'Eglise, qui trouva en lui le plus loyal et le plus vaillant défenseur de ses droits; un législateur, enfin, qui consulta, dans toutes ses déterminations, l'intérêt général et la gloire de son peuple, un tel homme sera toujours digne

de mémoire, et ses souvenirs, qui lui survivent à travers les siècles, ne pourront être évoqués qu'au milieu des sentiments de la vénération et de l'admiration les plus profondes.

Tous les monuments aujourd'hui existants à Aix-la-Chapelle et qui appartiennent à l'époque de Charlemagne, sont autant de témoignages des efforts de sa valeur et de la ferveur de sa piété. Le précieux manuscrit des Evangiles, datant du IVe siècle, qu'il portait avec lui, et que l'on montre aujourd'hui à la cathédrale, d'une tribune du côté gauche de l'autel, enfermé dans un coffret en or; son épée, aussi en or, terreur des ennemis de la foi en France et en tous lieux; les saintes reliques qu'il arracha à la profanation; tous ces objets inspirent le respect à une âme sur laquelle la foi conserve encore son empire, et lui rappellent cette influence à l'ombre de laquelle se réalisèrent les héroïques entreprises de l'illustre monarque.

Notre siècle ne saurait comprendre cet assemblage de périodes si diverses dont se compose la vie de Charlemagne. Un homme qui suspend son épée et se dépouille de la cuirasse pour revêtir le cilice et s'armer du rosaire; un souverain qui descend du trône pour se prosterner la face contre terre et se confondre avec la poussière en présence d'un autre Seigneur, qu'il adore comme le Roi des rois et le Monarque des monarques; toutes ces choses sont, pour notre siècle, autant de faits qui tiennent beaucoup plus de la poésie que de la réalité, et qui, dans son opinion, peuvent marcher de pair avec les créations fantastiques des romanciers et des poëtes. En effet, quoique la philosophie entrevoie ce qu'il y a de grand et de sublime dans des faits de cette nature, elle ne peut se persuader néanmoins qu'il ait vécu des cœurs capables de les réaliser. Telles sont les réflexions qui me préoccu-

paient en visitant l'hôtel-de-ville, cet antique palais qui vit naître Charlemagne, et dont l'enceinte embrassait jadis un espace tellement considérable que le somptueux édifice de la cathédrale actuelle n'était qu'une chapelle intérieure, où le pieux monarque avait coutume de pratiquer chaque jour ses dévotions privées.

Cologne ne conserve pas moins de souvenirs que Aix-la-Chapelle de la splendeur déployée jadis par le catholicisme dans les provinces du Rhin. Au milieu de ses rues étroites et tortueuses, s'élève, en forme de croix, un des temples les plus célèbres du monde entier par sa magnificence, par sa richesse et par ses dix siècles de traditions. C'est la cathédrale, dont Engelbert jeta les fondements. Les révolutions et les changements successifs dont Cologne a été le théâtre dans ces derniers temps, ont respecté l'antique trésor que l'on y conserve comme une preuve de la générosité sans limites qui distinguait nos ancêtres dans toutes les œuvres qu'ils consacraient au culte de Dieu. La châsse qui renferme les cendres des rois Mages (1), estimée six millions de francs, et que la vigilance de pieux citoyens a pu préserver de tomber aux mains de soldats enrichis plus d'une fois des dépouilles de Cologne, de même que l'urne précieuse qui contient les restes de saint Engelbert, sont des œuvres qui nous reportent à d'autres siècles, où la piété se manifestait habituellement par de semblables traits.

Sans doute, je trouvais bien quelque disproportion entre l'éclat de ces richesses, que l'on conserve mystérieusement dans l'une des chapelles de l'église, entre la splendeur architectonique de l'église elle-même et la

(1) Transportées de Milan dans cette ville par Frédéric Barberousse (Butler).

pauvreté des ornements que l'on emploie dans les cérémonies ordinaires du culte. Les générations modernes, bien loin d'enrichir cette célèbre cathédrale de nouveaux dons, l'ont appauvrie, tout au contraire, en lui enlevant une partie de son trésor, à titre de contribution, en la dépouillant des revenus qu'elle tenait de la piété des fidèles et en la condamnant ainsi à demeurer inachevée, telle qu'on la voit aujourd'hui. Il faut dire pourtant que, au milieu de cette pauvreté, la cathédrale de saint Engelbert s'est enrichie, l'année dernière, d'un don qui prouve que la ferveur catholique des anciens temps n'est pas encore éteinte dans la maison régnante de Bavière. Ce sont les magnifiques vitraux de l'abside, offerts par le roi actuel, et qui se font admirer tant par leur dessin que par l'éclat de leurs couleurs. Il est bien consolant de voir revivre, quoique de loin en loin, cet esprit dont les vieilles cathédrales de l'Europe conservent tant et de si précieux souvenirs. Cette réflexion se présenta pour la seconde fois à mon esprit, à la vue des coûteuses réparations que l'on exécute présentement dans le temple dédié à sainte Ursule et aux compagnes de son martyre.

Cologne est aujourd'hui redevable au clergé de deux établissements qui lui font le plus grand honneur. Le premier est le lycée, dirigé par les Jésuites, dans le local même qui appartenait précédemment à leur institut. Le protestantisme, auquel Cologne n'a guère d'obligations, s'acharna contre cet établissement, finit par le ruiner entièrement et chassa ses directeurs d'une manière non moins bruyante qu'injuste. Mais quel était donc le crime de ces religieux? J'ai visité leur lycée, j'y ai trouvé un bon système d'éducation, en général, un grand zèle pour l'accomplissement exact de ses devoirs,

tant chez les professeurs que chez les élèves, et aucune doctrine dangereuse pour l'Etat ne figurait dans le programme des cours : bien au contraire, on s'attachait avec le soin le plus scrupuleux à graver dans le cœur des élèves les principes de la soumission la plus respectueuse à l'autorité. Le crime des Jésuites était d'une autre nature, et il n'existait que dans l'irritation de leurs rivaux, qui travaillent à inspirer à la jeunesse de tous les pays la haine des bons principes et l'amour de la licence des mœurs. Voilà le crime qu'ont puni de l'exil ceux qui prêchent la *tolérance* et parlent au peuple au nom de la *liberté*.

L'autre établissement dont je veux parler est le musée de peintures et d'antiquités, formé à ses frais par le prêtre Wallnaff, professeur à l'université, et dans lequel on admire particulièrement le beau tableau de la *Captivité de Babylone*, œuvre du jeune artiste Bendemann. Ce service rendu aux beaux-arts me reportait à une époque plus éloignée et me rappelait un service bien plus éminent, rendu en ce même lieu par le clergé aux sciences naturelles et sacrées. Albert le Grand enseigna jadis à Cologne les éléments profonds de la philosophie, les principes divins de la théologie, réalisa de grands progrès dans les sciences naturelles et fit ses curieuses recherches dans les secrets du monde physique. On conserve aujourd'hui encore, au musée de cette ville, quelques-uns des instruments employés dans son cabinet par le profond naturaliste... C'est là tout ce qui reste à Cologne de son célèbre Albert Groot, dont l'école produisit ce géant parmi les savants de tous les siècles, l'immortel Thomas d'Aquin.

A Aix-la-Chapelle, à Cologne et généralement dans toutes les localités des provinces rhénanes où j'eus oc-

casion de m'arrêter, je remarquai parmi le peuple une assez vive dévotion, car les églises étaient remplies aux offices du matin comme à ceux du soir. Les efforts du protestantisme et de l'athéisme ont trouvé là, dans le sentiment profondément religieux de la majorité catholique, une barrière insurmontable pour eux jusqu'à ce jour. A Dusseldorf, j'assistai à l'un de ces spectacles solennels qui donnent l'idée la plus exacte de la foi de ceux qui en sont les acteurs, et où les spectateurs eux-mêmes puisent une profonde édification. C'était la procession de la Fête-Dieu, qui parcourait les principales rues de la ville au milieu d'un immense concours de peuple, contemplant en silence la pompe majestueuse déployée par le culte catholique pour célébrer le triomphe de cette charité qui a fait choisir à Dieu son séjour parmi les enfants des hommes. La belle statue de la Sainte Vierge, portée sur un brancard par de jeunes filles vêtues de blanc et ornées de guirlandes de lis et d'autres fleurs; l'image du Sauveur du monde soutenue par des jeunes gens vêtus de noir; les élèves de toutes les écoles catholiques, au nombre de trois mille, habillés d'une manière uniforme et tenant à la main des fleurs et des branches de laurier; plus de deux mille cierges allumés, portés par les membres des diverses confréries, tant d'hommes que de femmes; les bannières et les tentures qui décoraient les portes et les fenêtres des maisons; les arcs de triomphe sous lesquels passait la procession et le chant des cantiques: toutes ces choses donnaient à la cérémonie une majesté et une splendeur incomparables.

Il n'aurait pas été bien étonnant de voir échapper quelque signe d'inattention, de voir commettre quelque acte d'irrévérence, en pareille occasion, dans une ville

où il existe plus de dix mille protestants; mais il n'en fut pas ainsi, et sans l'intervention ni de la force armée, ni d'aucun agent de police, on n'eut pas un seul fait irrespectueux à regretter. La procession dura près de deux heures, sans que sa gravité imposante et solennelle se démentît un seul instant.

Les Allemands aiment à symboliser les objets religieux qui fournissent un aliment aux méditations de l'esprit. J'ai vu blâmer souvent ce genre de pratiques en Amérique, où elles se conservent encore comme une tradition de l'Espagne (1); mais je n'ai entendu donner par aucun de leurs adversaires aucune raison que l'on puisse appeler suffisante pour les condamner. L'Eglise catholique, en approuvant le culte des images, a sanctionné comme légitime la représentation des choses maintenant invisibles pour nous, au moyen d'objets sensibles et matériels, qui raniment la foi en facilitant à notre âme la connaissance de ces mêmes choses. Dans les pratiques religieuses qui ont pour but de nous amener à une intelligence plus parfaite de notre origine et de nos destinées, comme aussi d'établir des relations plus intimes entre notre esprit, qui voyage vers l'éternité, et Dieu, qui promet d'y être la récompense de nos vertus, on ne doit réprouver rien de ce qui peut contribuer à rendre ces idées plus vives et plus saisissantes, surtout lorsque le dogme et la discipline de l'Eglise n'en sont point blessés. Pour ma part, j'avouerai ingénuement que les processions d'images que j'ai vues dans les provinces du Rhin, processions entièrement semblables à celles qui ont lieu en Amérique, m'ont laissé des impressions que je me rappellerai toujours avec le plus grand fruit.

(1) Voyez page 8.

C'est près de Dusseldorf qu'ont pris naissance les diaconesses connues sous le nom de *Béthanies*, que le gouvernement prussien a spécialement destinées au service des hôpitaux. M. Fliedner, ministre luthérien de Kaiserswerth, leur fondateur, s'est proposé de prouver pratiquement que la réforme était capable de produire des institutions charitables aussi nobles et aussi héroïques de dévouement que celles du catholicisme. « Tandis que » la France catholique, disait-il, s'enorgueillit de ses » *sœurs de Charité*, l'Allemagne, qui a embrassé la ré» forme de Luther, aura aussi le droit de citer ses *Bé*» *thanies*, comme une preuve qu'elle est animée des » sentiments évangéliques au moins autant que cette » nation. » Après l'expulsion des instituts religieux par la réforme et l'anathème lancé par elle contre leurs principes fondamentaux, qui sont l'abnégation et le vœu, je désirais vivement connaître cette congrégation, fille première-née du protestantisme, constituée sur de nouvelles bases et animée aussi d'un esprit nouveau. Voici le résultat que me donna mon examen.

Les Béthanies, dont la fondation remonte à douze ans à peu près, reconnaissent comme leur père M. Fliedner, qui réunit d'abord quelques paysannes à Kaiserswerth pour vivre dans sa maison d'une manière tout à fait évangélique, ainsi qu'il le leur promettait du moins. Il commença par donner pour supérieure à ses associées une piétiste qu'il payait pour leur enseigner à remplir les devoirs propres d'une servante, et il les offrit bientôt à Frédéric-Guillaume IV, pour la direction de l'hôpital royal de Berlin. Les Béthanies n'ont ni règle à observer, ni direction spirituelle à suivre; rien n'est obligatoire pour elles, et l'accomplissement des devoirs de leur institut, comme elles les appellent, n'a d'autre loi que le

bon plaisir de chacune des associées. Elles font et reçoivent des visites, s'habillent et se coiffent comme les femmes du siècle, et leur vie est identiquement la même, avec tous ses caprices et ses prétentions, si ce n'est que, réunies en communauté, elles vivent plus confortablement qu'elles ne le feraient en particulier, et cela moyennant la somme annuelle de 100 thalers que le trésor public de Prusse paie à chacune d'elles pour son entretien.

Dans les congrégations catholiques, dont l'institut a pour objet la pratique parfaite des œuvres de charité, les sujets qui s'associent commencent par se détacher d'eux-mêmes, en résignant leur volonté entre les mains d'un supérieur, de qui ils reçoivent une règle de vie, approuvée déjà depuis longtemps par le chef de l'Eglise. Dès ce moment, ils cessent de vivre pour eux-mêmes, intérieurement et extérieurement, parce que cette règle qu'ils ont reçue prescrit des occupations pour chaque jour à leur esprit et à leur corps, occupations dont le fidèle accomplissement sera surveillé par un supérieur, jaloux de l'observation ponctuelle des règles de l'institut. Celui-ci ne cherche point sa satisfaction personnelle en embrassant un pareil genre de vie, amer et dur à notre nature, et il n'attend pas davantage de récompenses de la terre; bien au contraire, il abdique, par son vœu, toute espérance mondaine, dès le moment où, aux yeux de sa conscience comme aux yeux de ses supérieurs, il est jugé apte à la vie religieuse, à la fin d'une longue probation. Les conséquences d'un pareil système sont bien connues de tous; celui qui n'attend rien des hommes et ne fait rien pour capter leur suffrage, mais se dirige en tout par des sentiments surnaturels, a toujours les mêmes motifs pour agir, quelles que soient les circonstances dans lesquelles il se trouve placé.

Il n'en est pas ainsi pour les Béthanies. Elles n'avaient tout d'abord aucun espoir de sortir de la condition obscure qui leur était échue à leur entrée dans ce monde, et voilà que la société leur offre une existence commode, n'exigeant d'abnégation dans aucun genre, avec un avenir bien autrement souriant que celui qui leur était promis par la position plus que médiocre de leur famille. Les austérités prescrites, dans les monastères catholiques, pour exercer les sujets à leur consécration sans réserve au service du prochain par l'entière abnégation d'eux-mêmes, sont complétement inconnues de cette nouvelle espèce de religieuses : aucun vœu ne les lie à des obligations dans aucun genre; aucun acte extraordinaire de piété ne figure dans la répartition ordinaire de leur temps entre le travail, la promenade, le salon et la salle à manger; les liens qui les attachent au monde sont plus forts en raison des espérances qu'elles peuvent concevoir pour leur avenir, et celles-ci sont justifiées par la dot de deux cents florins, plus un habillement complet, qu'on leur promet pour le jour de leur union, non point avec Jésus-Christ par le sacrifice héroïque de la profession religieuse, mais avec le fiancé qu'elles ont pu se procurer elles-mêmes, soit parmi les malades confiés à leurs soins, soit parmi les valets employés à l'hôpital.

L'expérience vient prouver fréquemment que cette promesse n'a pas été faite en vain aux sœurs Béthanies. Leur fondateur, s'il a eu la consolation de voir s'accroître le nombre des vocations à son œuvre, si avantageuse pour les pauvres filles de la campagne, a dû, en revanche, éprouver un grand désagrément par suite de l'arrêté du roi, qui, prenant en considération les charges imposées au trésor par les pensions annuelles, de même que par

la dot à laquelle leur donne droit leur agrégation à l'institut, a fixé le nombre de ces associées à soixante seulement. On pourrait prophétiser, à coup sûr, une très courte existence à l'œuvre du pasteur Fliedner, si les florins du roi de Prusse n'étaient venus fort à propos à son secours : jusqu'ici cette œuvre ne s'est point propagée en Allemagne, encore moins à l'étranger. Je viens de dire que l'hôpital général de Berlin est confié à ses soins, et je puis ajouter que j'ai eu dans cet établissement plus d'une occasion d'apprécier toute l'étendue de la charité qui anime ces femmes mercenaires.

Je me présentai donc à la porte de Béthanie, car tel est le nom de cet hôpital, et je demandai à la sœur portière la permission d'entrer pour le visiter. Elle était occupée, en ce moment-là même, à coudre des dentelles à un bonnet; et, après m'avoir demandé d'où j'étais, elle m'accompagna au salon, où je fus reçu par la sœur secrétaire, jeune fille de vingt-cinq ans à peu près, vêtue d'une manière assez étrange pour une personne faisant partie d'une société charitable. Pendant que nous visitions l'infirmerie et les autres parties de ce magnifique édifice :

« Quel est, lui dis-je, le nombre des religieuses qui soignent ici les malades ?

— Nous ne sommes point religieuses, Monsieur, me répondit-elle, nous sommes sœurs et ne faisons de vœux d'aucune espèce; les sœurs sont ici au nombre de trente.

— Y a-t-il beaucoup de postulantes pour entrer dans la congrégation ?

— Oh! oui, sans doute; mais elles ne peuvent être admises, faute d'une dot. Le roi ne l'accorde qu'à un nombre déterminé de sujets, et ce nombre est toujours au complet.

— Mais les sœurs servent-elles personnellement les malades ?

— Oh ! non, Monsieur, cela ne se peut point, parce qu'elles sont jeunes et célibataires... Elles préparent les remèdes, les aliments, le linge et tous les autres objets nécessaires.

— Mais elles sont en rapport avec les médecins, elles donnent des ordres aux infirmiers et communiquent avec les autres employés de la maison, n'est-il pas vrai ?

— C'est très exact. » En effet, en parcourant les salles, je ne vis aucune des sœurs occupées à servir les malades ; les infirmiers vaquaient à ce soin, tandis que ces femmes conversaient très paisiblement entre elles de côté et d'autre.

J'ai fait voir ailleurs (1) les inconvénients des établissements de charité considérés comme une branche de l'administration : or, ce sont là précisément les inconvénients que présente l'hôpital des Béthanies. Ces salles tenues avec luxe et leur service fait avec exactitude à force de changer de domestiques chaque jour (2), étaient néanmoins bien loin de satisfaire aux exigences les plus pressantes des malades : les exigences morales. L'âme participe aux souffrances du corps et réclame, comme celui-ci, un traitement spécial, dont les Béthanies, non plus que leurs subalternes, n'ont pas l'idée la plus élémentaire. La sœur fit beaucoup valoir à mes yeux les services de ses compagnes, la vigilance et l'activité de la supérieure (qui se trouvait encore au lit, dans ce moment), et termina en me recommandant la lecture

(1) Voyez page 187 et suivantes.

(2) Expression dont la sœur se servit pour me donner une idée de ce qu'il en coûtait à la supérieure pour maintenir l'ordre dans l'hôpital.

d'un Mémoire communiqué par le pasteur de l'établissement lors du dernier anniversaire de sa fondation (1).

« Quelle est aujourd'hui la maladie dominante dans l'hôpital ? lui demandai-je avant de la quitter.

— Je ne saurais vous le dire, me répondit-elle, parce que ce détail concerne le majordome et les médecins ; d'ailleurs, je vous le répète, nous n'approchons point les malades.

— Et le nombre actuel de ceux-ci?

— Nous nous en informerons si vous le désirez, mais cet objet ne nous concerne point non plus. »

Mes observations personnelles, jointes aux données que me fournissaient leurs propres réponses, me firent clairement connaître que les sœurs ne rendaient, en réalité, d'autres services que ceux que l'on obtient de tout auxiliaire salarié, dans des établissements analogues, pour maintenir l'ordre dans les salles.

Voilà donc tout ce que produit la fameuse congrégation des soixante Béthanies, instituée par le protestantisme allemand dans le but de prouver au monde qu'il peut rivaliser avec le catholicisme en fait d'associations capables de pratiquer les œuvres de la plus ardente charité ! Ceux qui connaissent comme nous cette institution et ses fruits partageront, sans aucun doute, nos idées à ce sujet. Et ce ne sont pas là des idées complétement étrangères aux protestants eux-mêmes, non certainement. Chacun répète, à Berlin, le mot du prince héréditaire de Prusse, après avoir entendu lire à l'auteur lui-même le Mémoire dont je viens de parler : « Les » vertus si vantées des Béthanies peuvent être réelles, » seulement je voudrais en voir un peu les effets. »

(1) 1852.

Des impressions bien différentes nous attendaient à l'hôpital tenu par les sœurs de Saint-Charles-Borromée (1). Cette congrégation, qui prépare à ses frais, à Berlin, un immense hôpital, reçoit provisoirement les malades dans un local trop étroit, sans doute, au gré de la sollicitude charitable de ces bonnes religieuses. La supérieure nous fit voir les différents services de l'hôpital, et nous entendîmes là ce langage qui ne ment point, ce langage muet, mais plus expressif que l'éloquence des philosophes et des rhéteurs de tous les temps. Ce langage est celui des faits. Les religieuses soignaient de leurs propres mains les malades, changeaient les draps de leurs lits, les servaient dans certains besoins qui répugnent par leur bassesse à quiconque ne possède pas une âme d'une trempe supérieure, leur présentaient en temps utile les aliments et les remèdes; et tandis qu'elles s'acquittaient avec une tendresse angélique de toutes les obligations que la charité leur a imposées, elles ne perdaient pas un moment opportun pour parler aux malades de leurs plus nobles et plus précieux intérêts, ceux de l'éternité.

Indépendamment de cette voix, qui ne peut qu'être bien douce à l'âme, puisqu'elle vient du cœur lui-même, le malade voit placé ostensiblement dans chacune des salles le modèle que la religion propose au chrétien souffrant. Est-il pour l'homme un exemple plus propre à lui enseigner la patience et la résignation que celui du Juste qui lui dit du haut de la croix : « Je souffre, » étant innocent; et tu ne souffrirais pas, toi qui es » coupable! » Celui qui ne connaît pas la vertu cachée

(1) Congrégation de charité récemment établie à Nancy, en France, et très répandue aujourd'hui en Allemagne.

dans les mystères de la croix du Sauveur endure patiemment quelquefois, mais il désespère le plus ordinairement : la philosophie ne saurait donner ni la patience, ni la résignation, quoiqu'elle se propose de rendre les hommes tout à fait insensibles à leurs maux. La patience est fille de la religion, et on ne l'étudie fructueusement que dans l'exemple de Jésus-Christ. « Jamais l'homme ne supporte mieux ses afflictions que lorsqu'il voit souffrir l'innocent, » disait un philosophe qui avait eu l'occasion d'expérimenter par lui-même cette consolante vérité (1).

« Combien de malades avez-vous ici? demandai-je à la supérieure. — Il y en a cent soixante aujourd'hui, me répondit-elle sans hésiter. — Et combien en guérit-on ordinairement chaque année? — L'année dernière il y en a eu six cent vingt-cinq, sur lesquels trois cent vingt étaient protestants, et le reste catholiques. — Quelles sont les affections dominantes dans le pays? — Celles de la poitrine... Il y a peu de travailleurs dont la santé résiste au climat insalubre de Berlin et ne s'y détériore pas profondément. — L'hôpital a-t-il quelques revenus? — Aucun, Monsieur..., mais nous comptons pour nos pauvres sur le secours le plus puissant : nous comptons sur la divine Providence, qui nous assiste d'une manière efficace et visible en nous fournissant ce qui est nécessaire à nos besoins de chaque jour. Nous avons ici, en outre, des catholiques très pieux, qui pratiquent avec beaucoup de zèle la charité. Il y en a plusieurs dans ce nombre dont la piété ne se contente point d'aider les pauvres de leur fortune, mais qui soulagent de leur propre main les malades avec le dévoue-

(1) Diderot.

ment le plus édifiant; par exemple, le prince Ceslas Radiwisky et la famille du prince Poniatowski. Ils viendront ici tous deux aujourd'hui même, et vous pourrez voir, de vos propres yeux, jusqu'où s'étend la ferveur de ces illustres Polonais... »

Mais je désirais surtout visiter l'asile pour les invalides annexé à l'hôpital, et je priai la supérieure de m'y conduire. J'ai l'intime conviction que lors même que les congrégations religieuses ne rendraient à la société d'autre service que celui de soulager ce nombre si considérable de malheureux qu'elles recueillent, elles paieraient surabondamment la protection qu'elles lui demandent parfois contre les machinations de ces hommes sans cœur qui jouiraient de leur ruine, dût celle-ci plonger dans la misère mille créatures malheureuses. qui reçoivent d'elles leurs moyens d'existence et de bien-être. Je vis dans cet hospice quelques hommes très âgés, d'autres estropiés et incapables de pourvoir à leurs besoins par le travail de leurs mains; près d'eux j'aperçus quelques petits enfants, tous ayant été du nombre de ces malheureux qui parcourent les rues et les lieux publics en cherchant à exciter la compassion de ceux qui peuvent les secourir; tous du nombre de ceux qui maudissent leur sort en le comparant à celui des riches et qui reçoivent à chaque pas un dur refus, au lieu de l'aumône qu'ils sollicitent. Là, dans le sein de la charité chrétienne, ils ont trouvé l'abri que leur avait refusé cette philanthropie froide et égoïste qui ne comprend ni ne soulage les misères des autres, absorbée qu'elle est par la satisfaction de ses besoins personnels.

Le gouvernement prussien, en dépensant des millions de florins pour son hôpital dirigé par les Béthanies, et dans sa maison d'asile abandonnée à une spéculation

particulière, fait infiniment moins en définitive que quelques bonnes religieuses qui ne comptent pour soutenir leurs pauvres que sur les offrandes volontaires déposées dans leur modeste caisse par le fervent catholique et multipliées par leurs soins, leur vigilance, comme aussi par les ressources de leur ingénieuse charité. Quel n'est pas le pouvoir de celle-ci lorsqu'elle est inspirée par le Ciel et dirigée dans ses entreprises par les sentiments les plus élevés qui puissent animer le cœur humain! Au contraire, qu'il est triste de voir spéculer sur son nom par des personnes sans cœur ni conscience, qui ne songent réellement qu'à leur bénéfice personnel dans le moment même où elles paraissent occupées de l'utilité du prochain!

Mais le temps des réalités est venu. La génération humaine qui juge aujourd'hui, par comparaison, la nature et les effets des choses, finit par réprouver des institutions semblables à celles des Béthanies, où l'on ne trouve rien moins que cette charité pour l'exercice de laquelle pourtant ces femmes proclament s'être associées. Quiconque ne nourrit point dans son esprit le détachement absolu des choses de la terre, l'abnégation parfaite de soi-même et n'a point fait une consécration totale de ses forces à l'objet chrétien qu'il s'est proposé en embrassant un état rebutant pour la nature, celui-là n'est point appelé, bien certainement, à édifier le monde par les exemples d'une ardente charité.

Tout homme impartial décidera maintenant si ces précieuses qualités se rencontrent ou non chez les Béthanies.



CHAPITRE XIX.

Inconséquences des évangéliques. — Mélanges sacriléges. — Théâtres populaires. — Armes indignes de notre siècle. — Visite à la bibliothèque royale. — Les manuscrits de Luther. — Observation. — Les palais de Postdam. — Le paradis des philosophes. — Frédéric le Grand et la philosophie du dernier siècle. — Une raillerie adressée par ce prince aux hommes illustres de l'empire romain.

Dans cette longue chaîne dont les anneaux divers sont les alternatives, les incertitudes et les variations qui forment l'histoire du protestantisme pendant trois siècles, j'ai cru voir toujours le tableau fidèle de l'agitation constante introduite dans les esprits par un symbole qui ne saurait avoir aucune solidité, dès le moment où chaque homme est autorisé par lui à se constituer juge de sa foi et de sa conscience. Tel est le motif pour lequel l'Allemagne, comme l'Angleterre, et la Prusse, comme les Etats-Unis, nous offrent cette infinie diversité de croyances religieuses, qui se contrarient mutuellement, quoique chacune d'elles se dise dépositaire fidèle de l'esprit du christianisme, un, seul et invariable par sa nature. La réforme, en adoptant les erreurs des iconoclastes, a banni des temples les images des saints, et nous avons déjà vu comment, en Angleterre, les anglicans ont maintenu, dans toute leur vigueur, les pratiques introduites par Luther, tandis que les puséystes tendent à se rapprocher de la discipline catholique.

Le même fait s'est produit en Allemagne. La multiplicité des opinions religieuses, dans ce pays, en commençant par éteindre la foi chez le plus grand nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, a lancé ceux qui croient encore dans le champ des contradictions, où, luttant entre eux, mais sans trouver jamais la solution de leurs doutes, ils finissent par se précipiter dans les bras de l'irréligion. Nous connaissons tous la haine acharnée des réformateurs contre les images des saints, comme aussi les profanations de tout genre dont elles furent l'objet, dans toute l'Allemagne, à l'époque de la réforme. Ce fanatisme alla si loin que les estampes qui se trouvaient en nombre considérable dans quelques magasins, parmi les autres articles de commerce, fournirent plus d'une fois aux modernes iconoclastes l'occasion de réduire en cendres des fortunes colossales et de plonger dans la misère des familles entières, qui ne pouvaient prévoir, au début de leurs spéculations, un pareil fanatisme chez des gens qui ne prêchaient que la tolérance en l'exigeant impérieusement de leurs adversaires.

Ces antécédents, connus de tous, ne me permettaient guère de m'attendre à trouver des images dans les temples des évangéliques; mais je me trompais. Je m'en aperçus bien, lorsqu'en entrant dans l'église Saint-Michel, dans celle de Saint-Pierre et dans la chapelle du palais, je vis diverses peintures qu'on y avait placées, me dit-on, pour complaire à la reine, élevée dans une croyance qui admet le culte des images. Quelque temps auparavant, j'avais vu à Dusseldorf un ministre des évangéliques officier devant un autel consacré au culte catholique et sur lequel on vénérait le saint crucifix ; mais alors on m'avait donné pour raison que, cette église étant commune à tous les corps de la garnison, les prêtres catho-

liques y officiaient, de même que leurs dissidents : ceux-ci du moins n'avaient pas semblé s'offusquer de ces images, quand bien même, suivant leur symbole, ce culte est une idolâtrie; mais, devant celles de Berlin, je découvris un autre motif qui agissait avec une merveilleuse efficacité sur les croyances des évangéliques prussiens : la volonté de la reine! Cette volonté a donc plus d'autorité à leurs yeux que la foi des dix-neuf siècles de l'Eglise universelle!

Je ne vois pas trop de quel prétexte les *piétistes* les plus exaltés de Berlin pourront colorer ce démenti solennellement donné par leur clergé à la doctrine et aux traditions les plus prononcées de la réforme. Ceux qui dernièrement brûlaient, après les avoir ignominieusement traînées dans la rue, les croix de Cologne et de Manheim; ceux qui brisaient les images de la sainte Mère de Dieu, après les avoir odieusement profanées, ceux-là mêmes les placent aujourd'hui dans les temples et ne refusent pas de célébrer leurs offices sur les autels qui leur sont dédiés! Du reste, nous avons trouvé à chaque pas des inconséquences non moins flagrantes dans la communion évangélique, la plus nombreuse parmi les sectes protestantes de Prusse, et protégée par le gouvernement comme religion de l'Etat.

Je ne fus pas moins choqué de voir décorer certains édifices publics, destinés à des établissements de bienfaisance, avec des bas-reliefs qui présentent un mélange indécent des figures de la Bible et des fables de la mythologie; de telle manière, par exemple, que notre divin Sauveur, entouré des enfants qu'il appelle auprès de sa personne sacrée, comme personnification de l'innocence qui nous unit à lui, se trouve placé sur la même ligne que les dieux du paganisme, que l'on nous représente

comme les corrupteurs de cette même innocence! Plus d'une fois, à la vue de pareils spectacles, je me suis rappelé le mot de l'immortel Bossuet: « Les protestants » corrompent tout, confondent et altèrent tout: après » avoir corrompu le sens des Ecritures, ils ont continué » à corrompre les traditions et les dogmes, en terminant » par vicier la discipline et les rites de l'Eglise, et jus- » qu'aux plus vulgaires usages des fidèles. » De semblables mélanges sont loin de recommander le goût des artistes qui les opèrent, à raison des exigences de cette véracité sévère qui doit se trouver empreinte dans les objets destinés à traduire au peuple le but réel de chaque institution.

Plus d'une fois, nous avons élevé la voix pour contredire par des faits visibles et palpables la prétention que le protestantisme affecte à la tolérance; plus d'une fois nous avons dit que si les nations catholiques prenaient pour règle de leurs procédés à l'égard des dissidents de leur foi, la conduite de ceux-ci envers les catholiques, nous verrions se renouveler les époques de Philippe II en Espagne, et du duc d'Albe dans les Pays-Bas; plus d'une fois aussi nous avons eu occasion de constater que la succession des faits religieux, dont les pays protestants de l'Europe et de l'Amérique ont chaque jour le spectacle, ne sont connus que d'une manière inexacte par les écrivains qui nous proposent ces pays comme des modèles de tolérance. Les hostilités exercées en ce moment à l'égard des catholiques de Bade et de Mecklembourg, l'inégalité sociale qui pèse sur ceux de la Prusse, les actes arbitraires qui affligent incessamment ceux de la Suède et du Danemarck, parlent plus haut que le ridicule pédantisme de pareilles gens : mais cette intolérance s'accroît en Prusse, en raison directe de l'accrois-

sement du catholicisme lui-même, dont les progrès développent ce sentiment d'odieuse hostilité.

Notre siècle réprouve comme indignes de son esprit éclairé quelques-unes des armes avec lesquelles on combat publiquement, dans ce pays, les croyances de cinq millions de citoyens, dont un certain nombre siégent sur les bancs du corps législatif, dans les tribunaux de la nation et dans les conseils même du gouvernement; telles sont, par exemple, les représentations, sur les théâtres populaires, de pièces dans lesquelles on fait jouer un rôle quelquefois ridicule, souvent même immoral, aux différentes catégories du clergé catholique, ou aux membres des divers ordres religieux. Les politiques éclairés savent combien il est dangereux de blesser d'une pareille manière les susceptibilités de ses concitoyens, et jusqu'à quel point les conséquences peuvent en être funestes au pays. Pour nous, en nous trouvant quelquefois présent à de telles représentations, dans les jardins de Thiergarten, nous avons eu occasion de reconnaître quelle profonde blessure elles ouvrent dans le cœur de tout homme qui vénère les objets qu'on y abandonne aux railleries et au mépris de la populace. Dès lors que, dans un pays où différentes communions sont légalement établies, les membres de l'une se croient en droit d'appeler le mépris et le ridicule sur les croyances de l'autre, les discordes civiles suivront bientôt les dissensions religieuses; car, penser que l'unité civile peut exister là où il y a des haines enracinées dans les cœurs, c'est méconnaître la nature humaine au dernier point. Le respect mutuel est obligatoire, en pareil cas, et c'est à l'autorité qu'il appartient d'y rappeler les esprits lorsque l'ignorance ou le fanatisme le leur font perdre de vue momentanément.

La bibliothèque royale de Berlin, ouverte, suivant l'inscription de son portique, pour *fournir un aliment à l'esprit*, contient six cent cinquante mille volumes environ. Cet immense amas de livres surprend d'abord ; mais il ne faut pas oublier que dans le nombre figure une quantité considérable de journaux et d'autres imprimés de même nature qui grossissent le chiffre, quoique la bibliothèque proprement dite ne soit pas riche en classiques anciens ni en manuscrits rares des siècles passés, source principale de l'importance des plus fameuses collections de l'Europe. J'ai vu néanmoins parmi les manuscrits une Bible de Luther, avec des commentaires écrits de sa main. Les ratures, les corrections et les surcharges que l'on remarque dans ces notes, semblent destinées à rendre témoignage de la mobilité des idées du réformateur. Tandis que les manuscrits des célébrités religieuses ou littéraires se conservent dans les bibliothèques européennes comme des trésors inappréciables, quelle que soit la croyance du pays ; tandis que les savants sollicitent avidement la permission de les consulter, dans quelque occasion, comme s'ils pouvaient s'assimiler leur génie en parcourant les autographes précieux où ils en ont laissé l'empreinte, les manuscrits de Luther, conservés à Berlin et dans le Hanôvre, c'est-à-dire dans les deux centres de la réforme, sont bien loin de jouir d'une vogue pareille, même parmi les savants de sa propre communion. Ils rappellent simplement, en effet, le souvenir d'un fanatique qui, furieux de voir opposer une barrière à son ambition, a perpétué dans ces pages les saillies de son génie turbulent et de son cœur corrompu. La Bible de Luther est visitée, mais comme on visite les livres égyptiens, arabes, turcs et chinois, d'époque récente, rangés autour d'elle.

M. Waddington, mon compagnon de voyage, témoigna le désir de prendre des notes sur certaines particularités de cette Bible; mais on lui en refusa la permission, en lui affirmant qu'elle était de même refusée à tous, à moins de remplir certaines formalités aussi longues qu'ennuyeuses. Voilà, me disais-je à moi-même, voilà le grand reproche adressé par des écrivains protestants à la bibliothèque du Vatican, qui se trouve justifié par la bibliothèque même de Berlin. Dans la première, les manuscrits prétendus *réservés* ne le sont pour qui que ce soit au monde qui sollicite la permission de les examiner : ils ont été à la disposition des ennemis même de la cour de Rome (1), et dernièrement encore nous avons vu publier un ouvrage écrit dans un sens hostile à cette *politique ténébreuse* attribuée aux Jésuites, et composé à vue des archives mêmes du Vatican (2). Où y a-t-il donc le plus de liberté? Où y a-t-il le moins de réserve? Ici on permet d'examiner à loisir les manuscrits, tandis que là on ne laisse pas même prendre une simple note. « C'est » en touchant du doigt les faits, que l'on arrive à saisir » la vérité dans toute sa rigueur. »

La ville de Postdam offre à la vue le spectacle grandiose de cinq palais ou résidences royales, toutes magnifiques et renfermées dans sa vaste enceinte. Le visiteur ne sait ce qu'il doit admirer de préférence, ou de Charlotemberg, superbe au delà de toute imagination, dans lequel on montre le cabinet de travail où Frédéric, le roi littérateur de Prusse, consigna ses essais littéraires dans ses *Mémoires historiques* et dans sa *Réfutation de Machiavel,* ou bien de Sans-Souci, dont le même Frédéric em-

(1) Hurter y a pris des notes, ainsi qu'il nous l'assure lui-même
(2) Par le R. P. Theiner, augustin.

prunta le nom pour mettre au jour ses *Compositions poétiques*, et que Voltaire appelait le *paradis des philosophes.*

Dans toutes ces résidences royales, on a employé avec profusion les marbres, les peintures ; et les souverains qui, malgré leur titre de *pères du peuple*, ont prodigué l'or, sans mesure, dans de pareilles constructions, ne songeaient guères à alléger pour leurs sujets la charge des impôts, en sachant s'abstenir de dépenses inspirées par la vanité et soutenues par un puéril sentiment d'amour-propre. Mais les statues, les jardins, les jets d'eau, les promenades, les galeries de peintures, les rangées de superbes édifices, le souvenir même des différents personnages qui les ont habités autrefois, et dont ils conservent les noms encore aujourd'hui, tout cela reporte la pensée vers des objets beaucoup plus positifs et infiniment plus nobles que ceux-là.

Un roi entouré de savants appelés par lui de toutes les parties du monde, qui les consulte sur les affaires de l'Etat, qui les comble de fortune et d'honneurs dus à leurs vertus non moins qu'à leurs talents, n'est certainement pas un spectacle nouveau pour la société. Mais un roi philosophe, qui s'entoure dans son palais d'hommes affichant les principes les plus destructifs de la morale, de l'ordre public et social ; un souverain qui admet à son intimité des hommes poursuivis par les lois de leur pays pour leur licence et leur impiété ; un souverain qui, dans ses écrits, emploie la satire et le ridicule contre le principe religieux, base fondamentale des lois et de l'ordre public ; un tel prince offrait nécessairement à l'Europe et au monde entier un spectacle tout à fait inusité, pour ne pas dire unique, à son époque.

Le monde, qui admira la valeur et la prudence de Fré-

déric II dans plusieurs circonstances remarquables de sa vie, le condamne malgré cela comme impie et comme fauteur de l'impiété. Etroitement lié par l'amitié et par l'identité des principes avec Voltaire, Diderot, d'Alembert et autres philosophes de la même école, il prit part à leurs coupables excès, et ne négligea rien pour assurer leur triomphe dans la lutte qu'ils soutenaient contre la morale et contre la religion. La fausse philosophie égara sa raison, comme celle de tous ces hommes. Croyant en Dieu, mais en un Dieu fait d'après ses idées personnelles, comme Voltaire lui-même; respectant les vérités morales, mais les expliquant à sa manière, il se fit distinguer par cet accent d'ironie avec lequel il parla de tout ce qui a rapport au monde spirituel et religieux : lui, comme tous les autres, nous a montré dans sa vie un mélange de caprices et de fautes qui, placées sur le trône, se trouvèrent d'autant plus en évidence et recueillirent la haute improbation de tous les gens de bien.

J'avais sous les yeux une preuve de cette confusion d'idées dans la résidence royale de Sans-Souci. Ce fut pour moi, sans doute, une triste chose de voir ridiculiser par un acte inqualifiable la mémoire de personnages dont les grandes actions ont excité l'admiration du genre humain; mais cette circonstance me fortifia dans la conviction que celui-là ne respecte plus rien qui a méprisé sa foi, et qu'il lui importe peu de traiter légèrement la mémoire d'Auguste et de Vespasien, après avoir livré au ridicule celle du Christ, adoré par ses pères. Je croyais, en vérité, me trouver dans quelque cimetière, destiné spécialement aux personnes de la famille royale, en traversant un lieu de ce genre qui est situé au centre des jardins de Sans-Souci. Les statues des Césars les plus célèbres de l'antique Rome, placées

en ce lieu, semblaient tenir compagnie, dans leur tombe, aux restes des illustres ancêtres de Frédéric. Mais je me trompais étrangement. Le roi philosophe avait destiné ce panthéon aux cadavres de ses chiens et de son cheval, et dans le *paradis des philosophes*, il leur a élevé des monuments décorés d'inscriptions funéraires, en les entourant des images des empereurs !!!

Quant à ses fautes, il nous reste ses *Mémoires*, qui en ont conservé le souvenir vivant jusqu'à nos jours.

Frédéric finit par expérimenter à ses dépens cette humeur malveillante qui abonde dans les cœurs étrangers aux influences de la religion, et il reconnut qu'il n'y a en eux ni vertu, ni raison, ni fidélité, ni quoi que ce soit, si ce n'est l'ambition, l'égoïsme et la sensualité. Devenu le point de mire des satires piquantes et des ignobles vengeances de ces mêmes philosophes, il finit par les éloigner de sa personne et par supprimer toute espèce de rapports avec eux. Doué d'un talent fin et d'un esprit pénétrant, il avait pu les bien connaître, il avait pu sonder la profonde malice de chacun d'eux. Aussi affirmait-il : « qu'ils étaient plus redoutables pour la so-
» ciété que ne l'avaient été pour l'Europe les anciennes
» inondations des Barbares... Il ajoutait qu'il pourrait
» bien gouverner des nations sauvages, belliqueuses,
» indomptables, mais qu'il ne se sentait point la force
» nécessaire pour diriger un peuple de philosophes. »



CHAPITRE XX.

La plus insupportable des tyrannies. — L'Eglise opprimée par de petits souverains. — Le gouvernement de Bade et l'archevêque de Fribourg. — Nassau. — Mgr Blum sur le banc des criminels. — Les gouvernements de Mecklembourg, Wurtemberg et Cassel. — Le vieux château de Wilhelmshoehe. — Une tombe. — La persécution prépare le triomphe. — Un grand spectacle pour notre époque. — La Saxe. — La tour de Luther. — Les préjugés s'évanouissent.

L'homme doit compte à la société de sa conduite; elle a le droit de lui demander raison de ses actions et de châtier celles qui ne sont pas conformes à ses principes fondamentaux. Mais il y a dans ce même homme quelque chose de plus noble que l'individu social, quelque chose qui conserve cette sublime indépendance que son auteur lui a donnée en le formant semblable à lui-même, quelque chose qui ne se soumet point au pouvoir de la terre et qui s'incline uniquement devant la suprême voix du Roi du ciel. — Cet être si noble, c'est son esprit. Le sentiment de liberté qu'il a reçu par l'inspiration du souffle de Dieu, se trouve identifié avec sa conscience, et il n'est point sur la terre de pouvoir assez fort pour le réduire sous ses coups, assez énergique pour arriver à l'humilier par son autorité. Image de Dieu, dont la voix lui a donné l'être, il n'obéit qu'à ses lois, il ne respecte que le pouvoir qui lui parle au nom et en vertu de la juridiction qu'il en a reçue. Ce principe, exa-

miné par le genre humain, à la lueur de la civilisation de tant de siècles, et respecté comme incontestable pendant leur cours entier, le nôtre l'a vu violer scandaleusement par ces tyranneaux qui, en Allemagne, font peser leur despotisme sur les consciences, respectées comme sacrées par les souverains les plus augustes de l'Europe.

Les mandataires de Baden, de Nassau, de Wurtemberg et de Mecklembourg ont voulu offrir au monde moderne ce triste spectacle, indigne de la civilisation, de la liberté et des lumières dont se vante si fort notre époque. Je ne ferai pas une revue minutieuse de ces hommes, et je me bornerai à citer quelques-uns de ceux qui, à mon avis, ont causé le plus de dommages au corps social, qui ont le plus outragé la conscience de l'individu, et mis plus en évidence l'odieuse hypocrisie de ceux qui parlent toujours au genre humain au nom de la *liberté* et du *progrès*, tandis que ces mots spécieux leur servent uniquement de bouclier pour frapper en toute sûreté cette même liberté, dans les droits les plus sacrés qu'elle garantit aux citoyens.

Ces hommes ont tyrannisé les consciences, en prétendant les contraindre par le moyen de la force brutale à renier leurs convictions; comme Jéroboam, ils ont étendu sur l'autel une main sacrilége, et ont donné le signal pour plonger dans la captivité les ministres du Seigneur; ils ont fait enseigner des principes erronés et propager des doctrines hostiles à la foi du peuple; ils ont voulu soumettre à leurs lois le culte divin, réglementer l'administration des sacrements et dénaturer les rites consacrés par l'Eglise, sous l'inspiration de Dieu lui-même. Ils se sont emparés de fait du gouvernement spirituel; ils ont enlevé à la religion toute action sur le peuple, après l'avoir dépouillée de son enseignement et

de ses biens; enfin, ils ont voulu faire prévaloir dans le gouvernement et dans le peuple, dans le clergé comme parmi les fidèles, cette absurde maxime des novateurs allemands : « Le gouvernement peut modifier à son gré » tout le droit ecclésiastique. » La presse européenne a dénoncé tous ces faits au monde entier, et j'ai eu l'occasion de toucher au doigt leurs conséquences, dans les lieux mêmes qui en furent témoins.

Venons à Bade, et nous y verrons le gouvernement lutter à main armée contre les principes catholiques, ne négliger aucun moyen d'opprimer le sacerdoce, d'humilier l'Eglise, soulevant ainsi contre lui l'indignation générale qui s'attache partout aux persécuteurs, en même temps qu'il fournissait aux évêques persécutés l'occasion de faire triompher leur grandeur d'âme. Il a défendu aux pasteurs d'exercer divers actes de leur juridiction spirituelle, sans une permission préalable du pouvoir civil (1); il a modifié les constitutions et les rites des congrégations religieuses de femmes, en dictant des prescriptions réservées de droit au pape, lui seul; il s'est arrogé le pouvoir de maintenir dans leurs fonctions curiales des sujets suspendus par l'autorité légitime de leur évêque; il a déclaré ne point respecter les peines ecclésiastiques appliquées à certains individus, affirmant, tout au contraire, d'une manière authentique et solennelle, qu'il les considérait, *par ce seul motif*, comme plus dignes et plus méritants. Il a porté la main sur l'enseignement ecclésiastique, en cherchant à propager

(1) Voici le texte du décret : « Le commissaire du gouvernement » fera savoir à tous les membres de la chancellerie archiépiscopale, » qu'aucun ordre de l'archevêque ne pourra être mis dorénavant à » exécution sans avoir été revêtu du visa du commissaire lui-même. »
(Décret du 18 novembre 1853.)

par le moyen de ses suppôts des doctrines repoussées par l'Eglise, et dont les tendances vont manifestement à sa ruine; il a outragé la religion, en la plaçant sous la tutelle de conseils ecclésiastiques, composés de membres qui lui sont, les uns hostiles, les autres indifférents; il a mis, enfin, le sceau à son œuvre, en condamnant à l'exil le doyen des évêques du Rhin, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, a su édifier la catholicité entière par sa valeur intrépide et digne d'un vrai disciple de Jésus-Christ, que rien ne saurait intimider jamais.

A Nassau, nous trouverons dans toute la vigueur de son action ce même despotisme horrible qui s'efforce de soumettre la conscience des citoyens à ses lois injustes et plus que téméraires. Là, on punit une princesse parce qu'elle abjure le protestantisme et cherche dans la croyance catholique la tranquillité que son esprit n'a pu trouver dans les dogmes de la religion réformée; on lui enlève son fils, sous prétexte que l'influence maternelle pourrait le conduire à embrasser la même foi, et l'on punit l'évêque Blum à cause d'un entretien particulier qu'il a eu avec ces illustres persécutés. L'évêque de Limbourg, accusé au criminel et amené sur le banc des assassins à Wiesbaden, pour l'exercice d'actes compétents à sa juridiction, qui n'affectaient en aucune manière le gouvernement civil, mais se trouvaient au contraire en parfaite harmonie avec les lois établies; voilà encore un acte non moins arbitraire et non moins despotique que les précédents. De semblables faits ne pourraient-ils pas figurer sur la même ligne que ceux que le protestantisme reproche chaque jour à l'inquisition de Philippe II, et même sans le secours des ornements d'emprunt dont ces derniers ont été revêtus et défigurés par quelques écrivains passionnés?

Le Mecklembourg, de son côté, s'associe à la persécution en violant, dans la personne des prêtres, l'immunité garantie par ses lois à tous les citoyens sans exception, tandis que le Wurtemberg dispute aux évêques le droit d'examiner les élèves qui doivent être promus aux bénéfices spirituels. A Cassel, où tant de restes du zèle et de la piété de ses catholiques souverains ont prévalu sur les agitations politiques et religieuses qui l'ont troublé, à diverses époques, le sort de l'Eglise n'est pas plus heureux à beaucoup près. Cet aspect sombre que présente la physionomie de ses bourgs, de ses villages, semble retracer fidèlement le caractère moral et religieux de leurs habitants.

Dans le château qui fut, pendant cinq générations successives, la demeure de ses électeurs, s'élève un vieux palais gothique, au centre duquel se trouve un temple destiné aux exercices de la famille royale. Cet édifice a conservé son goût particulier, ses ornements, jusqu'à ses images primitives, et un petit autel qui s'élève dans le sanctuaire permet seul de connaître qu'il est destiné au service luthérien. Les arbres qui croissent en ce lieu, taillés en forme de pyramide, le bois épais qui l'environne, les ornements et le style de l'édifice, lui donnent l'aspect d'une tombe dans laquelle est ensevelie la piété de ses maîtres primitifs, laissant à peine derrière elle de vains souvenirs et la tristesse inséparable du voisinage des tombeaux. Mais ce temple à moitié détruit, élevé, il y a quatre siècles, pour servir au culte de Dieu dans le centre même de la résidence royale; ce temple, enrichi de statues et de peintures d'artistes célèbres; ce temple, où un souverain de la terre venait s'agenouiller devant le Roi du Ciel, éveille dans l'imagination du visiteur des sentiments autrement nobles et élevés que les

statues obscènes qui ornent le palais Charles, résidence actuelle des princes régnants de Cassel. L'inspiration du premier prenait sa source dans la ferveur qu'alimente le catholicisme, tandis que l'idée d'immortaliser par de riches statues les honteux excès du paganisme appartient en propre à la croyance qui semble avoir hérité du matérialisme criminel de celui-ci.

Les idées protestantes, qui ont dominé dans les cabinets de Bade et de Nassau, ont obtenu les sympathies du gouvernement de Cassel, dont les ministres ne se sont fait aucun scrupule de comprimer la liberté individuelle, dans le but d'entraver la marche progressive du catholicisme dans les domaines de l'électeur. Voilà pourtant la liberté que les maîtres de ces Etats offrent chaque jour, en cherchant à séduire par un vain mot les peuples qu'ils gouvernent! Ennemis du catholicisme, comme ils le sont des intérêts de leurs sujets, ils s'épuisent en inventions pour le ruiner, démentant par leur conduite fallacieuse la teneur de cent décrets qu'ils avaient accordés pour garantir les libertés de l'Eglise.

Mais pendant ce temps ils contribuent, malgré eux, à rehausser son triomphe, et le glaive qu'ils ont tiré du fourreau contre l'Epouse innocente du Roi du Ciel, retourné contre eux-mêmes par la main toute puissante, vient les glacer de terreur et les arrêter dans l'exécution de leurs iniques projets. Parfois ce phénomène saisit d'effroi celui qui l'observe; parfois, dans les réflexions qu'il lui suggère, il trouve un enseignement salutaire et le remède le plus propre à ses maux. L'Eglise de Jésus-Christ est en tous lieux un signe de contradiction; sa vie est de combattre et sa gloire de vaincre dans tous les combats. Les gouvernements d'Allemagne, en lui suscitant des contradictions, en l'humiliant par des

vexations inouïes, en la chargeant de fers dans la personne de ses ministres, n'ont fait que la présenter aux peuples entourée de la pompe solennelle résultant de l'assemblage des héroïques vertus qu'elle professe, et qu'elle sait manifester dans l'occasion, pour l'honneur et l'édification de ses croyants.

C'est en vain que le gouvernement de Nassau met inhumainement l'amour maternel à la torture pour l'entraîner à l'apostasie; il apprend de la bouche d'une faible femme que les intérêts de la terre ne sont que de la fange à côté des biens du Ciel, et que les liens du sang se resserrent encore lorsqu'une même foi vient associer les cœurs qu'ils unissaient déjà précédemment. C'est en vain qu'il traîne les évêques au banc des criminels, parce que là il entend proclamer alors, pour la première fois peut-être, l'existence d'un tribunal institué pour condamner les juges qui abusent du pouvoir : « Au-» dessus de vous il y a un autre Juge, lui dira l'un de » ces évêques, et c'est le seul que je reconnaisse, car vous » n'avez, dans le cas présent, aucun pouvoir sur moi; si » j'ai comparu devant vous, ce n'est point pour entendre » votre arrêt, mais uniquement pour vous faire com-» prendre votre incompétence. »

C'est en vain que le gouvernement de Bade déroule un plan longuement calculé pour anéantir l'Eglise : au moment où il espère qu'un vieillard octogénaire va courber le premier la tête sous le poids de la persécution, il entend sortir ces paroles de sa bouche : « Vos lois attaquent la » liberté de conscience, en même temps qu'elles sont » incompatibles avec les droits que chaque évêque a » reçus de Jésus-Christ, avec les devoirs que Jésus-Christ » lui a imposés, avec les droits et les devoirs que lui at-» tribuent le dogme et les canons; dans une situation

» pareille, je dois faire tout ce qui dépend de moi pour
» en obtenir la révocation. Si mes prières ne suffisent
» pas, le droit m'autorise à la résistance passive ; mais
» la responsabilité du conflit qui en résultera nécessai-
» rement pèse sur le gouvernement qui l'a provoqué
» en s'arrogeant des attributions qui ne lui appartien-
» nent point. Il est de toute justice que le citoyen obéisse
» aux lois du pouvoir civil qui le gouverne; mais il ne
» l'est pas moins que ce pouvoir respecte aussi celles de
» l'Eglise, qui appartiennent à un ordre spirituel, tout
» à fait différent de celui qu'il régit... Les évêques con-
» serveront leur pouvoir, car il ne leur est point permis
» de l'abdiquer jamais... L'abdiquer serait commettre
» une trahison, serait abandonner la cause de Dieu, se-
» rait renoncer à la plus grande, à la plus sublime des
» fonctions que l'Esprit Saint leur a commises en leur
» confiant le soin de son troupeau. »

Une réponse si franche et si éloquente à la fois ne trouva pas assez de générosité chez les ministres à qui elle s'adressait, pour être appréciée convenablement par eux. Ceux qui se nourrissent de flatteries ne sauraient souffrir qu'on leur dise : « Il vaut mieux obéir à Dieu » qu'à vous. »

L'archevêque de Fribourg a reçu le prix de sa courageuse franchise. Ce vénérable vieillard, qui avait combattu avec le glaive de la parole pour l'immunité de son Eglise, couronna, en se résignant à l'exil, une conduite à jamais glorieuse pour lui-même et pour la cause qu'il a défendue. Le sort du pasteur devait atteindre aussi ses ouailles, et la main qui le frappa ne tarda pas à redoubler ses coups pour disperser celles qu'elle ne put enchaîner. Les prisons s'ouvrent pour recevoir les prêtres, les paroisses demeurent sans chef, parce que leurs curés

sont bannis, et ceux qui ne vont pas expier dans l'exil ou dans les prisons le crime dont on les accuse, sont condamnés à payer des amendes pécuniaires, arbitrairement imposées par les magistrats. Le clergé se groupe autour de son évêque au moment du danger, et la cause du prélat, qui est la cause du dogme lui-même, trouve dans les prêtres badois de zélés et vaillants défenseurs. Les étudiants mêmes de l'université catholique s'empressent de publier leurs manifestations, dès le moment où un journal protestant ose les soupçonner d'être d'un autre avis que leur évêque. Les dissidents du catholicisme suivent avec intérêt les phases de cette question, dans laquelle brillent d'un côté l'énergie et la patience poussées jusqu'à l'héroïsme, tandis qu'on voit de l'autre le despotisme et l'arbitraire exercés sans pudeur; quelles que soient leurs opinions religieuses, ils ne peuvent s'empêcher d'admirer les vertus dont ces nobles champions donnent des preuves si éclatantes.

Le successeur de saint Pierre fait entendre sa parole à l'héroïque Vicari, pour le fortifier dans la lutte qu'il soutient au nom de la cause de Dieu, pour le recommander aux prières communes des fidèles et pour adoucir l'amertume de sa situation par les consolations ineffables que sait répandre son amour paternel. Les évêques de l'Europe entière s'empressent à l'envi de témoigner à leur illustre frère l'admiration que leur inspirent sa constance et sa valeur, tandis que, de leur côté, les fidèles courent en foule porter les offrandes destinées à nourrir les prêtres que le gouvernement de Bade a dépouillés de leurs revenus.

Mais, indépendamment de toutes ces circonstances, notre siècle a contemplé dans cette lutte un autre spectacle, bien grand, bien consolant pour l'Eglise catho-

lique. Dans le temps même qu'il voyait s'élever une persécution acharnée contre des hommes qui préfèrent perdre tout, la liberté même, plutôt que de vendre leur conscience au pouvoir; dans le temps qu'il entendait avec horreur gémir dans l'exil et dans les cachots des vieillards octogénaires, fidèles serviteurs de la religion et de l'Etat, décorés des nobles insignes par lesquels des gouvernements plus équitables avaient récompensé leurs éminents services ; dans le temps même qu'il venait de voir avec indignation des évêques, assis sur le banc des criminels, occuper la place qui appartient aux malfaiteurs, il a entendu la voix majestueuse et solennelle de l'Eglise catholique s'élever pour condamner d'aussi énormes attentats.

Mais ce n'est point là seulement ce que le monde admire, et cet empressement des fidèles de toutes les nations de l'Europe à s'associer au clergé catholique de l'Allemagne nous surprend moins encore que la conduite héroïque de celui-ci. Enfermé dans les prisons, exilé, condamné à l'amende et devenu l'objet des plus odieux traitements, il ne dément point son caractère évangélique, et pour unique vengeance, il dit au peuple indigné: « Montrons-nous, dans ces circonstances difficiles, dignes » de l'Eglise dont nous sommes membres. Soyons sou- » mis à Dieu, prêts à toute espèce de sacrifices et obéis- » sants comme Jésus-Christ lui-même, qui a obéi jus- » qu'à souffrir la mort et la mort de la croix. Que le » Dieu tout puissant nous accorde la force nécessaire » pour vous servir de modèles, en demeurant fidèles à » cette exhortation divine: *Travaillez, de toutes les for-* » *ces de votre âme, pour la justice, combattez pour elle* » *jusqu'à la mort, et Dieu vaincra pour vous vos enne-* » *mis*....... Abandonnez à nos vieilles épaules tout le

» poids de ce combat engagé pour la gloire de Dieu et » pour la liberté de sa sainte Eglise. Demeurez fidèles » et soumis au père de la patrie que Dieu nous a don- » née, mais sans oublier votre foi et sans permettre » qu'on l'attaque jamais. »

Telles sont les armes avec lesquelles l'Eglise a toujours vengé les outrages reçus par elle ! Telles sont les armes avec lesquelles elle a vaincu dans tous les siècles... Avec ces mêmes armes elle vaincra encore dans l'injuste combat auquel l'ont provoquée les gouvernements de Bade, de Nassau et des autres petits princes d'Allemagne. Oui, elle triomphera par la patience et la résignation, après avoir enjoint à ses fidèles enfants de ne point opposer d'autres armes à la violence de ses oppresseurs.

La société, soumise aujourd'hui, comme toujours, à la loi du plus fort, a besoin de semblables enseignements pour lui inspirer la douceur et la modération. Qu'il est beau de contempler la pratique de ces vertus, au milieu de l'Europe ébranlée par des souverains qui se disputent leurs droits, les armes à la main! Mais ce contraste devient plus saillant encore lorsqu'en regard de cette conduite évangélique on en place une autre beaucoup moins digne: celle, par exemple, du patriarche grec de Constantinople, instigateur de la Russie dans sa guerre actuelle contre la Turquie, ou celle des Papas *orthodoxes*, prédicateurs des révoltes contre le sultan, dans les principautés du Danube. Ah! ceux qui servent d'instrument à des passions étrangères, tandis qu'ils ne savent pas dominer leurs propres passions, ne comprennent guère ce langage du Maître du ciel, au nom duquel pourtant ils ont la prétention de parler aux peuples : « Mon » royaume n'est pas de ce monde... Les rois des nations » gouvernent ; mais, pour vous, vous n'êtes point appe-

» lés à commander. Le plus grand parmi vous sera » comme le plus petit, et celui qui commande se fera » semblable à celui qui sert (1). » L'admirable philosophie renfermée dans ces maximes du christianisme, qui ont servi de règle uniforme à la conduite des évêques catholiques allemands, n'a bien certainement dirigé ni celle de Germain, ni celle de ses coreligionnaires de Constantinople et des principautés du Danube.

Un fait heureux à constater, c'est que le royaume de Saxe n'offre pas le même spectacle que les autres pays protestants de l'Allemagne. Terre de prédilection pour Luther, et objet de la faveur de ses souverains, ce pays conserva la doctrine et le culte du réformateur, jusqu'au règne de Frédéric-Auguste II, qui, ayant embrassé le catholicisme, en permit le culte public et prit soin lui-même de le rétablir à Maurisbourg, Dresde et Leipzig (2). La série de monarques orthodoxes qui, depuis cette époque, ont dirigé les affaires de ce petit Etat, n'a guère contribué pourtant à répandre les principes du catholicisme dans le peuple, de telle sorte que l'on peut assurer que sa propagation n'est réellement due qu'à son action propre, sans que l'influence de la couronne soit pour rien dans une seule de ses victoires. En outre, la piété fervente de Frédéric, qui rouvrit en Saxe les églises catholiques, n'a pas compté de nombreux imitateurs parmi ses successeurs au trône, bien qu'ils soient tous demeurés fidèles à la croyance de leurs ancêtres.

Le magnifique temple de Dresde, monument séculaire élevé par ces souverains pour rendre témoignage de

(1) Luc, XXII, 25.
(2) 1698.

leur foi au monde entier, l'emporte de beaucoup par sa beauté sur les anciens édifices religieux dont la réforme a dépouillé les catholiques, et parmi lesquels il en existe encore quelques-uns qui conservent leur nom, leurs inscriptions et leurs traditions primitives. La tour dite *de Luther*, qui fait partie de l'antique palais des électeurs, et dans laquelle, suivant une tradition populaire, ce réformateur tint ses conférences lorsqu'il organisait sa rébellion contre l'Eglise, n'est plus un lieu qui attire aujourd'hui les regards respectueux de ses sectateurs, car on ne saurait leur cacher désormais les vices qui souillèrent la vie du fondateur et du premier apôtre de la réforme. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'en passant sous la porte de cette tour sans se découvrir la tête, on eût excité la colère des Saxons, alors très intolérants en matière de religion. Mais aujourd'hui, personne ne se découvre plus.....

La propriété même de cet édifice a passé en des mains étrangères à la communion protestante, et à côté de lui s'élève un superbe monument religieux, entouré de quatre-vingt-six statues, représentant un pareil nombre de personnages dont la doctrine condamne d'une seule voix les doctrines de Luther. Celles-ci ont perdu et perdent chaque jour davantage leur prépondérance, à mesure qu'elles s'éloignent du foyer d'exaltation fanatique où elles puisèrent jadis la vie et l'accroissement; à mesure que s'étend et se fortifie la vérité, persécutée et bannie violemment de ces contrées par la fureur des réformateurs ; à mesure, enfin, que les préjugés, fils de l'intérêt privé et des plus misérables motifs, cèdent la place à cette conviction, qui naît de la raison éclairée et des faits évidents, qu'une conscience tranquille accepte après les avoir appréciés à leur juste valeur.

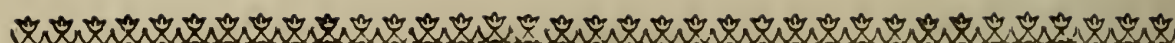
Le luthéranisme, qui considéra d'abord la Saxe comme son boulevart inexpugnable, voit, après deux siècles de combats, tomber un à un les préjugés qu'il opposait au catholicisme, aujourd'hui occupé de reconquérir les consciences que lui enlevèrent jadis les passions fougueuses d'un apostat. Ils tombent, parce que la force de la vérité est irrésistible pour quiconque la connaît et l'examine sans passion ; ils tombent, parce que le monde chrétien doit revenir à l'unité que le schisme avait brisée, en séparant violemment les membres de l'Eglise de leur chef, et en transformant en un monstre le corps de Jésus-Christ, « qui surpasse en beauté tous les enfants » des hommes ; » ils tombent, enfin, parce que toute scission de ce corps est destinée à périr, afin qu'il n'y ait plus désormais qu'une seule foi et une seule Eglise, jusqu'à la consommation des siècles futurs.

Ces idées m'occupaient tandis que je considérais la tour de Luther, usée par le temps, et, à côté d'elle, un temple somptueux, orné de statues colossales, qui représentent quelques-uns des personnages les plus célèbres par la sainteté de leur vie. Les offices qu'on y célèbre attirent une grande foule, et les fidèles y montrent une vive dévotion, ainsi qu'il arrive ordinairement dans les pays où l'Eglise est appelée à combattre corps à corps avec ses ennemis. Les missions catholiques de Dresde, Maurisbourg, Leipzig et autres du royaume de Saxe, dépendent de la propagande de Rome, mais plus immédiatement d'un évêque titulaire, qui tient ses pouvoirs de celle-ci, et qu'on appelle *premier chapelain du roi*. Il existe dans toutes des écoles primaires pour l'instruction des pauvres, dirigées par les prêtres mêmes qui desservent la mission. Celle de Dresde, assez nombreuse, assistait à la messe un jour que je la célébrais moi-même, et le

chant du *Te Deum*, exécuté en chœur par les enfants, me sembla quelque chose de vraiment sublime.

Les sept temples dissidents qui existent dans la capitale de la Saxe, témoignent bien de la division que le protestantisme éprouve là, comme sur les autres points de l'Allemagne. Chacun d'eux appartient à une secte différente : les fidèles de Luther, les novateurs qui ont suivi Calvin, les spiritualistes, les évangélistes ont leurs ministres, leur service et aussi leurs rivalités mutuelles, qui les divisent entre eux. La susceptibilité religieuse exagérée, qui caractérise spécialement cette partie de l'Allemagne, rend de telles scissions plus remarquables encore. Mais celles-ci contribuent, à leur tour, au triomphe de la doctrine qui n'admet point de variation, de la doctrine dont la première gloire est dans l'unité, et qui, confiante en la parole immuable de Dieu, traversera le courant empoisonné des siècles sans être viciée jamais par leur infection, ou corrompue par leurs erreurs.





CHAPITRE XXI.

Hildesheim. — Vestiges de la révolution. — Le séminaire. — La mission de Hanôvre. — Souvenirs de Leibnitz. — Une réflexion à la bibliothèque nationale. — Le manuscrit de saint Hilaire. — La copie du concile de Trente. — Le livre d'Esther. — Université de Gottingue. — Observations sur son régime. — Vices qui la rongent. — Sociétés secrètes. — Visite à sa somptueuse bibliothèque. — Les villes anséatiques. — Un fait réellement surprenant. — Conclusion.

La révolution religieuse qui a marché de front avec les changements politiques survenus en Europe au commencement du siècle présent, ne peut pas se glorifier d'avoir laissé une seule trace qui la rappelle honorablement aux âges à venir : la désolation, la ruine, la misère et l'impiété, voilà tout ce qu'elle a légué aux peuples, qui ressentent encore les effets de la contagion. Hildesheim est un des Etats du nord de l'Allemagne qui conserve le plus de souvenirs de cette époque également funeste à la foi et à la société, violemment ébranlées l'une et l'autre par un homme qui s'était proposé de changer l'aspect politique du monde. Hildesheim, qui triompha de la fureur des réformateurs du seizième siècle, en conservant intacte cette foi si généreusement défendue jadis par Charlemagne, que cette ville se fait gloire de compter au nombre de ses illustres fondateurs ; Hildesheim nous offre dans ses temples dépouillés, dans ses monastères en ruine et dans ses institutions de bienfai-

sance anéanties, les fruits amers que les révolutions religieuses font goûter inévitablement aux peuples qu'elles affligent. On a peu réparé encore de ce qu'a détruit ce terrible fléau ; ce sera l'ouvrage du temps, car ce que la fureur de la révolution anéantit en un moment, la patience et la constance peuvent à peine le relever dans plusieurs années de travail et de fatigue.

Malgré cela, le séminaire dans lequel sont élevés, sous la direction de l'Ordinaire, les sujets destinés à la carrière sacerdotale, et les diverses congrégations établies dans son enceinte, prouvent suffisamment combien il est vrai que le catholicisme, dans quelque région, sur quelque point du globe qu'il vienne à s'établir, sait entreprendre des œuvres utiles pour les peuples, ne reculant jamais devant aucun sacrifice pour les conduire à bonne fin. Le séminaire d'Hildesheim fournit des pasteurs aux cent cinquante mille catholiques romains que le royaume de Hanôvre compte parmi ses habitants. Dans la capitale, où le nombre des fidèles s'élève à trois mille, le zèle que les prêtres déploient dans la chaire et dans les écoles est ce zèle empreint de douceur et de mansuétude qui gagne les cœurs, non moins par l'efficacité de la parole que par la force irrésistible de l'exemple. Je les ai vus, dans le temple, prêcher avec la ferveur et la pureté de doctrine du prêtre parfait, et devenir ensuite enfants, à l'école, pour gagner le cœur des enfants ; je les ai vus se consacrer à la direction d'associations privées, qui ont pour objet de consoler dans le malheur ceux qui souffrent, d'assister les agonisants à leur dernière heure, et de fournir des secours matériels aux indigents. Oh ! combien de victoires la foi ne remporte-t-elle pas, lorsqu'elle sait rendre sensibles à ce point les trésors ineffables qu'elle renferme dans son sein !

C'est grâce à de semblables moyens que la mission catholique de Hanôvre fait de nouveaux progrès chaque jour, et ceux qui connaissent les excès commis par la fureur luthérienne, ceux qui connaissent l'intolérance fanatique propre aux évangéliques, dont la secte domine en ce pays, voient avec admiration l'existence d'un temple catholique, dans le lieu même où se passèrent jadis quelques-unes des scènes sanglantes qui aboutirent à la bataille de Mulberg. Mais la foi de Luther tombe partout en lambeaux, et, dans le Hanôvre, les temples, qui naguère étaient tous exclusivement destinés au culte prescrit par ce réformateur, appartiennent aujourd'hui, les uns aux sectateurs de Calvin, les autres à la fusion évangélique, et celui de la cour au rite anglican, pratiqué par le roi et par toute sa famille.

La statue de Leibnitz, qui semble jeter un regard profond sur l'Allemagne, perpétue, en quelque sorte, cet ardent désir qu'il exprimait pendant sa vie, en contemplant les agitations de son pays : « Plût à Dieu que tous » les savants combinassent leurs efforts pour anéantir le » monstre de l'athéisme, en s'opposant aux progrès d'un » mal qui ne peut qu'entraîner le monde à l'anarchie » universelle ! » Ce grand homme vécut dans la persuasion que la réforme n'était « qu'une conséquence la- » mentable des passions fougueuses de ses propagateurs, » et que, lors même qu'elle eût été nécessaire, la marche » adoptée par eux pour l'établir n'était rien moins que » légitime. » Il travailla, de concert avec Bossuet, à rattacher à l'Eglise universelle cette branche qui, séparée du tronc, sera toujours stérile et infructueuse; il tint pour certain « que la réforme devait finir misérable- » ment, » comme une œuvre purement humaine, et que ses divisions étaient déjà le prélude de sa ruine pro-

chaine et inévitable. Dans l'antique cathédrale de Saint-Georges, aujourd'hui l'église des réformés évangéliques, on voit sa tombe avec ces deux seuls mots pour épitaphe : *Ossa Leibnitz.*

Le conservateur de la bibliothèque publique, piétiste exalté, comme l'indiquait sa conversation, me montra avec enthousiasme quelques précieuses raretés qu'il conserve parmi les livres confiés à sa garde. Une copie des œuvres de saint Hilaire, manuscrit du VIIIe siècle, un exemplaire de la première édition du Concile de Trente, avec les signatures autographes du secrétaire et des notaires synodaux, et tous les passages du livre d'Esther, dessinés à la plume sur parchemin, avec autant de patience dans le travail que de pureté de goût dans l'exécution : telles furent celles qui, présentées par sa main, me parurent plus précieuses encore que si elles m'eussent été montrées par tout autre. En effet, je voyais dans ces trois ouvrages la condamnation la plus solennelle des principes et des conséquences de la réforme, pour laquelle il montrait tant de zèle dans sa conversation. L'auteur du premier fut en lutte continuelle avec les dissidents de son époque et opposa, dans ses écrits, un mur impénétrable à l'hérésie ; le second condamna solennellement les doctrines de Luther, et la réforme dont celui-ci fut l'apôtre fit une guerre mortelle à toutes les institutions qui ont produit des chefs-d'œuvre de patience et d'art comme le troisième. Ce dernier était l'ouvrage d'une religieuse de la Chartreuse d'Hildesheim, qui, pendant seize années consécutives, y consacra tous les instants libres dont elle pouvait disposer chaque jour, après avoir rempli ses devoirs religieux.

L'Université *Georges-Auguste,* fondée à Gottingue, en 1735, par le roi Georges II, et célèbre depuis cette

époque par les notabilités diverses dont elle a enrichi le monde littéraire, est réputée la première des universités d'Allemagne; aujourd'hui encore, bien qu'elle soit singulièrement déchue de son état primitif, elle reçoit un nombre considérable d'étudiants des divers Etats de la Confédération germanique. L'Université exerce une juridiction exclusive sur ses étudiants; c'est à elle qu'il appartient de les juger, de les punir pour toute espèce de délits, et même d'établir une sorte de police parmi eux. L'Université est gouvernée par un conseil composé des députés désignés par sa loi organique; seulement, ce n'est point à ce conseil, mais à des jurés, choisis parmi le corps des professeurs, qu'il appartient de juger les délits commis par les étudiants. Gottingue comptait, à une certaine époque, jusqu'à quinze cents élèves; mais elle a décliné par la suite et spécialement depuis 1848, où cinq de ses professeurs les plus accrédités la quittèrent pour cause d'opinions politiques; aujourd'hui on ne voit plus guère que sept cents étudiants qui fréquentent ses cours. Quelle que soit la valeur scientifique de l'Université de Gottingue, quel que soit le renom que certains de ses professeurs se sont acquis dans le monde littéraire, il existe en elle des vides immenses qui la mettent hors d'état de remplir son objet avec toute la perfection désirable.

Voici quelques-unes des observations que j'ai faites et qui me conduisent à émettre ce jugement. L'Université s'inquiète peu de la morale de ses élèves et ne réprime point comme il conviendrait les désordres commis publiquement par eux. Une amende pécuniaire, qui n'excède jamais 300 florins (1) est, par exemple, la seule

(1) 150 écus.

peine infligée à l'homme qui déshonore une femme ; et encore ce délit pourra passer inaperçu si elle ne porte plainte directement et ne requiert l'application d'une amende, qui compense pour elle la perte de son honneur. Le duel est permis, et les salles d'armes sont publiquement fréquentées par une foule de jeunes gens qui vont s'exercer à la misérable vengeance qu'ils tireront quelque jour d'offenses imaginaires, n'ayant pas assez de grandeur d'âme pour les pardonner. Un soufflet donné dans un premier mouvement de colère sera puni sévèrement par l'Université, qui, en revanche, ne fera pas la moindre attention aux blessures graves reçues en duel, peut-être même à la mort donnée par un étudiant à l'un de ses camarades.

De pareils faits sont malheureusement fréquents, et il n'y a pas de frein qui puisse les réprimer. Ce ne sera pas celui de la religion, d'abord, car elle n'est qu'un mot pour la majeure partie des étudiants : l'Université ne s'inquiète guère de l'inspirer, et c'est une chose notoire que l'athéisme, ou tout au moins l'indifférence de quelques-uns de ses professeurs; ce ne sera pas non plus celui de la morale, car celle-ci ne peut vivre si elle n'est basée sur la conscience religieuse; séparée de la foi, elle n'est plus qu'une ombre, et ses inspirations sont aussi mobiles et contradictoires que les passions qui agitent l'individu.

Il existe à Gottingue une école de sciences sacrées, à laquelle est annexée une académie, où les étudiants s'exercent à l'éloquence de la chaire. Si l'on consulte le programme des cours, on reconnaîtra de suite les vices qui entachent toutes les écoles de théologie dissidentes de la communion catholique. L'autorité suprême de l'esprit particulier en matière de foi, l'interprétation in-

dividuelle et arbitraire des saintes Ecritures, la condamnation des traditions et toutes les autres erreurs contenues dans les divers symboles des différents réformateurs du seizième siècle, s'y trouvent établis comme autant de dogmes fondamentaux; et pour les développer, ils combinent entre eux les systèmes les plus absurdes et les plus contraires au jugement commun de l'Eglise universelle. Mais ce n'est pas tout : comme les professeurs de théologie ne s'entendent pas sur tous les points de doctrine et n'appartiennent pas tous à une même communion, il en résulte qu'il y a parmi les étudiants diverses croyances et aussi différentes sectes, qui les divisent entre eux.

Une foi de ce genre ne saurait être ni solide, ni éclairée, parce qu'elle laisse à l'homme des vides immenses qu'il doit combler lui-même à l'aide de sa raison, débile et susceptible de toute espèce d'erreurs; parce que l'intelligence n'est, dans ce cas, qu'un champ de bataille où s'engage une lutte à mort entre les incertitudes et les doutes qui naissent de la raison et conduisent à l'incrédulité. Tel est précisément le vice qui ronge aujourd'hui une partie du clergé protestant de l'Allemagne. J'ai dit qu'une académie, annexée à l'école de théologie, s'occupe d'exercer à l'éloquence sacrée les aspirants au sacerdoce; en effet, l'un des temples de la ville est destiné spécialement à la répétition des sermons, dont le président indique le sujet à quelqu'un des étudiants, et qui trouvent ensuite leur place dans l'office du dimanche. Je croyais voir assister à ces essais un concours considérable d'élèves, mais je me trompais; les jeunes ministres sont méprisés par la majorité des universitaires, qui se plaisent à ridiculiser leurs actes religieux.

Les principes dissolvants du socialisme se sont intro-

duits aussi parmi les élèves ; il y a différentes loges organisées dont les membres se distinguent par un signe particulier, qu'ils portent à leur casquette. On y déclame contre l'ordre social le mieux établi, contre tout gouvernement, quelque libéral qu'il paraisse, et contre tout ce qui peut ressembler du plus loin possible à l'autorité. Le roi de Hanôvre, à qui il en a tant coûté pour contenir l'exaltation libérale qui caractérise les députés de son parlement, doit s'attendre à de nouveaux embarras quand la génération qu'on élève aujourd'hui à Gottingue sera appelée à son tour à influer sur les affaires de l'Etat. L'imagination s'effraie à la pensée des orages menaçants qui se préparent au sein de la société, contre la société même, et que celle-ci voit venir d'un œil impassible, alors même qu'ils contiennent les éléments de sa ruine totale. Mais, dès le moment où cette société a éloigné l'unique élément de salut qui lui reste, dès le moment où, en formant la conscience de ses membres, elle en a supprimé la foi, elle ne peut plus attribuer qu'à elle-même les funestes conséquences qui doivent un jour peser sur elle.

Celles-ci, malheureusement, deviennent déjà bien faciles à pressentir : les loges de Gottingue ne sont qu'une miniature de celles qui minent sourdement toute l'Allemagne ; les peuples et les gouvernements s'aperçoivent de leurs tendances et s'en inquiétent. L'Autriche interdit la publicité de la presse à leurs délibérations, tandis que la police des autres Etats de la Confédération poursuit leurs réunions clandestines. Mesures bien insuffisantes, sans contredit !

Tant que la cause du mal subsiste, le mal subsistera pareillement, préparant la secousse qui bouleversera la société, déjà minée et placée au bord du précipice. Aussi,

je ne suis point surpris que les associations secrètes se propagent rapidement en Allemagne, que deux cents ministres protestants, aussi dépourvus de foi que le reste de leurs coreligionnaires en conspiration, se trouvent parmi les affiliés (1), ni que la jeunesse, en particulier, soit viciée par les mauvais principes qu'elle a reçus. Tout cela n'est que l'effet naturel d'un mal qui prendra chaque jour de plus effrayantes proportions. Les lois humaines, quelque efficaces qu'elles paraissent, n'atteignent jamais au delà des actes extérieurs, et la conscience doit en seconder l'effet par ses prescriptions particulières, qu'elle-même ne peut recevoir que de la religion.

La bibliothèque de Gottingue est une des plus considérables qui existent aujourd'hui, sous le rapport de la quantité d'ouvrages qu'elle possède, bien qu'elle ne soit pas très riche en manuscrits ni en littérature ancienne. Le nombre des volumes s'élève à cinq cent mille, dont une grande partie provient des maisons religieuses supprimées dans différentes parties du Hanôvre à l'époque de la révolution. Un manuscrit du Pentateuque, en malabare, attira particulièrement mon attention par la singularité des caractères et par la nature des volumes. Ceux-ci étaient des liasses de feuilles très minces de palmier, en nombre égal à celui des chapitres des livres de Moïse, de telle sorte que chaque volume contient un chapitre entier; les feuilles, attachées ensemble avec des cordons, permettent la lecture de ces livres à ceux qui veulent les consulter. La bibliothèque appartient à l'université et s'ouvre au public tous les deux jours.

Hambourg fut la dernière partie de l'Allemagne où je m'arrêtai avant de me diriger vers les royaumes du nord

(1) Ce fait a été signalé par le *Temps*, journal protestant de Berlin.

de l'Europe qui, m'étant moins connus, appelaient davantage mon attention. Mais, quel intérêt pouvait m'offrir Hambourg, entièrement absorbé par son commerce, et dont les habitants n'ont d'autre préoccupation que celle d'accroître leurs richesses pour augmenter leur bien-être matériel? Les cent quatre-vingt mille habitants qui composent sa population, sont presque tous négociants, n'ayant d'autre objet en vue que le lucre et d'autre bonheur que l'argent. Pour se former une idée de sa moralité, il suffira de connaître le nombre des femmes qui y trafiquent de leur honneur, nombre comparativement bien supérieur à celui des misérables créatures du même genre qui existent dans l'une quelconque des grandes capitales de l'Europe. Il y a encore cette différence qu'un pareil trafic, profondément immoral et dégradant, s'exerce publiquement à Hambourg, sans que l'autorité se préoccupe le moins du monde d'un fait qui est notoire pour tous.

La majeure partie de la population ne professe aucune croyance religieuse, et ceux qui en avouent quelqu'une sont partagés entre les réformes de Luther et de Calvin, le protestantisme anglican, la communion évangélique, le puséysme, le judaïsme et la religion catholique : le nombre de ces derniers s'élève à dix mille environ. Toutes les communions possèdent chacune leurs temples, et les catholiques ont, en outre, trois écoles nombreuses pour les jeunes gens, et deux pour les enfants de l'autre sexe. A mon avis, c'est dans celles-ci seulement que les enfants reçoivent l'éducation religieuse, puisque dans celles de l'Etat et dans les autres établissements particuliers on n'en donne aucune, sous prétexte que chaque famille ayant sa croyance particulière, en enseigner une de préférence à l'école, ce serait susciter des obstacles à

l'enseignement, en séparant, dans certains cas, les élèves de leur maître, puisque celui-ci professerait et enseignerait une autre croyance que la leur.

Ce raisonnement monstrueux, qui engendre aujourd'hui une génération sans conscience et sans foi, est l'agent le plus puissant de l'athéisme qui dévore la société allemande, et c'est à lui que l'on pourrait demander la cause de cet épouvantable matérialisme qui absorbe les citoyens de Hambourg. C'est là un fait effrayant, mais malheureusement aussi réel qu'il est certain que cette division de foi, qui, en ce moment, frappe de mort le protestantisme, léguée ensuite à la société entière, devient la semence de l'athéisme impie qui occasionnera plus tard sa ruine totale.

Je n'oublierai jamais l'impression que je reçus en visitant, un dimanche, les principaux temples de Hambourg. L'église catholique, pauvre, mais assez vaste pour contenir un nombre considérable de personnes, avait été remplie complétement, à trois reprises différentes, pour la célébration de la messe. Pendant ce temps, à l'heure des offices, il y avait treize personnes à Saint-Michel, douze à Saint-Pierre et trente, au plus, à Saint-Nicolas!

Le protestantisme, qui, à sa naissance, déjà plein de fureur et d'exaltation, prétendit anéantir la foi catholique en la dévorant comme l'aspic dévore sa mère; le protestantisme, qui, espérant, dans sa jeunesse, arriver à dominer la conscience universelle au moyen de la liberté illimitée qu'il accorde à l'esprit humain, chercha à déguiser la difformité naturelle à l'hérésie, sous le beau nom de *christianisme pur;* le protestantisme, qui, dans son âge mur, inonda l'Europe de sang, semant partout la guerre, la désolation et la mort, veut, dans sa vieillesse, au moment d'expirer, léguer encore aux âges

futurs les mêmes désastres et se survivre dans les nouveaux malheurs qui affligeront l'humanité, déjà exténuée par tous ceux qu'il lui a fait subir précédemment.

Oui, c'est le protestantisme qui, après lui avoir donné naissance, alimente cette génération d'incrédules, « durs » de caractère et ambitieux par passion, hommes capa- » bles d'incendier l'univers par pur divertissement; qui, » s'insinuant peu à peu dans l'esprit des autres, possè- » dent l'art de s'introduire dans les gouvernements, » d'arriver à diriger la conduite de ceux de qui dépen- » dent les affaires, et, répandant par le moyen des livres » leurs principes dissolvants, disposent tout pour une » conflagration universelle (1). » Le monde entier a pu voir combien étaient fondées les prévisions de Leibnitz; mais cette époque tend à se renouveler, parce que l'agent du mal, prenant chaque jour de plus grandes proportions, prépare de nouveaux coups, plus sûrs encore que les premiers. Puisse la société les prévoir assez à temps pour les éviter!

La situation morale n'est pas meilleure dans les autres villes anséatiques, considérées par le protestantisme comme ses forteresses inexpugnables, et qui l'ont été, en effet, parce que l'intolérance les rendait jadis presque impénétrables au catholicisme. Lubeck, qui conserve encore des vestiges nombreux de sa magnificence passée; Lubeck, qui, par la richesse de ses palais, la somptuosité de ses temples et la vaste extension de son commerce, mérita jadis le nom de *Carthage du nord*, cette même Lubeck est une ville déserte aujourd'hui. Ces larges rues, dans lesquelles deux cent mille habitants circulaient journellement, ces palais où mille familles na-

(1) Leibnitz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain.*

geaient dans l'opulence, possèdent présentement le quart, au plus, de cette population, qui se compose exclusivement aujourd'hui de commerçants.

C'est là un miroir que nous ne craindrons pas de présenter à ceux qui voient dans le catholicisme la cause de l'état stationnaire de certaines nations. Lubeck ne fut jamais si prospère que lorsqu'elle jetait les fondements des magnifiques temples de Sainte-Marie et de Sainte-Catherine ; c'était l'époque où son pavillon flottait sur toutes les mers, où son port était encombré de navires chargés des richesses de toutes les nations. Sa décadence date des fureurs de la réforme, qui éloigna du sein de cette vaste cité tous ceux qui se refusèrent à souscrire à la nouvelle foi.

Il n'y a pas de ville aussi radicalement vouée au protestantisme que Lubeck. Un petit oratoire caché presque au fond d'une rue solitaire, est le seul temple que possède là le catholicisme; un christ attaché au-dessus de la porte me le fit, enfin, connaître, après que j'eus interrogé inutilement une foule de gens à son sujet. Et cependant Lubeck est aujourd'hui en pleine décadence; Lubeck n'a conservé qu'une ombre de sa splendeur primitive, et de ses richesses passées il ne lui reste déjà plus que le souvenir. Quelle est donc la cause d'une déchéance pareille ? pourrions-nous demander ici; serait-ce par hasard le catholicisme, comme l'ont prétendu certaines gens à propos de l'Espagne ?

Les magnifiques temples de Lubeck se trouvent maintenant dans le même état où les entretenait le catholicisme, qui les éleva jadis; leurs autels, leurs statues, leurs peintures, tout existe encore; et, réellement, en regardant un groupe qui représente divers docteurs des premiers âges du christianisme, sculptés dans l'attitude

de la prédication, sur la chaire de Sainte-Marie, il me semblait entendre l'un d'eux s'écrier : « Conservons » l'unité, redoutons la division; si l'unité ne nous lie, » nous ne pouvons être les membres de Jésus-Christ (1). »

Le protestantisme n'a fait qu'un seul changement dans les superbes temples de Lubeck, depuis qu'il s'en est emparé; ç'a été d'effacer le mot *saint* des inscriptions placées au bas des images. On retrouve encore aujourd'hui partout les traces de cette fureur inconoclaste qui l'entraîna, dans le temps, à dégrader à sa manière les fidèles serviteurs de Dieu.

(1) Saint Augustin, 27e sermon sur l'Evangile selon saint Jean.





CHAPITRE XXII.

Le Danemarck offre au monde un spectacle nouveau. — Conduite héroïque de la reine-mère, princesse de Mecklembourg. — Changements qui en résultent.— Le clergé dans la dépendance du gouvernement. — Son organisation. — Variations. — Elsseneur. — Multitude de pauvres. — Que sont devenus leurs bienfaiteurs? — Ingratitude.

On ne saurait nier que le protestantisme ait imprimé le matérialisme avec tous ses tristes effets sur la physionomie des pays qu'il a conquis à sa cause. La pensée éternelle que le catholicisme inspire comme la première et la principale de ses fins, le protestantisme l'a éloignée de l'esprit de ses adeptes, comme s'il avait voulu la dérober à notre intelligence elle-même, qui ne décide ses grandes affaires qu'après les avoir longtemps méditées. Le visible et le positif captivèrent exclusivement dès lors l'imagination de l'homme, arrachée à ce monde spirituel où le conduisent les pures maximes de l'Evangile; le visible et le positif devinrent le premier objet des soins qu'il aurait dû consacrer à une autre affaire, dont la fortune et la félicité terrestre ne doivent jamais être que l'accessoire. Les âmes sensées, pour lesquelles la réflexion est un devoir, découvrent aisément par la méditation la difformité d'un pareil système : leur esprit ne peut vivre s'il n'est animé par une pensée éternelle ; leurs actions ne peuvent se proposer aucun noble

objet si elles ne sont liées à cette même pensée, et leur vie devient vide, amère, insupportable, si la flamme rayonnante de la foi ne leur montre, au terme de leur carrière, la couronne de l'immortalité. Les résolutions qu'inspirent et réalisent ces nobles sentiments laissent derrière elles les plus belles fictions de la poésie, et elles deviennent fécondes en effets propres à réveiller les esprits endormis au sein de l'indifférence et de l'incrédulité.

Une reine qui échange la splendeur du trône contre la modeste condition d'un simple particulier, parce qu'au milieu de cette splendeur elle ne peut professer librement la foi que lui dictent ses convictions; une reine que les liens du sang et les attachements de l'amitié sont impuissants à détourner de la noble résolution qu'elle a formée d'embrasser sur la terre étrangère une religion prohibée dans sa patrie : une telle femme est sans contredit l'une de ces splendides conquêtes que le catholicisme peut montrer comme preuve de la noblesse et de la générosité de sentiments qu'il inspire.

Aux yeux du matérialisme, cette pensée pourrait sembler un paradoxe, si notre siècle ne l'avait vu se réaliser dans la princesse de Mecklembourg-Schwerin, première femme de Christiern VIII et mère de Frédéric VII, roi actuel de Danemarck. Les lois alors en vigueur condamnaient à l'exil perpétuel tout citoyen qui abandonnerait le protestantisme pour devenir catholique; mais cette considération fut impuissante pour détourner la princesse du projet qu'elle réalisa dans la capitale du monde chrétien. La sublime philosophie renfermée dans une telle conduite dépasse la portée des intelligences vulgaires et des âmes basses, qui, n'examinant que le côté matériel des actions, n'admirent que ce qui

sympathise avec leurs propres idées. Mais un esprit qui comprend le mérite de l'abnégation et connaît la valeur des victoires que l'on remporte sur soi-même, appréciera celle-ci comme l'une des plus admirables dont les temps modernes puissent se glorifier. Une reine qui abandonne la cour pour embrasser une vie obscure, qui professe une foi d'humilité et d'abnégation, qui cherche dans cette foi la tranquillité de conscience qu'elle n'a pu trouver au milieu de la pompe et de la splendeur du trône : voilà un spectacle grandiose et qui parle éloquemment à une génération vouée presque partout au culte de la matière.

La sensation profonde que ce fait a causée en Danemarck, a excité naturellement les réflexions qui ont préparé la voie aux changements opérés, depuis, dans les lois concernant la religion. Ces changements se sont réalisés en 1848, car jusqu'alors on avait maintenu dans toute sa vigueur une loi qui laissait bien loin derrière elle toutes celles de l'Espagne contre les Maures et les Juifs, lois que les dissidents aiment tant à jeter à la face des catholiques. Depuis cette époque, ceux-ci jouissent d'une entière liberté pour professer leur culte, pour ériger des temples, pour exercer leur propagande et établir des écoles. Les catholiques paient à leur paroisse le droit de culte, avec lequel les curés subviennent aux dépenses de l'église et de l'instruction primaire des enfants. On compte jusqu'à sept missions établies jusqu'à ce jour dans le royaume de Danemarck et qui dépendent du vicaire apostolique d'Osnabruck.

Le gouvernement soutient comme l'un de ses principes, que le clergé national est dans sa dépendance immédiate par ce seul fait qu'il le paie, qu'il nomme les évêques, qu'il approuve et fait reconnaître les curés. Et,

en effet, quelque absurde que semble cette proposition, elle est reconnue de fait et adoptée dans la pratique : le roi prend le titre de souverain spirituel de l'Etat, suspend et même dépose les évêques, lorsqu'il le juge convenable, et intervient dans toutes les affaires qui supposent une juridiction spirituelle, ou, pour mieux dire, la somme de ce pouvoir. C'est ainsi seulement qu'on peut s'expliquer des actes tels que la destitution de Monrad, évêque luthérien de Goëtland et de Faster, déposé récemment pour avoir fait, dans la chambre à laquelle il appartenait comme député, une opposition soutenue aux projets de la couronne. Un tel acte n'est pas unique, mais il est le plus récent. On trouve une dépendance non moins immédiate chez les autres membres du clergé qui occupent un rang quelconque dans la hiérarchie de l'Eglise. Néanmoins, dans l'élection des hauts fonctionnaires et des pasteurs, il existe de notables différences entre les divers Etats qui composent le royaume de Danemarck : je vais signaler les principales, afin de faire mieux connaître le manque d'uniformité de leur discipline.

En Danemarck, les évêques sont nommés simplement par le roi, mais les curés sont choisis par lui parmi les divers sujets proposés par les évêques. Dans le Sleswig, un de ses duchés, les curés sont nommés par la paroisse elle-même, qui choisit un des trois sujets que lui propose le roi. Le peuple entier, hommes et femmes, vieillards et enfants, se constitue en corps électoral, et on lui présente les candidats à l'église, suivant leur rang, pendant trois dimanches successifs, pour faire le service religieux. Dans le sermon, le postulant s'attache surtout à briller et fait des offres en tout genre à ses futurs paroissiens. L'un promet de diminuer quelque chose des droits, un autre de répéter plus souvent les

sermons, un autre d'ouvrir une école nouvelle ; il y a même tel d'entre eux qui tâche d'intéresser le beau sexe à sa cause, en représentant qu'il est encore célibataire et que s'il se fixe dans la paroisse, il y choisira naturellement la compagne de son existence... Enfin, le dernier dimanche le peuple prononce, le conseil de la paroisse passe au scrutin, et le nouveau pasteur prend possession de son office avec approbation du roi.

Comme ces ministres sont presbytériens, ils n'ont point d'évêque à qui demander la juridiction. Inutile de s'informer s'ils tiennent ensuite leurs promesses : je me bornerai à dire que les paroissiens se plaignent presque toujours qu'ils ont été trompés, pendant que les pasteurs se lamentent, de leur côté, sur l'exiguité de leur casuel et de leur traitement. Quant aux espérances d'un avenir plus commode, entrevu par tel ou tel d'entre eux, elles deviendront une réalité, si les circonstances favorisent le pasteur; dans le cas contraire, celui-ci saura soustraire l'épaule à *ce précepte de l'Apôtre*, si hautement proclamé par les réformateurs, ou bien il ne l'observera que dans la vieillesse, et lorsqu'une position plus brillante lui donnera le droit de solliciter la main de quelque riche héritière. Dans le duché de Holstein, la nomination des pasteurs appartient aux conseils paroissiaux, et les membres de ceux-ci émettent leur vote par des bulletins secrets.

Les revenus du clergé danois sont le produit des biens dont la réforme dépouilla jadis les églises et les congrégations catholiques, et leur distribution appartient à des employés spéciaux du gouvernement, chargés de les administrer et de les répartir. Les catégories ecclésiastiques, ainsi que les pasteurs, sont en petit nombre, et c'est là indubitablement une raison pour que leurs re-

venus soient plus considérables que dans les autres pays du nord de l'Europe. Leurs occupations ne sont pas à beaucoup près en rapport avec leurs émoluments, car elles se réduisent exclusivement au service des dimanches. Le clergé ne possède ni chaires, ni écoles dans les établissements d'instruction publique, et, dans les universités de Kiel et de Copenhague, c'est à peine s'il dirige les cours de théologie que suivent les aspirants au sacerdoce. Aussi, dans le peuple et surtout parmi la jeunesse, il y a de fortes préventions contre lui.

Si on s'arrête à contempler un instant les différentes phases parcourues par le protestantisme dans les pays où domine sa croyance, on y reconnaîtra sans peine les tristes effets de son origine. Nous avons indiqué tout à l'heure qu'il existe de hautes dignités dans le clergé danois, comme il en existe en Angleterre et en Suède, tandis que d'autres pays, qui ont accepté la même réforme, condamnent de telles distinctions comme coupables, et en ont effacé le nom de leur programme religieux. Ce manque d'unité que le protestantisme laisse voir partout où il existe, ne saurait manquer d'exciter la défiance parmi ses adeptes eux-mêmes. Je puis assurer que, après avoir examiné scrupuleusement le système de discipline du clergé protestant d'Allemagne, d'Angleterre, de Danemarck, de Suède et des Etats-Unis, sans trouver le moindre point de contact entre leurs dogmes fondamentaux, je suis demeuré persuadé, tout au contraire, que certains de leurs usages se réprouvent et se condamnent mutuellement.

Elsseneur, où je me dirigeai en sortant de Copenhague, me présenta, au milieu des accidents divers de son paysage enchanteur, un de ces spectacles qui déchirent un cœur sensible et compatissant. C'était celui d'une mul-

titude de pauvres, qui, dans leur nudité, leurs manières et leur physionomie, portent l'empreinte de la misère qui les accable. Mais la police danoise, plus tolérante que celle d'autres pays, qui s'efforcent de jeter un voile sur la misère de leurs pauvres, permet à ceux-ci de persécuter un étranger jusqu'à ce qu'ils parviennent à lui arracher une aumône quelconque. Je n'ai vu dans aucun autre pays du monde un pareil nombre de mendiants : des mères qui demandent en même temps que leurs enfants, des vieillards courbés qui peuvent se soutenir à peine, des enfants couverts de haillons, des jeunes filles à l'âge le plus dangereux de la vie, tous tendant la main pour recevoir quelque chose : voilà un tableau de plus grandes dimensions que tous ceux du même genre que l'on peut voir en Espagne et en Italie.

Il y a pourtant une différence en faveur des pauvres de ces deux dernières nations, et la voici : lorsque les infirmités les mettent hors d'état de parcourir les rues en demandant l'aumône, les hospices, les maisons d'asile et les hôpitaux ouvriront leurs portes pour les recevoir, et là le vêtement et la nourriture ne leur manqueront jamais, tandis qu'à Elsseneur et à Copenhague, ils ne trouveront point de semblables secours. L'hôpital les recevra pour les guérir, s'ils sont malades, mais moyennant qu'ils seront pourvus d'une recommandation qui leur fasse ouvrir les portes de cet établissement humanitaire. « Mais, dira-t-on, pourquoi ces pauvres ne travaillent-ils pas? — Ces garçons robustes, ces jeunes gens qui par leur âge peuvent s'occuper utilement dans les ateliers ou les fabriques, pourquoi n'y vont-ils point? » — Parce qu'il n'y a personne pour les recevoir. En Italie, en France et en Autriche, la charité a ouvert des établissements pour donner de l'occupation

à ce garçon, à cette jeune fille, elle a trouvé le moyen de les accoutumer à la vie commune et de leur inspirer des habitudes de travail; mais en Danemarck la philanthropie n'a rien pu faire encore de semblable jusqu'à ce jour.

Il existait jadis dans les royaumes du Nord une génération d'hommes qui s'étaient voués spécialement à adoucir le sort des pauvres. D'après les lois de leur institut, ils partageaient la totalité de leurs revenus entre leurs propres nécessités et le soulagement de celles du prochain. Ils avaient fondé des hôpitaux pour les malades et les soignaient de leurs mains; ils avaient établi des hospices pour les invalides et les servaient à table, en personne; ils recueillaient les orphelins dans des maisons d'asile et étaient au milieu d'eux comme leurs propres pères : ils préservaient les jeunes personnes des dangers de leur âge, et dans l'immense étendue de leur charité, ils trouvaient le moyen de leur procurer des établissements avantageux. Les veuves, les femmes abandonnées de leurs maris, les esclaves mêmes et tous les êtres malheureux, que le monde connaît, trouvaient place dans les vastes pensées, dans les entreprises gigantesques de ces hommes que la société, dans l'enthousiasme de sa reconnaissance, put bien considérer comme le bras de Dieu, toujours en action pour combler de bienfaits ses créatures. Et comme si tant et de si belles œuvres n'avaient pu remplir l'immense programme de la charité qui les dévorait, dans la succession des siècles et suivant la variété des circonstances, ils les reproduisirent sous des formes différentes et avec des objets divers aussi.

Le Danemarck et tous les pays du Nord sont remplis encore des restes de ces institutions : c'est d'elles que

viennent les rentes dont jouit aujourd'hui le clergé protestant, les temples où il accomplit les cérémonies de son culte, les hôpitaux où il fait soigner ses malades; ses établissements même les plus élémentaires d'éducation scientifique doivent remonter jusque-là pour y trouver le principe de leur existence. Cette génération vécut, en Danemarck, à l'ombre du catholicisme et dans les congrégations religieuses qui furent autrefois, par la régularité de leur vie et par leur bienfaisance, une des plus belles fleurs qui aient orné l'Eglise de Jésus-Christ. Les souvenirs des moines d'Elsseneur, de leur célèbre hospice, de la protection qu'ils accordaient aux familles agricoles, des moyens qu'ils employaient pour fomenter le travail et l'industrie, dans ce pauvre pays, vivent encore et vivront tant qu'il n'y aura pas de nouvelles ressources créées pour combler le vide laissé par la destruction de celles qui sont l'objet de nos regrets.

La réforme, dans ses transports de fureur, étouffa de si belles institutions, et les éléments sur lesquels elle comptait pour opérer le bien ont péri de même entre ses mains. Sans cette noble ardeur qui surmonte les difficultés et entreprend les choses les plus ardues, dans l'intérêt des autres, il est impossible de satisfaire tous les besoins de celui qui souffre. Tel est l'esprit qui anime un cœur généreux, un cœur qui cesse de vivre pour lui-même et se consacre au service de ses semblables, un cœur qui, par un vœu héroïque, se livre comme esclave à la grande famille humaine et peut dire sans exagération : « Je suis le serviteur de tous pour la charité de » Jésus-Christ. »

Et les membres de ces instituts, quelle récompense ont-ils reçue de cette société qu'ils avaient comblée de bienfaits? Il est indubitable qu'ils pouvaient alléguer au

moins un titre pour leur défense, dans le long procès que leur intenta jadis le fanatisme des réformateurs; or, le titre le plus propre à les sauver, aux yeux des hommes qui ne voient que le matériel des choses et ne reconnaissent d'autre bien que celui qui tombe sous leurs sens, c'était leur charité. Mais ce titre même fut insuffisant : le bien public s'effaça pour laisser la place à de misérables intérêts, et la cause des pauvres, des invalides et des orphelins fut sacrifiée, pour satisfaire à tout prix des passions violentes, acharnées à faire triompher la cause du crime et de l'hérésie. Les réguliers furent persécutés par la réforme en Danemarck, comme partout : placée dans la terrible alternative d'apostasier ou de subir l'exil, l'immense majorité se décida, sans hésiter, pour le second, et alors les hommes qui *étaient venus réformer l'Eglise et administrer la justice selon l'Evangile* laissèrent mourir de faim ceux qu'ils venaient de dépouiller.

Telle est la récompense que les hommes accordent trop souvent à la charité! Mais cette société injuste, qui condamne ses bienfaiteurs, qui les persécute et les exile, venant à suivre son cours naturel, trouve bientôt dans son sein un vide immense et ne voit plus aucun moyen de le combler désormais. S'il était permis au chrétien de se réjouir quelquefois du malheur de ses ennemis, oh ! combien de motifs de joie offriraient au cœur du catholique les misères qui pèsent aujourd'hui sur les tristes pays qui ont embrassé la réforme!



CHAPITRE XXIII.

Les palais de Christiania. — *Pusillus grex.* — Visite à un prisonnier à Gothembourg. — L'intérieur de la Suède. — Poésie du nord de l'Europe. — Wastanes. — Les paroisses protestantes. — Stockholm. — Mœurs païennes. — La fête du Soleil. — Le divorce et les échanges qui ont lieu sous ce prétexte. — Emigration annuelle. — Une chose digne de pitié.

Christiania offre un certain aspect de mélancolie qui s'harmonise parfaitement avec celui du reste de la Norwége. Ses palais, jadis la demeure des rois et des grands de l'Etat, mais aujourd'hui complétement déserts, réveillent dans l'imagination je ne sais quelle espèce d'images sombres et d'idées sinistres. Ceux qui vivent de poésie, ceux qui, dans les cités déchues, dans les bois solitaires et dans les sites les plus désolés, entrevoient des paradis où se passent mille scènes romantiques, découvriraient en Norwége un vaste champ pour alimenter leur génie. Pour moi, qui ne tiens pas à me repaître de semblables illusions, je trouvai là un objet réel à contempler, objet beaucoup plus en harmonie avec mes idées et avec le but de mon voyage. Un petit nombre de personnes qui ont affronté toute sorte de sacrifices pour leur foi, et qui, malgré le ridicule, les mépris et les vexations dont elles furent longtemps victimes, ont su la conserver intacte, avec une valeur héroïque, voilà un spectacle propre à remplir d'enthousiasme l'âme qui croit et connaît le prix

de sa croyance. Tel est celui que m'offraient à Christiania une centaine de catholiques fervents, qui, profitant de la liberté des cultes, obtenue par l'influence et par l'argent des Juifs, professent publiquement leur religion et construisent pour cet objet un des plus beaux temples de la capitale de la Norwége.

Ceux qui sont surpris de rencontrer dans ce royaume un aussi petit nombre de catholiques, ignorent peut-être que, jusqu'à l'époque actuelle, il a existé dans ce pays des difficultés insurmontables à l'exercice d'un autre culte que le protestantisme, par exemple la peine de mort fulminée contre tout missionnaire catholique qui oserait y établir sa propagande; ces lois ont été abrogées (1), il est vrai, mais *il en existe encore une présentement, qui interdit l'entrée du royaume à tout membre d'une congrégation religieuse.*

A Gothembourg, première ville de Suède que l'on trouve en venant de la Norwége, j'avais un certain mandat à remplir, mandat bien triste assurément aux yeux de la nature, mais noble et divin si on le considère avec l'œil pénétrant de la foi. J'avoue que jamais mon cœur n'avait reçu d'impressions plus amères que lorsque je me trouvai dans la prison publique, en présence d'un jeune homme qui parlait la même langue que moi, et se voyait condamné à mourir par les mains du bourreau, à trois mille lieues de notre commune patrie! Sa jeunesse, sa physionomie, sa position d'étranger, sans parents ni amis dans un pays aussi lointain, mais surtout ces paroles : « Je vais mourir abandonné de tous et injus-» tement, » me faisaient comprendre toute l'horreur de sa situation désespérée. Dans ces douloureuses circonstan-

(1) Dans l'année 1845.

ces, il se rappelait le souvenir de sa mère avec une vive tendresse : le désir de voyager l'avait éloigné d'elle et conduit, d'aventure en aventure, jusqu'aux cachots de Gothembourg, d'où il devait sortir bientôt pour franchir les degrés du gibet.

« Mais Dieu, lui dis-je après un long silence, Dieu ne vous a pas abandonné, du moins, et la religion vous offre, en ce moment même, ses puissantes consolations. — C'est bien vrai ! Oh, si je n'avais jamais oublié cette religion, combien mon sort serait différent aujourd'hui ! » La présence du geôlier, qui ne nous perdait pas de vue, n'empêcha point les effusions de cœur du malheureux ***. Son histoire offrait l'un de ces tristes dénouements auxquels aboutit le drame joué, loin de son pays, par un homme qui, d'un côté, se voit maître de son argent et de sa volonté, tandis que, de l'autre, il manque des principes religieux qui pourraient lui servir de frein. Je le visitai fréquemment pendant plusieurs jours, et sa docilité et son intelligence ne laissèrent rien à désirer à mon ministère. Hélas ! il y eut un jour où je n'osai pas dire à ce jeune infortuné que je ne reviendrais plus le voir ; et cependant mon dernier embrassement était un adieu pour la vie.... Je ne le retrouverai plus que dans la patrie commune des chrétiens !...

L'intérieur de la Suède abonde en poésie, comme celui de la Norwége ; ses lacs, semés de petites îles, ses sombres forêts et ses vallées solitaires parlent vivement à l'imagination qui cherche un aliment dans la profondeur des forêts ou dans l'immensité des plaines. Wastanes m'impressionna plus vivement que Trollatham : cette cascade, magnifique pourtant, ne pouvait me causer une bien vive surprise après que j'avais contemplé la chute majestueuse, superbe et imposante du Niagara ; mais les ruines

de Wastanes, tant qu'elles subsisteront, porteront un éloquent témoignage contre l'injustice des hommes, qui, après avoir expulsé leurs paisibles habitants, ont réduit en un amas de décombres la plus belle œuvre d'un illustre rejeton des souverains de la Suède. A Wastanes, où les *Salvatoristes* donnaient jadis l'hospitalité aux pauvres et partageaient les mets de leur table avec les étrangers et les pèlerins, je ne vis plus qu'une taverne, où un marchand vendait au poids de l'or un pain noir aux misérables qui venaient d'obtenir quelques sous des voyageurs. Les champs voisins, qui, grâce aux fatigues des pieux reclus, produisaient la nourriture de mille familles indigentes, aujourd'hui couverts de buissons et de broussailles, réclament inutilement la main robuste et l'esprit entreprenant qui les fertilisèrent autrefois. Ce peuple, tourmenté par la misère et dépourvu de ressources pour sa subsistance, semble accuser par son seul aspect la cruauté de ceux qui lui ont enlevé ses uniques bienfaiteurs.

J'ai eu plus d'une fois l'occasion de toucher au doigt, dans l'intérieur de la Suède, l'incalculable supériorité des institutions catholiques sur celles que le protestantisme a introduites avec lui. Dans ce pays, à l'époque où les successeurs de saint Anschaire gouvernaient les paroisses, ils étaient la providence visible des pauvres ; mais dès le moment où les ministres de la foi de Gustave Wasa envahirent le sanctuaire, ils le transformèrent en une maison de spéculation, où celui qui se dit le pasteur des fidèles entasse des richesses destinées, dans leur origine, à la nourriture du pauvre, appropriant ainsi à son bénéfice personnel ce qui devrait être employé dans l'intérêt de tous. Je n'ai vu dans les maisons des pasteurs aucun de ces mendiants qui persécutent le

voyageur sur les chemins; je n'ai pas vu même un seul de ces enfants déguenillés, dont les villages sont remplis, se presser autour de ceux qui sont par destination les *pères des pauvres*. Tout cela est remplacé par la famille du pasteur, et l'assistance due aux nécessiteux par le soin des bestiaux et des travaux agricoles, qui donnent aux ministres du culte l'extérieur de cultivateurs fort aisés. Comme c'était l'époque des vacances lorsque je passai dans ce pays, plusieurs maisons paroissiales étaient en grande fête *à cause de l'arrivée des fils du pasteur, qui revenaient de l'université.*

En entrant à Stockholm, je crus voir l'une des grandes capitales du monde païen. Dans cette ville, bâtie sur plusieurs collines, coupée par des canaux qui unissent entre elles les eaux des divers lacs, et empreinte d'une physionomie aristocratique due à la multiplicité des palais habités par ses grands personnages, régnait, en ce moment, le silence le plus profond. J'arrivais précisément à l'époque où l'on célébrait le jour le plus long de toute l'année (1). Stockholm était alors presque désert; mais, en revanche, ses environs présentaient l'aspect le plus animé. Des groupes d'hommes et de femmes, dansant et sautant autour d'un arbre orné de rubans et de banderolles; de joyeux banquets, où les liqueurs étaient versées avec profusion; des voix discordantes, qui trahissaient manifestement l'effet des boissons spiritueuses, tout cela, destiné à célébrer le plus long jour de l'année, me rappelait naturellement les saturnales et les fameuses fêtes de la déesse Sanambona, solennisées par le paganisme. Les jeunes filles couronnées de fleurs et la liberté avec laquelle se mêlaient les

(1) Le 23 juin 1854.

personnes des deux sexes, servaient aussi de point de contact aux deux termes de ma comparaison.

Je me doute bien que les personnes d'une certaine éducation considéreront tout cela comme un simple divertissement populaire, et le motif qui le produit ne sera pour elles qu'un prétexte, invoqué déjà lors de son origine pour justifier les excès commis à cette occasion; mais les gens du peuple y voient une fête réellement consacrée au soleil, comme si celui-ci avait acquis un nouveau mérite à leurs yeux par les jours prolongés qu'il leur donne à cette époque. La *fête du soleil* préoccupe si généralement le peuple de Stockholm que son jour principal (1) est aussi sacré que le dimanche lui-même. Dans toutes les provinces du royaume, on voit se reproduire des scènes semblables, et plus ces provinces sont éloignées de la capitale, plus est frappante l'analogie qu'elles offrent avec les solennités du paganisme.

Mais ce ne sont pas seulement les fêtes de ce genre qui établissent la parenté du protestantisme suédois avec le culte des faux dieux : quiconque observera les mœurs autorisées par le premier trouvera d'autres affinités plus repoussantes encore. Le divorce, par exemple, si commun parmi les personnes aisées, donne lieu à mille aventures qui, après avoir blessé la morale des familles dans le sein desquelles elles se passent, outragent celle de la société tout entière, bientôt informée des conséquences qu'elles entraînent à leur suite. Le protestantisme, qui a relâché complétement les liens indissolubles du mariage, abrite, en Suède, sous le manteau du divorce la conduite la plus injurieuse aux principes de l'Evangile; et sans qu'il soit nécessaire d'ajou-

(1) Le 24 juin.

ter foi aux anecdotes qui se colportent dans les cercles de la société, ni à celles qui se racontent à l'étranger et où l'on fait jouer un rôle aux premiers personnages de l'Etat, on ne saurait nier que les époux se séparent avec la facilité la plus grande pour passer à de secondes noces, dans lesquelles un ami prendra peut-être la femme que son ami vient de quitter, et réciproquement. Voilà un échange autorisé par le protestantisme, et que réprouve néanmoins la morale de l'Evangile! Voilà les mœurs du paganisme élevées sur les ruines du christianisme, que la fureur de la réforme a exterminé dans les malheureux pays du nord de l'Europe!

Ceux qui mesurent le bien-être des nations d'après leur aisance matérielle, et qui font consister la félicité de l'individu dans les plaisirs que peut lui procurer la liberté illimitée dont elles jouissent, trouveraient sans doute en Suède et en Norwége les peuples les plus heureux de la terre, si leurs théories étaient incontestées. Mais qu'arrive-t-il, tout au contraire? La Suède protestante, en persécutant d'abord les catholiques, en s'emparant des biens de l'Eglise, en fulminant la peine de mort contre les réguliers qui oseraient pénétrer dans son territoire, et celle de l'exil perpétuel contre les citoyens qui changeraient de religion; en décrétant, après trois siècles, la liberté des cultes et laissant subsister en même temps tout ce qui entravait le développement du catholicisme; la Suède, disons-nous, avec la liberté sans limites qui lui est garantie par ses lois, a rempli certainement le programme des libéraux les plus enthousiastes. Et qu'y a-t-elle gagné, après tout? Elle n'en est pas restée moins pauvre, et ses masses de peuple n'ont pas avancé d'une ligne dans la voie de la civilisation. Tout au contraire, les moyens qui existaient avant la réforme pour

propager les lumières dans les provinces du Nord, n'existent plus aujourd'hui, et les milliers d'hommes qui habitent les rives du Tornéa demeureront forcément aussi idiots que les rennes qui fournissent à leur subsistance, jusqu'à ce que d'autres moyens, plus efficaces que ceux qu'offre le protestantisme, viennent leur ouvrir les voies de la civilisation.

Le catholicisme avait établi, pour cet objet, le célèbre monastère cistercien de Bure, en l'an 1250. Douze moines et un abbé parcouraient constamment la Laponie, passaient l'hiver entier dans la neige, absolument comme les populations qu'ils s'occupaient d'évangéliser, les accompagnaient à la pêche et partageaient leurs privations, pour ne point perdre le seul moment favorable au succès de leur ministère. La série des hommes apostoliques qui ont rempli cette mission, depuis son fondateur, Herse Jalesson, sous le règne d'Eric IX, jusqu'à Jean de Buris, arraché de la Laponie comme une de ces belles plantes qu'un ouragan déracine dans le jardin qu'elles embellissaient, ne peut être parcourue sans rappeler mille traits les plus brillants d'abnégation, de constance et d'héroïsme.

En 1601, le matériel du monastère subsistait encore, et aujourd'hui même on reconnaît quelques-uns de ses débris, épars dans une vaste solitude. Les chapiteaux renversés et les colonnes tronquées par la fureur des barbares, que le voyageur contemple à Césarée et à Ptolémaïde, n'inspirent pas des réflexions plus tristes que les ruines semées en tous lieux par la fureur de la réforme. Combien de générations ont dû passer, avant que l'institution de Bure fût en état de remplir son objet ! Et combien d'autres ont passé depuis, en la comptant au nombre des œuvres les plus belles de leur

époque! Cinq siècles se sont écoulés, pendant lesquels on ne saurait compter un seul jour où quelque pierre ne vînt signaler une action généreuse ou quelque nouvelle entreprise. Cependant il a suffi d'un seul instant pour renverser l'immense monument, produit du travail combiné de dix générations!

Le gouvernement suédois, nous dira-t-on, a substitué au monastère de Bure un certain nombre de missionnaires, qu'il paie, pour s'occuper de l'instruction de ces malheureux. C'est vrai, répondrons-nous : mais que font ces missionnaires, salariés par le gouvernement, pour remplir la place des moines de Bure? Où sont les sacrifices spontanés par lesquels ils signalent, comme ceux-ci, leur apostolat? Jouissant paisiblement de bons revenus, ils choisissent pour résidence les villages qui peuvent offrir plus de commodités en tout genre à eux-mêmes, à leurs femmes et à leurs enfants. Une fois chaque année, quelques-uns d'entre eux se dirigent vers le point le plus éloigné de leur mission; mais ce ne sera pas pour y porter des consolations spirituelles, ni pour offrir aux habitants certains secours matériels, qui préparent fructueusement les voies à la prédication; ce sera pour réclamer la dîme de la pêche et de l'élève des rennes aux malheureux, qui les ont vus déjà venir, l'année précédente, pour le même objet. Les enfants, que les moines recueillaient dans de misérables cabanes pour leur donner dans leur monastère une éducation plus cultivée, restent aujourd'hui avec leurs parents et vivront comme eux dans la barbarie; les pasteurs n'en prendront certainement aucun avec eux, parce que la dîme payée par le pauvre a une tout autre destination, et ils trouvent nécessairement plus naturel de s'occuper de leurs propres enfants que de ceux du prochain.

C'est une chose vraiment pitoyable que l'ignorance dans laquelle vivent et meurent ces gens, qui, après avoir contribué au bien-être de leurs pasteurs, ne reçoivent d'eux, en revanche, aucune lumière pour connaître mieux la religion qu'ils professent. Leur foi n'est qu'un tissu de superstitions, et les pratiques de leur culte se bornent à certains rites plus ou moins bizarres, qui trahissent leur origine par un mélange d'usages empruntés, les uns au paganisme et les autres à l'orthodoxie. Pour eux c'est la même chose d'être catholique ou protestant, mahométan ou chrétien, car la religion n'est à leurs yeux qu'un mot, dont le sens importe peu. A la vue de toutes ces choses, je ne sais si quelqu'un osera encore nous affirmer, la main sur la conscience, que le protestantisme ait rempli pour les Lapons le vide créé par l'expulsion du catholicisme.

Il ne l'a pas rempli davantage dans le reste de la Suède. — Approchez-vous de ce peuple qui n'a pas eu le bonheur de fréquenter les colléges ni les universités ; demandez-lui quelles sont ses idées sur la religion, sur ses devoirs envers la société, envers lui-même, et vous serez bientôt convaincu qu'il n'en possède aucune, parce qu'il n'a eu ni l'occasion ni les moyens de s'en procurer. Vous ne trouverez pas le bien-être matériel supérieur au bien-être moral, dans des classes dévorées par la pauvreté, qui sont sans aucune ressource pour travailler avec quelque profit, et, ce qui est pire encore, sans espérance d'améliorer jamais leur situation.

Ceux qui parlent tant de l'état arriéré des pays méridionaux de l'Europe n'ont qu'à observer la Suède; ils ne la trouveront pas plus avancée que ceux-ci : le nombre de ses mendiants est comparativement plus considérable, et, ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils ré-

clament en vain ces établissements de bienfaisance qui font tant d'honneur à la piété des autres nations. Qui ne se sentirait le cœur serré à la vue de cette misère qui épouvante le voyageur lorsqu'il traverse la province de Dalécarlie? Où trouver dans ce pays une maison d'asile destinée à recevoir les malheureux qui, après avoir travaillé toute leur vie, n'ont pu faire aucune économie pour les tristes jours de la vieillesse?

Stockholm se remplit au printemps de gens qui émigrent en masse de leur province, pour chercher ailleurs quelque occupation qui leur fournisse des moyens d'existence. Les femmes, manœuvrant la rame sur des barques ou remplissant dans les rues l'office de bêtes de somme, marchant pieds nus pour la plupart et couvertes de vêtements dont la singularité rivalise avec leur misère, offrent un spectacle dont je n'ai vu l'équivalent que chez les tribus errantes des Arabes, où les femmes alternent avec les chameaux et les ânes pour porter les fardeaux. Celles-là, brûlées par la neige comme celles-ci le sont par le soleil, supportent les mêmes fatigues et les mêmes mauvais traitements, sans que les unes trouvent dans le christianisme, dont elles ne connaissent que le nom, les consolations que les autres se promettent du moins dans les riants paradis où les promène à chaque instant leur imagination orientale. Je souffrais au fond de l'âme en contemplant le sort de tant de malheureuses créatures, et je suis sûr que cette impression sera partagée par quiconque s'arrêtera quelques instants à réfléchir sur une aussi triste situation.

Ceux qui fréquentent les établissements littéraires sont victimes d'un autre mal qui, s'il n'impressionne pas la vue d'une manière aussi sensible que la pauvreté des mendiants, n'en est pas moins grave par sa

nature et par ses désastreuses conséquences. Ce mal, c'est l'irréligion. La génération qui accepte l'incrédulité comme un principe et fait parade des absurdes théories du matérialisme; les esprits forts qui ne se soumettent qu'à ce qui est positif et palpable pour leurs sens, se sont propagés rapidement à Stockholm, à Upsal et à Gothembourg. Des loges maçonniques, dont les tendances et le but irréligieux sont connus de tous, et dans lesquelles les personnes de la plus haute classe ont obtenu leur admission; des sociétés philosophiques, dont le but, s'il faut en croire leurs membres, est de répandre les lumières du siècle parmi la jeunesse, mais dont les efforts tendent réellement à l'extinction totale de cette foi qui, comme une lampe sur le point de s'éteindre, ne jette plus qu'une lumière douteuse et inutile; des littérateurs corrompus par le système d'Eygle et autres matérialistes, qu'ils ont étudié dans les universités, tout fiers de théories qu'ils n'ont pas même inventées et qu'ils croient destinées à régénérer le monde, attendent avec impatience le moment marqué pour la révolution universelle de la société; un clergé, enfin, qui a formé sa conscience à l'école de Rudelbach, de Neander et de Schleyermacher, dont les œuvres lui ont appris à adopter comme principes les plus déplorables erreurs du panthéisme : voilà le cancer dévorant qui ronge et consume les royaumes septentrionaux de l'Europe, arrachés par le protestantisme à la foi de l'Eglise universelle.

Nous ne craignons pas de nous tromper en signalant les proportions infinies du mal, lorsqu'elles-mêmes se révèlent à première vue. Les temples déserts pendant l'office des dimanches, le défaut d'œuvres extérieures pour fortifier le principe religieux dans la conscience du peuple, la lecture de tout ce qu'il y a de plus impie et de plus

immoral parmi les productions vomies par les presses matérialistes de France et d'Angleterre, productions soigneusement traduites dans l'idiome des Scandinaves pour les mettre à la portée de chacun : toutes ces circonstances réunies le prouvent, sans qu'il soit besoin du moindre commentaire pour le démontrer.

Les anciens conservateurs, qui ont vu dans leur religion la meilleure sauvegarde de l'Etat, connaissent bien ce mal : l'autorité elle-même le connaît aussi, mais elle est faible et recule devant une presse qui l'insulte de la façon la plus grossière. Quel sera le dénouement final d'un pareil ordre de choses? Quelle est la destinée d'un Etat rongé au vif par des plaies d'une nature aussi grave? Chacun peut le prévoir facilement, sans qu'il soit nécessaire qu'un autre lui communique ses conjectures à ce sujet.



CHAPITRE XXIV.

Intrigue facile à démêler. — Les temples et les offices. — Législation intolérante. — Faits récents. — Les Chambres. — Le clergé. — Son influence pour le maintien de l'ordre actuel. — La confession prescrite par la loi civile. — Peines pour les transgresseurs. — Action du gouvernement sur l'Eglise. — Occupations et privilége social du clergé. — Observation importante. — Bienfaisance publique. — Upsal. — Démenti donné par un protestant anglais au protestantisme suédois. — L'Université. — Progrès du matérialisme. — Les auteurs adoptés pour l'enseignement public. — Décadence. — Deux choses demeurées intactes. — Qui l'emportera? — Symptômes. — Une impression.

En visitant la Suède, on reconnaît au premier coup d'œil que quelque intrigue politique a dû séparer du catholicisme ce royaume, jadis l'un des plus beaux fleurons de la tiare pontificale. Les temples, qui ont conservé leur forme, leurs autels, leurs images, leurs ornements dans le style strictement catholique, les cérémonies du culte et jusqu'aux vêtements sacerdotaux, presque semblables à ceux du catholicisme, toutes ces choses font penser que le schisme doit, en ce pays, son origine à un abus de pouvoir, beaucoup plus qu'à la volonté formelle et au libre consentement de la nation. Le peuple suédois, qui se dit catholique et qui croit réellement appartenir à la communion universelle, fut trompé en effet par Gustave Wasa, qui abusa de son ignorance pour lui faire accepter les erreurs de Luther comme la pure doctrine du catholicisme, et lui donna des évêques sans ordina-

tion légitime, en lui affirmant qu'ils avaient été sacrés dans la capitale du monde chrétien.

Je ne fus donc point surpris de voir dans les temples les ministres luthériens célébrer leur simulacre de messe, revêtus des ornements latins et faisant usage du calice prescrit par le rite de cette nation. Je ne fus pas surpris davantage d'entendre donner le nom de messe à leur service, ni de voir l'évêque porter l'anneau, la croix pastorale et se revêtir des ornements pontificaux aux jours de grande solennité. Le Missel romain demeura en usage dans les diocèses du Nord jusqu'au milieu du siècle dernier, qu'il fut supprimé par un décret de la diète ecclésiastique. Le peuple, dans son ignorance, ne put reconnaître facilement la ruse, surtout lorsqu'il ne remarquait aucune différence extérieure dans les cérémonies du culte, lorsqu'un grand nombre de ses curés et de ses prêtres avaient donné dans le même piége, et lorsque le gouvernement apportait le soin le plus vigilant à éloigner du ministère pastoral ceux qui avaient assez d'énergie pour dénoncer une aussi honteuse intrigue. Toutefois cette erreur ne devait pas subsister longtemps, et le peuple, qui en était la victime, ne tarda pas à connaître enfin la réalité. Mais alors les lois les plus formidables furent décrétées pour prévenir les effets de cette découverte, des lois qui imposent une foi à la conscience, des lois qui décrètent la confiscation, l'exil et la mort pour quiconque ne se conformera pas à leurs tyranniques prescriptions.

D'après ces lois, tout Suédois est tenu de professer le protestantisme luthérien; le changement de religion est puni de l'exil perpétuel et de la confiscation des biens; le père est responsable de l'abjuration de ses fils et partage leur sort en ce cas. Le mari est également respon-

sable de la foi de sa femme, de sorte que, d'après ces décrets, ni le fils ni l'épouse ne sauraient avoir une conscience propre, mais ils sont obligés de la tenir dans la dépendance, l'un de son père, l'autre de son époux. Nul prêtre catholique ne peut s'établir dans le pays, et tout membre d'un institut régulier qui osera y pénétrer encourt la peine capitale par ce seul fait. Aucune espèce de culte public ne fut plus permis aux catholiques, qui reçurent dès lors en Suède le nom de *papistes*, sous lequel ils sont désignés encore habituellement aujourd'hui.

Un code semblable, dressé dans le but avoué d'enchaîner l'esprit de l'homme, est vraiment quelque chose d'incroyable, et le protestantisme, pour le rédiger, ne put trouver de modèle que dans les actes alors tout récents de la réforme anglicane ou dans la religion des ulémas. Ce sont là autant de souillures imprimées à chacun des premiers pas du protestantisme, auquel il fallut, pour s'étendre, employer le glaive et la ruse, absolument comme l'auteur du Koran. Et qu'on ne vienne pas nous dire que de tels décrets furent l'œuvre du moment, mais que le bon sens et la tolérance des protestants les révoquèrent aussitôt que le calme fit suite à l'agitation nécessairement produite par une grande révolution religieuse, car il n'en est rien. Par une honteuse intolérance, la Suède a maintenu en vigueur la plupart de ces lois, et lorsque les assemblées politiques se sont vues forcées d'accorder la liberté des cultes, exigée par les circonstances, elles ont révoqué seulement, parmi ces lois, celles qui interdisaient l'érection d'églises et la permanence de prêtres catholiques, mais elles ont laissé subsister toutes les autres intégralement.

Dernièrement encore, les tribunaux de Stockholm ont appliqué aux familles Funk, Offermann et à cinq

autres, celles de ces lois qui punissent de l'exil l'abjuration du protestantisme, et la diète ayant été consultée sur le point de savoir si de telles dispositions étaient ou non maintenues en vigueur, deux de ses assemblées se sont prononcées déjà pour l'affirmative. Au mépris de la mansuétude qu'inspire l'Evangile, au mépris des lumières du siècle dans lequel nous vivons et du langage menteur avec lequel les dissidents ont toujours prêché la tolérance partout où ils ne sont pas les plus forts, les deux autres assemblées voteront dans le même sens, et ces lois, à la honte éternelle de la communion qui les a vues naître, subsisteront, sans aucun doute, aussi longtemps que le protestantisme suédois.

Ce sont là des faits qui se passent au milieu du dix-neuvième siècle et à la face du monde civilisé, qui les réprouve, parce qu'il sait quels sont les droits de la conscience et quelle injure on lui fait lorsqu'on prétend lui imposer par force des croyances qu'elle repousse de toute l'énergie de sa conviction. « Aucun chrétien ne pourra » jamais se rappeler de pareils faits sans rougir, écrivait » un protestant judicieux, car ils équivalent à déclarer » que la foi est devenue, parmi nous, non plus une » affaire de conscience, mais une question d'Etat, qui » doit se vider devant les tribunaux; et que les membres » de l'Eglise luthérienne de Suède n'ont aucune liberté » pour se séparer de leur antique foi, mais qu'ils doi- » vent y persévérer extérieurement, d'une manière hy- » pocrite, lors même que leur conscience y met la plus » formelle opposition (1). »

(1) Lettre du synode de l'Eglise évangélique-française à l'archevêque d'Upsal, primat de Suède, 15 avril 1854, publiée par le *Journal des Débats*, nº du 20 juin de la même année. (Voir la note E à la fin du premier volume.)

Nous avons exprimé franchement la crainte qu'un pareil ordre de choses ne se perpétue encore bien des années en Suède, et cette crainte se trouve malheureusement justifiée par l'organisation actuelle du pouvoir législatif de l'Etat. Il existe entre trois des quatre chambres ou assemblées qui composent la diète, une espèce d'alliance formée dans le but de conserver les antiques lois et de s'opposer à ce qu'on y introduise ni réforme ni aucun changement radical. Ces chambres sont celles du clergé, des nobles et des paysans; elles ont voulu, par leur coalition, opposer une barrière formidable aux envahissements des propriétaires et des négociants, dont se compose la quatrième chambre, qui s'est prononcée si souvent pour les réformes que réclament la situation du pays et celle de l'Europe entière. Ces derniers veulent que l'on abolisse la dîme, que l'on réduise les revenus du clergé et qu'on l'oblige par des lois à remplir les fonctions de son ministère; que les nobles soient dépouillés de priviléges qui blessent l'égalité, base du système représentatif; que les impôts pèsent également sur toutes les classes; qu'il n'existe point de culte salarié par la nation, mais que chaque particulier contribue personnellement à soutenir celui qui lui conviendra le mieux.

Un tel programme devait naturellement rapprocher les classes dont il menaçait les intérêts, et c'est ce qui arriva en effet, car les prêtres et les nobles se coalisèrent pour lui faire opposition. La chambre des paysans, composée en majorité d'hommes ignorants et qui tiennent, d'ailleurs, au clergé par des liens de famille, marchera toujours avec celui-ci, comme avec la noblesse, à laquelle la rattachent aussi certaines obligations de reconnaissance. Il n'y a donc rien de si difficile que d'introduire

des réformes qui détruiraient le prestige clérical, en fortifiant au sein de la nation l'influence de son formidable adversaire, le catholicisme. Tout homme qui réfléchira sur cet ordre de choses ne pourra donc s'étonner de la détermination que nous avons rapportée plus haut.

Le clergé, ignorant en général, est aussi très intolérant et sait parfaitement mettre à profit les instincts religieux du peuple pour le soulever quand il convient à ses intérêts. La presse européenne a publié différentes lettres adressées aux pasteurs suédois par leurs coreligionnaires de France, de Suisse et d'Allemagne, pour modérer les excès auxquels les entraîne leur fanatisme (1). Stockholm a vu plus d'une fois des pasteurs envahir le domicile de particuliers, arracher de leur habitation privée une fille, une épouse ou une mère qui avait abjuré les erreurs de Luther, les conduire eux-mêmes publiquement à la prison, comme s'ils eussent été des suppôts de la police, et exciter le peuple à insulter, dans le trajet, des victimes qui manifestaient plus de respect que des ministres du culte pour les lois sacrées de la conscience. Tels sont les faits que des protestants éclairés ont dénoncés eux-mêmes à l'indignation du monde entier.

Mais ces circonstances ne sont pas les seules qui favorisent la domination du clergé ; il existe encore en Suède certaines pratiques, lesquelles, si elles trahissent manifestement, d'un côté, leur origine catholique, dégénérées, d'autre part, d'une manière sacrilége, corrompues et converties en moyens d'action, donnent au clergé un pouvoir immense sur toutes les classes de la société. La confession en fournit un exemple : la confession, répétons-nous, car, lorsqu'il s'agit d'un pays protestant,

(1) Voir la note E, à la fin du premier volume.

quelqu'un pourrait facilement croire à une méprise en l'entendant nommer. Pour mieux déguiser leurs intentions, les fauteurs du schisme suédois ont laissé en vigueur les préceptes de la confession sacramentelle et de la communion pascale; mais ils ont eu grand soin de retrancher de la première tout ce qui aurait pu froisser l'amour-propre des novateurs, c'est-à-dire qu'ils en ont supprimé l'accusation des fautes. L'accomplissement du précepte a lieu moyennant que le pénitent se présente au pasteur, qui récite avec lui quelques prières, l'absout ensuite et termine en le conduisant à l'autel, où il lui administre la communion sous les deux espèces.

La loi civile qui déclare en vigueur le précepte de la confession, est devenue l'une des sources qui procurent au clergé, comme aux églises de Suède, les plus abondants revenus. Celui qui ne fait pas sa confession annuelle dans le délai fixé par les ordonnances, encourt une amende de cinquante-quatre rixdalers; il en est de même pour celui qui communie sans s'être confessé; en outre de cette amende, le transgresseur demeure incapable de tester en justice, et quiconque est intéressé à prouver cette inhabilité devant les tribunaux demande au pasteur un certificat qui la constate. Le pasteur, de son côté, recouvre les amendes par l'intermédiaire des agents de police, qui arrachent l'argent par force à celui qui a refusé de purifier sa conscience à temps utile.

Le clergé luthérien suédois se compose aujourd'hui de l'archevêque d'Upsal, primat ecclésiastique, de onze évêques et de trois mille trois cent cinquante-quatre prêtres. Les évêques sont nommés par le roi sur une proposition de trois candidats faite par les curés du diocèse réunis en chapitre à cet effet. Mais le roi, *prince et souverain spirituel,* comme il se qualifie lui-même, a le

droit de désigner au chapitre le sujet qu'il désire qu'on lui propose, et aussi d'annuler toutes autres propositions jusqu'à ce que ses ordres soient exécutés. De cette manière, il n'est pas rare de voir élever à l'épiscopat des séculiers qui ont rendu des services à l'Etat dans un ordre de choses tout à fait étranger à l'Eglise. Le diplomate, le naturaliste, le littérateur même qui a révélé son talent par des productions poétiques, peut prétendre à un évêché et se reposer, à l'ombre du sanctuaire, des fatigues que lui ont occasionnées les soucis du siècle. C'est ainsi qu'on a vu s'élever de nos jours le diplomate Kulberg, le botaniste Agardh et le poëte Tegner, très connu par la licence et l'immoralité de ses compositions!

La nomination des chefs de paroisses est faite par le roi, sur la présentation des évêques, qui consultent leur chapitre avant de faire aucune proposition; mais le roi, de son côté, peut nommer un sujet qui ne lui a pas été proposé. C'est ainsi que la Suède a vu naguère installer dans l'une des meilleures paroisses un matérialiste et un incrédule qui, après avoir prêché ses paroissiens, leur déclarait franchement qu'il ne croyait pas un seul mot de tout ce qu'ils venaient d'entendre, et qu'il ne l'avait dit que pour remplir ses obligations et gagner ses émoluments.

Cette action si directe du gouvernement sur l'Eglise place la religion et ses ministres dans une telle dépendance à l'égard du pouvoir civil, que l'on peut affirmer avec la plus entière exactitude que la religion n'est en Suède et en Norwége qu'un simple moyen d'administration. Le clergé, de son côté, voit avec indifférence le roi usurper des attributions que Dieu n'a pas voulu confier aux hommes; et, loin de protester contre cet abus avec la patience et l'énergie recommandées par les Apôtres, il

flagorne le pouvoir, dont il n'est qu'un agent subalterne et de qui il a tout à espérer dans son intérêt. C'est une chose notoire qu'il lui adresse ses délibérations sur la discipline et qu'il lui soumet ses décisions en matière purement ecclésiastique; il est allé même jusqu'à le considérer comme un arbitre suprême, ayant le pouvoir de dispenser en fait de droit divin, et il lui a demandé l'autorisation de changer la matière que Jésus-Christ lui-même a choisie pour l'administration de ses sacrements. Quand on se rappelle la célèbre pétition de trois évêques à Charles-Jean XIV, à l'effet d'obtenir la permission d'user, pour le service et pour la communion de leurs fidèles, d'une autre liqueur que le vin, alors très rare et très cher dans le nord de la Suède, on comprend parfaitement jusqu'où peut aller cette soumission, ou, pour mieux dire, cet avilissant esclavage. Le roi, en répondant alors : *Je ne me reconnais aucune autorité pour cela,* prouva qu'il comprenait mieux son devoir que le clergé n'avait lui-même le sentiment du sien.

Si l'on en excepte les individus employés au service de l'Eglise et quelques autres, en petit nombre, qui enseignent dans l'Université et dans les colléges, le reste des ecclésiastiques s'adonnent à des occupations qui leur procurent des ressources plus positives que les fonctions de leur ministère. Les pasteurs, en particulier, étant chargés de l'administration des biens temporels de leur église, se livrent à des travaux de culture et spéculent sur les récoltes, comme le premier venu parmi les séculiers. Leurs mœurs ne sont ni plus austères ni mieux réglées que celles de ces derniers, de telle sorte qu'il est réellement difficile de les reconnaître lorsqu'ils ne portent pas une espèce de rabat blanc, seul indice extérieur de leur caractère.

Quelle que soit l'ignorance des gens du peuple, en Suède, ils s'aperçoivent bien pourtant que ce ne sont point là les occupations qui conviennent à des ecclésiastiques. Ils sont choqués de les voir feuilleter un livre de caisse, au lieu de la Bible, aller inspecter chaque jour les étables de leurs bestiaux et les terrains ensemencés, au lieu de visiter les malades, ainsi que les établissements de charité, et doter leurs filles avec le produit des revenus destinés à soulager les nécessités de leurs paroissiens. Ils leur ont retiré cette affection filiale qu'ils témoignaient autrefois aux ministres du culte et cette confiance qui ne saurait être comparée qu'à la sollicitude avec laquelle y répondirent ceux qui surent la mériter dans des temps plus heureux.

« Notre clergé, me disait un professeur d'Upsal, a » possédé jadis une influence démesurée sur le peuple; » mais malheureusement il la perd avec une déplorable » rapidité. La multitude reconnaissait autrefois en lui » l'autorité du sacerdoce et se plaisait à retrouver la voix » du Ciel dans la voix d'un homme dont la parole était » accompagnée de mille bonnes œuvres, gage certain de » sa mission. Tout cela malheureusement a cessé d'exis- » ter, précisément lorsque cette multitude, plus in- » struite qu'autrefois, ne voit plus désormais dans le » prêtre qu'un homme constitué en dignité et se croit » en droit de lui demander : Au nom de qui nous parlez- » vous? Il est de fait que ni les champs qu'il cultive, ni » les greniers qui renferment ses récoltes, ni les instru- » ments de labour qu'il manie, ne sont le meilleur moyen » pour lui assurer le respect et l'amour de ses fidèles, et » que rien de tout cela ne saurait lui donner un titre » pour dire : Je vous parle au nom de Dieu. »

Cette réflexion très sensée, faite par un protestant, est

l'expression des pensées du plus grand nombre, et le clergé en expérimente les fâcheux effets, en se trouvant de jour en jour plus isolé.

Nous avons dit qu'il existe en Suède trois mille trois cent cinquante-quatre ecclésiastiques(1), et nous ferons observer qne le tiers d'entre eux seulement est marié. Dans ce nombre se trouvent compris ceux qui ne sont point pasteurs ou qui n'ont pas obtenu encore une position assez avantageuse. La société les distingue par le nom d'*engagés*, qu'ils acceptent, comme s'ils n'attendaient qu'une circonstance favorable pour se marier. Tous ces ecclésiastiques célibataires ne sont pas exclusivement des jeunes gens; il y a des vieillards parmi eux, et un certain nombre d'autres meurent sans avoir jamais reçu la bénédiction nuptiale. C'est là, suivant moi, un démenti formel donné au protestantisme, qui a prétendu soutenir contre le catholicisme l'impossibilité du célibat clérical. Il n'y a pas de milieu, en effet : ou le célibat est possible, ou la moitié des ministres de la réforme, en Suède, sont des hommes corrompus, qui violent sans pudeur les préceptes de la morale de tous les temps.

Quelques-uns des riches monuments sur lesquels le catholicisme a laissé, en Suède, l'empreinte de son génie créateur, sont encore debout aujourd'hui, mais sans éclat, sans vie, délabrés et semblables aux ruines de ces superbes palais que le voyageur s'arrête à contempler dans les lieux maintenant déserts qu'occupèrent autrefois les cités les plus florissantes de l'Afrique et de l'Asie. L'hôpital de Séraphin (*Seraphimem Lazarettet*), l'hospice des aveugles, le collége des orphelins et la ca-

(1) Statistique publiée par le gouvernement en 1853.

thédrale de Saint-Nicolas, temple majestueux, où reposent les cendres des rois de Suède, sont des fondations à jamais mémorables, car en elles la grandeur matérielle rivalise avec le but moral que se proposent ces institutions. Mais qu'ai-je trouvé dans ces lieux, jadis le séjour d'un amour généreux, qui, pour reprocher au monde sa dureté de cœur, les avait fondés lui-même dans la vue d'y perpétuer la tradition de ses soins maternels? A l'hôpital, un ministre marié allait, de temps en temps, lire aux malades quelques passages du livre de Job, mais en se tenant à une certaine distance, dans la crainte de rapporter la contagion au sein de sa famille. Le même motif l'empêchait d'administrer la confession ou la communion à plusieurs moribonds, ainsi que le prescrit pourtant son Rituel. Quelques femmes étaient là de service, à raison de la paie qu'elles recevaient de l'administration; mais leurs soins ne pouvaient pas être bien efficaces, avec l'exemple qu'elles recevaient de leur pasteur.

Dans la maison des orphelins, je vis quelques enfants placés sous la tutelle d'un vieux sergent en retraite, qui joignait aux fonctions de directeur celles de professeur, d'inspecteur et d'économe. Autour des tombes royales, régnait un silence réellement effrayant, dès le moment où cessèrent de se faire entendre les harmonies de l'orgue catholique, accompagnant le chœur des prêtres occupés à demander à Dieu le repos éternel pour les âmes de leurs souverains. Ces établissements de bienfaisance jouissent pourtant d'un revenu annuel de deux millions de francs, qui témoignent suffisamment de la générosité de leurs illustres fondateurs. Mais demandez à leurs économes et à leurs administrateurs quel est celui d'entre eux qui fournit gratuitement ses services; deman-

dez-leur si, depuis que la réforme s'est emparée de ces établissements, il s'est élevé parmi eux une génération d'hommes amis de l'humanité, qui se soient consacrés au soin des pauvres, des malades et des orphelins. Le peuple vous répondra positivement : non, et les documents officiels vous apprendront, en outre, que le tiers des revenus de bienfaisance demeurent, à titre de salaire, entre les mains de leurs administrateurs.

Dans la vieille cathédrale d'Upsal, je trouvai le tombeau d'Eric IX, ce pieux roi de Suède, insigne protecteur du christianisme, et à qui la Finlande est redevable de sa naissance à la foi. Le peuple visite encore sa demeure dernière, et les ministres de la réforme, qui déclament en tous lieux contre le culte des saints, entretiennent pourtant à Upsal la piété des chrétiens empressés à s'agenouiller devant les restes d'un souverain qui joignit au sceptre royal la palme du martyre; et ils reçoivent sans scrupule les offrandes déposées sur sa tombe en signe d'amour et de reconnaissance. Je ne fus pas moins surpris d'entendre la proposition de l'un de ses gardiens, qui m'invitait à aller voir un habit de sainte Brigitte; il rapportait des *miracles* obtenus en baisant cette robe, m'apprenant, ainsi, que le gardien de la fontaine de saint Patrice n'était pas le seul qui, en présence du lucre, fît bon marché de ses convictions et de sa foi (1).

La *Revue d'Edimbourg*, qui aime tant les historiettes dans le genre de celles du corbeau de la cathédrale de Lisbonne et des petits anges de Valparaiso, pourrait, en visitant les cathédrales d'Upsal et de Dublin, trouver à exploiter avec un immense profit mille aventures infiniment plus curieuses que celles-là, et dont les acteurs

(1) Voir page 125.

sont, en outre, des membres de la communion protestante.

La belle cathédrale d'Upsal, catholique dans son origine, me rapppelait ces assemblées où les évêques luthériens, unis à leur clergé, tentèrent vainement d'uniformiser leurs croyances, car de leurs discussions mêmes naissaient de nouveaux motifs de division, qui n'enlevaient rien de leur force aux anciens sujets de discorde. Ecrire des lettres contre le catholicisme et signaler ses membres comme les ennemis les plus acharnés de la *foi nationale*, tels sont les seuls points sur lesquels ils se soient jamais trouvés d'accord entre eux.

On a conservé le souvenir de quelques-unes des disputes auxquelles ont donné lieu de telles réunions pastorales; l'une des plus récentes en ce genre est celle qui se termina par le démenti formel que l'assemblée d'Upsal reçut d'un illustre protestant, chargé d'affaires de la Grande-Bretagne à Stockholm (1). L'assemblée condamnait l'incurie des *évêques romains, qui, pendant leur longue domination en Suède, n'avaient donné au peuple ni catéchisme ni aucun ouvrage de piété pour alimenter sa foi.* Le savant diplomate, en parcourant les anciens livres conservés dans la bibliothèque de Stockholm, en découvrit plusieurs qui témoignent hautement de la sollicitude du clergé catholique pour l'instruction des Suédois; l'un d'eux, en particulier, remonte à l'année 1525, et un littérateur distingué de Stockholm s'occupe en ce moment d'en donner une nouvelle édition (2).

L'université d'Upsal est arrivée insensiblement à devenir le boulevart le plus formidable du rationalisme

(1) G. J. R. Gordon, Esq.

(2) Voir la note F à la fin de ce volume.

dans les pays du Nord. On ne peut qu'être effrayé des doctrines qu'enseignent sans déguisement quelques-uns de ses professeurs, doctrines qui doivent nécessairement produire leur effet sur l'esprit des élèves. Nous avons indiqué déjà quelques-uns des auteurs que l'on met entre les mains des étudiants, et quiconque les connaît conviendra qu'aucune religion n'est possible dans un pays où dominent des idées de ce genre. Lorsqu'on soumet tout au creuset de la raison humaine, les dogmes succombent nécessairement, parce qu'ils dépassent la portée de l'intelligence, et, sans dogmes, l'existence d'une foi quelconque n'est plus qu'une illusion.

Le gouvernement a rendu, il est vrai, l'enseignement de la religion obligatoire dans tous les colléges de l'Etat; mais il ne peut empêcher que la direction de cet enseignement tombe entre les mains de gens entachés d'une incrédulité que l'instruction religieuse a pour but principal de combattre. Ni le primat ni les évêques n'exercent aucune espèce d'intervention dans l'enseignement religieux; d'ailleurs, quelle salutaire influence pourraient obtenir les démarches de quelques intrus? Telle est, en effet, la place que les évêques luthériens occupent dans l'opinion de la majorité des universitaires d'Upsal; ceux-ci ne croient point à la succession apostolique du primat, ni de ses collègues, et ceux qui ne méconnaissent pas ouvertement leur juridiction se permettent du moins d'en révoquer en doute la légitimité.

L'université, qui se trouve maintenant en pleine décadence, compte à peine neuf cents étudiants; mais deux choses du moins lui sont demeurées intactes, deux choses certainement bien précieuses pour quiconque sait estimer à leur juste valeur les souvenirs qui honorent le genre humain. La riche bibliothèque, où sont venus se

réunir des milliers de volumes dus à la sollicitude éclairée des institutions antérieures à la réforme, telle est la première. Le souvenir des archevêques d'Upsal, fondateurs de l'université, qui, après l'avoir dotée de magnifiques revenus, continuèrent d'être pendant un siècle ses insignes bienfaiteurs, laissant après eux une mémoire encore vivante et des souvenirs qui ont traversé sans s'altérer les révolutions de trois siècles, voilà la seconde. L'université fut installée en 1476; un siècle après, le protestantisme s'en emparait, et dès lors pas un seul bienfaiteur qui mérite le nom d'insigne n'est venu l'enrichir de ses dons.

Le catholicisme, qui, sous l'empire romain, mesura ses forces contre celles du paganisme et triompha de la puissance formidable des souverains protecteurs de celui-ci; le catholicisme, qui prévaut dans la Grande-Bretagne et l'Allemagne après une persécution non interrompue de trois siècles, et qui, en Orient, lutte corps à corps avec le schisme et l'hérésie, triomphera de même dans le nord de l'Europe des barrières formidables que lui oppose le protestantisme suédois. Ah! je me plais à en saluer l'augure dans ce petit temple bâti au centre de Stockholm et que je trouvais toujours plein de fervents catholiques; dans ce petit asile, où les *Dames de la Providence* soignent l'éducation des orphelins catholiques avec une incomparable charité. Il y a dix ans à peine, un pauvre prêtre français devait exercer le métier de commissionnaire et mendier de porte en porte pour ne pas mourir de faim, avec quelques orphelins qu'il avait recueillis, et un triste oratoire, au fond d'une habitation particulière, était tout ce que possédaient, pour l'exercice de leur culte, cinquante familles catholiques alors établies en Suède. Aujourd'hui, quoiqu'une loi

barbare interdise aux citoyens de renoncer au culte national pour embrasser le catholicisme, une belle église, un vicaire apostolique savant et zélé et quelques prêtres d'une vie exemplaire, maintiennent sains et saufs les droits de la vérité. « Enlevez cette barrière, pourra » dire celle-ci au protestantisme, supprimez ces lois em- » pruntées au code musulman, qui exilent du sol de la » patrie quiconque abandonne votre communion, et je » vous demanderai bientôt après : Y a-t-il encore des » protestants en Suède ? »

J'avais vu avec surprise, à la grand'messe des dimanches, une foule de ministres protestants se disputer les meilleures places à l'église catholique, tandis que leurs propres temples demeuraient déserts. Je ne tardai pas à reconnaître qu'ils étaient attirés par le désir d'entendre un chœur composé de voix choisies parmi les orphelins. J'eus plusieurs occasions d'admirer moi-même ce chœur vraiment angélique, et la première fois (c'était un samedi), le chant du *Salve, Regina*, qui retentissait au sein d'un peuple intolérant, acharné naguère encore à la destruction des catholiques, me sembla un souvenir des harmonies célestes qui annoncèrent jadis aux hommes l'aurore de leur prochaine rédemption.





CHAPITRE XXV.

Un singulier pays, à l'une des extrémités de l'Europe. — Sa honteuse législation. — Le souverain et le peuple. — Les grands et les petits. — Sa politique proclamée en Europe et en Amérique. — Quelle est sa civilisation ? — Ignorance. — Ses productions littéraires. — Intolérance. — Sociétés secrètes. — Sa situation favorise leur propagande. — La Russie incessamment tourmentée. — L'Europe ébranlée. — Une leçon.

Il existe à l'extrémité septentrionale de l'Europe un pays, séparé du reste de cette partie du monde encore plus par ses lois et ses mœurs demi-barbares que par les difficultés topographiques grâce auxquelles la nature a su l'isoler du vieux continent; encore plus par la volonté d'un souverain qui, transformé en despote, fait respecter ses extravagances comme des inspirations du Ciel et obéir sa volonté par soixante millions d'individus, ses esclaves et non ses sujets, que par l'effet de quelque prédisposition qui existe dans le peuple pour se soumettre au despotisme; beaucoup plus encore par le défaut de lumières au sein de la multitude, que par le manque d'aptitude à en faire usage si elle arrivait jamais à posséder les moyens de se les procurer.

Ce pays est isolé par les obstacles de tout genre que rencontre celui qui se propose d'y entrer ou d'en sortir, même pour obéir à l'impérieux besoin de sa propre conservation. Ses habitants, lorsqu'ils veulent s'absenter

temporairement, doivent payer un droit considérable, ou plutôt une amende énorme, par laquelle on semble vouloir les punir des lumières et de l'expérience qu'ils acquièrent par la connaissance des autres pays. Il est isolé, parce que le frottement avec des peuples élevés dans des principes différents affaiblirait les idées superstitieuses et les habitudes fanatiques qui prêtent leur appui au despotisme du souverain ; il est isolé, enfin, parce qu'il convient aux intérêts de la couronne de le maintenir plongé dans cette honteuse ignorance qui le distingue du reste des nations européennes.

Le mot magique de liberté, prononcé dans ce pays, est un crime impardonnable. L'obéissance aveugle est le premier devoir du citoyen : il n'a aucun droit de rechercher les motifs des dispositions qu'on lui intime d'observer, encore moins de les critiquer, quelque injustes et préjudiciables qu'elles soient à la nation. La moindre manifestation d'indépendance, de conscience propre, ou d'insoumission à la volonté souveraine du maître, est châtiée de la manière la plus sévère, mais sans que l'application des lois existantes intervienne jamais en rien dans son châtiment. La loi est unique, et chaque jour elle se dilate, se restreint ou se modifie au gré du législateur, de telle manière que, suivant les paroles d'un magistrat : « Là, on ne sait jamais d'une manière certaine ce qu'il faut approuver, ni ce qu'il faut punir, » parce que la volonté du monarque est la seule loi de » l'Etat (1). »

Ce prince ayant été élevé dans une cour sans cesse despotique dès l'origine, ses tendances sont naturellement celles que peuvent inspirer les leçons reçues à une pa-

(1) *La Russie en* 1839, par le marquis de Custine.

reille école. Il a commencé par tyranniser les consciences, en contraignant les catholiques de souscrire à l'apostasie, et en employant, pour vaincre leur constance, des tortures qui laissent bien loin derrière elles celles que la rage de Néron et de Dioclétien sut inventer jadis pour triompher de la résistance des disciples de Jésus-Christ. Il a ruiné entièrement un royaume héroïque ; il a dévasté ses campagnes, incendié ses villes et exilé un si grand nombre de citoyens que « la Sibérie semble transformée » en un royaume, tandis que la Pologne commence à » devenir déserte. » Il protége l'ignorance la plus ignominieuse et l'avilissement poussé au delà de toute imagination, dans la personne des popes ou prêtres de sa foi, qu'ils appellent *orthodoxe*, et dont il s'intitule *père* et *protecteur ;* mais, dissimulant avec astuce ses projets ambitieux sous le manteau de cette protection, il prodigue les ornements précieux aux églises schismatiques des Principautés, afin de gagner l'affection de leur clergé simoniaque, et cherche à utiliser l'influence de celui-ci pour disposer les peuples à se soulever contre le sultan, leur légitime souverain.

Pendant ce temps, il envahit à main armée les provinces du Danube, dans la vue de protéger, dit-il, les chrétiens, comme si ce n'était pas des chrétiens qu'il a persécutés en Pologne, en Lithuanie et dans toutes les provinces de la Russie ; comme si ceux-là ne croyaient pas en Jésus-Christ qu'il a fait périr par milliers dans les tourments, ou gémir sous la glace des mines de la Sibérie. Sans foi et sans honneur, il cherche à tromper les cabinets de l'Europe, qui ne tardent pas à reconnaître ses impostures et à les châtier avec une juste indignation. Demandez à ce souverain quels sont les droits du peuple qu'il gouverne, et il vous répondra « qu'il

» n'en a pas d'autres que celui de servir et d'obéir aux » ordres de son roi. » Demandez-lui si la conscience de l'individu est libre de conserver ou non ses croyances, et il vous dira « que le peuple ne doit point avoir » d'autre religion que celle de l'Etat, ni d'autre croyance » que celle de son maître. »

Ce pays si malheureux, c'est la *Russie;* ce souverain si despotique, c'est son *empereur.*

Les ultra-libéraux de notre siècle, qui, en Europe comme en Amérique, fascinant les peuples avec de beaux programmes, ont fini par arriver au pouvoir qu'ils ambitionnaient, ont reproduit dans leurs actes illégaux et arbitraires la copie fidèle de ce qui se passe en Russie entre le monarque et ses sujets, entre le peuple et son souverain. La république française, persécutant, le poignard à la main, ses propres citoyens et offrant au monde épouvanté le spectacle de victimes sacrifiées par milliers en haine de la liberté, des garanties et des droits individuels; les révolutionnaires de Rome, organisant des hordes de bandits qui répandent partout la terreur, ôtant la vie à des hommes innocents et les dépouillant de leurs propriétés, sans autre loi que celle du poignard et sans autre formule que celle-ci : *Je le veux;* les radicaux de la Suisse, plongeant dans les cachots ceux qui défendent comme sacré leur droit de libre suffrage, et suppléant dans les réunions électorales avec la pointe des baïonnettes ce qui leur manque de popularité; les progressistes du Piémont, mettant des entraves à la volonté individuelle, le droit le plus auguste et le plus imprescriptible de l'homme; enfin, les socialistes de la Nouvelle-Grenade et de Venezuela, s'appropriant les revenus dont ils ont spolié le culte qui seul pendant trois siècles eut une existence légale dans la nation, exilant les évêques

et les citoyens les plus dignes, séquestrant à leur profit les biens dont ils les ont dépouillés, et portant par leurs suffrages aux siéges de la haute magistrature et de la représentation nationale l'ignorance et les doctrines les plus repoussantes : toutes ces choses, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, sont une image fidèle des scènes qui se passent dans le gouvernement et au sein du peuple de la Russie. Logiquement parlant, la révolution proclamée aujourd'hui en Europe et en Amérique par leurs modernes réformateurs, n'est pas autre chose que la politique du tzar, qu'ils prétendent introduire au prix des vraies libertés des peuples; les faits prouveront mieux encore que les paroles toute la vérité de notre assertion.

« Tel prince, tels sujets. » Les Russes, considérés en général, offrent le spectacle d'un malaise matériel et moral qui afflige profondément, quand on considère que soixante millions d'individus sont voués à la triste condition de l'esclavage, au sein de la civilisation, aux portes mêmes des peuples qui ont soutenu avec le plus de noblesse et d'abnégation les droits de l'homme contre les prétentions des tyrans, en léguant au monde l'exemple d'un amour de la patrie poussé jusqu'à l'héroïsme.

Dans les grandes villes, on aperçoit bien quelque semblant de civilisation, mais ce n'est là qu'un simple vernis, que la noblesse seule possède, et qui ne s'étend point jusqu'à la classe moyenne, à plus forte raison jusqu'aux rangs les plus infimes du peuple. En sortant de la capitale ou de l'une quelconque des cités populeuses de l'empire, on trouve que la situation des grands comme celle des petits, celle des riches comme celle des pauvres, est tout à fait identique sous le rapport de la civilisation.

Demandez au noble qui habite les vieux châteaux de Thernigor ou les rives du Wolga, ce qu'il entend par ce mot, quelles sont ses relations avec les pauvres paysans qui cultivent ses terres, et quels principes règlent sa conduite à leur égard. Il vous répondra que sa civilisation c'est ses richesses, qu'il entasse misérablement ou qu'il dépense en plaisirs grossiers, et que ses relations avec ses feudataires ne sont autres que le droit qu'il croit avoir de les tyranniser à son gré, sans autre règle que ses caprices pervers.

Demandez à l'homme du peuple quelle est sa civilisation, à lui; pourquoi il souffre le joug intolérable de ses maîtres, et quelles sont les consolations qu'il peut goûter parfois dans cette existence abjecte qu'il supporte. Il vous dira qu'il n'en connaît pas d'autre que le dur travail qui lui fournit la chétive subsistance avec laquelle, en Russie, ceux de sa classe entretiennent leur misérable vie; qu'il souffre la main de fer de son maître, parce qu'il manque de moyens pour en secouer le poids et de courage pour se faire justice; il vous dira qu'il souffre parce que l'autorité est toujours disposée à soutenir les maîtres contre les esclaves et les grands contre les petits; il vous dira, enfin, dans son timide langage, qu'il est avili parce que son âme ignore la dignité que donne à l'homme la connaissance de ses droits; avili parce qu'il vit dans l'ignorance absolue de ses obligations, tant morales que civiles; avili parce que sa croyance unique est celle qu'enseigne la religion matérielle qu'il pratique et le fanatisme qu'elle lui inspire.

Il ne doit pas nous sembler surprenant qu'une situation aussi monstrueuse soit accompagnée des vices les plus dégradants pour la nature humaine, des vices qui

manifestent le mieux l'état rétrograde intellectuel des habitants d'un pays. En effet, on reconnaît ces vices à première vue, en Russie, et non pas dans le bas peuple seul, à beaucoup près. Dépourvue d'une éducation convenable, la généralité est ignorante, au point que les principes les plus essentiellement nécessaires à l'homme intellectuel lui sont complétement inconnus.

Dans certains pays de l'Europe, séparés du catholicisme, nous avons observé que la majeure partie de la basse classe vit étrangère à toute connaissance religieuse; mais, en Russie, cette situation est plus dégradante encore, parce qu'au défaut d'instruction vient se joindre un fanatisme révoltant. Les sujets du tzar se disent chrétiens, mais ils ignorent complétement la signification de ce nom sublime : ils ont entendu dire qu'il a existé un *Kristos;* mais, pour eux, c'est la même chose que Mahomet, car ils ne connaissent ni sa mission, ni ses vertus : leur foi consiste dans la seule qualification de chrétien, et leur symbole dans mille cérémonies purement extérieures et superstitieuses. Ces hommes considèrent comme leur ennemi quiconque diffère avec eux de religion; et, dirigés par des pasteurs qui ne sont guère moins ignorants qu'eux-mêmes, on les trouve toujours disposés à commettre des crimes qu'ils considèrent comme autant d'actes de vertu, parce qu'ils ont pour objet des personnes appartenant à une religion qui n'est pas la leur.

Ainsi s'explique en grande partie l'exécution attentive et scrupuleuse, donnée, dans toutes les provinces de l'empire, aux édits cruels de l'empereur Nicolas contre les catholiques, exécution dans laquelle les popes se sont trouvés associés aux séculiers pour réaliser les mesures les plus inhumaines, les plus injustes, et souvent les

plus immorales aussi. Un décret pareil aux *ukases* qui ont ordonné la suppression et l'exil des Dominicains de Wilna, la persécution des catholiques de l'Eglise grecque unie des provinces Ruthéniennes, et la dévastation des établissements catholiques de Pologne et de Lithuanie, aurait soulevé à juste titre un cri d'exécration et d'horreur, de la part d'agents autres que des Russes, aurait amené au moins une supplique adressée au souverain par des exécuteurs plus éclairés que les sujets de l'autocrate. Mais rien de tout cela n'eut lieu, et l'exécution de pareilles mesures, à notre époque et au milieu de l'Europe, est une tache d'ignominie pour la civilisation du dix-neuvième siècle, un éternel sujet d'opprobre pour la Russie, et la preuve la plus monstrueuse de l'obscurantisme dans lequel ses populations sont maintenues systématiquement.

Nous avons dit que dans les villes principales de l'empire il existe quelque espèce d'instruction parmi les hommes de la classe supérieure ; mais il est facile de se figurer combien doivent être peu nombreux ceux qui la possèdent, lorsque, dans l'état actuel de la littérature russe, le nombre, le nom de ses écrivains et le mérite de leurs productions nous sont presque totalement inconnus. J'ai eu dernièrement entre les mains deux ouvrages sortis de ses presses et traduits en français par deux nobles sujets du tzar ; ils appartiennent l'un et l'autre au genre théologique, et on y trouve autant d'ignorance de l'histoire que de faiblesse de logique dans l'argumentation qu'ils emploient « pour ramener, comme ils disent, dans la bonne voie les Eglises égarées de l'Occident. »

La France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, rendent chaque jour de nombreux services aux lumières, à la civilisation, à l'humanité en général ; l'Amérique elle-

même, malgré sa jeunesse, peut déjà montrer un long catalogue d'honorables services en ce genre; mais il est impossible d'en citer un, même le plus léger, qui ait été rendu par la Russie, uniquement occupée à opprimer toute noble pensée, à étouffer tout sentiment généreux, à éteindre toute espèce de lumière qui chercherait à briller dans l'hémisphère qu'elle habite.

Ceux qui, se laissant éblouir par les pompeux décrets du gouvernement russe relatifs à l'érection d'universités, de colléges et d'écoles, espéraient voir réaliser les vastes plans d'éducation qui s'y trouvent formulés, ont jugé logiquement que l'empereur moscovite est un des souverains qui ont fait le plus pour répandre au milieu de leurs sujets les bienfaits de la civilisation. Malheureusement, la réalité des faits dément complétement leur opinion sur ce point. Le dispositif de ces décrets n'a jamais reçu la moindre exécution, et leur unique objet était celui que l'impératrice Catherine II formulait en ces termes, dans une lettre à l'un de ses favoris : « Mes » sujets russes n'ont aucun désir de s'instruire; si » j'ai fait établir des écoles, ç'a été beaucoup moins pour » nous-mêmes que par égard pour l'Europe, qui nous » observe, et pour nous maintenir dans la bonne opinion » des étrangers qui nous visitent. Je suis certaine que, » du jour où le peuple russe commencera à s'instruire, » je ne serai plus impératrice, et vous, vous ne serez » plus gouverneur (1). »

Quelle étrange différence entre un pareil état de choses et les belles utopies de certaines gens qui vont étudier, au sein de la Russie, l'Etat modèle, dont ils voudraient voir la politique se propager chez toutes les

(1) *La Russie devant l'Europe.* (Léouzon-Leduc.)

nations européennes ! Pour moi, je crois qu'un tel système, aussi contraire aux principes éternels de la justice que celui qui a pu jusqu'ici méconnaître le plus complétement les droits imprescriptibles des hommes, est aussi injurieux à la morale de l'Evangile que peuvent l'être les doctrines qui ne reconnaissent ni ne respectent la divinité de ce livre descendu des cieux. Tout système de gouvernement qui n'a point pour base la justice n'est ni chrétien ni acceptable, et celui-là n'est bien certainement ni l'un ni l'autre, qui établit en fait la volonté du souverain comme loi suprême et l'obéissance *quand même* comme une dette légitime des peuples envers le pouvoir, quels que soient les excès d'un tyrannique arbitraire. Je crois aussi qu'une politique de ce genre attire au genre humain autant de maux que lui en procureraient les monstruosités mêmes prêchées par le socialisme, si elles venaient malheureusement jamais à se traduire par des faits.

Sa politique de compression et les obstacles de tout genre que la Russie oppose à l'introduction de livres étrangers n'ont pas suffi, néanmoins, pour empêcher l'organisation de loges secrètes à Saint-Pétersbourg, à Kiew et à Moscow. D'après des données positives publiées en France et en Allemagne, ces loges sont très multipliées, et elles comptent dans leur sein un grand nombre de personnages influents dans l'Etat. Mais ceux-ci se gardent bien d'afficher leur dégoût des mœurs nationales et leur mépris pour la religion orthodoxe, comme il arrive ordinairement à leurs coreligionnaires des autres nations ; le plus léger indice suffirait pour les compromettre gravement et les exposer aux ressentiments d'un souverain qui punit jusqu'à la simple pensée d'une conspiration contre sa politique.

Il faut dire franchement, toutefois, que le régime actuel de la Russie, comme celui de tout autre gouvernement qui adoptera ses vues, est le mieux choisi pour faciliter la rapide propagation de ces sociétés; en effet, il produit le mécontentement chez ceux qui voudraient se voir gouvernés par une politique plus franche, et il flatte ceux qui, vivant dans l'ignorance, manquent de la pénétration nécessaire pour démêler l'imposture, base de semblables sociétés. C'est au même système oppresseur du tzar que l'on doit attribuer principalement la propagation des loges maçonniques dans les cités les plus populeuses de son empire.

Mais la Russie, chargée de crimes qui ne laissent aucun repos à sa conscience; la Russie, schismatique et persécutrice d'un culte qui fut jadis le sien; la Russie, qui a enseveli sous les neiges de la Sibérie cent cinquante mille Polonais, dans le court espace de dix ans (1); la Russie, sans foi et sans crédit aux yeux du monde civilisé, qui voit avec horreur ses menées ambitieuses, la Russie porte encore dans sa politique un autre élément de ruine. Elle le porte dans son pouvoir public, basé sur l'oppression, dans la mésintelligence qui existe entre le gouvernement et les peuples opprimés, dans la condition même des masses ignorantes et vicieuses, dans l'immense étendue de son territoire, dans les violentes exactions des hauts fonctionnaires et enfin dans le pouvoir absolu de son souverain. Elle pourra bien se repaître des illusions de sa grandeur colossale, défier les tempêtes les plus furieuses et les provoquer même par des actes qui répugnent aux principes de la justice; mais elle recevra enfin le châtiment qni lui est dû. L'oppres-

(1) De 1825 à 1835.

sion peut subsister pendant un temps, il est vrai, et l'imposture peut fasciner aussi les yeux pendant quelques années; mais la justice est éternelle et finit toujours par triompher de toutes les deux.

Les événements qui se succèdent rapidement sous nos yeux semblent indiquer que le temps est venu où doit s'opérer un mouvement décisif pour l'avenir de la Russie, et le plan gigantesque d'un empire universel vient échouer contre les obstacles qu'opposent à son développement les efforts généreux des gouvernements les plus éclairés de l'Europe.

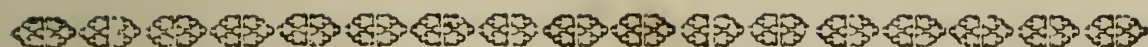
Toutes les nations tressaillent en ce moment solennel, où une lutte sanglante semble engagée entre la civilisation et la barbarie, entre la justice et l'arbitraire. La France et l'Angleterre se précipitent de l'Occident à l'Orient de l'Europe pour contenir cette nouvelle irruption de barbares qui se ruent sur le Danube, portant avec eux la terreur et la désolation. Quel sera le dénouement d'une situation semblable? C'est ce qu'il n'est pas facile de prévoir; mais, en attendant, les monceaux de cadavres entassés sur les bords du Danube et sur les plages de la mer Noire, les fleuves de sang qui arrosent les principautés et la côte d'Asie, la misère de plusieurs milliers de familles, ruinées par la guerre, et cette commotion qui agite l'Europe entière, placée sur un volcan, forment un terrible sujet d'accusation contre l'homme cause unique de tant de maux.

Mais le jugement avant-coureur du châtiment de la Russie ne pouvait être différent. Les souverains qui abusent de leur puissance pour opprimer les peuples et pour faire de leur autorité le fléau du genre humain, sont destinés, ordinairement, à fournir aux autres un avertissement salutaire. Si le coup que la Russie s'est

préparé vient à humilier son front orgueilleux, Dieu veuille que les souverains de l'Europe profitent d'un enseignement solennel, dans lequel se fait entendre cette voix qui commande aux trônes et dit aux souverains de ce monde : « Et maintenant, rois, comprenez; instrui-» sez-vous, vous tous qui jugez la terre (1). »

(1) Ps. 2.





CHAPITRE XXVI.

Situation religieuse. — *Pétrification* du schisme de Photius. — Abolition du patriarcat. — Le czar pontife. — Le saint synode. — Très graves inconvénients. — Servitude et relâchement du clergé. — Le catholicisme seul est libre. — Les dignitaires ecclésiastiques. — Les couvents. — Vices lamentables dans les cloîtres.— Dégradation du clergé séculier. — Note statistique. — Les séminaires.

Une Eglise esclave du pouvoir civil, de qui elle reçoit le faible mouvement qui révèle encore sa vie; une Eglise sans instruction religieuse, sans inspirations célestes, sans liberté individuelle et sans consolations pour l'âme; une Eglise, enfin, qui ne montre à ses croyants que le terrible *knout,* les chaînes ignominieuses de l'esclavage et la mission qu'elle a reçue de gagner des prosélytes par la terreur, comme le prophète du Koran: telle est l'Eglise russe *orthodoxe*, comme elle s'appelle, ou *schismatique*, ainsi qu'on doit plus justement l'appeler.

Héritière de la mauvaise foi et de l'impiété du célèbre Photius, de triste mémoire, elle porte inoculés dans son sein l'inquiet empressement, l'intolérable fanatisme et l'esprit turbulent qui distinguèrent jadis le patriarche du schisme de l'Orient. Les mêmes intrigues qui ouvrirent à celui-ci la voie pour s'emparer du siége d'Ignace, en expulsant violemment son légitime possesseur, la même bassesse pour capter la bienveillance des

grands et les faire servir d'instruments à ses projets, le même misérable égoïsme qui fait préférer sa convenance particulière à l'intérêt général, se retrouvent encore aujourd'hui dans le sacerdoce de cette Eglise avec une si parfaite ressemblance, qu'ils justifient le jugement de l'éminent orateur (1) qui, dans la chaire de Notre-Dame de Paris, l'appelait *une pétrification durable*. Ces mêmes vices, qui produisirent jadis le schisme d'Orient, perpétués jusqu'à ce jour et protégés par le pouvoir, qui fait servir à ses intérêts le nom de la foi, nous montrent aujourd'hui l'Eglise russe parfaitement semblable à l'Eglise byzantine lorsqu'elle était régie despotiquement par le schismatique Photius, au neuvième siècle du christianisme.

Un patriarcat obtenu à prix d'or par le grand-duc de Moscou, fut pendant deux cents années le centre d'unité de la communion russe; mais c'était le souverain qui parlait par la bouche du patriarche simoniaque, durant ce long espace de temps. Malgré cela, les souverains de Russie, devenus de plus en plus exigeants, ne voulurent pas même voir devant eux un fantôme d'autorité, qui semblait leur disputer quelque chose de ce pouvoir sans limites qui constitue l'autocratie. Après la suppression du patriarcat moscovite, un synode établi par le tzar succéda, pour la direction des affaires ecclésiastiques, au patriarche inauguré par un évêque simoniaque et intrus. Pierre Ier, créateur du *saint synode*, avait, à vrai dire, autant de juridiction sur l'Eglise *orthodoxe* que Job Ier, institué patriarche moscovite par Jérémie II, de Constantinople.

Le synode, à son origine, se composait d'un président,

(1) Le R. P. Lacordaire.

qui prenait le titre de *procureur suprême*, de deux vice-présidents, de quatre conseillers pour les délibérations, et de quatre assesseurs. On pouvait choisir les assesseurs soit parmi les métropolites, archevêques et évêques, soit parmi les archimandrites, igumènes et protopopes ; mais les membres du synode devaient être désignés parmi les métropolites, les archevêques, le confesseur de l'empereur et les chapelains en chef de l'armée et de la marine (1).

L'empereur actuel a divisé la connaissance des affaires du synode en quatre départements, auxquels il a donné les noms de saint synode, instruction, administration et secrétairerie du procureur suprême. Le synode ne peut être considéré que comme l'instrument de la volonté du pouvoir temporel dans toutes les affaires de l'Eglise, soit qu'il s'agisse de sa constitution, de sa discipline, de ses droits ou de ses institutions. L'empereur est le seul qui ordonne et décide dans le synode, il intime ses ordres au procureur suprême ou président, en le chargeant de l'exécution de ses décrets, et du châtiment des évêques ou autres fonctionnaires ecclésiastiques qui mettraient de la négligence à en assurer l'effet. De cette manière, le synode n'est plus qu'un tribunal chargé de l'exécution des ordres dictés par le tzar, en tant que chef de l'Eglise nationale russe.

L'instruction ecclésiastique donne fort peu d'occupation à la commission qui la dirige, car depuis deux cents

(1) En 1839, le synode se composait de Séraphin, métropolitain de Norgorod et de Pétersbourg, doyen d'âge et président ; de Philarète, métropolitain de Moscow ; de Philarète, métropolitain de Kiew ; de Jonas, métropolitain honoraire ; de Wladimir, archevêque de Kazan ; de Nicolas Musowski, confesseur de l'empereur et protopope, et de Basile Kulucvicz, protopope.

années entières, elle n'a fait aucun progrès et se trouve aujourd'hui dans l'enfance, comme elle y était autrefois. Une chose digne de remarque, c'est que les évêques ne sont pas maîtres de placer entre les mains des élèves, dans leurs séminaires, les livres qu'ils jugent convenables pour leur instruction. C'est le tzar qui les approuve d'abord, et c'est le tzar lui-même qui, par l'intermédiaire de son procureur, les impose d'office dans les colléges ecclésiastiques.

La branche d'administration embrasse l'économie des revenus ecclésiastiques et toutes les affaires qui se rattachent aux dépenses du culte. Une source très importante de revenus, dans l'Eglise moscovite, c'est la vente des cierges bénits, celle des couronnes que les fiancées portent à la cérémonie de leur mariage, et celle des *sauf-conduits pour l'éternité* que l'on place avec le cadavre dans sa sépulture. Chaque diocèse pouvait disposer des offrandes faites volontairement par les fidèles dans leurs églises, jusqu'au temps d'Alexandre Ier, qui ordonna qu'elles fussent toutes remises dorénavant au synode, pour qu'il les distribuât comme il le jugerait à propos.

La secrétairerie du procureur suprême embrasse tout le reste des affaires ecclésiastiques et peut être considérée comme le grand ressort qui meut la machine entière de l'Eglise *orthodoxe*. En lisant ses actes ou la relation de ces synodes, on comprend qu'elle n'est autre chose qu'un bureau de l'Etat, car les actes doivent être approuvés par le souverain avant d'être proclamés par les membres du synode. Les rapports présentés fréquemment par ce bureau à l'empereur nous prouvent péremptoirement que notre opinion est exacte lorsque nous considérons le synode comme le ministère par l'organe duquel l'Eglise reçoit les ordres du chef de l'Etat. Le

procureur ne parle de rien autant que de la volonté souveraine, des ordres de l'empereur et de la nécessité de les remplir scrupuleusement. La discipline existante et les lois ecclésiastiques en vigueur ne sont pour rien dans les actes de ce prélat, dont le Dieu, la religion et la conscience semblent personnifiés dans le tzar.

Il est facile de prévoir les tristes conséquences d'un pareil ordre de choses, si contraire à cette entière indépendance de tout pouvoir humain que l'Eglise chrétienne a reçue de son divin fondateur. Mais il y en a deux, à mon avis, qui sont plus prononcées que les autres, et qui, par ce motif, se remarquent à première vue, à savoir, la servitude et le relâchement.

Une religion sans vie, sans inspiration, sans conscience propre, n'a la mission de produire aucun bien. Soutenue par une main vigoureuse, elle pourra se conserver, mais comme le cadavre qu'avec le secours de la chimie un naturaliste habile préserve de la dissolution pour le classer parmi les objets d'étude qui garnissent les rayons de son musée; cette momie est privée de tout mouvement; cette momie ne parle ni ne pense; cette momie n'a point le sentiment de son état et tombera en dissolution dès le moment où lui manqueront les soins de son propriétaire. Il en est de même absolument pour l'Eglise russe, séparée par le schisme du centre de l'unité catholique; elle existe, mais morte pour le bien, mais sans vie pour combattre les vices en remplissant le ministère de la prédication, mais sans intelligence pour connaître les maux qui la consument et sans ressources pour les guérir : la dissolution, conséquence nécessaire de la mort, se déclarera aussitôt que le bras qui la soutient lui aura retiré son appui. C'est en parcourant les différentes hiérarchies de cette Eglise, que

l'on reconnaît mieux l'horrible cancer qui la dévore.

L'épiscopat russe, créature du tzar, de qui il tient sa nomination individuelle comme aussi sa subvention et ses honneurs, dépend du souverain d'une manière aussi directe et immédiate que les généraux de l'armée ou les chefs de la marine. L'héritier de la politique de Pierre Ier, le tzar actuel, considère comme dangereux pour le gouvernement de confier des dignités élevées aux ecclésiastiques, et se borne à pourvoir d'évêques les diocèses vacants, ceux mêmes qui sont d'un rang supérieur. Il transfère les titulaires d'un siége à un autre, mais sans leur permettre de prendre le nom du second s'il appartient à une hiérarchie plus élevée, jusqu'à ce que lui-même le leur accorde comme une faveur nouvelle et en récompense de la fidélité qu'ils ont *témoignée plus d'une fois à son auguste personne.* Le zèle manifesté pour la foi orthodoxe n'est point par lui-même un titre suffisant, car Philarète, archevêque de Moscou, en montra bien assez, et pourtant il ne reçut qu'après plusieurs années le titre de métropolitain, qui lui appartenait de droit. La dignité épiscopale n'accorde aux prélats aucune garantie qui puisse les mettre à l'abri des empiétements despotiques du tzar; sous ce rapport, ils ne sont pas, à ses yeux, dans une condition meilleure qu'un chef quelconque de l'armée, et le traitement qu'ils en reçoivent est de la même nature aussi.

Nicolas Ier se plaît à leur faire sentir souvent les effets de son mécontentement par des réprimandes injurieuses qu'il leur adresse en public et à l'église même, pendant le temps des offices. On a vu ce zélé défenseur de la foi *orthodoxe* apostropher de la manière la plus ignominieuse deux archevêques qui, peu familiarisés avec le cérémonial de la cour, avaient omis quelques-unes des

formalités d'usage en parlant à Sa Majesté. On l'a vu aussi exiler à Karsk, en Sibérie, un prélat octogénaire que la rigueur de l'hiver et l'abondance des neiges avaient empêché de se rendre à une convocation de l'autocrate (1). « Il faut qu'il change d'air, dit alors le tzar, » et qu'il s'accoutume au climat agréable et tonique de la » Sibérie, non moins favorable à l'âge qu'à la santé. »

Mais ces évêques ne sont pas seulement esclaves du pouvoir civil : ils le sont encore de la pauvreté et de la misère.

Il n'existait pas en Europe une Eglise aussi opulente que l'Eglise russe, sous Ivan III, Pierre III et Catherine II ; mais aujourd'hui elle se trouve réduite à la mendicité, parce que les souverains se sont emparés de ses biens, en lui assignant des revenus sur les fonds du trésor public. En effet, les métropolitains et les archevêques reçoivent un traitement de cinq mille francs par an ; les évêques de trois mille, les ecclésiastiques inférieurs de quatre cents ; d'où il résulte que cette chétive somme ne pouvant suffire à leurs besoins, ils ont recours ordinairement à des industries honteuses, qui leur procurent des profits plus abondants que la mitre épiscopale ou l'étole du curé.

Les instituts monastiques fournissent l'Eglise d'évêques et de dignitaires, comme les académies et les séminaires de directeurs et de professeurs. Mais cette noble et généreuse volonté qui fait renoncer l'homme au monde et le conduit dans le cloître pour servir Dieu, dans le silence de la solitude, par la prière, par l'étude des sciences sacrées et par le dévouement au service du prochain, c'est en vain que nous la chercherions parmi

(1) *L'Eglise schismatique russe*, chap. II. (Theiner.)

les moines russes, car ce sont des vues toutes différentes qui les ont amenés au monastère. Nul ne peut être admis dans les *satnujes* ni dans les *sastalnujes* (1) sans avoir atteint l'âge de quarante ans s'il est homme, ou de cinquante s'il appartient à l'autre sexe; c'est-à-dire lorsqu'il a épuisé le calice des plaisirs, lorsqu'il ne se sent plus assez de vie pour la dissipation du siècle, assez de forces pour rendre encore des services à la société civile.

Cette voix intérieure, cette voix céleste qui dicte la résolution d'embrasser une vie semblable, il ne doit lui prêter l'oreille que lorsque la société humaine se dispose à le repousser de son sein comme un être inutile, et lorsque, ordinairement, le relâchement de ses propres mœurs devrait plutôt le dégoûter et l'éloigner de la profession monastique. Il ne faut donc pas nous étonner si les corps réguliers ne recueillent point en Russie quelques-unes de ces belles fleurs de la jeunesse, que la ferveur chrétienne enlève ordinairement à la dissipation du siècle, en d'autres pays, et s'ils ne peuvent se montrer à nous ornés de ce vêtement qui appartient en propre à la vertu la plus relevée, suivant l'esprit de l'Evangile, à cette vertu qui fait la beauté et la gloire des cloîtres du catholicisme, la virginité.....

Cette sublime vertu, comme aussi le magnifique assemblage de celles qui forment son cortége, sont bien loin d'embellir les laures et les *satnujes* de la Russie. Il répugne au dernier point de descendre à esquisser, même légèrement, les scènes qui se passent dans les monastères de cette malheureuse nation, et je l'omettrais bien certainement dans cet ouvrage, si je n'avais

(1) Les premiers sont les couvents ordinaires, ou payés par le gouvernement, et les seconds les extraordinaires, ou soutenus par les aumônes des particuliers.

l'intime conviction qu'un malaise aussi général que celui qui tourmente l'Eglise *orthodoxe* n'est qu'un nouveau démenti donné à ceux qui admettent comme possible l'existence du christianisme séparé de son centre d'unité.

C'est ordinairement dans deux classes très distinctes de la société que se recrutent les sujets qui choisissent en Russie la profession monastique. Les uns appartiennent à des familles de moyenne condition, et, après avoir terminé leurs études, entrent dans un institut religieux quelconque, avec l'assurance positive d'être nommés évêques, archimandrites ou titulaires de quelqu'une des hautes dignités de l'Eglise. Le gouvernement russe a toujours à sa disposition un nombre considérable de ces sujets, qu'il place aux premiers postes ecclésiastiques, lorsqu'il a reçu d'eux de nombreuses preuves d'une incontestable fidélité. A ceux-ci le gouvernement accorde très gracieusement la dispense d'âge exigée par les lois pour l'admission aux vœux de religion, et le synode les nomme immédiatement professeurs dans les académies ou séminaires ecclésiastiques de l'empire.

Les seconds, beaucoup plus nombreux, appartiennent à la classe inférieure. Ce sont des soldats en retraite ou des fils de paysans dépourvus de toute espèce d'éducation, et, ce qui est pire encore, des qualités morales requises par le genre de vie auquel ils aspirent à se consacrer. Mais le nombre des postulants, même dans cette catégorie de sujets, n'est pas encore aussi considérable qu'on pourrait le croire. Dans un empire aussi étendu que la Russie, et peuplé de quarante millions de chrétiens, le nombre des personnes qui embrassent la vie monastique est relativement très petit (1).

(1) En 1836, il montait à peine à deux cent quatre-vingt-onze, sur

Quoique le gouvernement ait déterminé le nombre de religieux de l'un et de l'autre sexe qui peuvent exister dans les monastères subventionnés par lui, et quoique ce nombre doive s'élever à quatre mille quatre cent cinquante-six personnes seulement, il n'atteignait guère que la moitié de ce chiffre en l'année 1836. Divers motifs peuvent restreindre le nombre des sujets qui se consacrent à la vie religieuse, entre autres l'absence de toute discipline dans les monastères, circonstance naturellement très propre à éloigner ceux qui aspirent à la perfection conseillée par l'Evangile. Mais, à mon avis, il y a un motif plus efficace et plus puissant encore, aux yeux de la majorité des personnes qui pourraient songer à embrasser, dans ce pays, la vie des cloîtres : *c'est le mépris que le fils aîné de l'Eglise orthodoxe, le défenseur des chrétiens en Orient, a fait retomber, de propos très délibéré, sur les ordres religieux.* Il les traite avec le dédain le plus altier, détourne de leur projet les personnes notables qui songent quelquefois à embrasser les instituts réguliers; et, après avoir dépouillé les religieux de ces biens, qui leur donnaient un certain prestige aux yeux de la multitude, à laquelle ils apparaissaient comme les propriétaires d'une fortune immense, il a fini par les réduire à la misère, en leur assignant pour unique pension quatre cents francs de rente annuelle à chacun.

lesquels deux cent dix-neuf hommes et soixante-douze femmes; cent quarante-six étaient fils de prêtres mariés, vingt-quatre de nobles ou d'officiers de l'armée et quarante de soldats en retraite; dix-huit appartenaient à la classe commerçante, trente-un étaient de la condition la plus infime, et parmi ceux-ci se trouvaient même sept affranchis et neuf esclaves, encore en puissance d'autrui. Il en était de même pour les femmes : douze étaient filles de prêtres, quinze d'officiers subalternes, quatre de négociants, et quarante-deux de laboureurs; sur ces dernières, sept étaient affranchies et cinq esclaves encore.

Nous mourrons de faim, telle est la doléance unanime de ces misérables, vêtus de haillons, et qui, pour gagner leur subsistance de chaque jour, sont obligés de s'occuper de choses tout à fait étrangères à l'esprit de leur profession. Aucun homme, dans une position de fortune même médiocre, ne veut embrasser un état qui, bien loin de lui assurer la paix que procure la retraite, ne lui fera ressentir que les dégoûts inséparables de la misère et de la mendicité. Ceux qui adoptent la vie monastique pour s'en faire une échelle qui les conduise aux dignités, entrent dans les laures ou dans les couvents annexés à l'évêché; là, moyennant le revenu qu'ils se sont assuré préalablement en obtenant une chaire ou un bénéfice, ils vivent avec une certaine aisance, que les moines des *satnujes* ne connaissent bien certainement pas.

A la vue d'un désordre aussi lamentable, qui a brisé nécessairement les liens de la discipline religieuse, nous ne devons pas nous étonner du relâchement complet des institutions monastiques dans l'Eglise *orthodoxe.* Ce relâchement dépasse, en effet, toute mesure. Depuis Ivan III et Ivan IV jusqu'à Pierre Ier, le gouvernement russe a tenté divers moyens pour réformer les établissements religieux de l'empire, mais tous ses efforts n'ont amené aucun résultat. Ces maisons se trouvent encore aujourd'hui dans le même état que lorsque le concile de Moscou formulait de nombreuses lois pour les régénérer, et que lorsque Pierre Ier confiait l'exécution de cette réforme au colonel Baskakoff, capitaine des gardes impériales.

Venons maintenant au clergé séculier, à ce clergé plus dégradé encore, s'il est possible, que le clergé régulier, à ce clergé qui se compose d'une armée d'archiprêtres

ou protopopes, de prêtres ou popes, de diacres, de lecteurs, de chantres, de sacristains et autres fonctionnaires inférieurs de l'Eglise russe, tous entourés d'un répugnant cortége de femmes et d'enfants; à ce clergé de qui ses évêques se sont bornés jusqu'ici à exiger une conduite régulière et tout juste assez d'instruction pour savoir lire afin de pouvoir exercer le ministère auguste du sacerdoce, bien que parmi les postulants ils ne rencontrent pas beaucoup de sujets qui réunissent ces qualités, quelque élémentaires et indispensables qu'elles soient; à ce clergé qui, déjà depuis plusieurs siècles, reçoit et transmet, comme un funeste héritage, le fanatisme, l'ignorance, la superstition, et comme conséquence de ces vices la démoralisation, la dégradation et le sacrilége.

Je ne prétends pas me constituer accusateur de ce clergé malheureux et bien digne assurément de toute notre compassion, en affirmant que son sort est plus déplorable que celui de tout autre clergé du monde chrétien et que sa triste condition actuelle peut bien être considérée comme le juste châtiment que la justice divine inflige à son double crime de schisme et d'hérésie. Plaise à Dieu que les peuples inexpérimentés du nouveau monde, auditeurs crédules de ces démagogues intéressés, qui, sans autres titres qu'une infernale audace, viennent leur prêcher une doctrine nouvelle, en cherchant à leur inspirer de l'aversion pour le centre de l'unité; plaise à Dieu, disons-nous, que ces peuples puissent contempler l'effrayant tableau qu'offre au monde le clergé schismatique de Russie, malgré les efforts du pouvoir impérial pour le maintenir à la hauteur de la dignité du sacerdoce chrétien!!!

Il se passe au sein de ce clergé des choses vraiment

fort singulières. Les jeunes gens qui ont en vue de suivre la carrière ecclésiastique, commencent par courtiser la fille de quelque protopope ou pasteur d'une localité, et s'ils réussissent à faire agréer leurs propositions de mariage, c'est alors au beau-père à mettre en jeu ses relations pour obtenir à son futur gendre quelque paroisse où sa femme ira être la *santipe* (1), sa condition trop modeste ne lui permettant pas d'aspirer pour elle à une position plus élevée. La *santipe*, se trouvant en réalité la cause première de l'élévation de son mari, exerce parmi les prêtres russes une influence directe, qui souvent dépasse même de beaucoup les limites des convenances. En outre, le prêtre étant condamné d'avance par la loi à la vie monastique dans le cas où il deviendrait veuf, considère naturellement l'existence de sa femme comme d'une absolue nécessité pour son bonheur présent.

Mais cette espèce de partie intégrante, pour ainsi dire, que la femme constitue dans le sacerdoce russe, est une autre cause du mépris dans lequel nous le voyons tombé. Le peuple se préoccupe beaucoup moins des qualités d'un pasteur appelé par son ministère à être son conseil, son directeur et son oracle, que de celles de la femme qui le domine, qui est en possession de tous ses secrets et qui s'est rendue complétement maîtresse de ses actions et de sa volonté. De là vient la distance visible qui sépare les pasteurs de leurs paroissiens. La haute société les repousse de son sein, la partie saine du peuple voit avec mépris leur ignorance, leurs vices honteux, et les chrétiens leur ont retiré toute confiance, l'expérience leur ayant fait connaître qu'ils la trahissent indignement, sans en excepter même les confidences que

(1) On appelle *santipes* les femmes des prêtres grecs.

devrait protéger le secret de la confession sacramentelle. Et que l'on ne croie pas que nous exagérons, en articulant des charges aussi graves, car les faits sont là pour garantir la vérité de nos récits, sans qu'il soit besoin d'autres arguments pour la prouver.

La statistique ecclésiastique dressée par le saint synode en 1852 nous révèle que, dans cette même année, deux cent soixante prêtres ont été dégradés, dans l'empire, pour des faits d'une haute gravité ; que, sur ce nombre, cent vingt-deux l'ont été par différentes cours épiscopales, les autres par le synode lui-même, et que la totalité de ceux qui ont été condamnés par ces mêmes autorités pour des faits moins graves, pendant le cours de l'année dont il s'agit, s'est élevée à *dix-neuf cent quatre-vingt-cinq*.

En remontant un peu, nous trouvons qu'en 1839 les condamnés en matière criminelle étaient dans la proportion de un à vingt sur la masse totale du clergé.

Le nombre des établissements d'éducation ecclésiastique est bien diminué, certainement. Il n'y a jamais eu au monde un clergé aussi riche et aussi puissant que le clergé moscovite, avant la spoliation dont il a été victime, alors qu'il se voyait comblé des trésors que lui prodiguait la libéralité des grands et des puissants de la terre; mais en même temps il n'y a pas de clergé qui ait moins fait pour la prospérité spirituelle de l'Eglise.

Les tzars sont venus de temps en temps stimuler l'apathie des évêques en développant dans de longs décrets des projets de colléges modèles, destinés à former un clergé sage et vertueux. Pierre Ier, Catherine II, Alexandre Ier et autres établirent quelques séminaires et ouvrirent, en outre, les quatre académies ecclésiastiques de Pétersbourg, de Moscou, de Kiew et de Kazan,

desquelles dépendent ces colléges, comme aussi les écoles primaires elles-mêmes. Il existe au sein de chacune des académies une espèce de commission, appelée *conférence,* laquelle est chargée de soumettre au *suprême procureur impérial* les projets d'amélioration ou les règlements divers qu'elle juge convenable d'introduire dans ces établissements.

Ecoutons ce que l'on dit au procureur suprême, au sujet des travaux de ces conférences : « La commission » des sciences ecclésiastiques s'occupe de perfectionner » les études théologiques dans les académies et les sé» minaires, pour les mettre en harmonie, non-seulement » avec le dogme, mais encore avec les traditions et la » discipline de l'Eglise universelle d'Orient. On a jugé » nécessaire de nommer, au sein de la conférence de Pé» tersbourg, une commission particulière pour examiner » les livres théologiques, et pour décider lesquels doivent » être considérés comme fondamentaux, lesquels seront » employés comme ouvrages auxiliaires ou accessoires, » lesquels doivent être réformés, et quelles matières il » est nécessaire d'introduire dans des livres nouveaux.

» On a ordonné en même temps aux directeurs des » académies et des séminaires de présenter les pro» grammes des matières de théologie qui doivent être » professées, et de faire connaître la nature et la durée » de leurs cours, en indiquant, de plus, les ouvrages » qui doivent être suivis dans l'enseignement, surtout » lorsque ceux-ci traitent de matières pour lesquelles » manquent encore des sources suffisantes. On a donné » aux auteurs des programmes demandés l'autorisation » d'émettre leur avis sur la manière de rendre l'ensei» gnement plus facile et plus parfait à la fois. On doit » néanmoins laisser de côté toutes les subtilités scolas-

» tiques et toute polémique superflue, pour s'en tenir » exclusivement à ce que réclame comme utile et né- » cessaire le service sacré de l'Eglise, auquel les élèves » ont le désir de se consacrer.

» Quant aux livres destinés à l'enseignement, la com- » mission a fait connaître son opinion à leur sujet. On » lui a soumis pareillement les programmes théolo- » giques de tous les recteurs, à l'exception d'un très » petit nombre, et elle s'occupe activement d'examiner » tous les projets relatifs à cet objet très important, du- » quel dépendent l'instruction orthodoxe de la patrie et » la sécurité de la foi pour l'avenir.

» Toutes les académies et tous les séminaires ont été » pourvus d'ouvrages d'histoire publiés récemment, et » qui, après avoir été examinés, seront admis comme » auxiliaires pour l'enseignement (1). »

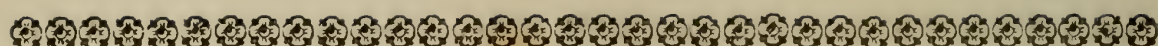
En 1838, on présenta tous les projets de réforme de l'enseignement théologique, et le procureur suprême demeura profondément surpris, tant de l'imperfection de l'instruction que de la confusion des méthodes, du défaut de principes dans les systèmes et du véritable désordre qui régnait dans l'ensemble total des cours. Il n'y avait pas un seul abrégé de théologie qui pût s'adapter à l'étude de cette science fondamentale du dogme : l'étude de l'Ecriture sainte avait été négligée juqu'alors, celle des saints Pères beaucoup plus encore, et celle de l'histoire était complétement inconnue de ces régulateurs de l'instruction cléricale. On acquit aussi la certitude que les séminaires, comme les écoles, étaient numériquement insuffisants pour répondre aux besoins de l'éducation, qui se font sentir en Russie plus que dans

(1) Actes du saint synode, 1838.

aucun autre pays de l'Europe, et que, par leur nature, ces établissements étaient bien éloignés de rendre les services que réclame leur objet.

Mais cette éducation, mesquine et arriérée, traîne visiblement, en outre, la chaîne ignominieuse qui déshonore toutes les autres branches de l'Eglise russe : la conférence, l'académie, le procureur impérial, voilà les pouvoirs qui la tyrannisent ; et encore n'est-ce pas tout. On défend au clergé les controverses dogmatiques, parce que, suivant l'opinion du gouvernement, « elles introduisent la division dans les esprits et troublent la paix » des familles. » On interdit au clergé le libre usage de la prédication, parce que « dans ses sermons il peut lui » échapper des doctrines qui se trouvent en désaccord » avec celles que professe l'Eglise nationale, inconvénient » d'autant plus à redouter que le nombre des ignorants » dépasse de beaucoup celui des hommes instruits. » Le clergé, d'un autre côté, n'a pas l'autorisation d'enseigner la doctrine de vive voix dans les écoles... A quoi se réduit donc le ministère de ce clergé? A quoi se réduit cette Eglise à laquelle on impose le silence sur les dogmes mêmes qu'elle professe?





CHAPITRE XXVII.

Conséquences de la situation. — Qu'ont obtenu les schismatiques?— Eglise *pétrifiée*. — Les sectes. — Propagande *orthodoxe*. — Les devoirs ecclésiastiques méconnus. — Les soi-disant religieuses et leurs scènes lubriques. — Les saints nationaux. — Les fêtes de l'Eglise russe. — Le *Te Deum* à domicile.

Rien de noble en soi, rien d'heureux pour l'humanité, rien qui réponde aux sentiments élevés de l'âme ne saurait naître d'un état de choses tel que celui que nous venons de passer en revue. Les panégyristes de la Russie, ceux qui voudraient voir s'étendre dans l'Europe entière la politique de l'autocrate et attacher l'avenir des peuples au char de triomphe de l'absolutisme, pourront nous dire si un état semblable est d'un heureux augure pour l'existence civile et religieuse des nations. Je ne m'occuperai point de la situation politique, beaucoup plus amère qu'on ne saurait le croire; la situation religieuse est la seule qui se rattache à mon objet, et les conséquences les plus faciles à déduire sont celles que je vais énumérer ici.

J'ai dit plus haut qu'il n'a jamais existé au monde un clergé aussi opulent que le clergé russe, jadis comblé de richesses par la libéralité des grands. Mais qu'a fait ce clergé pendant ses jours de prospérité, alors que ses immenses trésors lui donnaient une influence démesurée dans le gouvernement, un prestige colossal aux yeux

de toutes les classes de la société? A-t-il songé alors à ouvrir des écoles pour le peuple, ou des séminaires pour les aspirants au sacerdoce? A-t-il construit des hôpitaux pour fournir un aliment à cette ardente charité qui doit enflammer le cœur du disciple de Jésus-Christ? A-t-il créé des asiles pour réunir autour de lui les veuves et les orphelins? A-t-il élevé des temples pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû? Non, et mille fois non. *Les richesses n'ont été entre ses mains que pour préparer sa ruine,* et la substance destinée au soulagement des malades, de l'orphelin, de la veuve, tout ce qui devait alimenter l'instruction publique et contribuer à l'éclat du culte religieux, il l'a fait servir uniquement à ses propres besoins.

Au lieu de bâtir des séminaires, il a converti en théâtres d'orgies les maisons religieuses, et il y a formé des prêtres continuateurs des scandales de leurs prédécesseurs. Au lieu d'ouvrir des asiles pour l'infortune, il n'a pas rougi d'employer l'argent des pauvres à corrompre l'innocence, en augmentant par ses désordres le nombre des victimes de la misère. Au lieu d'élever des temples au Seigneur, il s'est contenté de profaner ceux dont il avait dépouillé le catholicisme en les faisant servir de théâtres, sur lesquels son ignorance, sa mollesse et sa sensualité devaient représenter les scènes les plus révoltantes et les plus sacriléges. Une main de fer est venue le tirer de sa douce léthargie, un acte despotique lui a ravi les trésors qu'il dissipait, et alors, quand il s'est vu sans aucune ressource pour opérer quelque bien, il a compris qu'il n'avait fait jusqu'alors que travailler à sa propre ruine.

L'Eglise d'Occident, agitée presque incessamment par de terribles tempêtes et dépouillée de l'or que lui offrit

jadis en tribut la dévotion des princes, manifeste encore aujourd'hui par mille splendides monuments cette bienfaisance qui lui assure des droits à l'éternelle reconnaissance de la société civile, non moins que cette profusion de temples, dans la magnificence desquels nous contemplons avec admiration l'empreinte de la piété ardente et de la générosité sans bornes de leurs illustres fondateurs. En Allemagne, en Espagne, en France, en Italie, en Portugal, et même en Angleterre, en Suède, en Norwége et en Danemarck, les plus beaux édifices que nous voyons consacrés, soit à la culture des sciences, soit au soulagement de l'humanité souffrante, ont dû leur origine à la ferveur catholique, et l'intervention du sacerdoce dans ces divers établissements est venue donner un nouveau relief au clergé, seul capable de concevoir et de réaliser de si vastes entreprises.

L'Eglise russe, au contraire, après les vicissitudes qu'elle a éprouvées, ne saurait alléguer aucune espèce de services qui lui donnent droit au respect de ses fidèles, et elle sera effacée de la terre sans avoir élevé un seul monument qui rappelle son existence aux âges futurs. Pendant quatre siècles, elle a dominé le plus vaste empire de l'Europe; elle continuera à le dominer jusqu'à ce que ses crimes *aient comblé la mesure;* mais elle finira par disparaître, sans laisser seulement imprimée sur le sable la trace de ses pas. Voyez cette Eglise sans âme, sans vie, sans aucune animation pour ce qui est grand et utile! Elle est *pétrifiée*, et sa vie ne produira pas plus de fruit que n'en donnerait la pierre qu'une main audacieuse arracherait du temple antique de Sion pour la lancer dans les déserts brûlants de l'Arabie!

La force de l'autorité a pu maintenir, non sans peine, l'apparence d'une languissante unité de foi dans ce

clergé, mais non dans le peuple, divisé en une foule de sectes, qui se disputent la conscience d'une multitude ignorante et superstitieuse. Le nombre de ces sectes est infini; chacun sait que l'évêque de Rostoff en comptait plus de deux cents dans sa province, au commencement du dernier siècle, et que, malgré la disparition de quelques-unes de celles qui existaient alors, il s'en est révélé de nouvelles, et même en plus grand nombre que les précédentes.

Les principales, ou celles d'où dérivent toutes les autres, sont d'abord les *morelstchikis* (ou immolés), ainsi nommés du sacrifice qu'ils font d'eux-mêmes par le suicide, qui est à leurs yeux un martyre véritable. Les voyageurs nous racontent sur ces sectaires quelques horribles particularités, bien propres à nous faire voir jusqu'à quel point ils portent le fanatisme, l'ignorance et la superstition. « Il y a quelques années que cinquante *morelstchi-*
» *kis* formèrent la résolution de s'entr'égorger. Déjà
» trente-six de ces fanatiques étaient tombés sous le
» couteau de leurs coreligionnaires, quand une jeune
» fille les dénonça. La justice ne tarda pas à se trans-
» porter sur le théâtre de cette horrible boucherie; mais
» il ne restait plus que deux seuls individus vivants, au
» milieu de quarante-huit cadavres étendus sur le
» sol (1). » Ces deux misérables subirent sur l'échafaud la peine de leur crime; mais eux, de même que les quarante-huit victimes, sont réputés de vrais martyrs parmi les fidèles de cette abominable religion.

Les *scoptzi* (eunuques) associent, dans leur symbole, toutes les erreurs des hérésiarques aux rites les plus repoussants de l'antiquité païenne. Suivant eux, Dieu

(1) Haxthausen, t. Ier.

le Père est éternel; mais son Fils n'est point Dieu, il n'est point mort, ne mourra jamais et voyage sur la terre, il y a plus de dix-huit siècles déjà.

Leurs frères les *chlisti* (flagellants) se réunissent dans une salle, où ils sautent, dansent et se déchirent de coups, jusqu'à ce qu'ils tombent par terre, épuisés de douleur et de fatigue.

La nuit de la veille de Pâques, les *scoptzi* et les *chlisti* s'assemblent pour assister en commun à un office qu'ils célèbrent en l'honneur de la Vierge Marie. Pendant la messe, une jeune fille de quinze à seize ans, conduite là par surprise, est placée nue dans une cuve d'eau tiède; aussitôt qu'ils l'ont fortement liée, ils lui mettent entre les mains une figure, qu'ils disent être une représentation de l'Esprit Saint, et un nombre considérable de vieilles femmes, s'approchant d'elle, lui font une profonde incision sur la poitrine, lui amputent le sein gauche et en étanchent immédiatement le sang avec une adresse merveilleuse. Le sein détaché, coupé en menus morceaux, est mis sur un plat et présenté à tous les assistants, qui en mangent. Lorsque ces cannibales ont terminé leur abominable communion, la jeune fille est placée sur un autel, et toute la congrégation danse à l'entour, en chantant : « Dansons et chantons sur les » montagnes de Sion. » La danse devient de plus en plus vive, à chaque tour, jusqu'à ce qu'elle dégénère en frénésie ; alors on éteint les lumières, alors commencent des scènes horribles, dont on chercherait en vain l'analogie dans l'antiquité païenne. A diverses époques, le gouvernement a envoyé en Sibérie des centaines de ces sectaires, après avoir stigmatisé les plus notables d'entre eux d'une flétrissure imprimée sur leur visage avec un fer brûlant.

Les *bezslowesstnié* (ou muets) et les *sabatnikis* (observateurs du sabbat), fondés par un juif qui convertit, à prix d'argent, quelques popes, dont il fit ensuite les apôtres de sa doctrine (1), sont en grande partie les continuateurs des traditions judaïques.

La réunion de toutes ces sectes à l'Eglise nationale, entreprise par le patriarche Nicon (2), non pas tant par la conversion du cœur que par la violence, moyen de prédilection du tzar, qui suggérait et appuyait de pareilles mesures, loin de produire l'effet que s'en promettaient ses auteurs, n'eut d'autre résultat que de donner naissance à un essaim de nouvelles doctrines, écloses dans la chaleur de la discussion motivée naturellement par les tentatives du patriarche moscovite. D'un autre côté, l'ignorance du clergé, prêt à souscrire à toute doctrine dont les apparences offriraient quelque rapport avec les textes altérés de l'Ecriture qu'il avait entre les mains; la diversité de rites qui divisait ce même clergé dans les pratiques liturgiques, appelées en grande partie à représenter l'unité aux yeux de la multitude, qui ne pénètre pas plus avant; pour tout dire, une infinité de traditions superstitieuses, enracinées dans le peuple et entretenues par le clergé lui-même, qui y trouve son profit: toutes ces choses, soulevant, comme il était naturel, une opposition formidable contre les innovations de Nicon, donnèrent lieu aux différentes croyances des sectaires de se manifester d'une manière plus prononcée.

Le patriarche excommunia ses dissidents, qui prirent alors le nom de *starowertzi* (vieux croyants) et qui, rejetant jusqu'à ce jour toute réforme religieuse, condam-

(1) En 1470.
(2) En 1659.

nent comme de sacriléges innovations les réformes des évêques et les synodes de l'*orthodoxie*. Ces sectaires sont ordinairement les plus instruits parmi les Russes, et ils exercent, par là même, une certaine influence sur le peuple, quelquefois sur le gouvernement aussi. Leur centre, ou siége métropolitain, subsista plusieurs années dans les environs d'Irgis, où se trouvaient aussi quatre grands monastères de leur communion, dont le personnel se grossissait chaque jour des fugitifs de Sibérie, qui venaient se soustraire, parmi les moines, aux recherches de la police, et des clercs dégradés, livrés par leurs évêques au bras séculier. Le gouvernement fit raser, en 1838, ce centre d'unité des vieux *orthodoxes* et envoya leurs prêtres et leurs moines en Sibérie.

Les *starowertzi* se subdivisent en diverses fractions, qui ont leurs symboles et leurs rites, également divers et plus ou moins éloignés de ceux qui sont usités dans l'Eglise nationale. La classe sacerdotale de ces sectaires étant formée des transfuges de l'*orthodoxie*, ou, pour mieux dire, de ceux qu'elle rejette de son sein, il est évident que la condition de cette classe ne saurait être meilleure que celle du clergé de l'Eglise nationale; nous ferons remarquer, en outre, que cette dernière considère les prêtres *starowertzi* comme la véritable lie de son propre clergé.

Les *bezpoportschine* (ou sans prêtres) se subdivisent en une infinité de sectes, qui empruntent leurs noms de leurs coryphées. Parmi ces sectes, celle des *philippons* remplace les popes orthodoxes avec les *starikis* (anciens), lesquels sont recrutés dès leur première jeunesse et préparés à loisir pour les fonctions du culte. Le *stariki* se distingue des autres par un long vêtement noir et par un bonnet également noir, bordé de rouge; il vit d'au-

mônes, et son ministère se borne à lire, à chanter et à servir à l'église. Sa foi participe à toutes les erreurs du schisme grec et aux contradictions monstrueuses de tous les sectaires de l'Orient.

Chez les *théodosiens*, les hommes et les femmes ne se réunissent pas dans la même église; celles-ci ont leurs temples séparés, desservis par une sorte de prêtresses, qu'elles appellent *christora neviesta* (fiancées du Christ). Un long voile leur retombe par devant et leur couvre la tête, le front et jusqu'au bas de la figure, suivant l'usage oriental. Pour s'enrôler parmi les *fiancées du Christ*, une femme doit avoir atteint ses cinquante ans accomplis.

Les *douchobortzi* (lutteurs de l'esprit) se subdivisent aussi en une infinité de sectes, les plus pernicieuses, sans contredit, pour l'Eglise russe, parce que leur doctrine présente un système de théologie plus complet et plus développé que celui de toutes les autres. Néanmoins, les préceptes de ces spiritualistes sont si généraux et si vagues, qu'il n'est pas rare de voir observer dans tel lieu comme fondamentaux des principes que les habitants du lieu le plus voisin considèrent comme une pure et simple hypothèse.

Pendant que les *starowertzi* respectent profondément la tradition, les *douchobortzi*, avec leurs idées réformatrices, s'attachent à renverser les fondements de l'Eglise nationale. Conservateurs austères de l'ancien régime, les premiers veulent immobiliser les formes extérieures, tandis que ceux-ci, ennemis radicaux de toute espèce de culte et sectateurs du spiritualisme pur, travaillent à l'introduire comme un dogme essentiel de l'Eglise.

Il existe en Russie une autre espèce de spiritualistes ou *douchobortzi*; ce sont ceux que le vulgaire qualifie

du titre de *yarmaçon* (francs-maçons). Cette secte commença à paraître pour la première fois dans l'empire en 1770, et ses propagandistes disaient descendre de l'un des trois enfants jetés dans la fournaise de Babylone par les ordres de Nabuchodonosor. Leur symbole de foi admet les doctrines les plus absurdes, les plus répugnantes, et ils considèrent leur chef comme représentant et dépositaire légitime de la dignité de fils de Dieu. « Je » suis votre Christ, adorez-moi, » disait à ces sectaires un de leurs chefs les plus renommés. Ils n'ont ni temple, ni culte extérieur, ni prêtres, et rien de semblable n'existera, disent-ils, dans leur communion jusqu'au jour où les *douchobortzi*, répandus par toute la terre et devenus les arbitres des destinées de toutes les nations, consacreront à un culte qui doit alors leur être révélé les temples de toutes les communions du monde entier. Malgré cela, quelques-uns d'entre eux se réunissent, certains jours de l'année, dans des orgies secrètes; là, on se livre à toutes sortes d'excès, après avoir chanté des psaumes devant un jeune homme vêtu de blanc placé sur un autel, et dans lequel ils voient un symbole de l'Esprit Saint, qui vivifie les *douchobortzi*.

Le gouvernement a poursuivi les chefs de ces sectaires, principalement ceux qui appartiennent à la division introduite parmi eux par J. Kapoustin, dont les doctrines, moins spéculatives que celles que nous venons de faire connaître, donnaient à la secte plus de consistance et de visibilité. Mélitopol, en Tauride, où ils s'étaient propagés considérablement, devint dans cette occasion le théâtre des cruautés inspirées par le fanatisme russe lorsqu'il s'agit de persécuter des hommes qui professent des doctrines opposées aux siennes. Les *douchobortzi* furent déportés au Caucase, en 1839, et le procès instruit

contre leurs chefs révéla au gouvernement une série de délits monstrueux commis impunément jusqu'alors par ces spiritualistes. Mais dans les solitudes du Caucase ils espèrent leur rédemption future, et en attendant, ils dérobent soigneusement aux recherches de la police russe les fils de Kapoustin, persuadés que dans l'un d'eux revivra le Christ, et qu'il sera adoré quelque jour comme le maître de l'univers.

Nous sommes bien loin d'avoir passé en revue toutes les sectes de la Russie ; nous avons énuméré seulement les plus connues d'entre elles, dans la pensée que les erreurs monstrueuses, les aberrations de tout genre et l'énorme corruption qui les caractérisent, témoigneront suffisamment de l'état déplorable de la religion dans cet empire. Relâchement des liens sociaux, luxure, vol, cruauté, sacriléges, telle est la religion de plusieurs milliers d'hommes, au sein d'un Etat européen dont certains écrivains ont élevé jusqu'aux nues les institutions et les lumières. Mais l'Eglise russe, séparée du centre universel du christianisme, devait partager le sort de toutes les Eglises schismatiques. Son triste exemple ajoutera une preuve de plus aux mille preuves déjà existantes, desquelles il résulte jusqu'à l'évidence « que le siége de » Rome est l'unique anneau qui puisse maintenir les » hommes unis dans la foi. »

En dehors des mille sectes qui divisent le symbole de l'Eglise russe, on trouve encore dans le sein de ce grand empire l'islamisme, dont les croyants n'ont pas abandonné leur Koran, malgré les mesures violentes du tzar, qui veut absolument les rendre *orthodoxes*. On se rappelle ce qui s'est passé récemment entre l'autocrate et le

(1) En 1839.

mufti de la Crimée. Celui-ci, recevant un exemplaire de la version arabe de la Bible, magnifiquement relié, présent que le saint synode lui faisait au nom du tzar, qui aurait désiré transformer le pontife de Mahomet en évêque *orthodoxe*, ne tarda pas à répondre à cette politesse en envoyant à l'empereur, par l'intermédiaire du même synode, un riche exemplaire du Koran, qu'il l'engageait *à lire avec beaucoup de réflexion, dans l'espoir qu'il pourrait se pénétrer des vérités qu'il renferme.*

Le judaïsme subsiste également en Russie, malgré les violences dont les israélites ont été victimes pendant quelques siècles, et malgré le mépris toujours croissant avec lequel ils sont traités par les lois comme par les sujets de l'empire.

Le protestantisme compte aussi un nombre considérable de prosélytes, particulièrement dans la Lithuanie russe, où la réforme de Luther se propagea rapidement jadis.

Le catholicisme, enfin, maintient sous son drapeau des populations presque entières, dans la partie polonaise de l'empire, et il s'y trouve disséminé dans toutes les provinces, malgré la rage implacable avec laquelle il est persécuté par l'autocratie.

S'il faut s'en rapporter à ses Mémoires, le saint synode « a donné tous ses soins à envoyer des mission- » naires capables pour propager *l'orthodoxie* parmi tous » ces dissidents de sa foi, et faire briller en Russie le » beau soleil de l'unité religieuse, comme le pieux tzar » y travaille lui-même avec un zèle si fervent. » — Mais, que font ces missionnaires pour remplir leur ministère parmi les dissidents ? — Le clergé *orthodoxe* a donné la mesure de son incapacité à s'occuper fructueusement de la propagande : dépourvus de science pour la

controverse, manquant de la patience nécessaire pour supporter les fatigues de l'apostolat, dénués du zèle qui seul peut donner de l'autorité à leur ministère, ses membres se présentent au milieu des populations, armés de l'ukase de l'autocrate, qui les envoie, et du knout (1), dont ils menacent les auditeurs rebelles à la doctrine qu'ils ont entrepris de propager.

Leur vie répond dignement à leur mission. Pleins de sollicitude pour leur bien-être temporel, ils se montrent avides d'argent et ne négligent aucune occasion favorable de s'en procurer. Vicieux eux-mêmes, ils introduisent la démoralisation dans le peuple par le funeste exemple de leurs désordres, au lieu de faire aimer les vertus évangéliques par les enseignements efficaces d'une vie pure et sainte. Ignorants au plus haut degré, ils inoculent à leurs prétendus néophytes la superstition, l'hypocrisie et le fanatisme qui les caractérisent, au lieu de la doctrine céleste de l'Evangile, enseignée par le Sauveur du monde.

Les Mémoires du synode annoncent un nombre considérable de conversions opérées parmi les mahométans, les israélites et autres dissidents de l'*orthodoxie*, dans le même temps que les pastorales de divers prélats *orthodoxes* déplorent le peu de solidité de ces conversions. C'est ainsi que nous apprenons que les tribus du lac Baical, après avoir souscrit la promesse de professer l'*orthodoxie*, sous la pression de la frayeur que leur oc-

(1) Le *knout* est un instrument usité en Russie pour fustiger les coupables ; il se compose ordinairement de cordes, garnies à leur extrémité de crochets aigus qui, en tombant sur le corps, le meurtrissent douloureusement. — Voir, au sujet des missions russes, le précieux ouvrage écrit en allemand par le P. Theiner, sous ce titre : *L'Eglise russe schismatique, d'après les derniers rapports du saint synode.*

casionnaient les violences exercées par les agents du tzar, embrassèrent l'*islamisme* aussitôt que la liberté du choix leur fut rendue. Nous apprenons aussi que les propagandistes de Kascon infligeaient fréquemment la peine du fouet à leurs néophytes pour les amener à recevoir le baptême.

Nous apprenons que les mahométans, après avoir embrassé le christianisme pur, afin de pouvoir être admis dans la milice, continuent de donner les mêmes marques de respect à la croix et à la mosquée, comme ils assistent avec aussi peu de scrupule aux ablutions du Koran qu'au sacrifice non sanglant des chrétiens. Nous apprenons que les israélites enrôlés dans l'*orthodoxie* ne connaissent d'autre dogme et d'autre principe de foi que le nom de *catéchumène*, que leur missionnaire leur avait imposé au baptême (1).

Nous apprenons que l'ignorance des Turcs convertis est si grossière qu'ils ne savaient absolument s'ils devaient, après leur entrée dans l'*orthodoxie*, continuer ou non d'adorer Mahomet (2), et que les luttes violentes qui s'engagent tous les jours entre les néophytes démontrent que ces hommes sont dépourvus à tel point de toute instruction religieuse, que le baptême qu'on leur avait administré ne pouvait réellement être considéré que comme une profanation du sacrement (3).

Nous apprenons qu'il existe encore des païens au sein de l'empire russe, et que ceux d'entre eux qui viennent à recevoir le baptême de leurs missionnaires abandonnent bientôt, par ignorance et d'une manière presque in-

(1) *L'Eglise catholique justifiée contre les attaques d'A. Stouvral, écrivain orthodoxe*. Paris, 1822.

(2) *Rapports synodaux*. Année 1837.

(3) — — 1838.

variable, l'Eglise nationale pour retourner à leur idolâtrie (1).

Nous apprenons, enfin, que le tzar, « toujours incliné » à la douceur, a fait adresser aux missionnaires, par le » synode, la recommandation de *ne pas agir avec trop de* » *libéralité* dans la distribution des coups de fouet à » ceux qui refusaient de se convertir (2), » preuve non équivoque des moyens monstrueux que ces hommes emploient impunément pour obliger leurs auditeurs à professer une religion qu'ils repoussent, violant ainsi le sanctuaire de la conscience, dans lequel les convictions intimes doivent seules dicter la loi (3).

Mais si tout cela est affligeant pour tout homme qui respecte et affectionne les principes religieux, violés par des procédés aussi anti-chrétiens, on n'est pas moins douloureusement affecté en voyant de quelle manière ce clergé remplit sa mission au milieu du peuple fidèle. Ce n'est pas seulement dans les relations des voyageurs et dans les mémoires circonstanciés de ceux qui ont étudié avec un soin tout particulier l'état religieux de la Russie, que nous apprenons les graves abus commis par le clergé schismatique dans l'accomplissement de la mission dont il se croit investi; les procès intentés par le synode, par les évêques, et les peines appliquées par le tzar, déroulent plus complétement devant nos yeux le triste catalogue dans lequel figurent, à la honte du sanctuaire, les crimes les plus graves qui puissent souiller l'étole du prêtre, dans l'exercice même des fonctions dont il est revêtu.

(1) *Rapports synodaux.* Année 1837.
(2) — — 1837.
(3) *Lettres à quelques amis.* (Joophanes Prosopowier, archevêque de Péra.)

C'est là qu'on voit, par exemple, des prêtres dégradés pour avoir trahi le secret de la confession, en soulevant, dans le but de satisfaire la curiosité de leurs femmes, le voile impénétrable dont le sacrement devait couvrir la conscience que les pénitents avaient déposée entre leurs mains au milieu du mystère le plus solennel.

C'est là qu'on voit des prêtres transformés en soldats, en vertu d'une sentence rendue pour châtier les actes abusifs commis par eux dans l'exercice des fonctions pastorales.

C'est là qu'on entend les plaintes des paroissiens contre leur chef, qui leur refuse ce pain de la doctrine qu'il leur doit par justice, et le cri de l'innocence outragée dans le sanctuaire même, où elle croyait ne trouver que la majesté du Dieu qu'elle venait adorer dans sa grandeur infinie.

Il nous répugne de sonder cette plaie, dont la gangrène dévore le corps de l'Eglise russe et la conduit au bord du tombeau. On ne rencontre pas moins de sujets de dégoût dans les scènes qui se passent aux lieux placés sous la direction de ce clergé, dont ils reçoivent l'influence immédiate.

Les actes de lubricité qui se commettent entre les religieuses, et que le synode de l'Eglise universelle a vainement tenté de réprimer, comme aussi les mesures sévères du pouvoir civil à cet égard, prouvent bien que leurs monastères ont cessé d'être les asiles de l'innocence, pour se transformer en des lieux d'orgies, que souillent les crimes les plus abominables. Les religieuses, sans clôture, recevant des visites à toute heure, et se promenant dans les rues comme les personnes du siècle ; les religieuses, cultivant, hors du cloître, des relations prohibées et qui doivent dissiper nécessairement tout ce

qui alimente l'esprit de la vie monastique ; les religieuses, enfin, poursuivies en justice par le peuple lui-même, témoin de leurs désordres, attirèrent l'attention du tzar, qui entreprit de les réformer en 1845, mais sans autre résultat que d'exciter de graves alarmes à Moscou et dans d'autres villes importantes de l'empire. Ceux qui désireraient des détails sur la triste situation de la discipline dans ces monastères, les trouveront chez des écrivains savants et consciencieux qui les ont donnés, ayant les faits sous les yeux en quelque sorte. Nous nous bornerons à répéter ces mots de l'un d'entre eux : « Le respect pour nous-même et pour nos lecteurs nous » impose une certaine pudeur, que nous ne pourrions » garder si nous examinions de plus près les secrets des » vierges *orthodoxes*. Laissons-les plutôt dormir, ense- » velies dans leurs suaires d'ignominie : d'autres vien- » dront après nous qui pourront fouiller impunément » dans ce bourbier. »

Les religieuses *orthodoxes* professent l'un quelconque des anciens instituts de l'Orient. C'est à ceux de saint Basile, de saint Antoine, ou de saint Macaire, par exemple, qu'appartiennent les monastères qui nous occupent, et certainement la sévérité de la règle de ces pères de la vie monastique paraît plus austère encore lorsqu'on la compare à l'extrême relâchement de ces filles qui osent porter leur nom vénéré.

Une expérience funeste a démontré jusqu'à l'évidence que les instituts monastiques, séparés de leur centre d'action, perdent bientôt toute vertu et marchent dès lors à une ruine certaine. Telle est du moins, en Orient, la situation de tous les monastères : véritables pépinières de la perfection chrétienne dans les siècles passés, ils n'ont conservé que le nom des hommes éminents qui firent

l'admiration du monde par leurs vertus héroïques, en marchant à l'avant-garde de la réforme que l'Evangile venait opérer dans les mœurs corrompues de leur époque.

Mais les temps sont bien changés, malheureusement, et le siècle actuel n'ira certes pas chercher dans les cloîtres *orthodoxes* des exemples propres à édifier sa piété, à réformer ses mœurs et à nourrir sa ferveur, car les séculiers pourraient bien plutôt dire aux moines eux-mêmes : « Réformez votre vie en imitant la nôtre. » J'ai répété mille fois cette observation dans le cours de mon voyage à travers les principautés du Danube, la Turquie asiatique et la Grèce.

Et quel moyen reste-t-il maintenant au gouvernement russe pour mettre un terme à la situation monstrueuse de ses monastères? Où trouvera-t-il cet esprit rénovateur si nécessaire pour animer leurs habitants, plongés dans une aussi lamentable situation? Pour moi, je ne l'aperçois point.

A commencer par le saint synode et en suivant la hiérarchie des dignités ecclésiastiques, je vois tous les chefs du clergé travaillés plus ou moins par le même esprit du mal ; je vois que ces asiles de la piété ont été prostitués entre leurs mains, et je demeure persuadé qu'il les ont vus d'un œil impassible marcher à leur ruine, sans essayer d'appliquer au mal le remède qu'il exigeait.

Je le trouve moins encore dans le tzar ; car, malgré la toute-puissance que lui attribue le servilisme de l'Eglise russe, tous les expédients qu'il a pu imaginer sont venus se briser contre le relâchement des mœurs monastiques. Les lois qui ne lient point la conscience deviennent inefficaces pour réformer les instituts spirituels : elles pourront produire parfois des effets extérieurs salutaires, qui dureront tout le temps qu'un bras de fer saura les

maintenir en vigueur, mais sans donner jamais le résultat qu'on se propose, sans réaliser même le moindre bien matériel, de quelque nature qu'il soit. Celui-ci ne saurait être que le fruit d'une conscience qui se soumet aux préceptes obligatoires pour elle ou qui obéit à ses propres convictions, parce qu'elle expérimente en elle-même une force efficace, qui la fait agir sous l'influence salutaire de cette autorité dont elle sait qu'elle doit respecter les secrets enseignements.

A quoi ont abouti les tentatives de l'autocrate pour la réforme des monastères de son empire? A rien, absolument. Il a bien pu, avec le secours de la force brutale, démolir les églises catholiques, transformer les couvents en casernes, ou bien les donner aux schismatiques et aux apostats, ensevelir ses religieux et ses moines dans les neiges de la Sibérie; mais, dans le même temps qu'il persécutait ces institutions, non moins exemplaires que celles qui subsistent encore dans la Pologne autrichienne, et dont les membres ont prouvé par leur glorieux martyre qu'ils avaient conservé la ferveur primitive de leur institut, il n'a pas pu introduire la moindre amélioration dans la discipline des institutions *orthodoxes,* dont il se fait appeler pourtant le père et le protecteur. Le principe du devoir n'existe pas dans la conscience de ses religieux cloîtrés; leur réforme, par conséquent, devient radicalement impossible.

A la place des vertus, fruit de la ferveur chrétienne, nous trouvons en Russie une profusion de fêtes et de cérémonies religieuses, telle qu'on n'en voit de semblable dans aucun autre pays du monde. Les prêtres, de leur côté, multiplient les processions, qui parcourent des districts entiers et dont le passage dans les villages est célébré par des réjouissances où règnent l'ivrogne-

rie et la dissolution. Les miracles qu'ils attribuent à telles ou telles images de saints sont annoncés aux dévots avec beaucoup de solennité, et les lèvres des popes, toujours muettes lorsqu'il s'agit de prêcher au peuple la doctrine de l'Evangile, s'ouvrent alors pour débiter une incroyable quantité de balivernes ayant pour but de prouver l'efficacité de la dévotion au héros qu'ils exaltent, et en même temps d'arracher à la foule ignorante des aumônes qui servent à combler le déficit de leurs budgets particuliers.

Je trouve une ressemblance vraiment singulière entre les pratiques des mahométans pour honorer leurs *évlialer* ou santons et celles des Russes pour rendre un culte aux schismatiques placés sur leurs autels en vertu d'un décret du tzar.

Chez les premiers, en parcourant les campagnes de la Turquie, on rencontre fréquemment dans le voisinage des chemins quelque *tiulbe* ou oratoire, aux murs duquel sont suspendues les offrandes que les fidèles sont venus y déposer, en signe de reconnaissance, tandis qu'à l'entour on entend par intervalles les clameurs enthousiastes des dévots, qui célèbrent un prétendu miracle opéré par le fidèle serviteur d'Allah. Les génuflexions du muezzim, les mouvements de son corps, les contorsions de ses bras offrent un ensemble ridicule qui est parfaitement en rapport avec la foi du Koran.

En Russie, parmi ceux qui se disent orthodoxes, le cadavre de quelque vieux moine trouvé dans le chœur d'un monastère, reçoit le titre de saint, sans autre droit à un pareil hommage que le désir éprouvé par certaines gens de posséder quelque nouveau faiseur de miracles. Les honneurs des autels lui sont dès lors accordés, sans aucune autre garantie de sainteté que la convoitise des popes, qui

ne cessent de proclamer le pouvoir merveilleux du récent thaumaturge. On voit alors accourir au temple une foule incessante, qui se presse autour de l'autel du nouveau saint, et cet autel ne cesse de se couvrir journellement des riches présents qu'y entasse la piété des fidèles. La tombe devient bientôt célèbre : de longs pèlerinages s'établissent périodiquement, et voilà un revenu magnifique assuré au couvent ou à la paroisse, qui était précédemment la plus pauvre du diocèse.

Mais, écoutez maintenant l'une de ces aventures, conséquence assez ordinaire des histoires apocryphes qui ont la vertu de produire, en Russie, ces réputations colossales de sainteté.

« Certains moines du gouvernement d'Eskoff découvrirent dans les souterrains de leur couvent les os
» d'un cadavre, qui était probablement celui de quelque
» ancien membre de la communauté. Ils ne tardèrent pas
» à le canoniser : de bruyants miracles rendirent fameux le nouveau saint, et de riches offrandes com-
» mencèrent à entrer dans les coffres des *pieux* reclus.
» Une sécheresse extraordinaire étant venue dans le
» même temps affliger le pays, les cultivateurs alarmés
» accoururent en foule demander de la pluie par l'in-
» tercession de leur nouveau protecteur. Mais la pluie
» ne vint point, malgré les offrandes déposées dans les
» mains des moines. Les paysans, furieux d'avoir été
» trompés, escaladèrent de nuit les murs du couvent,
» entrèrent dans l'église, et, tirant le saint de sa châsse,
» ils le dépouillèrent des riches étoffes qui le couvraient
» et le maltraitèrent de la manière la plus odieuse. »

On sait que la canonisation d'un mort, en Russie, appartient au peuple réuni aux évêques, de même qu'il appartient au souverain d'approuver le culte dont ceux-

ci l'ont trouvé digne. Nous ne devons donc point être surpris de voir l'Eglise *orthodoxe* compter au nombre des saints Alexandre Newski, auquel bien certainement le monde n'est pas redevable des plus parfaits exemples de bonne foi ni de générosité, et le patriarche grec Serge, non moins fameux par son ambition que par ses impostures, et qui vivait un siècle après le schisme d'Orient.

L'Eglise *orthodoxe* fut assez féconde en saints de cette espèce aussi longtemps qu'elle put compter sur la bonne volonté de l'autocrate pour insérer leurs noms dans son calendrier; mais, depuis que celui-ci, en offrant à la vénération publique les restes désarticulés d'un individu de la race humaine trouvés à Kazan, laissa échapper ces mots : « Assez de saints comme cela; celui-ci sera le » dernier, » l'Eglise *orthodoxe* est devenue stérile, au point de n'avoir pu trouver dès lors aucun personnage pour qui elle ait cru devoir solliciter les honneurs des autels. Cette multitude de saints et de fêtes, loin de rendre le peuple plus religieux et plus moral, n'a fait que fournir un aliment aux désordres qu'il se permet dans de pareilles occasions.

« J'ai assisté, dit un voyageur non moins circonspect » que véridique, à une fête populaire qui avait lieu dans » les environs du monastère de Devitscheipol, en l'honneur » d'un saint dont les dévots visitaient les reliques, entre » deux copieuses libations de *kuscas* (1). La consommation » qui est faite de cette boisson nationale pendant une soirée » semblerait vraiment fabuleuse. Les lieux destinés à » boire sont situés dans le voisinage du cimetière, parce » que le culte des morts sert de prétexte aux plaisirs des » vivants. La vierge miraculeuse de Smolensk (ou sa

(1) Espèce d'eau-de-vie très usitée en Russie.

» copie, suivant d'autres) est conservée dans le couvent, » qui renferme huit églises. A la chute du jour, j'entrai » dans la principale ; elle me parut imposante, et l'obscu- » rité ajoutait encore à l'impression produite par le lieu » lui-même. Les religieuses ont soin de l'ornement des » chapelles intérieures et s'acquittent exactement de ce » devoir, certainement le plus facile parmi ceux de leur » profession ; quant aux devoirs plus difficiles, on m'as- » sure qu'ils sont fort mal observés, car, s'il faut en » croire des personnes compétentes, la conduite des re- » ligieuses de Moscou n'est pas édifiante, à beaucoup » près... Une foule de Cosaques étaient mêlés aux pro- » meneurs et aux buveurs qui remplissaient la place. » Des groupes silencieux se formaient autour de quel- » ques hommes, dont les voix pénétrantes chantaient » certains airs mélancoliques, etc. »

On comprendra sans peine qu'une fête qui se réduit à fournir au peuple des occasions de divertissements licencieux, n'ést pas très propre à lui inspirer des sentiments de piété; et, en vérité, le peuple russe est si éloigné de pareils sentiments que, parmi les individus qui accourent pour prendre part à ces solennités, un très petit nombre pourraient rendre compte du véritable objet qui les motive. Cette multitude est entrée dans le temple, mais elle n'y a rien recueilli qui puisse l'améliorer, elle n'a entendu aucune maxime propre à éclairer sa conscience. Les *Kyrie* multipliés dont se compose l'office de ses moines et les stériles signes de croix que ceux-ci lui enseignent comme leur unique symbole de foi, voilà tout ce qu'elle a vu, appris et retenu dans les cérémonies de son Eglise.

Terminons ce tableau, qui n'offre que des images repoussantes, par le récit de la cérémonie du *Te Deum,* que

les *orthodoxes* répètent, non-seulement dans les solennités publiques de leurs temples, mais encore dans les actes les plus intimes de la vie de famille.

Comme leur religion se nourrit surtout de ce qui frappe les sens, nous ne devons pas nous étonner que les cérémonies extérieures se répètent si fréquemment parmi les membres de l'*orthodoxie*. Un événement quelconque survenu dans la famille d'un homme riche transforme soudainement les salons privés de la maison en oratoires, où les popes de la paroisse officient avec les mêmes génuflexions, avec le même chant et les mêmes cérémonies qu'à l'église. Après l'office, on boit et l'on mange, toujours dans le même local, et la réunion de toutes ces choses s'appelle un *Te Deum!...*

Personne sans doute n'osera affirmer que la dignité du culte gagne beaucoup à des cérémonies domestiques où la religion et ses ministres, le culte et ses prêtres semblent se prosterner aux pieds des riches et figurer au nombre des moyens propres à flatter leur misérable vanité.



CHAPITRE XXVIII.

La religion réclame l'indépendance. — Le catholicisme seul est libre. — L'ambition de dominer est l'origine de l'intolérance. — Premières tentatives du schisme. — Persécutions sanglantes. — Le synode et l'Eglise unie. — Persécution de sept ans. — L'autocrate devant Grégoire XVI. — Promesses trompeuses. — Situation actuelle. — Les Dominicains en Russie et leurs travaux. — Le protestantisme en Lithuanie. — Un fait curieux. — Conclusion.

L'expérience d'une longue suite de siècles a fait connaître que l'existence du principe religieux dans la conscience du peuple est toujours unie à la liberté de l'Eglise, de même que le développement de la plus noble vertu des peuples, la foi, se lie nécessairement à la dignité du sacerdoce.

La parole du prêtre trouvera de l'écho dans le peuple, tant que celui-ci la recevra, non point comme inspirée par la chair et le sang, non point comme l'expression de combinaisons politiques, ni comme un moyen de favoriser des passions étrangères, mais comme la traduction fidèle de l'Evangile, dont il est l'interprète lorsqu'il remplit les augustes fonctions de son incomparable ministère. Cette considération disparaît dès l'instant où le prêtre, séparé de l'autorité légitime que lui a préposée l'Auteur lui-même de la foi, se trouve soumis à un autre pouvoir, dont il aurait dû ignorer à jamais l'influence.

Le clergé russe, révolté contre son chef spirituel, a

perdu dès lors toute sa force, et cette humiliation dont nous lui voyons aujourd'hui porter le poids, nous aurions le droit de la considérer comme le premier châtiment du double crime de schisme et d'hérésie, dont il porte sur son front l'indice accusateur. Malgré la protection que le pouvoir civil accorde à son ministère, il a perdu, dans la conscience du peuple qui pense, le caractère de sa mission divine, et, dans le fond de son cœur, celui-ci n'aura pas plus de respect pour un pareil ministère que pour la volonté du souverain temporel, dont on respecte les ordres tant que l'autorité veille à leur exécution. Le peuple, libre de croire, ne soumet point sa conscience à un clergé qui traîne visiblement les chaînes ignominieuses de l'esclavage.

Le catholicisme conserve, parmi ses dogmes, cette liberté destinée à devenir entre ses mains l'élément qui le sauvera de l'abîme où nous voyons se précipiter et périr tous ses dissidents. C'est le même élément qu'il a reçu pour cette fin du Sauveur du monde, l'élément avec lequel Jésus-Christ a identifié son assistance jusqu'à la consommation des siècles, et grâce auquel l'œuvre de Dieu par excellence doit triompher des obstacles et des vicissitudes contre lesquelles viennent se briser les institutions humaines. Dès le moment où le catholicisme aura perdu cette indépendance, il cessera d'être l'Eglise de Jésus-Christ, et sa situation ne sera pas différente de celle des sectaires que le schisme et l'hérésie retranchent aujourd'hui de son sein.

L'ambition de la domination absolue, caractère distinctif des tzars moscovites, leur inspire la haine du catholicisme, qui proclame comme un de ses principes fondamentaux son indépendance de tout pouvoir humain. Le despotisme ne supporte pas qu'une autre au-

torité vienne partager avec lui les soins du gouvernement, et il exige que tout individu fléchisse le genou devant ses ordres, sous peine d'être précipité dans les flammes, comme les nobles Hébreux qui ne voulurent jamais adorer la statue de Nabuchodonosor. En vain prétendrait-on assigner une autre origine à cette rage contre le catholicisme, qui dévore le cœur des souverains moscovites, et dont les effets sont aujourd'hui le scandale du monde entier, comme l'avaient été, quatorze siècles plus tôt, les sanglants édits des empereurs romains.

Dominer... tel est leur objet unique; et, comme si une monarchie dont trois mers baignent le territoire était insuffisante pour rassasier leur ambition démesurée, comme si soixante millions d'hommes, soumis par la conquête à l'empire de leur volonté, ne pouvaient assouvir leur soif du pouvoir, ils veulent conquérir encore la conscience de leurs vassaux et établir leur trône sur les ruines du droit le plus sacré que possède tout homme ici-bas : celui de croire. Dominer les consciences!... Pour atteindre ce but, il n'est pas un genre de contrainte qui n'ait été employé, pas un supplice, quelque cruel et ignominieux qu'il soit, tant pour les bourreaux que pour les victimes, qui n'ait été infligé dans le cours de cette persécution. L'intolérance des autocrates est sans exemple, si ce n'est dans les siècles d'hostilité contre le christianisme, lorsque les tyrans inondèrent la terre de sang chrétien; si ce n'est dans les horribles tragédies où figurent de temps en temps, comme victimes, les missionnaires et les chrétiens de l'empire chinois.

Le catalogue de ces persécutions embrasse des faits qui se sont passés dans toutes les provinces de l'empire : on y verrait des évêques plongés dans les cachots, des

temples livrés aux flammes, des monastères détruits, des prêtres conduits dans les mines de Sibérie, d'autres enlevés à l'improviste de leurs cloîtres et condamnés à une mort lente, dans des lieux éloignés, d'où ils ne pouvaient faire connaître à personne leur pénible situation, où il leur était moins permis encore de recevoir les consolations de ceux qu'ils avaient quittés.

Et quel est donc le crime de ces hommes? C'est de professer une autre religion que celle de l'Etat. Ils ne veulent point conformer leur foi à celle du souverain; ils entretiennent une correspondance avec le Pontife de Rome; ils ont écrit au supérieur de leur institut... Tel est le motif du procès que l'on instruit contre eux, tels sont les crimes qui font tomber sur leur tête l'assemblage des châtiments les plus rigoureux qu'admette la législation des peuples civilisés.

Pour ne pas divaguer en recueillant dans l'immense territoire de cet empire les faits qui peuvent nous apprendre avec exactitude jusqu'où est allée la persécution suscitée contre le catholicisme, arrêtons-nous à la partie occidentale de l'empire, là où tant de douloureux événements, fruits de la violence et de l'injustice russe, ont absorbé de nos jours l'attention de l'Europe entière; là où se sont représentées les sanglantes tragédies dont nous trouvons le détail dans ces récits de sœur Makrena et du Dominicain Buratewich, qui ont soulevé un cri universel d'horreur et d'indignation tout à la fois.

Le partage de la Pologne a fait entrer seize millions de catholiques sous la domination du tzar. Les intrigues et la séduction furent mises d'abord en jeu pour entraîner à l'apostasie les provinces Ruthéniennes, dont la majorité, quoique appartenant au rit oriental, vivait unie sincèrement au catholicisme par sa soumission aux

successeurs de saint Pierre. Une propagande nombreuse de popes envahit ces provinces, et leurs affiliés, soudoyés par le gouvernement, furent chargés de prêcher la foi *orthodoxe*, non par la douceur et la persuasion évangéliques, mais par des menaces et des promesses faites au nom de l'empereur lui-même.

Ce n'était point pour la Russie une entreprise nouvelle d'entraîner à l'apostasie les provinces polonaises. On connaît assez les démarches tentées par Catherine II dans ce but, et ses manœuvres, dirigées par l'intermédiaire des popes, afin d'introduire la division religieuse parmi les citoyens et de s'arroger à elle-même les fonctions augustes de protectrice de l'*orthodoxie*, occupent une place très considérable dans l'histoire de l'Europe.

« *Divide et regna*, » telle fut toujours la politique moscovite. La Podolie était déjà tombée sous sa domination, mais les habitants se maintenaient fermes dans leur croyance, au mépris des instigations de leurs tyrans, qui cherchaient à les entraîner dans le schisme. Les aventures d'Onuphre Buratewich, membre de l'une des familles les plus opulentes de Podolie, et profès dans l'ordre des Dominicains, nous font connaître quelques détails de cette première épreuve, supportée avec tant d'héroïsme par le catholicisme polonais.

Mais, dès l'année 1835, des mesures d'une autre espèce furent adoptées par le gouvernement de l'autocrate, peu satisfait du succès des premières. A dater de cette époque, on ferma les écoles catholiques, en forçant les élèves qui les fréquentaient à puiser leur instruction primaire aux sources empoisonnées du schisme et de l'hérésie; l'usage de la langue polonaise fut interdit, sous les peines les plus sévères, dans tous les établisse-

ments publics; les gouverneurs des provinces reçurent l'ordre d'appuyer au besoin par la force armée les tentatives des popes pour introduire le schisme dans le peuple, si celui-ci venait à faire quelque résistance; les temples catholiques ne tardèrent pas à être convertis en églises russes, et, au lieu du culte solennel et majestueux de la liturgie de l'Occident, par lequel on y avait rendu jusqu'alors hommage à Dieu, on y introduisit les cérémonies orientales, accompagnées de cette légèreté et de ce manque de sérieux qui caractérisent essentiellement les allures des prêtres *orthodoxes*.

Les mesures adoptées par ces hommes pour remplir leur mission seront l'éternel opprobre de l'Eglise nationale de Russie. Le knout sanglant, la confiscation et l'exil furent à l'ordre du jour dans ce malheureux pays, depuis 1837, au point de rendre ce mot proverbial dans l'empire : « *La Sibérie finira par devenir un royaume, et* » *la Pologne un désert ;* » mais, malgré ces rigueurs, le nombre de ceux qui embrassèrent la communion *orthodoxe* ne s'éleva pas à vingt-un mille, dans le courant de cette année. Chacun sait jusqu'où allèrent la contrainte et la violence dans les temps postérieurs, et l'on croit lire les annales de Dèce et de Dioclétien lorsqu'on parcourt les détails des sanglants combats que les catholiques ruthéniens furent appelés à soutenir dans cette occasion.

« Au knout, déjà béni d'avance et que la piété incom-
» parable de l'empereur faisait appliquer aux catholi-
» ques, on ajouta les baïonnettes, les lances et les ca-
» nons; malgré cela, le nombre des apostasies ne fut pas
» plus considérable, et la foi des apostats devint si va-
» cillante que de nouvelles lois, les plus ignominieuses
» possibles pour le pouvoir qui les avait dictées, furent

» jugées nécessaires afin d'empêcher ces hommes de rentrer dans le sein de la communion catholique, d'où une main violente les avait arrachés. En même temps, les peines de la confiscation des biens, de la prison et de l'exil furent décrétées contre les prêtres catholiques coupables d'avoir administré quelque sacrement à l'homme qui aurait abandonné le schisme russe pour retourner au sein du catholicisme (1). »

On prétendit contraindre tous les catholiques du rite grec uni à souscrire au schisme russe, en 1839, et les événements de la même date nous révèlent suffisamment l'esprit qui animait l'autocrate à réaliser l'inique projet de violenter les consciences de ses sujets, en leur faisant embrasser une religion qu'ils repoussaient de toute l'énergie de leurs convictions.

Le synode national, aussi intolérant et aussi dépourvu du véritable esprit du christianisme que l'autocrate lui-même, dont les violentes passions trouvent en lui un aveugle instrument, seconda de son côté l'horrible persécution suscitée contre les catholiques. On frémit d'horreur en voyant la conduite tenue alors par des hommes qui se disent les ministres de Dieu et les dépositaires de sa foi; on frémit en les voyant poursuivre, l'épée à la main, des chrétiens, leurs compatriotes, conduisant les uns au knout, condamnant les autres à la déportation, et intimidant tout le monde par le moyen de leurs popes transformés en bourreaux.

Dans le rapport fait par ce tribunal sur la conversion des Ruthéniens, on parle « de la force irrésistible de » *l'orthodoxie*, de la puissante influence qu'elle exerce » dans les provinces du midi de l'empire, des nouveaux

(1) Différentes lois, rendues au mois de mai 1843.

» temples consacrés à son culte et de l'émigration pour » le Caucase de ceux qui ont refusé d'embrasser la » croyance nationale. » Voilà les prétendus juges de la foi, qui instruisent leur propre procès! C'est à l'histoire contemporaine qu'il appartiendra d'éclaircir ces faits, esquissés seulement par l'hypocrite tribunal suprême de l'*orthodoxie.*

Mais elle l'a fait déjà ; grâce à elle, nous savons que, d'un côté, les séductions et les promesses des agents du gouvernement, de l'autre, la force brutale employée par le pouvoir civil, les vexations inouïes des popes, le knout, les prisons et l'exil, ont enlevé à l'Eglise catholique un nombre considérable de sujets du rit grec uni, dans les provinces Ruthéniennes, qui faisaient partie autrefois du royaume de Pologne, et nous savons que le gouvernement a obligé les catholiques à bâtir à leurs frais des temples pour le rit grec russe, en même temps qu'il a fait émigrer pour le Caucase tous ceux qui ont refusé de souscrire au schisme des successeurs de Photius.

En attendant, à côté des faits rapportés avec tant d'hypocrisie par le synode, nous en placerons quelques autres destinés à les compléter. Les immenses richesses enlevées aux temples et aux monastères catholiques sont entrées dans le trésor du tzar (1), et leurs esclaves ont passé au service de celui-ci, à l'exception de quelques-uns, qui furent cédés aux membres *du très saint synode, comme récompense du zèle qui les enflammait pour l'exaltation de l'orthodoxie.*

Une personne que la cruauté de l'autocrate ou celle de ses agents a rendue célèbre, figure en première ligne

(1) Elles se montaient approximativement à 549,782,118 roubles et à 50,468 esclaves.

dans l'histoire de ces temps malheureux : c'est la sœur Makrena Mieczyslawska. Quelque horribles que soient les faits mentionnés dans la relation des souffrances de cette héroïque religieuse et de sa communauté, cette relation n'en est pas moins certaine et représente au vif la situation du catholicisme dans les provinces du royaume de Pologne, soumises au glaive de l'autocrate. Pour moi, après avoir visité la Pologne, après avoir interrogé plusieurs personnes qui ont éprouvé les mêmes traitements que la sœur Makrena, et après avoir vu de mes propres yeux l'épouvantable asservissement dans lequel est plongé ce pays héroïque et digne d'un meilleur sort, je ne saurais conserver le moindre doute sur la réalité des actes divers dont se compose ce drame sanglant.

Il n'est rien de plus vrai que les travaux accablants auxquels des personnes délicates, d'un sexe naturellement faible, furent soumises pendant sept années consécutives ; rien de plus vrai que les flagellations multipliées, supportées par elles avec une admirable constance ; que les lubriques orgies pendant lesquelles les popes et les *czernices* complotaient la série de supplices qu'ils devaient faire subir aux innocentes religieuses ; que les assassinats qui terminèrent le sacrifice de quelques-unes de ces illustres victimes, en présence d'un peuple entier ; rien de plus vrai, enfin, que cette longue suite de souffrances, qui ne cessa que par la fuite de quatre de ces religieuses, résolues à profiter de l'occasion que leur offraient les fréquents accès d'ivresse de leurs gardiens et de leurs bourreaux, comme aussi par la mort de celles qui ne réussirent point à s'évader.

Mais les scènes sanglantes des héroïques Basiliennes de Minsk ne sont pour nous que le type des persécutions

éprouvées, dans le même temps, par les Carmélites, les religieuses de Sainte-Catherine et de Sainte-Claire, sur divers points de la Pologne, de celles que les Jésuites y avaient éprouvées précédemment, de celles que les Dominicains ont souffertes pendant trois siècles et souffrent encore aujourd'hui dans la Russie entière.

La nature se révolte en voyant que de pareils faits ont pu s'accomplir dans un pays qui se dit *chrétien*, sous le règne d'un souverain qui se proclame le *défenseur des chrétiens*, et au milieu même d'un siècle civilisé comme le nôtre. La honte dut accabler sans doute l'autocrate lorsqu'il se trouva un jour en présence de Grégoire XVI, à qui il supposait ces faits entièrement inconnus. Le monarque le plus absolu de l'Europe, fléchissant sous le poids de ses injustices monstrueuses, s'agenouille devant un moine octogénaire, que la dignité de Vicaire de Jésus-Christ constitue le chef et le défenseur de ces opprimés. Il donne le titre de *père* au Pontife romain, dont il méconnaît l'autorité, dont il usurpe les fonctions et dont il persécute à mort la souveraineté spirituelle ; il lui donne le titre de père, mais comme aurait pu le faire un fils révolté contre la sainte autorité paternelle. Bien plus, il lui demande, avec une apparence de soumission, ce qu'il doit faire de tant de millions de sujets que Dieu a soumis à son pouvoir; et dans le même moment sa conscience est en pleine révolte contre cette voix auguste, qu'il consulte comme un oracle, en affectant une timidité de conscience démentie mille fois par les faits.

Son langage était alors aussi fallacieux, aussi peu digne d'un grand souverain, que sont indignes d'un mandataire chrétien les faits qui motivaient les plaintes du Pontife. Il protestait de son innocence, il promettait de les réparer par des mesures pleines de tolérance et de

douceur; mais à peine rentré à Saint-Pétersbourg, à peine ressaisi du timon des affaires, il déclare une guerre à mort aux couvents des Dominicains, le seul des instituts du catholicisme qui eût survécu, en Russie, à la persécution systématique organisée par les tzars contre les rares communautés religieuses qui subsistaient dans l'empire. Il expulse les religieux de Vilna, s'empare de leurs revenus, qu'il applique au trésor national, de leurs livres, qu'il réunit à la bibliothèque publique de Varsovie, de leur couvent et de leur église, qu'il donne aux Basiliens schismatiques. Huit maisons du même ordre éprouvent plus tard le même sort que celle de Vilna; il défend que l'on fasse des vœux dans celles qui restent, à moins qu'il ne se rencontre dans les novices une réunion de qualités à peu près impossible, et sous la réserve de l'approbation spéciale des agents impériaux.

Il promettait de réparer ses torts! et bientôt après il grève d'un nouvel impôt les catholiques qui font baptiser leurs enfants par le prêtre de leur communion (1), forçant ainsi ceux qui n'ont pas le moyen de payer une contribution semblable de les porter aux popes, dont le baptême n'est frappé d'aucun impôt.

Il promettait de réparer ses torts! et il envoie dans les neiges de la Sibérie cinq religieuses accusées d'avoir des communications avec leurs supérieures de Rome (2); il emprisonne, il exile ensuite le religieux qui remplissait les fonctions de curé catholique à Odessa, parce qu'il avait refusé d'excéder sa juridiction en bénissant un mariage mixte, et ferme absolument à tout prêtre

(1) En 1842.
(2) En 1849.

catholique étranger l'entrée de l'immense territoire de son empire.

Il promettait de réparer ses torts! et il demeure obstinément sourd aux réclamations que le pape lui adresse pour obtenir qu'il n'entrave pas de toutes manières les vicaires apostoliques dans le libre exercice de leurs fonctions spirituelles parmi leurs fidèles, et qu'il permette aux chefs des paroisses de remplir leur ministère parmi les catholiques.

Il promettait, enfin, de réparer ses torts! et il ferme la plus grande partie des écoles dirigées par des catholiques, et, dans le petit nombre de celles qu'il autorise à tenir ouvertes, il veut introduire des livres contenant des doctrines contraires à la foi de l'Eglise universelle. Cette persécution se continue, dès lors, sans être calmée ou modifiée ni par le temps ni par les principes de justice, substitués par d'autres cabinets à l'arbitraire qui avait servi jusqu'alors de base à leurs transactions.

L'Europe entière connaît le traitement infligé par le tzar au prieur du couvent de Sainte-Catherine, de Saint-Pétersbourg, lorsque ce religieux ayant à s'acquitter d'un mandat qu'il avait reçu de la cour de Rome, relativement à la canonisation d'un membre de son ordre, mort à Poltosk, envoya au couvent de cette ville le rescrit par lequel Sa Sainteté prescrivait certaines formalités à remplir à cette occasion. L'affaire, par sa nature, arriva bientôt à la connaissance de plusieurs des autorités et de l'empereur lui-même. La police de Poltosk ne tarda pas à pénétrer de force dans le couvent et à s'emparer des pièces de conviction, parmi lesquelles figuraient les brefs pontificaux, dont la lecture fit connaître le mandat confié à ce religieux.

Un commissaire impérial vient s'emparer de sa per-

sonne, au milieu de la nuit, et sans lui permettre de prendre les effets à son usage, pas même de donner quelques instructions à sa communauté, il le fait sortir de Saint-Pétersbourg, sans que personne ait pu connaître jusqu'ici le sort de ce personnage, non moins vénérable par sa science que par sa piété. Il existait depuis quelque temps, il est vrai, des plaintes du métropolitain et de ses protopopes, qui l'accusaient d'être l'instrument de certaines conversions opérées dans la noblesse, particulièrement de celle d'une famille entière, qui avait fait son abjuration quelques jours auparavant. Un ordre donné par le chef de police, au nom de l'empereur, chargea le sous-prieur de remplir l'office du prisonnier. C'est par des actes de cette nature que le tzar a rempli les promesses qu'il avait faites de sa propre bouche au Pontife Grégoire XVI !!!

Mais cette foi qui vécut sous le glaive de Néron et de Domitien, cette foi qui se conserva intacte au milieu des bûchers allumés par Sapor pour réduire en cendres les adorateurs de la croix, se maintient encore sans altération sous le knout du tzar. Elle espère toujours, et son espérance devient son salut. A Saint-Pétersbourg, il y a près de vingt mille catholiques : on n'en compte guère moins à Moscou, et dans presque toutes les grandes villes de l'empire, il existe un nombre considérable de fidèles de cette communion. Parmi les personnes distinguées par leur naissance, un grand nombre professent de fortes sympathies pour le catholicisme, qu'elles considèrent comme la seule communion qui puisse garantir à l'homme la divinité incontestable de sa foi; il lui montre, en effet, la marche suivie par elle sans interruption depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, marche qui continuera depuis notre époque jusqu'à la consom-

mation des siècles, alors qu'elle remontera au ciel, sa patrie, aussi pure que lorsqu'elle sortit autrefois des lèvres de son divin Auteur.

Les abjurations du schisme ne sont pas rares parmi ces personnes, malgré la certitude qu'une semblable démarche leur fera perdre pour jamais les avantages de leur position sociale, comme elle fera perdre au médiateur de leur réconciliation la paix et la sécurité du domicile privé. Les évêques de Kherson, de Mohilow, de Polosk et de Samogitie se sont chargés, en Russie, du soin de ces fidèles, sous la juridiction d'un délégué apostolique spécial, qui réside à Vladimir. J'ai dit plus haut que les Pères Dominicains conservent encore quelques couvents dans les provinces de l'empire, et cela malgré les rudes épreuves auxquelles on a soumis leur constance pour les leur faire abandonner.

L'Europe entière a su, je le dis encore, la mort cruelle que l'on fit subir, dans la Crimée, à un missionnaire dominicain, en l'enterrant tout vif, parce qu'il s'était refusé constamment à déserter la mission que lui avaient confiée ses supérieurs, et parce que sa vertu exemplaire, contrastant avec le relâchement des popes, faisait augmenter chaque jour le nombre des catholiques. L'Europe entière, enfin, sait aujourd'hui pour quel motif cinq autres missionnaires furent jetés dans des basses-fosses et de là transportés aux mines, où ils terminèrent leur apostolat en périssant dans les neiges, rappelant au monde chrétien, par la nature de leur supplice, l'étang glacé de Sébaste, dans lequel la fureur des tyrans cherchait à éteindre la ferveur des chrétiens primitifs. Mais l'institut des Dominicains, toujours si fidèle à l'unité catholique, toujours si constant dans son attachement à la foi universelle, soutient, depuis trois siècles, le même

genre de combat qu'illustra la mort triomphale de Sadoc à Sandomir et celle de Paul, avec les quatre-vingts compagnons de sa gloire, sur les bords du Danube.

En pénétrant dans l'intérieur de ces asiles de la piété, on reconnaît bientôt l'épouvantable tyrannie qui pèse sur eux. Une loi impériale défend de réparer leurs bâtiments et plus sévèrement encore de les embellir, en aucune manière. Celui de Pétersbourg, situé sur la *Perspective Newski*, la plus belle rue de la capitale de l'empire, offre un aspect de tristesse qui se retrouve également dans l'extérieur de la communauté. L'église n'en est pas riche, il est vrai; mais du moins elle est décente et ses cloîtres sont fidèles à la loi du silence religieux.

En Russie, la tolérance n'a de garanties ni dans l'opinion publique, ni dans la constitution de l'Etat; comme tout le reste, c'est une grâce spéciale accordée par un homme qui a le pouvoir de retirer demain ce qu'il concède aujourd'hui. Aux couvents sont annexés quelques petits séminaires où l'on prépare les sujets qui se destinent au sacerdoce, de même que les écoles pour les enfants des deux sexes sont adjointes aux paroisses desservies par les Dominicains.

Les couvents qui subsistent encore après tant de persécutions sont à peine au nombre de quinze, et les membres de l'ordre, disséminés dans les diverses missions de Russie, de Lithuanie, de Crimée et des autres provinces de l'empire, ne sont guère que cent cinquante à peu près. La prohibition sévère qui empêche les prêtres catholiques étrangers de pénétrer sur le territoire russe, prive les missionnaires d'un grand nombre de puissants auxiliaires qui viendraient partager avec eux la tâche de propager la véritable foi au sein de ce vaste empire, plongé dans les ténèbres du schisme et de l'hérésie.

Les missions de la Lithuanie opèrent de fréquentes conversions parmi les dissidents luthériens. Le protestantisme de la Lithuanie est, à mon avis, un fait plutôt matériel que formel; et telle est l'ignorance dans laquelle vivent, sous le rapport de la religion, la plupart de ceux qui se disent protestants, qu'ils sont incapables de distinguer le protestantisme du catholicisme, ni celui-ci de ses dissidents. Pendant ce temps, la superstition, le fanatisme et un tissu de préjugés les plus ridicules : voilà ce qui constitue l'essence de leur religion.

Des faits fréquents et bien notoires nous donnent le droit d'en juger ainsi. Nous pouvons citer, entre autres, celui qui s'est passé dans un petit village, le jour même de Pâques de l'année 1853.

Un paysan vint confier au pasteur qu'il était possédé du démon. La congrégation se trouvant rassemblée à l'heure des offices, le pasteur lui fit connaître le mal dont cet homme se plaignait, et bientôt après commença, dans la sacristie, l'acte solennel de son exorcisme, par des coups de bâton, qu'il souffrit sans se plaindre, étant attaché fortement au mur par un carcan. Les coups furent si nombreux, si violents et la résistance de Satan si grande, que le malheureux mourut pendant l'exorcisme. Mais le pasteur s'imagina qu'il dormait, et il ne fut détrompé que lorsque la police, informée du fait, se transporta sur les lieux pour le constater et s'emparer des coupables. Le pasteur n'éprouva pas le moindre trouble en se voyant entre les mains des gendarmes, car, disait-il, dans quelques heures l'exorcisé devait se réveiller complétement guéri de son ancien mal, et lui-même serait mis alors en liberté avec les plus grands témoignages de considération.

C'est à de semblables extravagances que nous avons fait

allusion lorsque nous avons dit que des hommes capables de porter aussi loin l'ignorance et la superstition, manquent nécessairement du véritable esprit et des lumières du christianisme, qui flétrit et réprouve des actes aussi monstrueux.

La marche du catholicisme, opprimé systématiquement en Russie par les tzars, luttant contre une persécution acharnée et soumis si souvent au régime sanglant du knout, est un prodige comparable à celui que l'Eglise chrétienne offrit au monde pendant les siècles de tyrannie. Signe de contradiction dès cette époque, à peine eut-il quitté les humbles chaumières de la Judée, qui furent son premier abri, pour disputer au paganisme les palais des princes et le trône des Césars, que les édits des rois le condamnèrent à périr sur les bûchers, sur les gibets et les chevalets préparés par la cruauté des tyrans.

Signe de contradiction pareillement en Russie, le catholicisme se trouve enveloppé dans la tempête soulevée par la puissance de son persécuteur; mais celui qui triompha jadis du monde entier défie encore aujourd'hui le même pouvoir et se repose immuable sur la parole qui lui a garanti son éternelle durée. Il sera persécuté, il gémira dans les fers, dans les cachots, il sera décimé par la confiscation et l'exil; mais son existence est assurée jusqu'à la consommation des siècles, parce qu'il a reçu la promesse que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre lui.



CHAPITRE XXIX.

La Pologne. — Varsovie sous la domination moscovite. — Six millions de catholiques finiront par triompher. — Les condamnés de Sibérie. — Une histoire qui révèle les souffrances de tant de victimes. — Cracovie. — Premières impressions. — Visite à la cathédrale. — Tombeaux des héros. — Un héros d'une autre espèce. — Un trait curieux. — L'université. — La tombe de saint Hyacinthe. — Les Prémontrés de Bielani. — La Silésie.

Je ne veux pas m'arrêter davantage à considérer des horreurs qui seront pour jamais l'opprobre de notre siècle ; je ne veux pas promener mon imagination dans les champs dévastés par la guerre, dans les villages réduits en cendres, dans les villes transformées en déserts par la persécution ; je ne veux point fixer mes pas dans ces grandes capitales, où je n'ai trouvé que des ruines qui se laissent contempler au milieu du silence le plus profond. Varsovie! Cracovie!... Quelles impressions l'âme ne reçoit-elle pas en visitant ces cités, jadis célèbres, et réduites aujourd'hui par le malheur des temps à n'être plus qu'un amas de décombres ; en parcourant cette capitale des Boleslas et des Casimir, dont la gloire obscurcit les plus brillants exploits des héros contemporains ; en retrouvant dans les siècles antérieurs le règne de Krakus et de la belle Wancla, dont les faits, conservés par la tradition, donnèrent naissance à mille légendes encore aujourd'hui populaires en Pologne !

Mais telle est la condition des choses de la terre, et rien n'est durable de ce qui appartient à l'humanité. Qui pourrait nous affirmer que nous sommes en ce moment bien éloignés de l'époque où le voyageur visitera les ruines solitaires de Londres et de Paris, ces deux cités dont nous admirons aujourd'hui la grandeur et la magnificence ?

La domination du tzar s'est fait sentir sur Varsovie, plus encore que sur aucune autre partie de la Pologne. Cette ville étant la plus riche et la plus florissante du pays, il la jugeait la plus féconde en ressources pour alimenter la révolte; aussi ne négligea-t-il aucun moyen pour la débiliter et la réduire à la misère. C'est en vain qu'on y chercherait aujourd'hui quelqu'une de ces institutions scientifiques, autrefois son ornement et son orgueil: ou son immense bibliothèque, l'une des plus considérables et des mieux choisies de l'Europe, ou les objets grandioses, jadis l'ornement de ces palais qui, semblables à un immense amphithéâtre, dominent celle qu'on appelait, il y a un demi-siècle encore, la capitale de la Pologne. Il ne lui reste plus rien que le despotisme militaire qui pèse sur ses malheureux citoyens; plus rien que les larmes que répandent, inconsolables, les épouses, les enfants et les mères de mille victimes qui travaillent dans les mines de la Sibérie, ou subissent les rigueurs de l'exil chez des nations lointaines; plus rien que l'aspect grossier des popes et des soldats russes, qui emploient la force pour introduire l'*orthodoxie* dans les consciences éminemment catholiques de six millions de Polonais.

Dans les colléges et les écoles on chercherait en vain la langue nationale, proscrite par un ukase de l'empereur, et dans les institutions du pays on reconnaîtra

le découragement que le despotisme traîne à sa suite; mais, en même temps, dans tout cœur polonais on trouvera, vivace et impérissable, cet amour de la patrie qui, dans tous les siècles, a fait de la Pologne le sanctuaire de la liberté.

Le clergé catholique, malgré les assurances réitérées que les agents impériaux lui ont données, au nom de leur souverain, que la liberté lui serait accordée pour l'exercice de ses fonctions sacerdotales, ne jouit de liberté d'aucune espèce, pas même de celle qui lui est strictement indispensable pour l'accomplissement de ses devoirs les plus importants. Il ne peut prêcher, sans que ses sermons aient été soumis d'avance à l'examen d'une commission nommée par l'autorité civile. Il ne peut recevoir les abjurations que viennent souvent lui offrir ceux qui ont été obligés d'entrer dans l'*orthodoxie*, en désertant le catholicisme. Il lui est interdit d'administrer le baptême aux enfants nouveau-nés, à moins que leurs parents ne lui présentent une quittance du juge territorial, constatant qu'ils ont payé un impôt considérable, exigé par le tzar de tous ceux de ses sujets qui veulent entrer dans la communion catholique romaine. Les évêques ne peuvent conférer les ordres à un sujet quelconque, avant que celui-ci ait soumis à l'autorité locale un volumineux dossier de pièces en divers genres, et obtenu d'elle la décision qui établit son aptitude.

Quand je considère toutes ces choses, je ne suis plus surpris de l'attitude menaçante que la nation polonaise conserve toujours contre l'autocrate, qui, après l'avoir dépouillée de sa liberté, l'a persécutée d'une manière aussi atroce dans ses croyances. En voyant cette conduite tyrannique du tzar à l'égard de la religion catholique, personne, assurément, ne le soupçonnerait d'entretenir

la prétention d'influencer le choix des évêques pour la Pologne. Mais celui qui, après avoir inondé l'héroïque patrie de Casimir de sang chrétien, et enseveli par milliers sous les neiges de la Sibérie les adorateurs de Jésus-Christ, a voulu s'appeler *protecteur du christianisme orthodoxe,* celui-là prétendait bien aussi influer à Rome, par l'intermédiaire de son agent diplomatique, sur la nomination des évêques destinés à remplacer ceux qu'il avait fait périr dans les basses-fosses ou dans l'exil (1) !

Le successeur de Pierre pouvait-il tolérer une pareille arrogance? — L'Eglise fera sans doute, de temps à autre, quelques gracieuses concessions à celui qui aura défendu avec zèle ses droits outragés par les puissances de la terre, à celui qui aura tiré l'épée du fourreau pour rendre à la tiare son auguste splendeur, souillée par le despote ou le démagogue; mais elle ne consentira jamais à fortifier encore la main de fer qui pèse sur la conscience de ses fidèles; jamais à servir d'instrument criminel pour consolider l'oppression des peuples par les tyrans. Lorsqu'une nation a tout perdu avec sa nationalité, lorsque la liberté même qu'elle avait reçue de Dieu, a rendu le dernier soupir dans les fers de l'esclavage, il reste encore quelque chose de libre à ses enfants: c'est la pensée, c'est la conscience. L'Eglise catholique, qui n'a pas d'autres armes que ses principes, pour défendre les droits de ses fidèles, possède encore assez d'énergie pour crier au tyran : « Arrêtez, vous n'avez » aucun empire sur la foi; vous avez pu conquérir les » peuples, après les avoir entourés de ruines, mais là » est venu expirer votre pouvoir. Ce peuple qui, parmi

(1) Ces prétentions se sont révélées plus particulièrement en 1853.

» les malheurs dont l'accable votre ambition, conserve
» encore le trésor de sa foi, ne trouvera pas en moi, qui
» vis pour le protéger et le consoler, de nouveaux, de
» plus amers sujets d'affliction ! »

La provision des siéges épiscopaux de la Pologne russe, demeurés vacants depuis l'invasion moscovite, rencontre mille difficultés, que lui oppose le despotisme du tzar. Mais la patience de six millions de catholiques pourra se lasser enfin... Le patriotisme des Polonais, qui a sauvé l'Europe de la domination ottomane, n'aura-t-il pas la force de délivrer un jour sa propre patrie du joug moscovite? L'injustice triomphe trop souvent ; mais comme sa situation est naturellement violente, et qu'elle doit opprimer pour se maintenir, son empire ne saurait être durable. La Pologne, séparée de la Russie par ses mœurs, son idiome, son caractère, sa religion, ne pourra jamais se résigner à vivre soumise au sceptre de l'autocratie.

Nous avons nommé plus d'une fois la Sibérie, en parlant de la Russie, et il ne pouvait en être autrement, depuis que les fréquentes déportations pour cause politique et religieuse ont donné un renom tristement célèbre à ce pays. Les déportés pour crimes véritables sont employés ordinairement dans le voisinage des lieux habités, ou bien au service des mines, près desquelles on trouve du moins quelques chaumières et la compagnie de ses semblables; mais les exilés pour délits politiques sont internés dans des lieux plus éloignés et placés à une grande distance les uns des autres ; là on leur signale un certain rayon de terrain, qu'ils doivent parcourir en chassant, et où ils ne voient d'autres êtres animés que les loups et les ours, auxquels ils devront enlever les fourrures qu'ils sont obligés de livrer chaque mois à l'employé chargé de les recueillir.

L'histoire suivante nous donnera une idée des scènes qui se passent en Sibérie. Toutes barbares qu'elles paraissent, ces scènes sont en parfaite harmonie avec le caractère russe, que nous avons eu tant d'occasions d'apprécier déjà.

C'était en l'année 1796 que Onuphre Buratewich, à peine ordonné sous-diacre par Mgr Dembowski, évêque de Kaminiec, exhortait chaleureusement dans ses prédications les Polonais à demeurer fidèles à leur foi. Ainsi qu'il y avait lieu de s'y attendre, le zélé prédicateur, arrêté par l'ordre du magistrat civil, fut bientôt chargé de chaînes et plongé dans un cachot, où il reçut de fréquentes visites du magistrat, avec l'offre des premières dignités ecclésiastiques, que celui-ci lui promettait au nom de l'impératrice, s'il voulait embrasser le schisme national.

Le généreux confesseur demeura inébranlable; mais sa patience et sa grandeur d'âme furent appelées bientôt à subir de nouvelles épreuves. Conduit à Tobolsk, ignominieusement fouetté par la main du bourreau, soumis à plusieurs interrogatoires avec d'autres criminels, condamné trois fois au knout, qui laissa son corps sillonné de profondes blessures, il fut à la fin revêtu d'habits grossiers et envoyé captif en Sibérie. Là se trouvaient plusieurs milliers de ses compatriotes, qui n'avaient pour abri que des fosses creusées dans la neige, et qu'il n'eut même jamais la consolation de voir. Là, sans autres meubles que le fusil et les munitions que les condamnés reçoivent pour s'en servir à la chasse, sans autre provision qu'un peu de galette noire, que la munificence du tzar accorde à ses prisonniers politiques, la chair des ours, des tigres et des loups devait lui fournir sa nourriture, et la peau de ces animaux enrichir l'empe-

reur, qui le châtiait injustement. L'inspecteur le visitait chaque mois, accompagné de deux popes ; l'inspecteur recueillait les fourrures provenant de la chasse, et les popes l'accablaient de malédictions, parce qu'il ne voulait pas renoncer à ses dogmes religieux.

Ce martyre durait depuis trois ans déjà, et Onuphre Buratewich n'avait pu voir encore aucun de ses compagnons d'exil, parce que les fosses sont très éloignées les unes des autres et que la neige couvre fréquemment les traces de pas qui pourraient guider de l'une à l'autre. Un jour qu'il s'était trompé de route, il arrive par hasard près de l'une de ces fosses. Un homme y était étendu ; il le croit endormi, et, le prenant par la main, se dispose à le réveiller. Mais cette main reste détachée dans la sienne !... L'homme qu'il avait sous les yeux n'était plus qu'un corps inanimé !

Une croix suspendue à son cou, et sur laquelle était écrit son nom, lui fit reconnaître dans le mort l'évêque Dembowski. C'était bien, en effet, son cadavre qu'il voyait, et cette main raidie qu'il avait serrée, la prenant pour celle d'un vivant, c'était la même qui, certain jour, étendue sur sa tête, l'avait séparé des hommes en le consacrant pour jamais au service des autels. La faim, le froid et toutes les horreurs de sa situation avaient causé la mort du vertueux prélat !!!

Dix-sept ans plus tard, Onuphre était encore en Sibérie, et sa vie touchait presque à son terme, lorsque l'amnistie de l'empereur Alexandre vint le délivrer de ce supplice, si horrible et si prolongé.

Chacun reconnaîtra dans la triste situation que les catholiques éprouvent sous la domination du tzar, celle que leurs ancêtres enduraient jadis sous le sceptre des empereurs ennemis du nom chrétien.

Les premières impressions que je reçus à Cracovie ne pouvaient pas être bien différentes de celles que l'on ressent à Varsovie elle-même. Il y a néanmoins une différence assez notable entre la situation de la Pologne russe et celle de la Pologne autrichienne. La première, en effet, supporte une double tyrannie ; après avoir été soumise par la force, elle se voit aujourd'hui persécutée pour ses croyances, et on la tourmente incessamment à cause de sa religion, dans le temps même que l'usage de son idiome est interdit dans les écoles.

Quant à la Pologne autrichienne, le joug qui pèse sur elle est exclusivement politique. Malgré cela, le triste aspect de cette ville, prise et dévastée lors de la guerre de 1847, incendiée en grande partie en 1850, dépeuplée par les émigrations et les expatriations, serait semblable à celui des amas de décombres que l'on aperçoit dans les déserts de la Thébaïde, s'il ne restait encore une faible partie de la population qui habita jadis la première capitale du royaume de Pologne, *la seconde Rome,* comme elle fut appelée à certaine époque, à cause de la splendeur de ses richesses. Mais la plupart des habitants de Cracovie sont, comme ceux de Varsovie, pauvres, couverts de haillons et marchent pieds nus. On rencontre dans les rues une multitude de juifs, dont la barbe longue et touffue, les robes traînantes et les allures désagréables, augmentent singulièrement la monotonie de cette triste cité. Accompagné par l'un d'eux, qui exerçait le métier de *cicerone,* je me mis à parcourir ces rues presque solitaires, mais remplies encore des plus intéressants souvenirs.

La cathédrale, l'une des plus anciennes et des plus somptueuses de l'Europe, véritable musée historique, dans lequel on voit représentés en or, en argent, en

pierres et en bois précieux les faits et les personnages célèbres du royaume de Pologne, a été témoin, depuis le onzième siècle, de tous les événements importants qui se sont accomplis à Cracovie. Au centre de l'immense basilique, on voit encore les restes du trône antique sur lequel les rois s'asseyaient le jour de leur couronnement, et le chœur, voisin de cet endroit, rappelle les cérémonies funèbres qui avaient lieu, quelques années plus tard, pour les mêmes souverains. Là, le bouclier, l'épée et le casque du roi défunt étaient brisés au pied de l'autel, en même temps que son cadavre descendait pour se reposer dans les entrailles de la terre.

Que de noms illustres de rois, de princes et de généraux se lisent encore en ce lieu ! Que de gloires nationales sont représentées par les étendards enlevés à l'ennemi, par les trophées élevés aux guerriers victorieux, par les dons offerts au temple, après des batailles gagnées sur l'ennemi ! Casimir le Grand, Ladislas IV, Jean Sobieski, Kosciuszko et Poniatowski, les rois et les guerriers les plus illustres de la Pologne, ces hommes dont la gloire est celle de leur patrie elle-même, goûtent là l'éternel repos... Mais ces gloires sont passées, ce trône n'existe plus, cette patrie a péri, un silence glacial règne sur toutes ces tombes, et nul ne s'approchera plus pour les couronner de fleurs, aux grands anniversaires de la nation. « La fortune est inconstante : Dieu seul est » grand ! » disait en ce lieu même un sage, en présence du conquérant Charles-Gustave, qui venait de prendre Cracovie, et certainement il n'y a pas de vérité plus palpable pour quiconque s'arrête à méditer sur les souvenirs que renferme le temple métropolitain de cette antique cité.

Parmi ce grand nombre de monuments, il s'en trouve

un seul dont le héros ait joui constamment de la vénération publique, au milieu des circonstances les plus diverses et de toutes les vicissitudes qu'a traversées le royaume de Pologne, parce que ses gloires ne sont liées ni à des faits d'armes, ni à cette fortune du guerrier, qui donne à l'un la célébrité, tandis qu'elle condamne l'autre à l'oubli. Ce héros n'a versé d'autre sang que celui qui coulait dans ses propres veines, en ceignant son front de la glorieuse auréole du martyre. Victime de l'injustice d'un prince, il a légué à l'univers de nobles exemples d'amour de la justice, que cent générations citeront encore avec respect, en répétant le nom toujours illustre de l'invincible Stanislas. Sa tombe est enrichie, non point des dépouilles de ses ennemis vaincus, mais des offrandes que lui présentent chaque jour des cœurs pleins de reconnaissance pour les bienfaits signalés qu'ils doivent à sa munificence et à son amour.

Le riche trésor de l'église conserve encore divers objets, d'un prix inestimable, non pas tant par leur valeur matérielleque par les souvenirs irrécusables qu'ils nous transmettent d'une autre époque, plus heureuse pour la foi. Un calice que Ladislas Ier sculpta de ses propres mains, une chasuble brodée par la princesse Cunégonde, et les ornements sacerdotaux ouvrage de la reine Anne, sont autant de témoignages, tant de la piété de leurs auteurs, que d'un goût pour le travail chez les princes, qui ne pouvait manquer d'influer heureusement sur les mœurs de leurs sujets. Les vices trop ordinaires chez les grands sont incompatibles avec le travail sérieux et assidu de pareilles œuvres, plus incompatibles encore avec la foi naïve et la fervente piété dont elles fournissent la preuve, aux yeux de tous.

Je sortis du temple, avec l'imagination remplie de toutes

ces idées, et comme je m'arrêtais pour prendre copie d'une inscription placée au centre de sa superbe façade, à l'instant le chef du poste voisin, appelé par la sentinelle qui m'observait, s'approcha de moi pour voir ce que je faisais en ce moment. Crut-il, par hasard, que je consignais quelques remarques sur les fortifications qui entourent le palais contigu à la cathédrale? Pensa-t-il que je m'occupais de la citadelle, qui renferme l'un et l'autre édifices? Je l'ignore; mais ni la citadelle ni ses fortifications n'étaient bien certainement l'objet de mes notes. Le militaire put s'en convaincre en lisant ces mots, que je venais d'écrire et qui étaient la copie de l'inscription gravée sur le portail de la basilique : *Exaltare super cœlos, Deus, et in omnem terram gloria tua* (1).

Des faits de cette nature produisent toujours les plus tristes impressions, car ils prouvent que l'autorité qui porte jusqu'à un tel point la vigilance au sujet de ce qui se passe sur son territoire, s'appuie beaucoup moins sur l'affection du peuple que sur la force matérielle des baïonnettes dont elle dispose. A Cracovie, ces impressions étaient encore plus pénibles pour moi, car j'entendais dire de tous côtés que l'évêque, accablé par l'âge et les infirmités, venait de mourir tout récemment dans l'exil. Quelle influence politique pouvait donc exercer un homme qui comptait quatre-vingt-deux années d'existence, et que la maladie avait conduit, déjà depuis longtemps, aux portes du tombeau?

L'antique université de Cracovie et l'académie de Sainte-Anne, qui s'y trouve annexée, ont pu se soutenir jusqu'ici, malgré les convulsions politiques, malgré la guerre et les calamités sans nombre qui ont dé-

(1) Ps. 56.

vasté ce malheureux pays. Il est vrai que si l'on compare son état actuel à celui d'une autre époque, on pourra l'appeler à peine une ombre insaisissable de sa splendeur passée ; l'université de Cracovie, qui était arrivée à compter, en 1400, près de quinze mille étudiants, venus de toutes les parties de l'Allemagne et de la Hongrie pour suivre ses cours, en voit à peine aujourd'hui quatre cents, parmi lesquels se trouvent quelques ecclésiastiques, enrôlés dans l'université pour obtenir des grades académiques.

Plus heureuse que Varsovie, Cracovie a conservé sa précieuse bibliothèque, dans laquelle on compte environ trente mille volumes et deux mille manuscrits anciens. Si les sciences n'ont plus aujourd'hui, aux yeux des étudiants de cette université, l'éclat qui la rendait jadis aussi célèbre que celle de Paris elle-même, qu'on s'en prenne aux discordes qui ont si longtemps divisé ses citoyens entre eux; qu'on s'en prenne aux bruyantes discussions de deux siècles entre les universitaires et les Jésuites ; qu'on s'en prenne, enfin, aux changements fréquents survenus dans son système, sous la monarchie, la république et l'empire, qui ont présidé successivement aux destinées de Cracovie; mais rien de tout cela ne saurait porter la moindre atteinte au mérite des Polonais, toujours si jaloux de l'honneur et de la gloire de leur pays.

Peu d'universités comptent parmi leurs bienfaiteurs un nombre aussi considérable de personnages divers que celle de Cracovie. Sans parler des évêques, protecteurs toujours les plus déclarés des arts et des sciences, les chefs de paroisses, les professeurs, la noblesse, les simples citoyens, les femmes mêmes, semblent s'être disputé la noble satisfaction de contribuer par leurs offrandes à la

splendeur d'un établissement destiné à développer le progrès des lumières au sein de la nation. Mille personnages éminents, la gloire des diverses branches de la science humaine, prouvent jusqu'à quel point l'université de Cracovie a su demeurer fidèle à son objet.

Pour nous, nous leur payâmes un juste tribut en visitant leurs cendres dans l'église de Sainte-Anne. Deux souvenirs excitèrent surtout mon admiration. Copernic, le grand Copernic! Je contemplais sa statue, placée debout sur sa modeste tombe, et il me semblait l'entendre développer, dans les salles de l'université, son nouveau système, qui ébranla le monde entier. Jean de Kenti (1)! Sa tombe est soutenue par toutes les facultés, parce que dans toutes brilla son génie supérieur, mais plus encore parce qu'il les édifia toutes par les exemples de son éclatante vertu. Les superbes colonnes et les marbres précieux qui embellissent ces monuments tomberont en ruines quelque jour; le temple même et l'université, monuments séculaires dans lesquels tant de générations d'hommes illustres ont légué au monde le précieux héritage de la vertu et des sciences, périront nécessairement aussi. Un jour viendra où le voyageur ne trouvera plus que des monceaux de décombres là où florissaient des institutions qui furent la principale gloire d'une nation héroïque et éclairée. Mais le savant qui aura traversé l'Europe pour visiter les ruines d'un peuple tombé, comme celui de Sparte et de Carthage, en combattant pour la liberté, dira, en se promenant sur les colonnes renversées du temple de l'académie : « Ici furent les » tombeaux de Jean de Kenti et de Copernic... » L'immortalité fut toujours le privilége assuré du génie.

(1) Voir la Vie des Saints, par Godescard, au 20 octobre.

Le tombeau de saint Hyacinthe est un monument que l'étranger ne peut visiter sans admirer la magnificence de ses fondateurs. Les marbres les plus beaux, les sculptures les plus précieuses, les pierres et les métaux les plus riches ont été employés avec profusion pour honorer la mémoire du patron des Polonais. L'incendie qui dévora une partie considérable de Cracovie, en 1850, a détérioré aussi cette œuvre, qui n'offre plus aujourd'hui qu'un pâle reflet de ce qu'elle fut jadis. Ce monument, dépouillé de ses ornements précieux, subsiste encore au milieu d'amas de pierres calcinées par le feu, de chapiteaux tronqués et de décombres de toute espèce : pareil à l'arbre solitaire qui, au milieu d'une terre veuve de ses habitants, demeure comme un dernier souvenir du jardin dévasté.

Il est une chose, néanmoins, que j'ai vue se conserver intacte autour de ce monument : cet esprit vigoureux, actif, généreux, qui anima jadis les cendres des religieux, gardiens de ce lieu sacré, anime encore aujourd'hui leurs frères, qui, semblables aux prophètes survivants à la captivité, habitent parmi les ruines de Sion et les déserts de Cédar. Combien je trouvai de ces bons religieux qui avaient vécu longtemps en Sibérie ! Combien d'autres qui, pour se dérober à la persécution du tzar, ont dû traverser à pied les vastes provinces de son empire !

Les ordres religieux maintiennent généralement en Pologne leur fervente discipline, et l'une des causes qui, à mon avis, ont produit cet effet salutaire, c'est l'action directe que leurs supérieurs généraux ont toujours conservée sur eux. Je n'oublierai jamais les impressions que j'éprouvai en visitant le monastère de Bielani, si célèbre depuis deux siècles déjà par l'austérité de son

institut. Je descendais de la colline de Kosciuzko, du haut de laquelle j'avais contemplé longuement les campagnes désertes des alentours. Les sinuosités de la Vistule embrassent un immense territoire, mais on ne voyait pas un seul homme la traverser pour charger les embarcations qui devaient exporter les riches produits des manufactures de Cracovie, et le superbe fleuve ne balançait pas un seul misérable esquif sur ses eaux. Cracovie semblait un immense amas de ruines, sur lesquelles planait un silence de mort... Je descendis, et, après avoir traversé pendant une demi-heure une épaisse forêt, je découvris le monastère de Bielani. On n'apercevait personne dans ces régions; mais, en entrant dans le monastère, nous vîmes les moines réunis à l'église pour le chant du *Salve*.

Je ne m'étonne plus que Bernardin de Saint-Pierre se soit agenouillé, par un mouvement involontaire, en entendant les accents majestueux d'un chœur de Capucins. Pour moi, en présence des Camaldules de Bielani, en présence de la dévotion profonde qui se révélait dans chaque religieux, en entendant les accents harmonieux de tant de voix qui résonnaient dans ce désert, silencieux en tout temps, je compris jusqu'où peut s'exalter ce sentiment qui révèle à notre esprit la grandeur incompréhensible de son souverain Auteur et l'anéantit en sa présence.

Les moines de Bielani, expulsés de leur monastère en différentes circonstances, comme le furent tous les réguliers de Pologne, y sont rentrés depuis, sans que la contagion du siècle ni les vicissitudes qu'ils ont subies leur aient fait rien perdre de leur première ferveur. Le dépouillement complet des moines, l'étroitesse et la pauvreté de leurs cellules, absolument séparées les unes

des autres, l'austérité de la règle à laquelle ils sont soumis, me montraient encore vivant au sein du catholicisme cet esprit qui resplendissait en Orient et en Occident, pendant les beaux jours où vécurent Pacôme, Romuald, Antoine et Benoît.

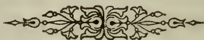
Mais quels avantages la société peut-elle retirer d'une institution comme celle de Bielani? A ceux qui se préoccupent seulement du matériel et du positif, à ceux dont l'existence n'a d'autre but que la satisfaction des désirs sensuels, nous répondrons que ces moines distribuent en aumônes tout ce qui leur reste, après avoir pourvu à leurs besoins les plus indispensables. Mais, à mon avis, ce n'est point là le plus considérable et le plus important des biens qu'ils dispensent. « L'âme vaut » mieux que la nourriture, et l'esprit beaucoup plus que » les vêtements. » Les moines, par leurs exemples, édifient la société, réveillent la foi endormie d'une génération matérialiste, et condamnent les mœurs relâchées de ceux qui ne vivent que pour le plaisir. Au milieu d'eux, le malheur trouve un asile assuré ; c'est là que le pécheur repentant va cacher ses misères, c'est là aussi que va se purifier par des larmes de toute la vie, celui qui a insulté Dieu et outragé la société par des crimes abominables.

L'homme ne conserve pas toujours en lui cet attrait violent qui l'entraîne vers les plaisirs : la peine et le remords viennent bientôt le visiter comme le juste châtiment de ses désordres. Le monde commence à le dégoûter alors ; son cœur cherche d'autres compagnies; le silence et la retraite, la douleur et la componction lui offrent plus d'attrait que toutes les satisfactions qu'il avait goûtées jusqu'à ce moment : la société a perdu désormais toute espèce d'attraits à ses yeux, il veut l'aban-

donner, parce qu'elle lui est devenue insupportable, ses désirs s'enflamment chaque jour davantage et lorsque, dans le silence de la nuit, il entend le son de la cloche qui appelle les moines à la prière, il se rappelle qu'il existe un lieu où le repentir trouve les affections qui lui conviennent : il y court, et dès l'entrée, son âme est inondée de joie, lorsqu'il voit cette inscription : « Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés et fatigués ; » vous trouverez ici le soulagement et le repos. »

Dans la province de Silésie on ressent la même tendance vers l'unité du catholicisme que dans le reste du royaume de Prusse, auquel cette province a été agrégée par suite de l'anéantissement de la nationalité polonaise. Plus heureux que leurs frères de Varsovie et de Lithuanie, les catholiques de Silésie jouissent d'une liberté complète pour s'associer annuellement en grandes réunions populaires, et discuter en commun les mesures propres à conserver intacte l'indépendance spirituelle de l'Eglise, qu'ils ont assurée au prix de si héroïques sacrifices. Ces réunions ont lieu par paroisses, par départements, et tout membre à qui le président accorde la parole a le droit d'exprimer son opinion sur les points en discussion, comme aussi le droit d'en proposer de nouveaux.

Ces *assemblées catholiques*, ainsi qu'on les appelle, se sont propagées, en dernier lieu, dans les provinces autrichiennes du Rhin, où elles ont produit des résultats incontestables en faveur de l'unité de la foi.





CHAPITRE XXX.

L'empire d'Autriche. — Un gouvernement paternel. — Les souverains pères de leur peuple. — Transition violente. — Lois oppressives de Joseph II. — Leurs effets sont palpables dans le clergé et dans le peuple. — Que doit-on penser des Joséphistes? — Les dissidents. — Les mariages mixtes et l'effet qu'ils ont produit en Autriche. — Les Israélites. — Devoir des nations.

L'Europe a vu, pendant une longue suite d'années, un gouvernement qui, dans le centre de cette partie du monde, a régné sur les peuples beaucoup plus par leur affection, conquise à force de bienfaits, que par la rigueur qu'il aurait pu employer pour soumettre leur volonté; beaucoup plus par la confiance des sujets dans l'équité de leurs souverains, que par le succès de quelqu'une de ces intrigues dirigées par l'esprit soupçonneux de certains hommes d'Etat, très jaloux de rendre incompréhensible à leurs gouvernés l'administration des affaires publiques; beaucoup plus, enfin, par l'influence de la vertu qui savait se concilier leur adhésion, que par l'effet de mesures administratives plus propres, en général, à éblouir les yeux qu'à produire des avantages bien positifs.

Quiconque a parcouru les antiques Etats des archiducs d'Autriche, aura rencontré partout des traces non équivoques de cette tendre sollicitude pour leurs sujets, qui fait tant d'honneur à leur mémoire et dont le souvenir sera éternellement le blason le plus glorieux de ces au-

gustes souverains. Sur ces obélisques déjà trois fois séculaires, sur ces colonnes qui ont vu couronner et descendre du trône une longue série de monarques, et dans ces temples magnifiques, dont les corniches et les chapiteaux portent inscrits les noms les plus illustres de l'empire, on trouve consignée l'histoire monumentale du génie bienfaisant qui a présidé dans les conseils et dicté les résolutions des souverains de l'Autriche. Ces obélisques nous rappellent quelque vœu fait à Dieu pour le salut du peuple, décimé par le fléau de la contagion; ces colonnes se sont élevées sur la place même où, quelque jour, après avoir visité les malades dans les hôpitaux et dans les habitations particulières, ces monarques s'assirent fatigués, pour donner audience aux affligés qui imploraient leur secours; ils vinrent suspendre aux voûtes de ces temples les trophées militaires conquis sur les ennemis de l'Etat. Je me suis arrêté souvent pour lire les inscriptions de ces monuments et, chaque fois, j'éprouvais cette vive satisfaction qu'inspire à l'âme le souvenir des belles actions qui sont l'orgueil légitime du genre humain.

Aucun Etat de l'Europe n'offre autant de monuments de ce genre que l'Autriche, dont nous voyons la capitale remplie de temples, d'obélisques, de pyramides, qui rappellent les sacrifices que ses monarques ont faits pour le peuple, à toutes les époques de son histoire. Les hôpitaux et les maisons de bienfaisance, qui forment l'épilogue de ce récit, comptent pour la plupart au nombre de leurs fondateurs ou bienfaiteurs insignes quelque membre de la famille royale, et le titre de *pères du peuple* que celui-ci leur a décerné spontanément est la plus honorable et la plus douce récompense qu'ils pussent espérer ou même désirer ici-bas.

Ils ont mis leur confiance dans ce titre auguste, aux jours les plus critiques de la patrie, et lorsque les passions agitées par les idées révolutionnaires bouleversaient tout, détruisaient tout, sans en excepter la propriété ni la vie du citoyen, l'amour pour le souverain ne se démentit jamais un seul instant chez le peuple d'Autriche. Aux jours mêmes du plus grand désordre, l'empereur traversa les rues de Vienne en recevant partout des témoignages de l'affection la plus enthousiaste. La noblesse, les propriétaires, les ouvriers de tout genre, et jusqu'aux travailleurs des champs, coururent aux armes lorsqu'ils virent vaciller le trône de Ferdinand II, ébranlé par les efforts de la démocratie, qui renfermait dans son sein les mécontents, les étudiants et les vagabonds. Toutes les classes tressaillirent d'horreur lorsque le poignard d'un assassin vint frapper le jeune et chevaleresque François-Joseph, et chaque citoyen courut porter son offrande volontaire pour élever un monument qui perpétuât le souvenir de la préservation vraiment miraculeuse de ses jours.

Il faut en convenir pourtant, une longue parenthèse forme tache au milieu de cette belle page de l'histoire d'Autriche. Il y eut une époque, peu éloignée de la nôtre, où l'un de ces souverains, démentant les antécédents séculaires de la monarchie, se séparant de la politique traditionnelle de ses ancêtres et violant les statuts fondamentaux de l'empire, se constitua en despote véritable, insulta la foi d'un peuple éminemment catholique, chargea de chaînes et réduisit en esclavage l'Eglise de Dieu. Ce souverain fut Joseph II, et cette longue chaîne de maux infinis qui ont pesé en Autriche sur la religion, sur la morale et sur la conscience du peuple, remonte à lui comme à son premier anneau.

Pendant que les gouvernements protestants permettaient aux évêques catholiques de communiquer librement avec le pape, et pendant que les sultans de la sublime Porte s'abstenaient de vérifier si les vicaires apostoliques de leur territoire recevaient ou non les brefs de Rome, Joseph II interdit sévèrement aux prêtres de s'adresser au Souverain Pontife par une autre voie que par l'intermédiaire du gouvernement. Les hauts fonctionnaires de l'Eglise, les évêques mêmes et les chefs des paroisses furent considérés comme employés de l'Etat et déclarés par conséquent révocables à la volonté de celui-ci.

Les séminaires ecclésiastiques se virent émancipés de leurs supérieurs légitimes et soumis à des fonctionnaires étrangers; les communautés religieuses reçurent le coup mortel de cette même émancipation, et le pouvoir civil s'arrogea le droit de modifier les votes de leurs membres; tous les biens ecclésiastiques furent transférés au fisc, et la nation se reconnut légitime propriétaire des dons que les particuliers avaient volontairement offerts pour le culte divin, en vertu du domaine naturel que tout homme exerce sur sa propriété. La prédication de l'Evangile demeura soumise à des règlements, la controverse fut prohibée, les immunités ecclésiastiques furent abolies, et l'on vit détruire en un instant par un monarque impie l'œuvre que ses plus augustes prédécesseurs avaient érigée en dix siècles d'un immense travail.

Telle est, en résumé, la substance des lois tristement célèbres de Joseph II. Mais ce prince recueillit un fruit bien amer de pareilles innovations. Insensible aux prières de Pie VI, comme il l'avait été aux réclamations des évêques, il vit avec indifférence le Pontife venir dans sa capitale même lui demander « justice pour l'Eglise

» de Dieu ! » Il fit alliance avec les ennemis-nés du catholicisme, sans que cette union pût suppléer à la force vitale dont il dépouilla l'Etat, et sans autre résultat que d'inspirer par ses violences le mécontentement et l'aversion parmi les citoyens. Une armée ennemie s'avança victorieuse jusqu'au centre de l'empire(1), tandis que l'insurrection éclatait dans les Pays-Bas, et soulevait le peuple contre son autorité. Il eut plus d'un motif de reconnaître alors qu'en envahissant un pouvoir qui ne lui appartenait point, il avait affaibli son autorité propre, et il termina ses jours sans gloire, plongé dans le plus amer chagrin.

Ses successeurs firent de vaines tentatives pour rétablir l'ancien ordre de choses et pour restituer à l'Eglise ce que les usurpations du trône lui avaient enlevé. Les *lois joséphines* avaient opposé une trop forte barrière au pouvoir même des mandataires de la couronne, et il fallait commencer par la franchir pour arriver au résultat que l'on avait en vue. Le principal obstacle venait de ceux-là mêmes auxquels profitait le désordre, des gens de bureau particulièrement, qui s'étaient emparés de l'Eglise et la gouvernaient comme ils auraient administré la douane ou la police. Telle était la véritable plaie de la monarchie autrichienne.

Une législation sombre, audacieuse et despotique avait pétrifié toutes les institutions religieuses. Les évêques n'étaient plus que des conseillers du palais, et on n'était plus admis à l'épiscopat sans avoir fait dans les bureaux du gouvernement un apprentissage des principes jansénistes, qu'il fallait absolument propager dans tous les établissements de l'Eglise. Les magistrats des

(1) L'armée turque, commandée par Youssouf-Pacha, en 1786.

provinces persécutaient les plus dignes pasteurs; les curés étaient transformés en chefs de bureaux, et quelquefois même en agents de police; à très peu d'exceptions près, les prédicateurs étaient devenus muets, et la parole de Dieu ne s'entendait plus dans les temples qu'à de rares intervalles. « Dans les cours d'études religieuses, on avait adopté des auteurs condamnés par » l'*Index* de Rome, et comme pour se venger envers » celle-ci de censures dont on ne tenait nul compte, » on inséra dans l'*Index* de Vienne l'*Expurgatorium* et » le Bréviaire romain. Les sociétés pieuses, les congré- » gations et les confréries approuvées par le pape furent » prohibées par l'autorité civile, quelquefois même » par le pouvoir épiscopal (1). »

Un semblable désordre, né des empiétements tyranniques du trône, était le premier mur contre lequel venaient se briser les efforts tentés pour renverser la législation joséphine et rendre à l'Eglise la liberté qu'elle avait perdue. Le temps avait donné de la consistance à cet état de choses, ou, si l'on peut le dire, avait assuré une existence légale à cette situation monstrueuse, et la nation devait sentir et déplorer l'énorme extension de ses conséquences avant de la voir disparaître pour jamais. Celles-ci ne se firent pas longtemps attendre : le corps des évêques comptait dans son sein des hommes qui, étant redevables de leur élévation à ce désordre, le soutenaient de toutes leurs forces, en se constituant les apologistes des lois qui le provoquaient; une partie très considérable du haut clergé partageait également ces idées, et on ne pouvait guères espérer que les aspirants au sacerdoce, élevés avec des modèles semblables sous

(1) *Coup d'œil sur la révolution autrichienne.* (Mgr Mislin.)

les yeux, seraient en un jour ni plus modérés, ni plus sincèrement dévoués à l'orthodoxie.

Les fonctionnaires de l'Eglise étant émancipés de la juridiction immédiate à laquelle ils sont soumis de droit divin, leurs chefs se trouvaient dès lors sans aucune autorité pour leur faire remplir les devoirs de leur ministère; les affaires séculières, les spéculations commerciales et toutes celles que l'Eglise interdit à ses ministres, fournissaient de l'occupation et des ressources à un clergé qui, dépouillé de ses revenus, mourait de faim. L'instruction du peuple était négligée par des pasteurs qui, dépourvus du zèle et de la science nécessaires, avaient escaladé les murs du sanctuaire pour s'emparer violemment du troupeau de Jésus-Christ.

Les congrégations religieuses, ces vaillantes auxiliaires de l'Eglise en tous pays, furent mises en interdit avec leurs légitimes supérieurs et déchurent bientôt de leur antique discipline; leurs membres furent tirés des cloîtres pour servir de professeurs dans les gymnases et de maîtres dans les écoles, dont le régime fut modifié par une autorité sans compétence; la plupart d'entre eux, ne portant même plus l'habit de leur ordre, demeurèrent loin de remplir leur mandat et devinrent plutôt nuisibles qu'utiles à la cause de la religion, qu'ils servent avec un si noble zèle et avec une abnégation si exemplaire dans les autres régions du monde chrétien. La masse du clergé, en un mot, cessa d'être ce corps compact destiné à servir de mur à la maison de Dieu et de sauvegarde à ses intérêts les plus saints et les plus chers, les intérêts de la foi.

Les désastreuses conséquences que nous venons d'énumérer ne furent pas le seul fruit de ces lois au sein des populations. Tandis qu'une censure impitoyable s'op-

posait à toute espèce de publications émanant du clergé, sans en excepter même les lettres pastorales des évêques, l'Autriche recevait avec enthousiasme le véritable torrent de livres immoraux dont l'inondait la France, et qui se vendaient publiquement à Vienne, comme dans toutes les villes et même les villages de l'empire. Cette licence produisit, comme on devait s'y attendre, de profondes altérations dans les mœurs de la jeunesse, inexpérimentée et facile à se laisser impressionner par tout ce qui est nouveau. Les clubs, composés d'étudiants, d'avocats et d'hommes connus uniquement par leurs tendances révolutionnaires, dirigeaient ce torrent corrupteur, en mettant à la portée de toutes les intelligences les idées licencieuses qu'il entraînait dans ses courants.

Les premiers besoins d'un peuple sont la religion et l'instruction; or, le gouvernement, en neutralisant complétement l'action de l'Eglise, lui avait enlevé tous les moyens de satisfaire l'un et l'autre. Sans religion et sans instruction, ne connaissant point cette barrière de la conscience, la seule qui puisse contenir la multitude, celle-ci sentit s'éveiller en elle les idées et les instincts révolutionnaires. Le moment arriva, et l'Autriche vit avec effroi le sang de ses citoyens couler dans diverses provinces de l'empire. L'un de ses plus hauts fonctionnaires dans l'administration civile (1) est traîné par les pieds à travers les escaliers du ministère de l'intérieur et expire, criblé de coups par une populace en furie. Le peuple demande la mort ou au moins l'exil de la noblesse; les israélites fomentent les séditions, et l'Etat commence à se précipiter violemment dans l'anarchie.

Au milieu de cette épouvantable catastrophe, les po-

(1) Le comte de Latour.

litiques cherchent l'élément qui doit sauver la patrie; mais cet élément, objet des persécutions de ces hommes si jaloux de leur autorité, s'il n'a pas succombé, parce qu'il vit identifié avec la vertu divine qui l'anime, se trouve du moins anéanti sous les coups de la tyrannie et réduit à réclamer la tolérance de ses oppresseurs mêmes, qu'il se propose de sauver. Le gouvernement reconnaît, quoique un peu tard, qu'en persécutant l'Eglise, il a préparé sa propre ruine; il revient sur ses pas, et comme premier acte de réparation il lui rend la liberté, dont il l'avait dépouillée par les actes les plus injustes et par les plus odieux attentats.

Nous avons fait observer que les lois de Joseph II trouvèrent de l'écho chez quelques membres du haut clergé d'Autriche; que ceux-ci, de concert avec les partisans des prérogatives de la couronne et les autorités politiques, leur avaient formé une espèce de rempart, que pouvaient seules détruire la constance de l'empereur et la protection franchement accordée par lui aux véritables intérêts de l'Eglise; nous avons ajouté que cet ordre de choses accommodant parfaitement les chefs de provinces, il leur importait de travailler à le maintenir, malgré la ferme volonté du souverain; c'est ce qui arriva, en effet.

Les premiers, tandis qu'ils montraient un zèle ardent pour la religion, suscitaient de subtils obstacles à la volonté du Souverain Pontife et différaient sans scrupule l'accomplissement de dispositions qui auraient pu porter atteinte à leur juridiction; les seconds luttaient avec énergie pour démontrer la légitimité de l'état actuel et s'empressaient de porter au pied du trône des Mémoires dans lesquels ils prétendaient concilier l'asservissement de l'Eglise avec sa liberté, comme avec la tolérance qui lui est due de toute justice; les derniers enfin, quoique

aveugles instruments par destination des ordres de leur souverain, ne laissaient pas de s'ingérer dans les affaires spirituelles, d'exercer une autorité capricieuse sur les ecclésiastiques voués au soin des âmes, et ne relâchaient rien de la prétention qu'ils affichaient depuis un demi-siècle de soumettre tout au contrôle de leur volonté.

La Providence, qui fait servir au triomphe de sa cause les desseins, les agitations et les plans mêmes de ses ennemis, a voulu donner à un jeune homme l'énergie dont manquèrent ses ancêtres, et, en le plaçant sur le trône de l'empire d'Autriche, elle a rendu à celui-ci, par un acte que réclamaient, de concert, la religion et la justice, l'auguste splendeur qu'il reçut jadis des vertus de saint Léopold et des exploits de Charles-Quint.

Ce ne serait pas porter un jugement bien téméraire que de suspecter l'orthodoxie de ceux qui s'étaient déclarés les partisans des lois ecclésiastiques de Joseph II, puisque l'indépendance spirituelle de l'Eglise, radicalement détruite par ces lois, est l'un des dogmes consacrés par le symbole qui unit les catholiques entre eux. Les vagues explications par lesquelles les sectateurs de Fébronius ont cherché à déguiser leur conduite, ne sont pas plus satisfaisantes que les dissertations obscures auxquelles les dissidents de tous les siècles se sont livrés à l'appui de leurs systèmes religieux. Le catholicisme est un, sa foi est indivisible, surhumaine, et ne saurait se prêter aux explications que l'esprit de chacun peut se plaire à lui donner. Jésus-Christ l'a doué de la seule foi qui lui convienne, et tout ce qui se sépare d'elle doit se briser contre cette pierre angulaire, pour tomber en mille fragments épars.

Les hommes d'Etat et les savants qui furent, en Autriche, les plus infatigables ennemis de l'Eglise, soutenant

les chaînes dont ils avaient chargé sa noble tête; les évêques, baisant respectueusement ces chaînes, au lieu de faire des efforts pour les rompre, et tous les apologistes de la captivité infligée à l'Epouse de Dieu ne pourront jamais justifier leur conduite aux yeux de la conscience catholique, qui enseigne à respecter avant tout les devoirs sacrés de la religion. L'habitude, il est vrai, enlève beaucoup de leur difformité aux objets même les plus monstrueux, et le haut clergé, de même que les politiques autrichiens élevés sous l'influence d'un pareil régime, habitués à entendre son apologie et à faire eux-mêmes l'éloge de ses résultats, n'ont peut-être pas trouvé l'occasion de reconnaître sa révoltante injustice, ses tendances irréligieuses et son esprit souverainement hostile aux doctrines de l'orthodoxie.

Mais tout homme qui, après en avoir mûrement examiné les principes et les conséquences; tout homme qui, après avoir entendu le Vicaire de Jésus-Christ déplorer de semblables innovations comme un coup mortel porté par la perfide main d'un fils dans le sein de son innocente mère; tout homme, enfin, qui après avoir vu protester contre elles les pasteurs les plus éclairés et les plus vertueux de l'Eglise, croirait pouvoir encore les justifier, doit porter la main sur sa conscience, et, s'il conserve encore intact le sentiment catholique, il ne pourra certainement point se persuader qu'il est en parfaite harmonie de sentiments avec eux. Celui-là n'est qu'à un pas du schisme, qui, d'après ses principes, se croit autorisé à susciter des obstacles au Pasteur de l'Eglise universelle, en contrariant l'exercice du pouvoir qu'il a reçu de Dieu, et l'expérience constante de dix-neuf siècles prouve que celui-là en viendra bientôt à refuser ouvertement l'obéissance, qui a commencé par

donner de feintes excuses pour se dispenser d'obéir au précepte.

Dans le même temps que les lois de Joseph II entravaient de mille manières l'action du catholicisme, elles concédaient toute espèce de franchises aux cultes dissidents et reconnaissaient aux israélites eux-mêmes des garanties que le droit accorde à tout citoyen sans exception. On ne tarda pas à voir paraître au sein des populations de nombreux propagandistes du schisme et de l'hérésie, non plus qu'à s'élever de sacriléges autels à côté des temples consacrés au culte de la foi prêchée par les Apôtres. Les sectateurs de Photius et les ministres de Luther et de Calvin furent ceux qui travaillèrent le plus activement à se faire des prosélytes parmi les membres d'une classe simple et plus disposée à prêter l'oreille à la séduction. A Vienne, à Pesth, à Presbourg, et dans toutes les villes principales de l'empire, on éleva des temples où l'on faisait, sans déguisement, une guerre à mort à la croyance primitive du peuple autrichien; mais celui-ci, catholique dans le fond du cœur, opposa, dans la sincérité de sa foi, un rempart inexpugnable à toutes les attaques.

Les propagandistes ne pouvaient désirer des circonstances plus favorables pour se faire des prosélytes que celles que leur offraient l'asservissement de l'Eglise catholique et l'inaction qui en résultait pour ses pasteurs; mais tous ces avantages leur devinrent complétement inutiles, parce que leurs armes se brisèrent contre l'Eglise, dont ils étaient les membres indignes et révoltés. Les partisans des prérogatives royales ne les écoutèrent point, persuadés qu'ils étaient de la fausseté de leurs doctrines; les révolutionnaires ne les écoutèrent pas davantage, parce que cette sorte de gens

n'abdique pas une foi pour en embrasser une autre, et après avoir secoué le joug d'une religion, n'ira pas volontiers soumettre son esprit à des dogmes nouveaux.

La propagande cessa donc bientôt, et les temples bâtis pour réunir leurs croyants se trouvent réduits désormais à recevoir quelque voyageur ou quelque négociant qui vient à y entrer par hasard, en cherchant le lieu destiné au culte de sa nation. Quant à des conversions opérées par le zèle des nouveaux prédicateurs, par les exemples d'une vie sans reproche ou par la force de cette vérité qui captive l'âme par ses séductions irrésistibles, on n'en compte pas une seule jusqu'ici. Le catholicisme, faible et épuisé comme il se trouvait, ne refusa jamais de les combattre, et la victoire fut toujours de son côté.

Les mariages mixtes, qui ont arraché de tout temps à l'Eglise un cri de douleur, ont fait voir, en Autriche, combien sont fondées les craintes qui lui suggèrent tous les moyens possibles pour prévenir de pareilles alliances entre ses enfants. Les évêques, forcés par les lois joséphines de les autoriser, constatent chaque jour qu'elles deviennent le foyer de l'indifférence religieuse, en fournissant l'arme la plus terrible qui puisse être employée en aucun pays pour combattre le pouvoir de la foi. Le mari, qui a conservé sa croyance personnelle, cesse de la pratiquer, pour ne pas se distinguer de sa femme ; celle-ci oublie pareillement la sienne, pour ne pas causer de la peine à son mari, et les enfants, élevés, suivant leur sexe, dans le culte de leur père ou de leur mère, ne reçoivent aucune éducation chrétienne, parce que ces derniers n'ont plus conservé la moindre foi depuis le jour où ils ont préféré leurs convenances matérielles au premier et au plus sacré des intérêts, celui de la conscience. C'est là un fait qui prend chaque jour de plus grandes proportions, par-

ticulièrement dans les villes commerçantes, où l'affluence des dissidents est plus considérable.

Les propagandistes, qui célébreraient comme la plus éclatante de leurs victoires l'apostasie des catholiques, ne font, en revanche, aucune tentative pour réveiller le sentiment religieux chez les membres de leur communion. C'est un spectacle affligeant aux yeux de la foi que cette multitude d'étrangers qui s'agite à Trieste, à Zara, à Raguse et dans les autres ports de l'empire, suivant avec une inquiète agitation le cours de ses affaires; aucune pensée ne vient jamais lui rappeler ses destinées immortelles, et toutes ses actions paraissent exclusivement dirigées par le matérialisme le plus grossier. A Trieste, par exemple, qui renferme dans son sein trente mille dissidents, Orientaux pour la plupart, il est impossible de surprendre le plus léger indice de la religion qu'ils professent. J'ai visité les temples de la communion gréco-slave, la plus nombreuse de toutes, et je les ai trouvés déserts; celui des luthériens était fermé le dimanche, faute de public, et dans celui des *orthodoxes*, je n'ai vu que des femmes qui traçaient des signes de croix avec de l'eau bénite sur les images des saints placées contre les murs du temple.

Que font, pendant ce temps, les popes, qui se disent chargés du salut de cette multitude? Je ne dirai pas ce qu'ils font réellement, parce que je l'ignore; mais la seule chose que j'aie vue, chaque jour, c'est le *protopope* au marché des fruits et des légumes, accompagné de son diacre et de ses fils, se disputant avec les marchandes au sujet du prix des denrées. La voix qui aurait dû retentir dans le temple pour combattre l'irréligion, l'incrédulité, le matérialisme et les autres vices de notre siècle, ne se faisait entendre publiquement que

pour se plaindre de la cherté des vivres, que l'apôtre allait chercher lui-même au marché!

Les popes ont des écoles, il est vrai; mais le nombre des élèves en est très restreint, parce qu'ils doivent payer fort cher l'enseignement qu'ils reçoivent. Leurs croyants eux-mêmes protestent chaque jour contre une inaction pareille, et demeurent persuadés que ceux-là ne sont point animés de l'esprit de Dieu qui peuvent négliger aussi complétement leurs obligations les plus sacrées. « Je suis bien convaincu de notre fausse posi-
» tion, disait l'un d'eux, mais une crainte me retient
» lorsque je songe à rompre le lien qui m'attache au
» schisme : c'est l'influence des popes, qui se tourneraient
» infailliblement contre moi pour me ruiner à jamais. »

Voilà donc une autre affaire qui occupe habituellement les ministres de l'*orthodoxie* : châtier ceux qui, cédant aux inspirations de leur conscience, viennent à changer de religion! Ces hommes, qui n'ont pas stimulé la foi de leurs croyants quand ils vivaient dans le sein de leur Eglise, et qui les ont laissés dormir tranquillement du sommeil profond de l'ignorance et des vices, vont les chercher, après qu'ils en sont sortis, pour leur intimer la colère et la malédiction de Dieu. Ils ne les oublieront plus désormais, non certes pour demander leur conversion, non pour les appeler à discuter quelque point dogmatique, non pour les recommander aux prières de leurs coreligionnaires, mais pour alimenter contre eux une haine intense, pour provoquer des conflits, à chaque instant, par les injures dont ils les accableront, s'ils viennent à les rencontrer quelque part, et pour éveiller dans l'esprit de ceux qui les protégent, des préventions qui entraîneront nécessairement quelque jour la ruine de leurs intérêts matériels.

Les israélites sont très nombreux dans toutes les provinces de l'empire d'Autriche. La plupart d'entre eux sont reconnaissables à un vêtement particulier qu'ils ont adopté, de même qu'au genre de spéculations auquel ils sont voués pour l'ordinaire. Ennemis acharnés du christianisme, du catholicisme surtout, ils contribuèrent par leur influence à la persécution que celui-ci fut condamné à subir en 1848 ; et, aux jours de péril, quand un pouvoir chancelant tendait les bras vers les courtisans et les conseillers de la couronne pour les conjurer de soutenir un trône sans appui, ils furent les premiers à tourner le dos pour grossir les rangs de l'ennemi, sur le champ de bataille même. « Pareils aux oiseaux » de proie, qui se montrent partout où il y a des corps » morts à dévorer, les Juifs parurent, proclamant la ré» volution, à côté de ceux qui se proposaient de semer » de cadavres les vastes provinces de l'empire. Malgré » cela et en dépit de tout, ils trouvèrent une protection » dont ne jouirent pas les sujets même les plus dévoués » de la couronne. »

Les Juifs, qui troublèrent tant de fois par leurs clameurs séditieuses la tranquillité publique; les Juifs, qui criaient à Vienne, à Pesth, à Presbourg et partout : *révolution* et *indépendance;* qui, réunis à quelques agitateurs, à Vienne, prirent pour but de leurs attaques des hommes et des femmes sans défense, les insultant et les maltraitant jusqu'à ce qu'ils obtinssent leur expulsion par un décret de l'autorité; ces hommes, dis-je, étaient recommandés à la nation par un ministère débile et sympathique à la révolution (1), dans le moment même où les victimes de leurs attentats, les Jé-

(1) 8 mai 1848.

suites et les congrégations Ligoriennes, se voyaient chassés du pays, sous la prévention d'un crime dont les Juifs seuls étaient coupables : *celui d'avoir fourni l'occasion de troubler la tranquillité publique!* Pendant ce temps, les véritables instigateurs de ces émeutes étaient recommandés à toute la considération du public. Contradictions flagrantes, dans lesquelles notre siècle a vu tomber plus d'une fois l'esprit révolutionnaire!

Les israélites d'Autriche, en possession de tous les avantages et de toutes les garanties *que les lois assurent à tous les citoyens, sans distinction*, ne se montrent ni fidèles observateurs de leurs anciens rites, ni zélés pour la décoration de leurs temples. Les samedis ressemblent pour eux à tous les autres jours; leurs rites sont les formules du commerce, et leurs uniques synagogues la Bourse et autres lieux du même genre où les hommes d'affaires ont coutume de tenir leurs réunions. Bien qu'il existe parmi eux de riches capitalistes, en très grand nombre, je n'ai vu aucune synagogue qui mérite d'être appelée ni grande ni belle; je n'ai jamais vu assister au service du samedi un nombre de fidèles que l'on puisse dire, au moins, considérable. Les écoles, un ou deux dévots, quelques vieillards et les rabbins : voilà tout l'auditoire. Les riches banquiers, les coopérateurs des émeutes révolutionnaires de 1848, ceux qui réclamaient l'expulsion des Ligoriens, ceux-là ne donnent aucun signe de pratique religieuse, ceux-là n'ont d'autre foi, d'autre religion, que leurs aises personnelles et la prospérité de leurs intérêts financiers.

L'Evangile, qui inspire la bienfaisance et l'amour envers ses ennemis, fut le premier à prêcher aux chrétiens la tolérance en faveur des Juifs, qui avaient demandé à grands cris « que le sang du Rédempteur du monde

» tombât sur eux-mêmes et sur leurs enfants. » Mais lorsque, abusant de l'hospitalité qui leur a été généreusement accordée par les peuples catholiques, ils apparaissent mêlés aux divisions intestines, fomentant les éléments de l'anarchie et prenant une part active en faveur de la révolution, alors ils renoncent au bienfait qu'a voulu leur assurer ce Messie qu'ils ont méconnu, bienfait propre à mettre encore plus en relief l'abominable perfidie d'un peuple qui l'a sacrifié, d'un peuple que nous voyons jusqu'à ce jour, sans patrie et sans domicile, sans religion et sans loi, se répandre, comme une race maudite de Dieu, sur toute la face de la terre.

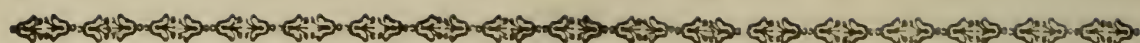
Les nations doivent être généreuses, mais à la condition qu'elles ne compromettront point leur sécurité et n'exposeront à aucun conflit l'auguste majesté de leurs institutions; autrement, cette même générosité se changerait contre elles en une arme meurtrière, et elles recevraient la mort, au lieu de la reconnaissance que leurs bienfaits leur donnaient le droit d'espérer. Mais les sentiments reconnaissants ne sauraient vivre que dans un noble cœur animé par le céleste esprit de la foi, dans une âme généreuse, pour qui la gratitude est un devoir de conscience et la fidélité à répondre aux bienfaits reçus une obligation solennelle, que la justice impose au chrétien.

Oh! si les peuples et les gouvernements arrivaient enfin à se convaincre de cette vérité: qu'ils n'ont rien à espérer de tout membre de la société chez lequel est éteint ce noble sentiment! Oh! alors, ceux qui vivent aujourd'hui en abusant de l'inexpérience des uns et en exploitant les préjugés des autres, comprendraient qu'il n'y a plus aucune place pour eux dans une société qui a su pénétrer l'égoïsme et la corruption de leurs senti-

ments ; alors ceux qui ont cru pouvoir isoler l'individu de son cœur et observer avec un prisme différent l'homme et sa conscience, sauraient aussi qu'ils n'ont rien à espérer de celui qui ne donne point par sa foi la garantie de sa conduite sociale.

Que Dieu préserve les nations de se voir envahies jamais par des hommes qui, abusant du bénéfice de l'hospitalité qu'elles leur dispensent, ridiculisent et combattent leurs institutions, à commencer par la plus vénérable, par la plus sacrée de toutes, la religion !





CHAPITRE XXXI.

Liberté rendue à l'Eglise en Autriche. — Les assemblées de Vienne et de Gran. — Les pièces d'un grand procès. — L'Eglise lutte pour la liberté. — Réaction opérée dans les provinces de l'empire. — Sociétés catholiques. — Voilà pourquoi l'Eglise catholique réclame la liberté ! — Fausse politique, et ses effets funestes pour l'Allemagne. — Faits qui se répètent en Amérique. — Celle-ci saura-t-elle imiter l'exemple de l'Autriche ?

Au moment où nous allons rappeler l'acte solennel de justice par lequel l'empereur François-Joseph a immortalisé son règne, en rendant la liberté à l'Eglise catholique, qu'il nous soit permis de reproduire ici l'éloge que le vénérable Pie IX faisait de ce prince, sous les impressions d'allégresse qui dilataient son cœur de père et de Pontife : « Il a plu à la divine Providence de nous accorder une grande consolation au milieu des amertumes qui assiégent notre âme, par les décrets de notre bienaimé fils François-Joseph, empereur d'Autriche et roi apostolique de Bohême et de Hongrie. Cédant aux inspirations de sa piété, cédant à nos désirs et à nos instances, comme aussi aux vœux et aux sollicitations des évêques de son vaste empire ; pour la gloire de son nom et la joie unanime de tous les bons citoyens, agissant en cela d'accord avec ses ministres et en harmonie avec l'ardeur de leur zèle, il a enfin assuré à l'Eglise catholique dans ses Etats la liberté qu'elle ap-

» pelait depuis longtemps de tous ses vœux. Une action » aussi noble et aussi digne d'un prince chrétien rend » cet illustre empereur et roi digne de toutes nos louan- » ges et des félicitations que nous lui adressons dans le » Seigneur, nourrissant au fond du cœur la douce espé- » rance qu'un monarque aussi religieux, fidèle aux in- » spirations du zèle ardent qui l'anime pour la gloire de » la religion, continuera l'œuvre qu'il a commencée et » mettra le comble à ses mérites en la perfectionnant » encore (1). »

A peine, en effet, l'empereur François-Joseph avait-il pris la direction des affaires de l'Etat, qu'il s'occupa de réaliser la mesure devant laquelle avaient échoué la volonté persévérante de François I[er] et même la piété sincère de Ferdinand II. De concert avec le conseil des évêques réunis en assemblée, il expédia, le 18 avril 1850, le décret à jamais mémorable qui révoquait les lois joséphines, détruisant ainsi pour jamais la formidable prison qu'un monarque halluciné avait construite pour y tenir captive l'Epouse de Jésus-Christ, prison que des courtisans ambitieux avaient rendue plus dure et plus étroite encore par leurs incessantes prétentions.

Les actes des assemblées des évêques d'Autriche et de Bohême réunis à Vienne (2) et de ceux de Hongrie, d'Esclavonie, de Croatie, de Transilvanie, de Dalmatie et de Vosvodie, tenues à Gran (3), peuvent être considérés comme offrant le résumé des avantages immenses que le catholicisme d'Autriche a recueillis avec sa liberté.

Les prélats, appelant l'attention du prince sur chacune des profondes blessures que l'Eglise avait reçues pendant

(1) Allocution du 20 mai 1850.
(2) 1849.
(3) 1850.

sa rude captivité, lui signalent respectueusement les remèdes qu'il conviendrait d'y appliquer. Ils le félicitent de l'acte solennel de justice par lequel il vient d'immortaliser le début de son règne; ils établissent qu'il n'existe sur la terre aucun pouvoir qui puisse légitimement interdire aux évêques catholiques la libre communication avec le Vicaire de Jésus-Christ; ils supplient instamment l'empereur de ne faire à l'avenir par lui-même aucune démarcation de diocèses sans consulter préalablement le Souverain Pontife et sans avoir entendu son avis; ils s'exhortent mutuellement à demeurer unis dans la soumission au pape et à se communiquer entre eux leurs décisions et leurs lettres pastorales.

Ils adoptent des réformes vitales pour leurs séminaires ; ils décident « que l'Eglise a le droit imprescriptible » d'élever elle-même les aspirants au sacerdoce, et que, » parmi les obligations du ministère pastoral, l'une des » plus étroites est la direction de cet enseignement ; pour » que les effets en soient plus efficaces sur le clergé et » sur le peuple, ils décident aussi que l'éducation sera » uniforme dans tous les séminaires de l'empire, et que » non-seulement on y donnera l'instruction théologique, » mais qu'on y ajoutera celle qu'exigent la culture in» tellectuelle et les lumières du siècle dans lequel nous » vivons (1). »

Ils demandent à l'empereur que les doyens de théologie des universités soient nommés par les évêques, réunis en assemblées. Ils réclament contre la confiscation des revenus des églises et sollicitent une indemnité à ce sujet; ils protestent contre un empiétement commis, au détriment des évêques, en désignant offi-

(1) *Protocolum conferentiarum.* (Strigoniæ, 1850.)

ciellement des candidats pour certains bénéfices, qu'ils pourvoyaient eux-mêmes précédemment sans avoir besoin d'un pareil intermédiaire; ils protestent, enfin, contre les lois existantes relativement aux mariages mixtes, qui « ont augmenté les calamités religieuses d'un » siècle où l'indifférence et l'incrédulité font sentir par- » tout leur funeste influence. »

Ils demandent, enfin, que l'on pourvoie au plus tôt les diocèses qui se trouvent sans pasteurs, soit par l'effet des convulsions politiques, ou par tout autre motif; que les évêques exilés soient rendus à leurs églises, et qu'on mette en liberté les prêtres détenus préventivement dans les diverses provinces de l'empire.

Toutes ces délibérations, qui nous représentent au vif la misère et la dégradation auxquelles le catholicisme avait été réduit par les lois joséphines, sont à nos yeux les pièces du procès que la religion, rentrée en possession de l'auguste dignité dont avait prétendu la dépouiller une main impie, intente à ses adversaires, en dévoilant au grand jour les mystères de leur iniquité.

Ceux qui ne cessent de prêcher aux peuples le droit qui leur appartient de s'assurer une liberté illimitée, fût-ce même au prix du sacrifice de leurs institutions séculaires et de codes qui seront à jamais appelés *l'honneur de l'intelligence humaine*, ceux-là, dis-je, observeront avec stupéfaction cette lutte victorieuse que la foi soutient en tous lieux contre les passions mauvaises. Quoiqu'elle n'ait jamais rien exigé des hommes que la tolérance, et quoiqu'elle n'ait jamais prétendu dominer autre chose que la conscience de ses fidèles croyants, elle a soutenu et soutient encore le plus long, le plus douloureux combat dont l'histoire de la race humaine ait conservé le souvenir.

Trois siècles de persécution sanglante font place à trois siècles d'hérésie, pendant lesquels l'intolérance des hérétiques jette dans les prisons ou dans l'exil les évêques et les prêtres qu'avait épargnés la fureur des tyrans. Le schisme et les divisions intestines ouvrent bientôt une ère nouvelle de persécutions, et l'Eglise de Dieu traverse cinq générations en luttant toujours, sans faiblir un seul instant. Les champions les plus célèbres de tous les systèmes et de toutes les théories qui agitèrent la société, ont disparu l'un après l'autre; leurs brillantes discussions ne vivent plus que dans l'histoire, qui en a recueilli le souvenir, et leurs prosélytes ont perdu les traditions et les inspirations des maîtres qui les avaient instruits; mais la lutte de l'Eglise vit toujours, et ses champions combattent, après vingt siècles, avec l'énergie qu'ils déployèrent jadis lorsqu'ils courbaient la tête sous la hache des bourreaux, ou lorsqu'ils montaient joyeux sur les bûchers.

Elle combat aujourd'hui pour le même principe qu'au jour de sa naissance : pour le principe de sa liberté. Mais lorsqu'elle a vu tant de fois l'ennemi vaincu tomber à ses pieds, elle n'a jamais abusé de sa victoire, elle n'a jamais pensé à dicter des lois à celui qui était son adversaire, à enchaîner sa pensée sous le joug d'odieuses prescriptions; non, jamais. Elle a donné l'exemple de cette tolérance qu'elle réclamait pour elle-même, elle a enseigné pratiquement l'usage de cette liberté pour laquelle elle avait soutenu tant de siècles de combats. Les réformateurs modernes, en même temps qu'ils émancipent les peuples des lois existantes, prétendent les soumettre à tous les caprices de leur volonté personnelle; dans le temps même qu'ils autorisent par leurs bruyants programmes la licence absolue, ils ont le poignard à la

main pour immoler quiconque n'acceptera pas leurs opinions, en leur sacrifiant une raison et une conscience qui doivent demeurer complétement indépendantes du pouvoir de la terre.

Monstrueuse inconséquence, dans laquelle tombent invariablement tous ceux qui ont voulu se proclamer les libérateurs du genre humain, tant il est vrai que, dans toutes les combinaisons politiques, chacun est guidé, à très peu d'exceptions près, par l'intérêt individuel plutôt que par le désir de voir triompher des principes qui auraient pour résultat le bonheur de ses semblables! Les faits n'ont jamais laissé le moindre doute à cet égard. Cette même liberté, qui sert de thème à tous ces programmes destinés à révolutionner le monde, a toujours été la première victime sacrifiée par ses propagandistes les plus ardents.

Un seul être ici-bas a été le défenseur le plus constant, le plus noble et le plus désintéressé surtout de la liberté véritable; un seul qui n'a jamais reculé devant les périls offerts à son dévouement, ni devant les menaces opposées à sa justice; un seul qui a triomphé et triomphera toujours dans la lutte, parce que ce ne sont point les passions qui l'animent, ni les intérêts mesquins de ce monde qui le dirigent, et qu'il n'emprunte jamais à la force matérielle les moyens de s'assurer la victoire. Cet être, c'est l'Eglise catholique : elle a combattu, parce que le devoir veut qu'elle conserve intact un dépôt céleste qui lui a été confié; elle a combattu par un attachement fervent à la justice de sa cause, et, dans cette lutte, c'est le pouvoir irrésistible du bras de Dieu qui la soutient et la fortifie.

Puisse la société profiter de l'exemple d'une si noble abnégation! Puissent les arbitres du sort des nations, lors-

qu'ils veulent parler à la société au nom de la liberté civile, apprendre de l'Eglise à demeurer conséquents avec leurs paroles et à ne point démentir leurs promesses par les faits !

Il nous semble superflu de répéter que le jeune empereur d'Autriche, après avoir brisé avec autant de piété que de noblesse les chaînes de l'Eglise captive, s'est toujours montré empressé de lui prêter tous les secours qu'elle a pu lui demander par la suite. Celui qui, au milieu d'un siècle plongé dans le matérialisme, n'a pas craint de dire, dans un de ses décrets, qu'il *regardait comme la première de ses gloires de servir la cause de la religion*, celui-là ne démentira jamais ce zèle qui le place déjà au nombre des monarques les plus éclairés et des plus insignes bienfaiteurs du catholicisme.

Déjà on voit se réveiller parmi le clergé un zèle qui avait sommeillé pendant un demi-siècle, laissant ainsi ternir le brillant éclat de l'Allemagne catholique. La prédication active et chaleureuse se fait entendre de nouveau dans les vieilles basiliques où résonna si souvent la voix de Boniface et de Wolfgang : les grands et les petits séminaires s'établissent en tous lieux, et les paroisses, qui ne sont plus des bureaux de fiscalité, comme dans les temps qui précédèrent les ordonnances de François-Joseph, sont retournées au saint objet de leur institution primitive, en redevenant « une école » où le peuple reçoit le premier et le plus important des » enseignements, *la connaissance de ses nobles destinées » sur la terre.* »

Partout on voit s'ouvrir des maisons d'éducation pour les pauvres, et l'inspection en est confiée aux chefs des paroisses ; les évêques peuvent placer entre les mains des enfants les livres qui contiennent les premiers rudi-

ments de leur foi, sans être tenus de les soumettre à une *révision* préalable, pendant que leurs lettres pastorales traversent, d'une extrémité à l'autre, l'immense territoire de l'empire, sans qu'ils aient besoin de se prosterner aux pieds du trône pour solliciter un laissez-passer humiliant. Les brefs du pape ont désormais force de loi pour tous les fidèles, sans être assujétis à un *placet* injurieux pour le Pasteur universel, et la voix du Père commun des chrétiens peut être entendue de tous, sans que ses paroles doivent passer par le creuset d'une autorité défiante et capricieuse.

On remarque chez les simples fidèles le même empressement que chez les membres du clergé pour mettre à profit la liberté rendue à l'Eglise, en travaillant à son agrandissement et à sa splendeur. On en voit déjà les fruits dans les sociétés catholiques, qui naissent et se développent, avec une rapidité vraiment incroyable, au sein de cette même monarchie où, malgré la piété bien sincère de l'empereur Ferdinand, une pieuse confrérie de femmes ne pouvait s'établir publiquement autrefois sans avoir consulté d'abord le bon plaisir du gouvernement.

La société de Saint-Séverin compte d'innombrables affiliés en Autriche, dans la Croatie, l'Illyrie, la Bohême, et ses conseils de direction activent partout la diffusion des bons principes ; ses membres s'engagent à travailler pour la cause catholique en enseignant dans les écoles, en plaçant de bons livres entre les mains des jeunes gens, et en propageant dans toutes les classes les exercices de piété. Les mouvements révolutionnaires, préparés avec tant de soin par leurs auteurs, avaient mis en circulation dans le peuple une infinité de livres et de brochures, également nuisibles à la foi et à la morale, qui n'ont pu que souffrir beaucoup des effets d'une pa-

reille lecture; les associés, en même temps qu'ils s'attachent à répandre des ouvrages écrits dans le sens le plus contraire, cherchent également à supprimer les autres, en retirant ainsi des mains du peuple un fruit défendu, dans lequel on lui avait astucieusement promis qu'il trouverait le secret de sa félicité. Le sexe faible est de moitié dans l'entreprise, et par l'activité qu'il y apporte, il obtient des résultats bien propres à dédommager l'Eglise des pertes qu'elle a éprouvées durant sa captivité.

En Carinthie, un évêque organise une autre société pour travailler à la conversion des Slaves, plongés dans le schisme, et à cet appel, qui a pour but une œuvre si précieuse aux yeux de la charité la plus ardente, répond de suite une association formée spontanément parmi les fidèles de toutes les provinces de l'empire. Quels magnifiques spectacles présente l'action catholique, lorsqu'elle se trouve dégagée des entraves que cherchent à lui imposer des pouvoirs profanes! C'est pour de pareilles œuvres que l'Eglise réclame la liberté!

Ce n'est point par un vaniteux désir de manifester son indépendance ou d'imposer à son gré des lois au genre humain, que le catholicisme refuse de courber la tête sous le joug du pouvoir civil; il a reçu en héritage un esprit d'origine céleste, immense dans son extension, infini dans son exercice et éternel dans sa durée. S'il se soumet à l'autorité de l'homme, qui ne le comprend ni ne l'estime, il se soumet par là même à des règles qui entravent et énervent son action, et voilà condamnés de fait à périr dans leur germe les précieux fruits qu'il devait produire; voilà le genre humain frustré d'un trésor qui, dans les dispositions éternelles et ineffables de la Providence, était destiné à l'enrichir.

L'Eglise demande la liberté, pour enseigner ses dogmes et sa morale à un peuple ignorant, pour améliorer par sa doctrine les mœurs d'une multitude vicieuse, et pour faire naître dans la conscience de tous l'amour des devoirs religieux et sociaux. Elle demande la liberté, pour diriger des institutions destinées à améliorer la condition de mille individus qui, privés d'une ressource pareille, seraient des membres à jamais perdus pour la société à laquelle ils appartiennent. Elle demande la liberté, pour communiquer avec le centre d'unité catholique, où le divin Fondateur de la religion a déposé la source intarissable des grâces dont il l'a dotée. Elle demande la liberté, pour associer ses membres et conférer avec eux sur les moyens d'arriver plus sûrement à la patrie commune des chrétiens. Elle demande la liberté, pour établir et diriger ses maisons d'éducation, ses asiles et ses hôpitaux ; elle demande que rien ne vienne l'inquiéter dans ce travail, parce qu'elle a besoin de tranquillité et de silence pour mener à bonne fin ses entreprises. Elle demande, enfin, la liberté, parce que tant que la confusion existera entre les membres qui forment un seul corps social, celui-ci ne pourra jamais remplir son objet, et parce que, dans toutes les régions de la terre, ces augustes fonctions lui ont été confiées par un pouvoir suprême, éternel et ineffable, absolument indépendant de tout autre, quels que soient son rang et sa dignité.

Voilà pourquoi l'Eglise demande la liberté ! Voilà tous *les projets et toutes les machinations* qui l'occupent, lorsqu'elle supplie à grands cris qu'on n'usurpe pas des droits auxquels elle n'a point l'autorisation de renoncer. Et quelle crainte peut inspirer au pouvoir civil une conduite si noble et si généreuse? Aucune, oserions-nous dire, si une société qui se proclame chaque jour

juste et équitable s'occupait d'établir ses principes par des faits plutôt que par des paroles ; aucune, si l'Epouse de Jésus-Christ ne se voyait pas incessamment traînée devant les tribunaux, avec les fers aux pieds et aux mains ; aucune, si nous ne voyions pas nous-mêmes des gouvernements qui se vantent d'être catholiques, tantôt lui imposer silence d'un air de menace, tantôt lui accorder la parole, au gré de leurs caprices du moment.

Mais ces mêmes faits, examinés avec la maturité et l'impartialité que leur gravité réclame, témoignent par leurs effets que, s'ils ont porté préjudice à l'Eglise, en l'inquiétant, en l'humiliant, en empiétant sur son administration, en la privant de ses droits et en la dépouillant de ses prérogatives, leurs conséquences se sont fait sentir aussi, et même bien douloureusement, dans l'Etat. Ce spectacle quotidien de l'Eglise de Dieu agenouillée devant le pouvoir civil comme devant son seigneur et maître, et cette constante expérience qui la montrait toujours foulée aux pieds par ce même pouvoir, ont fini par faire naître dans l'âme des peuples le mépris de son autorité. Mais ceux qui se croyaient victorieux n'ont pas gagné un atome en prestige ni en puissance ; bien au contraire, le matérialisme, venant à remplir les vides laissés par la perte de la foi dans les cœurs qui la possédaient jadis, leur a fait entendre ses menaces et a paralysé l'exercice de leur autorité, comme ils venaient d'agir eux-mêmes à l'égard de l'Epouse de Jésus-Christ.

Tel est le sort ordinaire des mesures conseillées par une fausse politique : elles viennent se briser contre l'autorité même qui les a sanctionnées et l'entraînent à une ruine inévitable. Nous n'avons pas besoin de feuilleter longtemps l'histoire pour découvrir des exemples en ce genre ; sans sortir de l'Autriche, nous les trouve-

rons par milliers. Plaise à Dieu que le terrible spectacle offert au monde par une autorité débile, vacillante, tombant presque sous les coups d'une multitude imberbe, irréligieuse, et d'une populace fanatisée par des principes subversifs, que ce spectacle, dis-je, soit assez puissant pour étouffer à l'avenir dans leur germe les éléments qui préparent au sein des peuples de semblables catastrophes ! Plaise à Dieu que le sentiment de la foi, réveillé par ce spectacle dans tant de cœurs augustes, ne vienne pas à s'éteindre de nouveau devant des adulations courtisanesques, qui finissent par entraîner dans l'abîme les nations et leurs gouvernements !

Dans les pays civilisés récemment de l'autre côté de l'Atlantique, et où les doctrines des légistes qui asservissent l'Eglise ont rencontré de si vives sympathies, les faits ont été plus graves encore et les conséquences, par là même, plus funestes. Quatorze républiques, en lutte avec mille éléments de désordre et de révolution, accumulés dans leur sein par les tourmentes politiques pendant un demi-siècle ; quatorze républiques, qui toutes, à l'exception d'une seule, n'ont pas su mettre à profit leur émancipation de la mère-patrie, et qui, dans une succession de calamités publiques, tristes fruits de la guerre civile, achèvent d'épuiser les richesses dont les avait comblées la main prodigue de la Providence : voilà un fait qui, à force de se prolonger depuis longtemps, n'appelle déjà presque plus l'attention du monde. Mais les hommes influents de ces Etats, non contents de renverser l'ancienne administration politique, ont aussi porté la main sur l'ordre religieux, et, transformés en despotes de l'Eglise, ils ont voulu la soumettre à des lois dictées par un pouvoir qu'elle ne peut reconnaître.

Dès ce moment, s'engage une lutte interminable : les

attentats se multiplient, et celle-là en devient victime qui ne peut opposer la force à la force, celle dont les seules armes sont la prière et la douceur. Les peuples voient avec effroi l'Eglise persécutée dans ses lois violées, dans ses immunités méconnues, dans son sanctuaire profané, dans ses évêques exilés et dans ses biens confisqués ; mais ce peuple grossier, sous les yeux duquel se commettent impunément des actes qu'il considère comme d'énormes sacriléges, ou forme dès lors le projet de renverser l'autorité qui s'en rend coupable, ou perd tout respect pour cette foi ainsi méprisée par un pouvoir de qui elle aurait dû recevoir les premières marques de vénération. Dans l'un et l'autre cas, la société voit surgir sur tous les points à la fois de nouveaux éléments de désordre ; et qui sait combien de temps encore elle devra en déplorer les funestes conséquences ?

C'est un spectacle étrange, sans aucun doute, que celui de militaires ambitieux qui, après s'être emparés violemment du pouvoir, dans ces pays, au mépris des lois existantes, se montrent jaloux des prérogatives d'une autorité dont le prestige disparaît dès le moment où l'on y arrive par des moyens illégitimes. Il était réservé à notre siècle d'être le témoin de semblables contradictions, et à nous-mêmes d'en expérimenter de près les douloureuses conséquences ! L'exemple de l'une des nations les plus puissantes et les plus respectables de l'Europe, qui, en rendant la liberté à l'Eglise, disperse les éléments de révolution qu'elle-même avait réunis en d'autres temps pour l'asservir, trouvera-t-il un jour quelque imitateur dans les Etats d'Amérique?

Dieu veuille, dans sa miséricorde, nous rendre témoins d'un spectacle aussi consolant aux yeux de la foi !

CHAPITRE XXXII.

Souvenirs que rappellent les vieux châteaux de Moravie et de Bohême. — Le grand pont de Prague. — La cathédrale de Saint-Vite. — Les propriétés les moins respectées partout. — Universités d'Autriche. — Les frères des Ecoles chrétiennes et les Ursulines. — Observations sur la Bavière. — Sa politique bien différente de celle de l'Allemagne. — De quel côté sont les probabilités du triomphe? — Asiles pour les invalides à Vienne. — Les Frères hospitaliers. — Un exemple pour notre siècle. — Les maisons de pauvres en Autriche comparées à celles de Londres. — Les ennemis du catholicisme en Styrie, en Croatie, en Illyrie et en Dalmatie. — Une observation consolante. — Contraste. — Impressions à Capo d'Istria. — Les Slaves schismatiques.

La Bohême et la Moravie, au milieu d'un pays agreste et hérissé de montagnes, présentent à chaque pas de vieux châteaux bâtis sur les rocs les plus escarpés. L'imagination, en les contemplant, se reporte à une époque lointaine, et, traversant les siècles qui nous séparent de celle-ci, va s'arrêter au temps où les princes de ce pays se retranchaient dans une forteresse pour soutenir un siége contre quelqu'un de leurs semblables, ou bien en sortaient pour aller tirer vengeance de l'injure qu'ils croyaient avoir reçue de leur ennemi.

Dans ces parages solitaires, on n'entend plus retentir aujourd'hui le bruit des armes des feudataires qui combattaient pour venger l'honneur de leurs suzerains. La croix, que l'on voit dressée sur les chemins et les

montagnes, a fait régner la paix là où la violence et le tumulte dominèrent seuls pendant une longue suite d'années. J'ai vu des centaines de personnes monter à pieds nus jusqu'au sommet des collines, en récitant le *Chemin de la Croix*, et je leur ai entendu dire qu'elles n'avaient jamais connu, dans toute leur existence, de moments aussi doux que ceux où, baignées des larmes de la componction, elles se reposaient en embrassant la croix du Sauveur. La Silésie, les provinces du Rhin et toutes celles de l'empire d'Autriche offrent à chaque pas le même spectacle, bien consolant au cœur de l'homme qui, sur les ailes de la foi, s'élève jusqu'à son Auteur, pour lui offrir un hommage de tendresse et d'amour.

Un voyageur anglais (1) écrivait que les paysans et les femmes étaient les seuls qu'il eût vus pratiquer ces actes de dévotion. Le fait est vrai : ceux qui se disent éclairés, ceux qui ont de la fortune et occupent dans la société une position supérieure à celle des simples laboureurs, ne témoignent pas ordinairement leur religion de cette manière. Ces hommes rougiraient de découvrir leur tête en passant devant un temple ou devant une image portée en procession ; mais ils ne rougiront point de s'associer, dans les rues et sur les places, aux cris séditieux des socialistes, ou de se mêler à une cohue dans laquelle savent trouver place les voleurs et les assassins.

Le grand pont de Prague, qui porte le nom de Charles IV, et la cathédrale de Saint-Vite, sont les deux plus beaux monuments que possède la capitale de l'antique royaume de Bohême. A côté d'un immense palais royal s'élève cette basilique, bâtie dès le temps

(1) Laird Patterson, esq.

de Wenceslas le martyr, dont on vénère les reliques dans une somptueuse chapelle, enrichie de pierres précieuses. Le pont est orné de statues, dressées non point à ces héros qui, avec l'étendard de leur pays, ont porté la terreur et la mort dans des contrées lointaines, rehaussant l'éclat des armes nationales par la ruine d'une infinité de malheureux, mais à ces génies bienfaisants qui, dans mille établissements de charité, ont porté remède aux nécessités publiques, se créant ainsi des titres à la reconnaissance et à l'amour de mille générations, qui les proclament les *pères de la patrie*. Cependant, quelques-unes de ces institutions n'existent déjà plus ; ce n'est point le temps qui les a renversées, ce n'est point une pensée plus éclairée, plus judicieuse, qui les a fait disparaître comme inutiles pour leur substituer des établissements plus appropriés aux besoins de notre siècle ; c'est la révolution qui s'est emparée de leurs revenus et a converti en éléments destructeurs des trésors consacrés par leurs donateurs au soulagement du genre humain.

Il n'y a pas de propriétés moins respectées en ce monde que celles qui appartiennent aux institutions de bienfaisance, aux congrégations religieuses et aux pieuses associations. Elle sont faciles à envahir, et il n'est pas de bouleversement politique qui ne leur enlève quelque chose, pas un seul chef de parti qui arrive au pouvoir sans les répandre avec profusion pour cimenter son autorité. Tel est le ver rongeur qui a détruit les beaux établissements, jadis le plus précieux ornement de la pieuse Bohême. J'ai vu, dans un immense hôpital (1), demander aux malades vingt kreutzers par jour pour frais de

(1) L'hôpital royal.

traitement; tandis qu'à l'époque où cet antique établissement était dirigé par les Frères hospitaliers, que la révolution a expulsés depuis, ils n'exigeaient rien des pauvres, et, malgré la modicité de leurs revenus, tout se trouvait là en abondance pour satisfaire les moindres besoins des malades indigents.

Quelqu'un oserait-il élever la voix au sein de la société pour soutenir que ces propriétés ne sont pas sous la sauvegarde des mêmes lois que celles qui régissent la fortune des particuliers? Malgré les pertes ruineuses que ces établissements ont éprouvées dans leurs revenus, en Bohême comme en Moravie, en Autriche comme en Hongrie, ceux d'entre eux qui ont survécu conservent encore aujourd'hui tous les traits extérieurs de cette majesté solennelle que leur imprima, dès l'origine, l'esprit de leurs fondateurs.

Parmi ces établissements, j'ai visité quelques-unes des universités qui, bien que fondées à différentes époques et dirigées aussi par des règlements différents, eurent toutes un même but, une fin commune et identique : éclairer l'intelligence de l'homme, donner la vie à sa pensée, former l'esprit sous les inspirations de la vertu sincère et de la saine philosophie! Idée grande, noble entreprise, destinée à faire l'éternel honneur des bienfaiteurs du genre humain qui l'ont conçue et réalisée! Les universités d'Autriche sont établies aujourd'hui sur un plan uniforme; la doctrine qu'on y professe est une, et les tendances de leurs directeurs convergent vers un même but : ramener les idées de la jeunesse à l'unité.

Toutes préventions à part, quels que soient les principes politiques en honneur dans ces universités, quel que soit le mérite de leurs professeurs, dont plusieurs

sont réputés pour la vaste étendue de leurs connaissances, l'instruction scientifique offerte à la jeunesse et la libéralité avec laquelle on protége la capacité véritable, place tout spécialement les universités de Vienne, de Prague, de Padoue et de Pavie au rang des premières et des plus célèbres de l'Europe. Leurs lois fondamentales n'ont pas oublié ce que l'on cherche en vain dans d'autres institutions analogues : l'étude de la religion. Les universités d'Autriche, en outre de ce qu'elles exigent que cette étude ait lieu d'une manière suivie dans les lycées et les colléges de leur dépendance, veillent à ce que les professeurs des facultés et des académies la recommandent constamment à leurs auditeurs (1).

Au moment où je viens de parler des soins que l'on donne en Autriche à l'éducation religieuse, je ne peux me dispenser de payer un juste tribut d'éloges au zèle de deux congrégations religieuses qui, répandues dans toute l'Europe, y remplissent un des ministères les plus importants à la société, celui de l'enseignement : telles sont celles des Frères de la Doctrine chrétienne et des religieuses Ursulines, qui, luttant contre toutes les vicissitudes éprouvées par l'Eglise pendant sa longue captivité, n'ont point abandonné la mission de former les jeunes cœurs qu'elle leur a confiés en approuvant la règle de leur institut. C'est dans le sein de ces congrégations qu'est élevée une grande partie de la jeunesse d'Autriche, qui, par ce motif, les entoure de son respect et leur a voué toutes ses sympathies.

Le gouvernement bavarois suit une autre ligne de conduite que le gouvernement de l'Autriche, et sa politique relativement à l'Eglise n'est pas non plus en har-

(1) Décret du 13 mars 1850. Vienne.

monie avec celle de celui-ci. Dans ce royaume, où naguère le caprice d'une danseuse avait le pouvoir d'opérer des changements de ministère, il ne restait rien de favorable à espérer pour la religion, car ses intérêts ne sont pas précisément ceux des actrices, et l'influence de la foi ne saurait guère se faire sentir là où domine la volonté d'une reine de théâtre. Des associations clandestines, dans lesquelles on voit le protestantisme et la démocratie combiner leur influence pour triompher « de » la Babylone papale, » prennent pour instrument une femme sans pudeur, dont l'influence avait éloigné du conseil d'Etat les hommes les plus intègres, de l'université les professeurs les plus savants et des tribunaux les magistrats les plus consciencieux ; mais la sensation produite par des scènes aussi repoussantes ne contribua pas peu au triomphe de la cause catholique.

Un nouveau souverain monta sur le trône de Bavière, et ses antécédents, parmi lesquels on comptait des actes de piété en assez grand nombre, semblaient promettre de plus beaux jours au catholicisme. Mais cet espoir ne s'est point réalisé; le jeune prince, qui, lors de sa visite aux Lieux saints, avait consigné dans des œuvres somptueuses le témoignage de son ardente dévotion; l'illustre rejeton des électeurs palatins, qui avait bâti des temples pour honorer Jésus-Christ dans les lieux mêmes où l'impiété judaïque l'abreuva de douleurs et d'ignominies, répudie aujourd'hui les traditions de famille qui l'unissent à la cause catholique, et, démentant ses propres antécédents, permet que l'Eglise continue de porter le joug ignominieux qu'elle a secoué sur le sol autrichien.

Et, comme si ce n'était pas assez pour satisfaire le parti anti-catholique, irrité des triomphes de la foi, il se montre sourd aux prières des évêques, qui sollicitent la

révocation de l'édit de religion et le maintien des concordats, arbitrairement annulés (1). Ainsi, le souverain qui semblait appelé à seconder les desseins de l'Autriche, s'obstine à enchaîner l'action de l'Eglise en laissant subsister, au mépris de ses supplications, des lois qui l'humilient et l'outragent.

Mais ces tristes événements ne débilitent en rien l'action toute puissante qui attise le feu sacré dans les cœurs catholiques des cinq parties du monde. Là même où des compagnies d'incrédules s'organisaient pour émanciper l'Allemagne du joug du catholicisme, sous le patronage d'un conquérant qui la dévasta jadis, les catholiques, réunis en trois grandes associations, marchent de front pour les combattre et subjuguer cette même Allemagne par la foi, la soumission et la charité. Là où mille jeunes insensés, applaudissant avec frénésie les discours impies des agitateurs de 1848, traînaient à bras l'équipage de la danseuse, leur protectrice, qui employait son crédit à faire supprimer les institutions du catholicisme, là même apparaissent des congrégations de moines, de Jésuites, et autour de leurs chaires on voit se presser une multitude étonnée d'un pareil spectacle, dont elle ne saurait rassasier ses yeux.

C'est ainsi que l'enthousiasme catholique venge noblement les outrages faits à l'Eglise, et le protestantisme, le matérialisme, l'incrédulité, la fausse philosophie, coalisés pour la combattre, doivent reculer à la vue d'une pareille intrépidité. Le peuple bavarois, qui, fidèle à ses plus vénérables traditions, a donné tant de preuves d'attachement à la cause catholique, qui, seul encore dans l'Europe entière, a affecté des revenus à l'embellis-

(1) Réponse du ministère aux évêques de Bavière. 8 avril 1852.

sement de la tombe du Sauveur, offrant ainsi de nos jours un spectacle digne de la ferveur d'une autre époque, et qui, dans son clergé comme dans ses congrégations religieuses, non moins nombreuses qu'édifiantes, témoigne qu'il conserve intact l'héritage de piété que lui ont transmis ses ancêtres, ce peuple, il faut l'espérer, ne ternira pas tant de siècles de gloire en devenant quelque jour infidèle à ses sympathies et à sa foi.

Mais, dans cette lutte contre les passions effrénées, lutte dans laquelle nous voyons l'Autriche et la Bavière suivre une politique si différente, laquelle de ces deux puissances finira par triompher? Les symptômes semblent nous l'indiquer clairement. L'Autriche, moralisant ses masses colossales par l'élément religieux, réveillant la foi dans le cœur des peuples soumis à l'action de l'Eglise, présente une barrière formidable à l'incrédulité, ainsi qu'aux tentatives du socialisme, tandis que le gouvernement bavarois, obligé de faire des concessions à une multitude qui n'a d'autres principes, d'autres idées arrêtées que ses propres intérêts, ne trouve point en lui-même les éléments de salut dont il aurait besoin dans les nouveaux conflits que lui prépare l'esprit révolutionnaire. Ce moment une fois arrivé, il tendra les bras à la religion, et cette religion, qui n'a même pu obtenir de lui la réparation de ses offenses, accourra alors pour le sauver; oui, je le répète, accourra pour le sauver, parce que toutes ses démarches sont inspirées par cette charité qui oublie les offenses et pardonne les injures par lesquelles l'ingratitude récompense trop souvent ses bienfaits.

Les faits propres à confirmer la vérité de ce que nous avançons ici ne sont point inconnus à la Bavière, qui a vu l'*association catholique*, par exemple, voler au secours

de la monarchie constitutionnelle, oubliant noblement les sujets de plainte qu'elle en avait reçus tant de fois auparavant.

L'Autriche, laissant à la religion sa liberté d'action la plus entière, a vu reparaître dans l'empire les institutions de bienfaisance, supprimées d'abord par les déprédations de Joseph II, et condamnées depuis par la révolution. Les asiles pour les invalides, les colléges pour les aveugles et pour les sourds-muets, s'ils ne sont pas nés tous de l'inspiration religieuse, ont du moins été modifiés par elle, et l'action du pouvoir civil s'est combinée avec l'élément religieux pour rendre leur fin plus réelle et plus durable. Les Frères hospitaliers servent et administrent eux-mêmes leurs propres maisons, et les malades, assujétis précédemment à la dure nécessité de recevoir les consolations des serviteurs à gages, voient aujourd'hui autour d'eux des hommes à qui la charité seule inspire de se consacrer au service du prochain. A Vienne, je les ai vus remplir les offices les plus répugnants, et, sans donner le moindre signe d'impatience ou d'émotion quelconque, se soumettre aux caprices les plus fatigants des malades, plutôt que de les contrarier par un refus qui aurait pu retarder les progrès de leur convalescence.

La famille impériale de Habsbourg, dont la foi si vive embellit de mille traits divers notre histoire contemporaine, a fait chérir son nom dans tous ces établissements, où la fortune et la personne même de ses membres contribuent fréquemment au soulagement et à la consolation des malades. Quel beau spectacle donne la mère d'un puissant monarque, lorsque, entourée de ses enfants, elle sert en personne le dîner des pauvres d'un hôpital! La foi de notre siècle, fatiguée, épuisée chez tant d'individus, par suite des blessures qu'elle a reçues

dans sa lutte avec le matérialisme et avec l'impiété des indifférentistes, se ranime sensiblement à la vue d'exemples pareils.

Si l'on compare avec impartialité les asiles que la charité tient ouverts en Autriche avec ceux que la philanthropie protestante a établis à Londres et dans d'autres cités de la Grande-Bretagne, on appréciera bientôt la différence incalculable qui les sépare entre eux. Ici, dans ces maisons de travail où des centaines de pauvres traînent une misérable existence, chaque individu paraît abandonné à ses soins personnels, et la philanthropie, qui leur a ouvert un asile, y offre, comme unique soulagement aux malheureux, le travail continuel et l'absence de toute espèce de consolations. Là, au contraire, la charité, sans recourir au fracas des réunions d'apparat ni des longs Mémoires mis à la portée de tous, recueille ses pauvres, les rachète de la misère et fait sentir à leur cœur les douces impressions qu'elle seule connaît, qu'elle seule peut leur procurer.

Dans la Styrie, la Croatie, l'Illyrie et la Dalmatie, le catholicisme apparaît luttant corps à corps plutôt avec l'ignorance d'un essaim de sectaires qui ne savent trop ce qu'ils doivent croire, qu'avec l'audace de quelque ennemi déclaré ; beaucoup plus avec l'indifférentisme d'hommes exclusivement préoccupés de leurs intérêts matériels, qu'avec l'exaltation de schismatiques désireux de grossir à tout prix le nombre de leurs affiliés ; beaucoup plus, enfin, avec la corruption de mœurs résultat nécessaire du manque de foi, qu'avec ce vague spiritualisme qui prétend professer une religion abstraite et forgée à sa manière.

On découvre encore partout de nombreux vestiges de la prostration à laquelle réduisirent jadis l'Eglise les

coups reçus par elle de la législation joséphine. Parmi les vieux bénéficiers des églises, il n'est pas rare d'en rencontrer qui cherchent à excuser ces lois et qui, en montrant les églises des dissidents, bâties dans les ports autrichiens de la Méditerranée, vous diront, par exemple : « Nous sommes tous amis, et nous ne nous inquiétons » point les uns les autres en faisant des conversions » qui porteraient la faucille dans le champ du voisin. » Comme si le catholicisme pouvait pactiser jamais avec l'erreur, comme s'il était permis au ministre de l'Evangile de garder le silence tant qu'il reste un seul homme à ramener dans le sentier de la vérité !

Une chose bien consolante, en revanche, c'est la dévotion du peuple catholique, dévotion si fortement enracinée qu'elle n'a reçu aucune atteinte, au milieu de tant d'épreuves qu'elle a été condamnée à subir. Combien j'eus lieu de m'en convaincre en voyant l'ardeur empressée avec laquelle une foule immense d'hommes et de femmes se portaient, tenant à la main des rameaux et des cierges, aux processions de la Fête-Dieu, à Trieste et à Laybach (1). L'appareil militaire déployé par l'autorité n'était rien à côté de cette ferveur enthousiaste d'un peuple simple et bon, qui confessait sa foi par les hommages dont il entourait le Saint des saints.

Quel contraste ne formait-elle pas avec cette pompe, avec cette dévotion, la conduite d'un évêque gréco-slave que je vis, sur la place de Trieste, refuser formellement de s'agenouiller au passage de la procession ! Il ne fallut rien moins qu'une menace formelle de la police pour le déterminer à remplir un devoir que sa foi et la bonne éducation lui dictaient pareillement. Sa foi, ai-je dit,

(1) En 1853.

parce que l'Eglise grecque reconnaît la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie consacrée par les prêtres catholiques ; l'éducation, parce que ses règles s'opposent à ce que l'on méprise, extérieurement du moins, les usages qui sont généralement reçus et respectés.

La conduite de cet évêque schismatique trouve malheureusement des imitateurs chez certaines gens remplis de préjugés, qui s'imaginent, comme lui, se faire passer pour des hommes supérieurs en insultant la conscience du plus grand nombre, en manquant aux règles de la bonne politique et en agissant comme on ne le ferait certainement point chez les peuples les plus éclairés de l'Europe. Cette piété fervente, dont je viens de décrire les manifestations, se fait remarquer plus encore dans les petites localités et dans les campagnes, où les habitants dressent des autels et de petites chapelles dans les grottes des collines, sur les chemins, dans les jardins et dans tous les lieux où leurs ancêtres se sont plu jadis à placer quelque dévote image.

Il y a des circonstances où ces lieux parlent au cœur avec une telle force que celui-là même qui l'éprouve ne sera peut-être point capable d'expliquer clairement ce qu'il ressent. Je me promenais un jour hors d'Istria (1) ; un silence profond régnait dans tous les environs de la ville, et les flots de la mer produisaient à peine un léger murmure, qui venait expirer sur le sable du rivage. Un modeste édifice, placé au fond d'un superbe jardin, attira mes regards, et, prenant celui-ci, ainsi qu'il l'était réellement, pour un cimetière, j'y entrai, avec l'intention de visiter les hôtes qui l'habitaient. Cependant, on ne voyait personne en ce lieu, et ses portes

(1) L'ancienne Justinopolis.

fermées ne permettaient point d'y pénétrer. Sur le revers d'une colline se déroulait une longue allée d'arbres, à l'extrémité de laquelle j'aperçus quelque chose qui appelait mon attention. Je m'approchai peu à peu, mais non sans éprouver ce sentiment de secrète frayeur qu'inspirent le silence, la solitude et le voisinage des morts. Un grand crucifix et la Madeleine à ses pieds : tel est l'objet imposant que j'aperçus dans ce lieu ! L'image d'un Dieu qui expire pour racheter ceux qui souffrent, une femme affligée, qui en pleurant à ses pieds trouve les seules consolations que réclame son cœur, déchiré par les crimes et les remords ! Voilà la poésie la plus sublime que l'on puisse concevoir, et cette poésie est pourtant une réalité !

Le cœur qui la contemple se sent bientôt profondément ému, et certainement ce ne sont point des passions grossières qui peuvent l'agiter en présence d'un tableau si touchant et si sévère à la fois. Les réformateurs de la société n'ont pas su apprécier les enseignements si utiles que de semblables représentations peuvent donner à l'âme dans un simple moment de réflexion ; cédant aux premiers mouvements de leur fureur aveugle, ils ont détruit toutes celles qu'ils ont rencontrées en France, en Italie, en Espagne et dans tous les lieux où ils sont arrivés au pouvoir ; mais on les retrouve dans l'Allemagne catholique, et elles subsistent dans toute l'étendue des Etats autrichiens, comme autant de charmantes fleurs plantées par la ferveur et la piété.

Le service paroissial de toutes ces principautés appela mon attention, principalement par ce fait que les desservants doivent posséder au moins trois langues pour s'acquitter de leur mission. En effet, les dimanches ils prêchent à huit heures en slave, à dix heures en alle-

mand, et à trois heures de l'après-midi en italien. A Goritz et à Raguse se trouvent les séminaires qui pourvoient de prêtres les paroisses de ces pays. Le peuple se prête avec docilité aux enseignements du clergé, qu'il respecte du fond du cœur; le clergé, de son côté, répond à l'affection du peuple en remplissant avec charité les devoirs qui le constituent le bienfaiteur des autres. Dans les écoles, dans les gymnases, dans les lycées et généralement dans tous les établissements d'éducation, il remplit d'ordinaire une partie fort importante de l'enseignement, car les professeurs sont choisis à peu près exclusivement dans son sein.

Les Slaves schismatiques, qui, comme nous l'avons dit, sont les dissidents du catholicisme les plus nombreux en Autriche, dépendaient précédemment d'évêques nommés par le patriarche successeur de Photius; mais, étant venus plus tard à contester à celui-ci le droit de leur envoyer des évêques, ils s'émancipèrent de sa juridiction et élurent un patriarche avec un synode auquel ils conférent dorénavant la direction des affaires ecclésiastiques, sans qu'il fût nécessaire de recourir dans aucun cas à l'évêque de Constantinople. Le schisme oriental eut donc dès lors six patriarches, et à ceux de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem et de Moscou, il fallut ajouter celui de Croatie, auquel vinrent s'adjoindre bientôt quelques autres, dont nous allons parler immédiatement.

Le patriarche grec de Croatie étend sa juridiction sur cinq évêques de sa communion, qui résident dans les possessions autrichiennes. Ceux-ci, réunis, élisent leur patriarche, qui, suivant les schismatiques, vit en communion avec celui de Constantinople, quoique par le fait il n'ait jamais recours à lui dans aucune occasion.



NOTES.

Note A, page 31.

Pendant que nous écrivions ceci, deux de ces illustres proscrits mouraient dans l'exil, et voici en quels termes la presse européenne annonçait la fin de l'un d'eux :

« L'archevêque de Bogota vient de mourir à Marseille.
» Pendant que le glorieux martyr dirigeait ses pas vers Rome
» et succombait dans le trajet sous le poids des chagrins qui
» déchiraient son cœur, dès le moment où le troupeau confié
» à ses soins avait dû subir le joug de ceux qui, au nom de
» la liberté, dépouillaient l'Eglise de tous ses droits, un autre
» vieillard octogénaire défend en Europe les mêmes droits,
» avec un zèle non moins ardent que dévoué; il résiste avec
» une égale vigueur aux agressions de l'autorité civile, qui
» a pris à tâche de mettre sous ses pieds ces généreux con-
» fesseurs de la foi; mais il est encouragé par un invin-
» cible capitaine, qui a promis à l'armée qui combat en son
» nom la victoire définitive sur tous les ennemis conjurés pour
» sa ruine.

» Mgr Mosquera lègue à l'Eglise d'Amérique un noble
» exemple de fidélité au dogme qu'il avait juré de défendre,
» ainsi qu'au chef suprême du catholicisme. Cet exemple
» trouvera sans doute des imitateurs dans ces pays, jusqu'à
» ce que ces pouvoirs transitoires, appelés à juste titre pou-
» voir temporel, renoncent pour toujours, dans l'intérêt même

» des nations qu'ils gouvernent, à leur intervention non » moins inexcusable qu'odieuse dans le domaine des institutions religieuses, destinées à commander dans tous les » temps et dans tous les lieux. La loi qui ne passe point, le » dogme de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui a survécu à » tous ses adversaires, à toutes les révoltes contre la doctrine » et contre l'autorité de l'Eglise, aux hérésies non moins » qu'aux révolutions, aux attaques armées des despotes » comme à celles des factions, aux arguments du rationaliste incrédule comme à la froide indifférence; cette loi » divine et le tribunal sacré qui l'interprète et l'applique, » trouvent dans leur existence de dix-huit siècles une garantie de leur marche victorieuse dans les temps à venir.

» Cet archevêque de Bogota, qui meurt aujourd'hui sur le » sol français, où l'admiration des étrangers n'a pas suffi pour » le consoler de la cruelle ingratitude de ses compatriotes, a » été victime je ne dirai pas en sa personne (car c'est ce qui » le toucherait le moins), mais dans les droits sacrés confiés » à sa garde, des passions soulevées dans sa malheureuse » patrie par l'exemple pernicieux de Paris. Il y eut des socialistes dans la Colombie parce qu'il y en avait en France. » Les clubs s'ouvrirent, la presse, livrée à elle-même, se précipita dans tous les excès de la licence; on réclama partout » une plus large part pour la démocratie, et le gouvernement » lui-même voulut s'associer au mouvement qui devait scandaliser l'Amérique en excitant la compassion de ceux qui » le contemplaient du sein de l'Europe.

» On entendit dans un de ces clubs la voix d'un jeune » homme, qui fit éclater la sauvage énergie de son patriotisme » en offrant son bras pour assassiner l'archevêque. Le vœu » de la démocratie révolutionnaire est accompli; l'archevêque » n'est plus; mais ce n'est point le poignard qui a terminé » ses jours. On lui a laissé la vie, afin qu'il fût témoin des » coups multipliés qui devaient frapper l'Eglise de son pays. » On a enlevé à celle-ci ses libertés, une à une; on a voulu » disperser le troupeau en proscrivant ses pasteurs, et, après

» avoir outragé et persécuté cette Eglise dans ses ministres, » dans ses prérogatives, dans ses biens, l'Etat a brisé les liens » qui l'attachaient à elle, c'est-à-dire qu'il a abdiqué tous ses » devoirs envers l'Epouse du Rédempteur et qu'il l'a aban- » donnée aux caprices de ce même peuple à qui on enseignait » dans les prédications des clubs et de la presse à mépriser le » dogme divin, à vilipender les serviteurs de l'autel, en un » mot à s'émanciper de Dieu lui-même. »

(Extrait d'un article de Félix FRIAS.)

Note B, page 91.

Le docteur Maltby, qui, en écrivant à un journal protestant de New-Yorck, s'exprime en ces termes :

« J'ai vu à Rome le docteur Ives, ancien évêque de la Ca- » roline du Nord, et je saisirai cette occasion pour affirmer, » de crainte de l'oublier plus tard, que ce personnage n'est » point fou, comme certains journaux américains ont essayé » de le faire croire, mais qu'il jouit aussi complétement de sa » raison qu'aucun des évêques de l'Eglise dont il s'est séparé. » Je l'ai vu très souvent, je l'ai entendu exposer avec de très » grands détails les motifs de sa conversion, et je suis pleine- » ment persuadé que son changement de religion a été mé- » dité mûrement, et non point amené par une exaltation ma- » ladive ou par quelque influence étrangère.

» Cette conversion n'est point l'œuvre de quelque dévot ou » de quelque fanatique; en conférant avec lui sur ce sujet, » on ne peut conserver le moindre doute à l'égard de la sin- » cérité de ses motifs, et on ne saurait soupçonner en lui le » moindre affaiblissement d'intelligence. Si je partais du » même point que lui, je me verrais conduit, par la même » chaîne de raisonnements, à la même conclusion. L'évêque, » en prenant cette résolution, a fait un grand sacrifice d'amis,

» d'influence et de fortune ; mais il considère tout cela comme » fort peu de chose au prix de la paix que son âme a obtenue » par sa conversion.

» Du reste, son histoire n'est point un fait exceptionnel, et » l'Eglise d'Angleterre envoie constamment ses sujets les » plus distingués occuper ici une place parmi les Jésuites. » J'ai vu à Rome plusieurs prédicateurs distingués de cette » Eglise, qui sont aujourd'hui simples étudiants en théologie » catholique, quoiqu'ils aient atteint, il y a quelque temps » déjà, l'âge de la pleine maturité. J'avais cru jusqu'ici que » la splendeur du rituel romain exerçait une grande influence » sur ce genre de conversions; mais je vois aujourd'hui que » cette cause ne figure, en réalité, que dans un nombre de » cas infiniment restreint. Aussitôt que l'on commence à » croire à la succession catholique, la force de la logique vous » conduit de la résidence la plus moderne à la plus antique » habitation de la foi. »

Note C, page 91.

Le 29 octobre 1853, on donna lecture de la sentence suivante :

« Considérant que Levi Silliman Ives, évêque de l'Eglise » protestante épiscopale des Etats-Unis, dans le diocèse de la » Caroline du Nord, a exprimé la résolution de résigner son » office d'évêque par une note de sa propre main, donnée à » Rome le 22 décembre 1852, et qu'il a déclaré, en outre, sa » *détermination de se soumettre à l'Eglise catholique,* termes » par lesquels il désigne l'Eglise romaine;

» Considérant que, par ce fait, les évêques de l'Eglise » épiscopale, d'après le canon de 1853, ont la preuve suffisamment évidente que ledit Levi Silliman Ives a renoncé » publiquement à la communion de l'Eglise et réalisé sa » conversion à l'évêque de Rome, comme à l'évêque universel de l'Eglise de Dieu et au vicaire de Jésus-Christ sur la

» terre, reconnaissant de fait les prétentions impies de cet » évêque et violant en outre les vœux solennels faits par lui » Levi, dans l'acte de sa consécration comme évêque de l'E- » glise de Dieu, abandonnant cette portion du troupeau du » Christ confiée à ses soins, et adhérant, au mépris de l'a- » nathème, aux doctrines et aux pratiques anti-chrétiennes » imposées par le concile de Trente à toutes les Eglises de » l'obédience romaine ;

» Savoir faisons que, cejourd'hui 14 octobre 1853, nous » Thomas Church Browell, par la permission divine, évêque » du diocèse de Connecticut, et évêque-président de l'Eglise » protestante épiscopale des Etats-Unis, de l'assentiment de » la majorité des membres de la chambre des évêques, et » aux termes du *canon fait et institué pour le cas présent*, nous » avons déclaré ledit Levi Silliman Ives déchu *ipso facto* de » son office dans l'Eglise de Dieu et privé de tous droits, » priviléges, pouvoirs et dignités inhérents à cet office. Au » nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

» Thomas Church Browel,
» *évêque de Connecticut et président-évêque.* »

Note D, page 218.

Voici l'état des maisons religieuses :

Couvents d'hommes.

Diocèses de Londres.	Westminster,	3
	Southwark,	1
— de Beverley,		1
— de Salford,		1
— de Clifton,		2
— de Shrewsbury,		1
— de Nottingham,		3
— de Birmingham,		5
	Total,	17

Couvents de femmes.

Diocèses de Westminster,		14
—	de Southwark,	11
—	de Hehxam,	2
—	de Beverley,	5
—	de Liverpool,	6
—	de Salford,	8
—	de Shrewsbury,	3
—	de Newport ou Menevia,	1
—	de Clifton,	6
—	de Plymouth,	3
—	de Nottingham,	4
—	de Birmingham,	16
—	de Northampton,	2
—	de Scotland (Ecosse),	3
	TOTAL,	84

Note E, page 354.

A M. l'archevêque d'Upsal, primat de l'Eglise de Suède.

Paris, 15 avril 1854.

Monsieur l'archevêque et très honoré frère,

Nous manquerions à notre devoir si nous hésitions à vous adresser une troisième lettre au sujet du régime d'intolérance religieuse qui existe encore en Suède. Les faits nouveaux qui viennent de se produire ne permettent pas aux chrétiens évangéliques de garder le silence. De toutes parts, nous l'espérons bien, vous serez assailli de supplications fraternelles non moins pressantes que les nôtres. Il ne s'agit pas, en effet, de l'Eglise suédoise seulement, il s'agit de toutes les Eglises évangéliques; il s'agit de notre commune foi.

Nous savons, monsieur et honoré frère, que vous n'avez

fait et que vous ne feriez pas la législation intolérante qui vous régit; nous savons qu'une certaine prudence empêche parfois de porter la main sur de vieilles institutions; nous savons, enfin, qu'il ne dépend pas des chrétiens suédois de révoquer à eux seuls la loi de 1836. Mais nous savons aussi que Dieu nous demande la fidélité et non le succès; nous savons qu'il est plus fort que les hommes; nous savons qu'il bénit les efforts que ses enfants tentent pour lui obéir.

Que l'Eglise de Suède élève la voix! Que la protestation ait lieu, énergique, éclatante! Le Seigneur ne vous demande pas autre chose. Commencez, chers frères, commencez au nom du Christ et dans sa force, vous verrez de grandes choses!

Vous avez lu, comme nous, la rougeur au front, ce réquisitoire du 3 février, qui réclame la spoliation et l'exil de sept femmes qui ont adopté les erreurs romaines. Vous avez remarqué ces considérants, reproduits, à l'heure qu'il est, par les journaux du monde entier, où l'adhésion à « l'Eglise de Sa Majesté » est imposée de force à quiconque est né dans son sein, où l'on déclare ouvertement que la profession de la foi évangélique n'est pas affaire de conscience, qu'elle relève de l'administration et des tribunaux : que, bon gré, mal gré, et sous peine d'encourir « les conséquences d'un changement pareil, » les personnes baptisées dans l'Eglise suécoluthérienne doivent continuer à lui appartenir et mentir hypocritement devant Dieu et devant les hommes, si leur âme s'est détachée de leur ancienne croyance.

Le cœur se serre en voyant de telles doctrines officiellement professées, sans qu'une expression de blâme et de douleur vienne signaler l'insulte infligée à l'Evangile.

Oui, l'insulte! Le protéger ainsi, c'est le nier, c'est méconnaître et sa force divine et son divin chef. Nous ne nous attacherons pas à le prouver. Nous nous en référons à nos précédentes lettres. Elles ont établi (ce qui, du reste, n'est plus contesté par aucun chrétien) que le Seigneur, qui a appelé ses disciples à supporter la persécution, ne les a pas au-

torisés à l'infliger, et que l'apôtre saint Paul n'a pas sanctionné le régime qui protége l'Evangile à coups de confiscation et d'exil, lorsqu'il a rappelé que « les armes de notre » guerre ne sont point charnelles. »

Nous aurions honte de substituer à l'invocation des principes la supputation des conséquences : où Dieu a parlé, il ne nous reste qu'à obéir. Et, du reste, si l'on osait opposer à l'obéissance les suites *funestes* qu'elle pourrait avoir, nous rappellerions que, parmi ces suites, il convient de ne pas oublier celles-ci : On dit beaucoup que les protestants réclament la liberté religieuse partout où ils sont les plus faibles, et qu'ils s'accommodent du despotisme lorsqu'ils sont les plus forts. Plusieurs faits ont déjà donné un démenti à cette accusation; de grands pays protestants ont honoré l'Evangile en assurant l'entière liberté de ses adversaires. On doit commencer à comprendre que les législations intolérantes qui y ont trop duré n'étaient qu'un reste de tradition catholique romaine, et qu'elles ont disparu devant le réveil moderne, qui achève de détruire ce qu'il y avait encore de romain dans la réforme. Mais à côté de ce progrès magnifique qui glorifie le nom de notre Dieu, qui assure à nos adversaires le monopole de la persécution, et qui nous procure le glorieux privilége d'être seuls persécutés, selon les paroles de Jésus-Christ, à côté de ce progrès s'élève, comme un désaveu perpétuel, la législation anti-protestante de la protestante Suède. Il faut qu'un tel scandale soit ôté! Chers frères, il le faut!

Notre voix est très faible, qu'importe? Il n'y a point de faible qui n'ait le droit et le devoir de rendre son témoignage, d'avertir, de prier. C'est ce que nous faisons avec ardeur. Nous supplions le Seigneur de disposer lui-même vos cœurs, de fortifier vos mains et d'amener bientôt le jour où, pour la gloire et l'avancement de l'Evangile au milieu de vous, il sera permis de l'abandonner et de l'attaquer.

A l'œuvre donc, bienaimés frères, et ne vous contentez pas d'un demi-succès; on consentirait sans doute aisément à

abandonner les poursuites dirigées contre mesdames Funk, Offerman et cinq autres. On accorderait des commutations de peine ou des remises complètes; mais il ne s'agit pas de cela. La loi de septembre 1686 n'est pas de celles qu'on adoucit dans l'application ou qu'on modifie dans leur texte; elle est de celles que l'on efface en demandant pardon à Dieu de les avoir laissé durer.

Nous sommes sûrs, M. l'archevêque et très honoré frère, que vous verrez dans notre démarche une nouvelle preuve de notre confiance chrétienne, de notre attachement pour le protestantisme suédois et de notre jalousie pour son honneur.

C'est dans ces sentiments que nous vous offrons l'assurance de notre haute considération et de notre affection en Jésus-Christ.

Au nom de la commission synodale et par son ordre :

Frédéric Monod, président.

Pour le secrétaire absent :

De Pressensé, trésorier.

Note F, page 364.

L'ouvrage très ancien auquel nous faisons allusion est un *Petit Office*, imprimé à Upsal par Georges Kicholff, en 1525. Il a été réimprimé à Stockholm, en 1854, par G. E. Klemming, qui l'a dédié à G. J. Gordon, esq., chargé d'affaires de Sa Majesté britannique en Suède. Ce diplomate l'avait trouvé parmi les livres anciens de la bibliothèque dont il s'agit. Le *Petit Office* est accompagné de divers exercices de piété, de la *doctrine synodale* et de plusieurs pieuses méditations.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DU PREMIER VOLUME.



ERRATA.

Page 24, ligne 19, au lieu de *il n'est pas nécessaire d'une grande prévision,* lisez *il ne faut pas une grande prévision.*

Page 38, ligne 17, au lieu de *fréquentes alluvions,* lisez *par de fréquents débordements des ruisseaux.*

Page 45, ligne 26, au lieu de *commission,* lisez *communion.*

Page 52, ligne 29, au lieu de *à l'endroit le plus modeste, pour ne pas dire le plus obscur, une indication,* lisez *la plus modeste, pour ne pas dire la plus humble indication possible.*

Page 60, ligne 18, au lieu de *que on y donnera,* lisez *que l'on y donnera.*

Page 73, ligne 30, au lieu de *à former l'opinion,* lisez *celui de former l'opinion.*


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 08 07 05 2